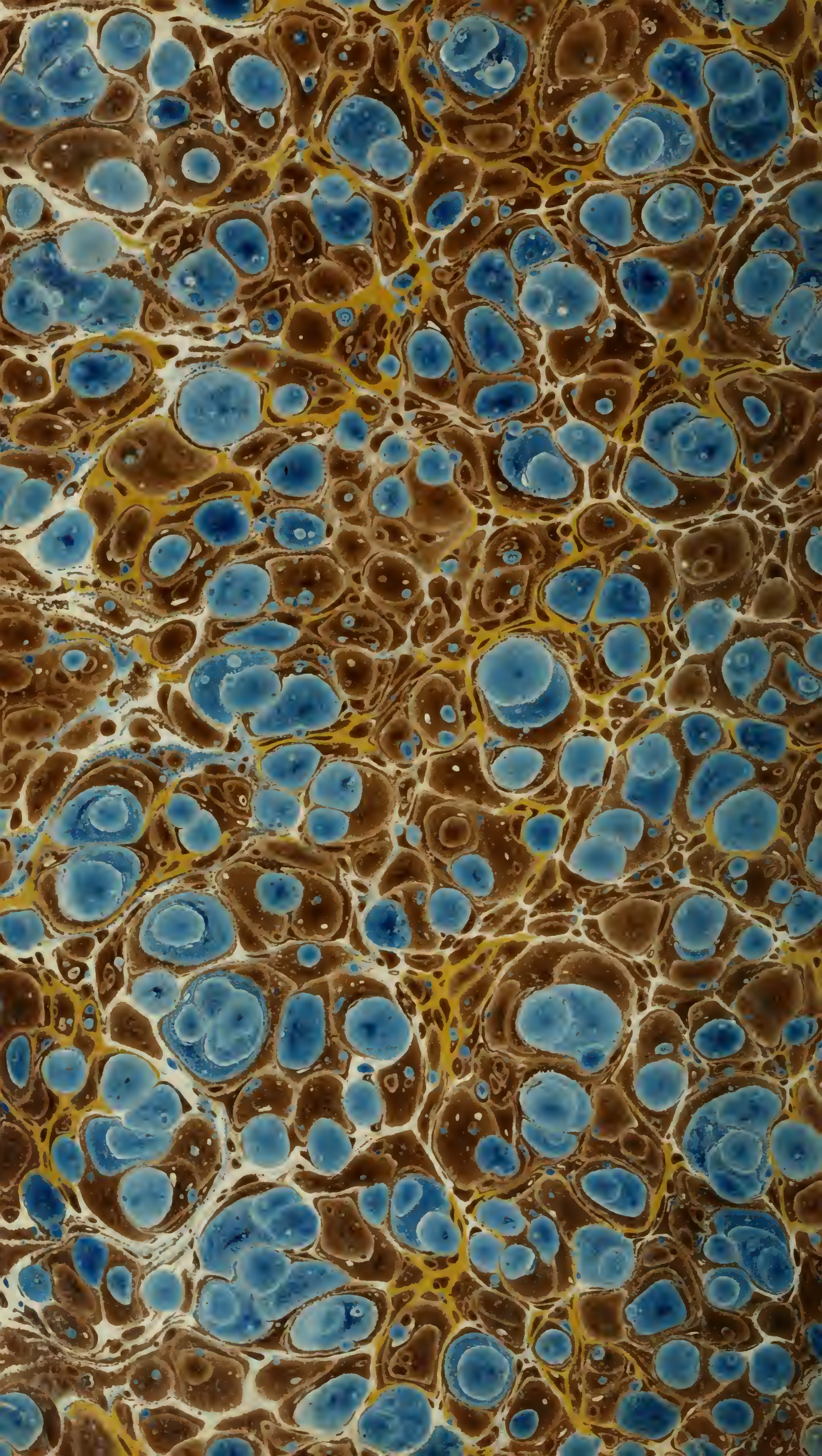
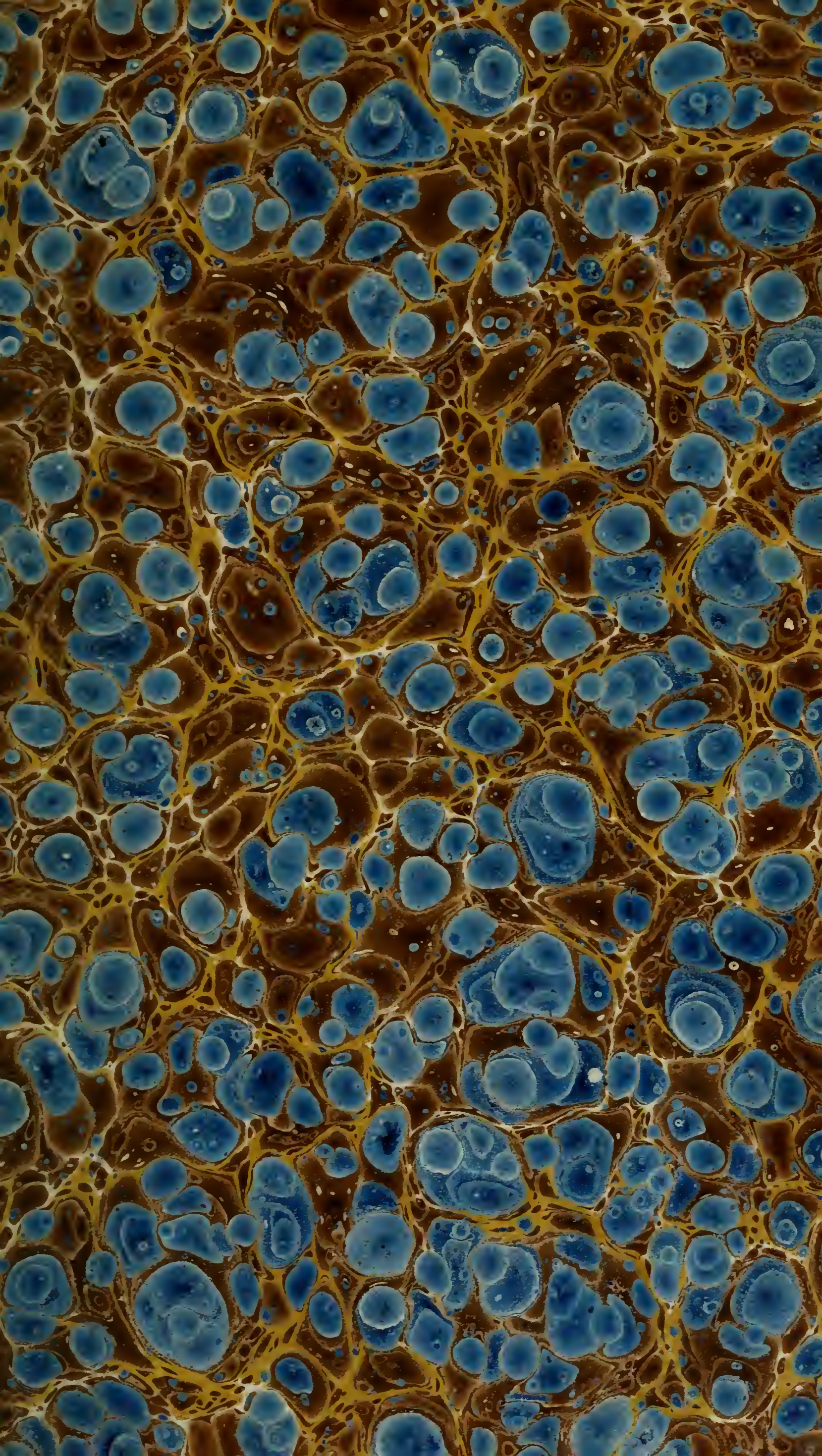






REVUE

BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER Fils, Directeur de la *Revue Britannique;* DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; LESOURD; L. AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

NOUVELLE SÉRIE.

Tome Troisième.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1830.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

NOVEMBRE 1830.

REVUE BRITANNIQUE.

Économie Politique.

LES PAUVRES DE LA GRANDE-BRETAGNE.

La grande majorité des habitans de chaque pays se compose des classes laborieuses, de ceux qui coupent le bois ou ensemencent les champs, qui gagnent leur pain à la sueur de leur front, et dont la condition bonne ou mauvaise, heureuse ou misérable, doit toujours être le point culminant dans les comptes qu'on cherche à se rendre de l'état particulier d'une nation. Jugée d'après cette règle, quelle est la position actuelle de l'empire britannique? Nous pouvons être respectés par les autres puissances comme corps politique; nous pouvons couvrir l'Océan de nos navires; le produit de notre industrie et la masse réunie de notre commerce peuvent excéder tout ce que l'imagination avait cru possible : mais si cette richesse est si mal répartie que la généralité de notre population ne reçoit qu'une portion insuffisante de ce que produit son travail; si elle est condamnée à des efforts continuels qui n'aboutissent

qu'à une pauvreté sans remède; et si elle ne soutient sa misérable existence que par les secours de charité que détermine la crainte qu'elle inspire; il y a, dans un pareil état de choses, plus de sujets de regrets que d'orgueil, de désespoir que d'exaltation.

Cette situation ne doit pas seulement affliger tous ceux qui ont à cœur le bien-être de leurs pauvres compatriotes; c'est aussi un sujet de sollicitudes sérieuses pour quiconque est intéressé au maintien de l'ordre et de la sécurité publique. Dans notre âge et dans notre pays, la masse de la société ne saurait long-tems souffrir impunément. Ce ne peut être un état de choses bien sûr que celui où des classes nombreuses d'individus, au milieu de toutes les nécessités de la misère, ont sans cesse sous les yeux l'accumulation de tous les biens et de toutes les richesses dans les mains d'un petit nombre d'individus, surtout lorsque la diffusion des lumières et l'habitude des débats politiques, même dans les classes les plus infimes, ont appris que cette situation n'est ni naturelle ni nécessaire, et qu'il existe des moyens d'y remédier.

On ne taxera pas sans doute ce tableau d'exagération. Il existe, il est vrai, et c'est surtout à cette circonstance qu'il faut attribuer le repos relatif dont nous jouissons encore au milieu de tant de périls (1), une classe moyenne aussi nombreuse que respectable, qui a une forte part dans la fortune de la nation, et qui, partant, a un très-

(1) Note du Tr. Lorsque cet article a paru, le peuple des campagnes ne s'était pas encore porté à ces excès qui font redouter aujourd'hui à l'Angleterre une révolution plus sanglante que la nôtre. Il ne portait pas encore le feu dans les habitations des riches et dans les manufactures des fabricans, sans examiner si les moyens qu'il emploie pour assouvir sa colère ne sont pas aussi de nature à accroître tous les maux qui l'ont causée.

grand intérêt au maintien de la tranquillité. Toutefois, malgré son aisance et les fortunes énormes de quelques particuliers, fortunes qui dépassent celles de plusieurs souverains du continent, il est incontestable que la grande masse de la nation, les classes industrielles et agricoles, sont souvent incapables d'assurer elles-mêmes leur existence, et forcées par le besoin de recourir aux ressources honteuses ou coupables de la mendicité et du crime. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler la détresse des classes manufacturières en 1825 et 1827, et les calamités de l'hiver dernier. On en trouverait aussi d'autres preuves non moins concluantes dans l'accroissement de tous les délits et dans cette lutte que des milliers d'Irlandais soutiennent maintenant pour des champs de pommes de terre, et par conséquent pour leur existence, contre les propriétaires et la police.

Nous ne nous engagerons pas dans l'examen détaillé de ces preuves ; les limites de cet article ne nous permettraient pas de le faire. Peu de personnes, d'ailleurs, seront tentées de contester que, tandis que, depuis quarante ou cinquante ans, les découvertes des sciences et les applications des arts utiles augmentaient incessamment la richesse nationale, la classe qui créait ces produits ne prenait aucune part au bien-être qui en résultait, et voyait même la masse de ses aisances plutôt diminuer que s'accroître. Un état de choses si étrange mérite l'attention la plus sérieuse. Nous allons nous appliquer dans le cours de cet article à en rechercher à la fois la cause et le remède.

Le premier trait qui arrête l'attention est la surabondance généralement reconnue du travail dans tout le pays et dans chaque branche d'industrie. Toutefois il faut faire ici une distinction entre les trois royaumes, dont l'un répand sans cesse dans les deux autres une multitude d'hom-

mes affamés, sans que jamais ceux-ci lui en envoient à leur tour. Nous ne pensons pas que cette surabondance de bras serait sentie parmi nous, sans ces hordes d'Irlandais qui viennent perpétuellement nous demander du travail et qui se substituent aux nôtres en se mettant au rabais. En Angleterre et en Écosse des mesures ont été prises pour arrêter les progrès de la population, au moyen de dispositions législatives qui obligent les propriétaires et les fermiers d'entretenir les pauvres qui ne sont pas occupés. Mais en Irlande cette législation n'existe pas; et les mêmes causes qui ont déterminé l'accroissement sans mesure de sa population, la poussent à venir chercher dans la Grande-Bretagne les secours qu'elle ne trouve pas chez elle. Cet état de choses met les deux îles dans une position qui nous est très-défavorable. Tant que cela existera, non-seulement les mesures que l'Angleterre et l'Écosse ont prises pour contenir leur propre population dans de justes bornes seront paralysées par la situation anomale de l'Irlande, mais il sera même impossible de s'assurer si la proportion entre le travail indigène et la demande est comme elle doit être. La grandeur de ce mal a été tellement sentie dernièrement, qu'elle a enfin attiré l'attention de la législature; et il y a lieu de croire qu'à la prochaine session des bills seront proposés pour établir en Irlande le système modifié de notre législation sur les pauvres. La nécessité de cette mesure de protection pour la propriété et le travail britanniques est incontestable; le travail de nos ouvriers étant exclu du marché par la concurrence d'Irlandais qui ne demandent rigoureusement que ce qui leur est indispensable pour ne pas mourir de faim, tandis que les ressources de la propriété sont épuisées par les taxes nécessaires pour entretenir notre propre population au milieu de son oisiveté forcée.

« L'absence en Irlande de la taxe sur les pauvres à la-

quelle la Grande-Bretagne est assujétie, a dit un écrivain politique, affecte la propriété de deux manières :

» En premier lieu, les pauvres d'Irlande sont obligés, par le besoin, d'émigrer en masse dans ce pays. Comme, plutôt que de mourir de faim, ils consentent à travailler à tout prix, ce qui est leur seule alternative, ils privent de travail, dans les villes et les districts industriels, des milliers d'ouvriers indigènes qui tombent à la charge de leurs paroisses respectives, forcées de les entretenir à des frais énormes dans l'oisiveté. C'est précisément la même chose que si les contribuables anglais de la taxe des pauvres entretenaient ces Irlandais, puisque c'est leur présence qui les oblige d'alimenter les ouvriers indigènes. Ainsi donc, par suite de l'absence d'une taxe des pauvres en Irlande, une partie de sa population vit à nos dépens.

» Le second préjudice que nous cause cette anomalie résulte de la différence des situations dans lesquelles sont placés les producteurs des produits agricoles, dans les deux pays. L'agriculteur anglais paie une forte taxe sur les fruits de la terre qu'il exploite, et nous avons vu qu'il la payait en grande partie pour l'entretien des pauvres irlandais, tandis que le cultivateur irlandais ne contribue en rien à cette taxe. Le fermier anglais paie ses ouvriers depuis un schelling par jour jusqu'à une demi-couronne (3 fr. 10 c.). Le fermier irlandais ne donne aux siens que 4 ou 5 d. (40 ou 50 c.), parce que, à tout prendre, il vaut mieux encore recevoir ce misérable salaire que de mourir de faim. Un fermier doit nécessairement se ruiner, s'il ne peut obtenir sur le marché un prix qui l'indemnise des frais de la production et qui lui laisse en outre un peu d'excédant pour le faire vivre. Les frais de production, défalcation faite de la rente, consistent dans les dépenses de la culture, dont les salaires forment la plus grande part, et dans les charges publiques

imposées sur la terre. Or, comment le fermier anglais pourrait-il obtenir un prix suffisant pour l'indemniser de ses avances, quand il a pour concurrent un cultivateur irlandais dont la dépense en salaires n'est que le quart de la sienne, et qui n'acquitte pas la taxe des pauvres, la plus pesante de toutes celles qui accablent notre agriculture? Il en résulte que l'Irlandais peut vendre son grain, ses bestiaux, son beurre, avec bénéfice, à des prix qui déterminent la ruine du fermier anglais. Que ceux qui vont aux marchés de Londres, de Liverpool, de Bristol, disent si les Irlandais ne viennent pas partout offrir leurs produits à des conditions fort au-dessous des leurs. Aucun être raisonnable ne se plaint des inconvéniens qu'on ne peut pas éviter. Si le sol ou le climat de l'Angleterre était tellement inférieur à celui de l'Irlande, qu'il ne fût pas possible d'en tirer des produits sans payer le double des frais de production, nos propriétaires se résigneraient à voir nos marchés presque exclusivement livrés aux cultivateurs de l'Irlande; mais les avantages que les agronomes de ce pays ont sur nous ne sont pas naturels. Ils sont au contraire purement artificiels et factices. Ils résultent de l'inégalité des fardeaux imposés à l'un et à l'autre pays, par leur commune législature. C'est précisément la même chose que si le Parlement mettait des taxes sur le sol et le travail dans le comté d'York, dont il exempterait les autres comtés. La valeur des fermes baisserait dans le comté d'York, dans une proportion exactement correspondante aux désavantages de la position où ses fermiers se trouveraient placés relativement à ceux des autres parties de l'Angleterre. Le sol auquel on faisait produire du froment ne produirait plus que du seigle ou de l'avoine, et on abandonnerait la culture des terrains qui auparavant ne produisaient que ce genre de récoltes. »

Nous espérons que les agriculteurs anglais entendront cet appel, et reconnaissant combien cette question les intéresse, ne tolèreront plus une répartition si inégale des charges publiques. En en parlant, nous n'avons rien dit de la dépense qu'occasionne la reconduite des vagabonds irlandais à leur pays. Cette dépense, quoique fort lourde pour les comtés que traversent les routes les plus fréquentées, n'est qu'une bagatelle comparée à l'énorme préjudice que cause à nos classes laborieuses la concurrence des ouvriers irlandais, et à ceux qui paient les contributions la nécessité d'entretenir les ouvriers qui sont privés d'ouvrage, et enfin aux cultivateurs du sol la nécessité de lutter contre les produits de l'Irlande apportés au marché, et qui s'y présentent sans avoir supporté aucune charge pour la taxe des pauvres.

Une autre raison pour assimiler à cet égard la législation de l'Irlande à celle de la Grande-Bretagne, c'est qu'il n'y a pas d'autre moyen de faire contribuer l'église irlandaise, comme le fait celle d'Angleterre, au soulagement des pauvres. C'est aussi l'unique mode de forcer les propriétaires de l'Irlande, absens ou non, de s'occuper sérieusement de la régénération de ce pays. Elle contraindra ainsi ces maîtres impitoyables qui arrachent à leurs malheureux paysans leur dernier écu, à ne pas se dérober au spectacle des maux qu'ils infligent ou du moins à contribuer à en diminuer le poids.

Les propriétaires irlandais qui pressentent cette mesure la repoussent en s'écriant que la taxe des pauvres appliquée à l'Irlande équivaudrait à la confiscation de la propriété du sol, et qu'en un mot ce serait une véritable loi agraire. A cela nous avons une réponse très-simple à faire, c'est que l'absence d'une loi sur les pauvres en Irlande agit comme une loi agraire dans la Grande-Bretagne. Nous

ferons observer en outre que, cette mesure une fois adoptée, les propriétaires irlandais n'auront par le fait à leur charge, en sus de leurs charges actuelles, que ceux des pauvres de leur pays qui émigraient parmi nous. Quant à ceux qui restaient en Irlande et qui y vivaient d'une manière ou de l'autre, leur position ne sera pas changée, et ils ne deviendront pas par conséquent un nouveau fardeau pour la propriété foncière.

Par le fait, il y aura sur le tout une économie réelle; car la mendicité et les petits larcins formant aujourd'hui les moyens d'existence du pauvre, il y a beaucoup de choses dissipées ou qui tombent dans des mains indignes. Ainsi donc un système régulier de charités serait beaucoup moins abusif que ce qui existe maintenant.

On s'autorise également, pour repousser l'introduction de la taxe des pauvres en Irlande, des résultats qu'elle a produits en Angleterre; et cet argument paraît très-fort près des hommes qui ne distinguent pas les effets de la loi d'Élisabeth, de Bacon et de Cecil, de ceux qui ne résultent que de la manière abusive dont on l'administre. La condition du peuple des campagnes, dans le plus grand nombre des paroisses du sud et de l'ouest de l'Angleterre, est assurément déplorable. Chaque cultivateur y est inscrit sur le livre des pauvres. Tout esprit d'indépendance, tout désir de subsister par le travail est détruit dans les cœurs. Les paysans y considèrent la taxe des pauvres comme un patrimoine destiné à les faire vivre ainsi que leurs familles; mais cette dégradation morale aussi bien que physique de notre population agricole n'est pas une condition nécessaire de notre législation sur les pauvres, comme le prouvent l'Écosse et le nord de l'Angleterre, où ces taxes existent sans produire les mêmes inconvéniens. Il sera facile de faire voir qu'elle ne résulte que d'une erreur

fatale qui, dans ces dernières années, s'est introduite peu à peu dans l'administration de cette taxe, au sud et à l'ouest de l'Angleterre; erreur dont il serait difficile d'exagérer les conséquences funestes et dont pourtant il serait bien tems d'arrêter les ravages.

Nous faisons allusion ici à l'usage fort commun, quoique fort illégal, d'entretenir aux frais des paroisses les familles de prolétaires qui continuent à travailler pour les fermiers. Il est facile malheureusement de tomber dans cet abus. Au premier aspect il paraît si humain, si conforme à l'esprit de la législation sur les pauvres, que l'on conçoit que, lorsqu'un prolétaire a une trop grande famille pour qu'il puisse la nourrir avec ses salaires, on le fasse participer aux secours de la paroisse; mais lorsqu'on examine cette pratique pernicieuse d'une manière plus attentive, on s'aperçoit qu'il en résulte que le fermier qui emploie cet ouvrier est délivré ainsi de la nécessité d'accroître son salaire, s'il veut le conserver, et qu'il lui suffit de le faire participer à la distribution de la taxe des pauvres. Quand une fois un premier exemple de ce genre a eu lieu, il se reproduit bientôt, et tous les chefs des grosses familles finissent par se trouver à la charge de la paroisse. On dira sans doute que l'on exceptera naturellement du bienfait de cette règle ceux dont les salaires seront suffisans pour les faire vivre; mais qui ne voit que cet usage tend naturellement à faire baisser le taux des salaires, puisque les riches fermiers qui ont du crédit font vivre en grande partie leurs ouvriers au moyen de secours qu'ils obtiennent pour eux sur la paroisse? Il en résulte que ce sont les propriétaires et leurs fermiers qui bénéficient des secours distribués au nom de la charité. Toutefois ce mal, par cette réaction rétributive qui semble être une loi de l'univers, a fini par retomber sur ses auteurs. Comme les secours des paroisses

sont proportionnés au nombre d'individus que ceux qui les réclament ont à nourrir, il en est résulté que ces secours sont, en quelque sorte, devenus une prime aux mariages imprévoyans. Le pauvre n'a plus craint de multiplier le nombre de ses enfans, puisqu'il voyait sa part dans les taxes communales s'augmenter en même tems. De cette manière la population s'accroît rapidement, jusqu'à ce qu'enfin le propriétaire et le fermier, accablés par l'augmentation successive de leur quote-part, s'aperçoivent que pour eux-mêmes les dangers de cet état de choses sont bien plus grands que ses avantages.

Tandis que la manière dont cette taxe est aujourd'hui administrée est devenue une prime pour les unions prématurées et imprudentes, c'en est une aussi pour une multitude de vices : pour la paresse, l'imprévoyance, la dissipation. Elle plonge tous les pauvres dans une abjection uniforme et commune, assez semblable, comme on l'a déjà observé, à l'état de servitude, avec cette différence en faveur de l'esclave que son maître est fortement intéressé à l'entretenir convenablement, tandis que le travail du serf anglais a si peu de valeur, qu'il ne doit sa subsistance qu'à la loi qui empêche qu'on ne le laisse mourir de faim ; mais la destruction de toute moralité, de tout bien-être dans cette grande classe, jointe à leur effrayante multiplication au sein de la misère, doit finir par provoquer des châtimens cruels pour ceux dont l'avidité et l'égoïsme ont encouragé cette indigne pratique, ou plutôt ces châtimens ont déjà commencé. En effet, les comptes rendus au Parlement prouvent que, dans les comtés où cette pratique a prévalu, l'accroissement de la population, de la taxe des pauvres et des crimes a été deux fois plus forte que dans ceux qui en ont été préservés par la sagesse de leurs magistrats. C'est ainsi, par exemple, que tandis que, dans

le Cumberland, la cote moyenne de la taxe n'est, par tête, que de 3 sch. 6 d. (4 fr. 35 c.), dans le Sussex elle est de 20 sch. (25 fr.); d'où il résulte que, dans le premier de ces comtés, la taxe n'est que de 1 sch. 6 d. (1 fr. 85 c.) par chaque liv. st. (25 fr.) de revenu, tandis que dans le second elle est de 7 sch. 6 d. (9 fr. 35 c.), c'est-à-dire de plus du tiers. Dans d'autres cantons cette taxe s'est élevée à 12 sch. (15 fr.) et au-dessus; et il en est même quelques-uns où elle absorbe presque entièrement la totalité du revenu du propriétaire.

Nous n'avons rien dit de tout ce que cette pratique a d'injuste pour les propriétaires des petites fermes qui n'emploient pas d'ouvriers et qui n'en sont pas moins forcés de contribuer aux taxes destinées à faire vivre en partie les ouvriers des gros fermiers. Quoique ce mal soit très-réel, il disparaît presque entièrement devant la gravité de celui que nous avons signalé.

Cette pratique criminelle n'est au fond que la spoliation déguisée sous le masque de la charité; un plan systématique pour réduire à l'esclavage la population des campagnes sous prétexte de la secourir. Elle détruit ce principe fondamental de toute société, qu'un père est obligé de nourrir ses enfans, tant qu'ils ne sont pas en état de se nourrir eux-mêmes. Elle est aussi immorale que funeste, aussi pernicieuse pour les pauvres que pour les riches. Si ces raisons ne paraissent pas suffisantes pour provoquer une prompte intervention de la législature, assurément on n'en trouvera jamais aucune.

Toutefois la mesure que nous avons recommandée plus haut, c'est-à-dire l'établissement, en Irlande, d'une taxe pour les pauvres et la réforme des abus qui se sont introduits dans la gestion de celles qui leur sont attribuées en Angleterre, ne peuvent avoir d'effets immédiats sur l'état

de la société et sur les dangers qui la menacent. Pour faire cesser nos embarras actuels, il faut recourir à d'autres moyens. Voyons quels sont ceux qui ont été proposés. Ils se divisent naturellement en deux classes : la première consiste dans les expédiens qui ont pour but d'accroître la demande effective pour le travail, en écartant tous les obstacles qui s'opposent à ce qu'on emploie la totalité de celui qui serait disponible ; la seconde comprend tous les moyens qui ont plus particulièrement pour objet d'éloigner de la Grande-Bretagne la population qui y surabonde.

Nous parlerons en premier lieu des moyens d'accroître la demande. Et d'abord nous aurons à combattre cette objection vulgaire, que l'insuffisance de la demande pour le travail est une preuve qu'il ne peut pas avoir d'emploi profitable ; et que, par conséquent, encourager son emploi d'une manière quelconque, ce serait retirer les capitaux des placemens qui leur sont le plus avantageux, pour les mettre dans ceux qui le sont le moins. Ce raisonnement serait parfaitement juste, si l'emploi de l'industrie et des capitaux était aujourd'hui tout-à-fait libre, et s'il n'était soumis à aucune restriction, ou contrarié par aucun obstacle. Mais il est facile de se convaincre que telle n'est pas notre position, en voyant tous les fardeaux que l'avidité du fisc, sous ses formes innombrables, a fait peser sur l'industrie, et toutes les entraves par lesquelles on a gêné ses efforts. Aussi, ne cesserons-nous pas de réclamer la destruction de ces entraves et en même tems celle des primes qui attirent l'industrie, par des séductions fatales, dans des voies où elle ne saurait prospérer.

Une de ces entraves est sans contredit l'usage de payer les dîmes en espèces. Cette manière de procéder empêche l'exploitation d'une grande quantité de terres qui restent

incultes, parce qu'elles ne sont pas assez bonnes pour supporter le fardeau de la dime avec leurs autres frais, mais qui donneraient un profit convenable si elles n'avaient que ces frais à supporter. Il y a beaucoup de terres qui sont aujourd'hui imparfaitement cultivées, sur lesquelles un capital additionnel pourrait être employé avec avantage, afin de déterminer un accroissement de travail et de grains, si la dime, au moins pendant un certain nombre d'années, ne s'accroissait pas avec l'augmentation du produit. Dans l'état actuel des choses la dime opère comme une taxe imposée sur les capitaux consacrés à l'amélioration des cultures. Il en résulte qu'elle restreint l'emploi des capitaux et du travail, au préjudice des capitalistes, en premier lieu; en second lieu, des travailleurs et des propriétaires; en troisième, des consommateurs qui achèteraient les produits agricoles à un moins haut prix; et enfin de ceux mêmes au profit desquels la dime est perçue, qui, en consentant à cet arrangement pour un nombre d'années limitées, s'assureraient, pendant les années postérieures, des avantages durables et permanens. Cette détermination qui ne serait qu'habile donnerait aussi à l'église les honneurs de la charité, et lui gagnerait des cœurs qui s'aigrissent de plus en plus contre elle.

Nous croyons aussi que l'emploi du travail qui surabonde, dans ce moment, est fort contrarié par la législation relative à la clôture des friches et des communaux; ou plutôt par l'absence d'une loi générale à ce sujet. Tout le monde sait que depuis le commencement du dernier siècle plus de quatre mille bills ont été passés pour la clôture des friches en autant de paroisses, ce qui prouve la nécessité d'une loi générale et permanente, qui épargnerait la perte de tems et d'argent inutilement consumés dans la discussion de ces actes. Ceux qui savent comment ils se font,

ne soutiendront pas sans doute que le parlement est le tribunal le plus propre à décider, dans chaque cas qui lui est soumis, si les droits de la propriété privée doivent céder aux intérêts publics. Il n'y a aucune espèce de commission constituée par une loi générale qui ne fût plus propre que le parlement à résoudre ces questions. On pourrait autoriser les inspecteurs des paroisses embarrassées par des ouvriers valides et oisifs, à acheter une partie des friches de ces paroisses ou des paroisses voisines pour les mettre en culture, au moyen de ces ouvriers dirigés par un surveillant. Si ensuite il était démontré devant un tribunal que quelques-uns de ces pauvres négligeassent leur ouvrage, les inspecteurs pourraient les congédier en leur refusant tout secours. Par ce moyen le travail de ceux qui sont maintenant démoralisés et entretenus dans l'oisiveté deviendrait très-productif.

Un plan à peu près semblable avait été proposé par M. John Hall, inspecteur d'une des paroisses les plus populeuses de Londres. C'est aussi le même qui se poursuit avec un succès complet à Frédérick-Oord en Hollande. Ceux qui désirent détruire les maux énormes qui affligent les classes inférieures du pays et qui réagissent sur les autres, ne sauraient mieux faire que de suivre une méthode qui dans un pays placé dans des circonstances analogues à celles du nôtre, a atteint si parfaitement le but qu'on avait en vue, et qui, en améliorant la situation morale et physique de la nation, a créé un profit pécuniaire supérieur à tout ce qu'on avait espéré.

Mais le plus grand obstacle à l'emploi du travail, est sans contredit la manière dont il est taxé. C'est là malheureusement un sujet qui occupe trop peu l'attention publique. Tous les écrivains semblent croire que dans ces derniers tems la population a été tellement surabon-

dante, que le prix du travail est descendu jusqu'à un point au-delà duquel l'ouvrier ne pourrait pas vivre. Il résulte de là que si ce *minimum* était réduit, une addition proportionnelle serait faite aux moyens de l'employer; et conséquemment que les taxes qui augmentent le *quantum* du salaire indispensable à l'ouvrier, tendent à réduire la proportion de la demande que l'on fait de son travail. Or toutes les taxes sur les articles consommés par les classes laborieuses ont nécessairement ce résultat. Telles sont les taxes sur le sucre, le thé, le café, le tabac, la bière, le cuir, les tissus, le savon, la chandelle, etc., etc. Ces taxes sont pour la plupart des taxes sur le travail. C'est ce que M. Pitt expose fortement dans un de ses discours. « Le haut prix du travail en Angleterre, disait-il, vient surtout de l'excise; car les trois cinquièmes du prix qu'il coûte entrent dans l'échiquier. » On dira peut-être que ces taxes sont la base de notre revenu; qu'il y aurait de l'imprudence à y toucher; que sans elles il serait impossible de garder la foi que l'on doit aux créanciers de l'état. Mais cette assertion nous paraît tout-à-fait fausse. Nous sommes convaincus que la même somme de revenu pourrait être levée avec plus d'économie et surtout avec moins de dommages pour le pays, par une taxe directe sur les revenus. L'objection vulgaire que cette taxe a toujours été vue avec défaveur, et qu'elle est considérée comme une taxe dont les grandes crises politiques justifient seules l'imposition, nous paraît de peu de poids. C'est à servir le peuple que les gouvernans doivent tendre et non pas à lui plaire.

Nous arrivons maintenant à la seconde division de notre sujet, c'est-à-dire aux moyens qui peuvent être adoptés pour réduire la pression d'une population surabondante, en écartant l'excédant de la population, après avoir cherché tous les moyens profitables de l'occuper.

Et ici nous soutiendrons, contrairement à l'opinion commune, que dans l'état actuel du monde, il ne peut pas exister d'excès de population, si ce n'est par l'insouciance et la mauvaise administration des gouvernans. Ce n'est qu'en limitant notre attention à un point d'une étendue bornée, et en négligeant, dans notre économie nationale, une précaution que nous prenons tous dans notre économie domestique, celle de ne pas produire d'un article plus que nous ne pouvons en consommer, que nous nous trouvons dans le cas d'être embarrassés d'un excès de population, c'est-à-dire d'un accroissement dans le pouvoir et la capacité de produire et d'exploiter des mines d'une abondance incalculable, et des champs d'une fertilité sans égale.

Il est vrai que l'on s'écrie sans cesse que le pays est surchargé d'habitans. M. Malthus a épouvanté le monde en le menaçant des maux que devait lui faire le développement naturel du principe de la population. On nous a dit qu'un jour nous en serions réduits à nous manger les uns les autres. Les mères sont presque considérées comme les fléaux de la société; et Jenner comme le pire ennemi de l'espèce humaine, parce qu'il a détruit un des plus grands obstacles qui en arrêtent la propagation. Une troupe de beaux enfans fait frissonner l'économiste qui aperçoit dans leur santé le principe de leur misère à venir. Des propositions ont été faites sérieusement pour mettre un obstacle direct à la faculté créatrice; et des honneurs immortels ont été promis à celui qui trouverait un mode moins désagréable quoique également efficace pour atténuer la faculté propagatrice de l'homme. Heureusement la nature se rit de ces chimères, comme de tous les efforts que l'on tente pour arrêter sa marche; avec sa force toute puissante elle poursuit majestueusement sa course, et multiplie de plus en plus notre espèce en dépit de théories chimériques. Quant à nous,

nous sommes loin d'en gémir ou de nous en effrayer, car nous croyons que la richesse d'une nation ne consiste pas moins dans le nombre de ses mains ou de ses bras, que dans ses capitaux, son sol, ses mines. Un surcroît de travailleurs valides ne peut pas plus faire de mal à une nation qu'un surcroît de grains à un fermier. Si un cultivateur produit plus de grains qu'il ne peut en consommer, si un cordonnier fait plus de souliers qu'il n'en faut à lui et aux siens, se plaignent-ils de leur abondance ? Non, sans doute ; ils les offrent à ceux qui en ont besoin ; et cette abondance est précisément la cause de leur bien-être. Lorsqu'un capitaliste a plus d'or qu'il ne peut en employer, au lieu de se plaindre, il lui cherche des placemens productifs. Pourquoi ne chercherions-nous pas aussi des placemens pour cette portion de notre richesse nationale qui consiste en muscles, en nerfs, en force, en adresse, en industrie. L'école de Malthus répondra peut-être qu'il est impossible de trouver ces moyens de placement. Elle nous parlera des trois millions de bras inoccupés qui sont en Irlande ; elle nous parlera aussi des pauvres anglais parqués comme du bétail dans leurs paroisses respectives. Ces faits ne prouvent à tout prendre qu'une seule chose, c'est qu'en Angleterre comme en Irlande, il n'y a pas maintenant une demande proportionnée au travail disponible. Mais il s'y trouve aussi plus de tissus de coton, plus de ciseaux, plus de couteaux, etc., etc., qu'on ne peut en employer. Dans un cas comme dans l'autre le remède serait d'exporter l'article qui surabonde de notre pays dans un autre où il serait plus rare et où par conséquent il aurait plus de valeur. N'y a-t-il donc plus de marché pour le travail ? Le globe est-il encombré de cet article ? Loin de là ; il y a beaucoup de pays où le travail obtiendrait dix fois le salaire qu'il obtient ici. Il y a des sols qui ne de-

mandent pour le féconder que d'être arrosés par la sueur anglaise. Tandis que dans la Grande-Bretagne des milliers d'individus sont entretenus dans l'oisiveté, et que d'autres, en Irlande, s'égorgent pour la possession de quelque misérable parcelle de sol stérile, dont ils peuvent à peine tirer de quoi soutenir leur triste existence, on trouve, dans les vastes contours de l'empire britannique, des millions d'acres d'une terre féconde, qui restent inoccupés, et qui n'ont besoin que d'être légèrement entamés par une culture superficielle, pour se couvrir de cannes à sucre, d'oliviers, de vignes, de céréales, et entretenir dans l'aisance des populations aujourd'hui couvertes de haillons et qui implorent le pain de la charité. Bientôt même ces populations réagiraient de la manière la plus heureuse sur notre bien-être, en achetant ces tissus de laine, de coton, qui nous embarrassent aujourd'hui et qui sont des richesses stériles dans les mains de ceux qui les ont fabriqués.

C'est une maxime de l'économie politique, que la demande et l'approvisionnement doivent finir par trouver leur niveau; qu'il ne peut pas exister une demande permanente, sans qu'il n'y ait bientôt un approvisionnement proportionnel. Comment se fait-il donc que la demande qui existe pour le travail aux Antipodes, ne soit pas satisfaite par le travail surabondant que nous avons ici? Est-ce la distance qui empêche que l'équilibre s'établisse? Non, sans doute, car cette distance n'empêche pas que nous ne recevions du thé de la Chine, et que nous n'envoyions notre quincaillerie dans l'Inde. La différence qui existe entre la valeur d'un travailleur ici ou en Australie fera bien plus que compenser son fret. Mais vous ne pouvez pas le vendre, quand vous l'y avez transporté! Telle est en effet l'unique raison qui empêche que le travail ne soit exporté lorsqu'il peut l'être avec avantage. Sans elle probablement

nos ouvriers valides et laborieux ne consentiraient pas à être la honte et le fardeau de l'Angleterre, quand ils valent leur pesant d'or de l'autre côté du globe. C'est pour cela, sans doute, que plus d'un colon a dit sérieusement que les ressources de l'Australie ne seraient jamais entièrement développées qu'au moyen d'une importation d'esclaves. Voyons, cependant, s'il n'y aurait pas moyen d'échapper à cette odieuse nécessité. Assurément nous ne pouvons pas acheter un travailleur comme un cheval, pour le transporter à Port-Jakson, et le vendre avec profit; mais s'il consent à y aller, nous n'aurons plus matière à scrupule. Si donc à son arrivée dans ce nouvel univers, il est en mesure d'indemniser des frais de son passage, ou s'il y a quelqu'un qui en réponde pour lui, il peut être un article d'exportation aussi avantageux que du drap ou de la coutellerie. La difficulté est d'assurer le remboursement de ces avances. Les ouvriers qui sont sans ouvrage et qui languissent ici dans la misère, promettent volontiers tout ce qu'on leur demande pour être transportés dans cet autre El-Dorado. Ils s'engagent sans hésiter à servir la personne qui paie leur passage, pendant un certain nombre d'années, jusqu'au moment où la dette est entièrement acquittée. Mais, quand ils arrivent, ils trouvent les salaires des ouvriers si élevés, qu'ils sont disposés à recourir à toute espèce de ruse pour se dégager de leurs obligations. C'est là ce qui a le plus nui à l'exportation des ouvriers. Sous ce rapport, leur mauvaise foi s'est trouvée d'autant plus à l'aise que la loi qui règle les obligations réciproques des maîtres et de ceux qui les emploient, ne s'étend pas aux colonies. En Australie, un serviteur qui néglige son ouvrage ou qui manque à ses engagemens, est soumis à une punition pécuniaire, mais non à une punition corporelle. Or, dans la réalité, il est à peu près impossible d'obtenir le paiement de cette

amende. La première chose à faire serait donc d'étendre aux colonies cette portion de la législation anglaise.

Toutefois cela serait encore fort insuffisant. Des contestations multipliées s'élèveraient dans un pays où le maître a un si grand intérêt à surcharger ses ouvriers, et où ceux-ci n'en ont pas moins à se faire congédier par lui; en l'indisposant par leur mauvaise conduite, leur paresse, leur négligence. Il est clair que sous l'empire d'un pareil système, l'ouvrier fera aussi peu d'ouvrage que possible. Il y aura donc beaucoup de tems perdu, beaucoup de force, d'habileté, de frais dont on aurait pu tirer le plus grand parti si l'ouvrier eût été maître de louer son travail au plus offrant, et avec un salaire proportionné à l'habileté de celui qui l'aurait reçu. Or, il ne nous paraît pas impossible de trouver moyen d'assurer le remboursement du coût du transport des ouvriers, et en même tems de leur permettre de disposer de leur travail de la manière la plus avantageuse pour eux. Mais à cet égard, des efforts individuels seraient impuissans; et c'est dans des circonstances de ce genre que l'intervention du gouvernement devient nécessaire, et qu'il faut concentrer toutes les forces de l'état pour atteindre un si grand but d'intérêt public.

Il existe plus d'un moyen d'y parvenir. Le gouvernement pourrait, par exemple, supporter la dépense et en même tems se charger du transport des ouvriers, ou bien confier ce soin à d'autres, et ne se charger que du remboursement des frais. Un bureau serait à cet effet établi dans la colonie; chaque ouvrier, à son arrivée, y serait enregistré, et on l'y débiterait du coût de son passage et de l'assurance prise sur sa vie pour en garantir le remboursement. On l'autoriserait ensuite à travailler où il voudrait, sous la condition unique de payer une petite somme hebdomadaire ou mensuelle au gouvernement, pour

l'indemniser de ses avances. La recette de ces petites sommes perçues sur tous les ouvriers dispersés dans les colonies, ne présenterait pas plus de difficultés que celle des taxes, et pourrait être effectuée par les receveurs ordinaires des contributions. Mais si ce plan était jugé peu exécutable, il y aurait encore une autre manière de les lever qui serait inaperçue et à peine sentie par les ouvriers. Ce tour de passe-passe serait très-simple, il consisterait à percevoir cette taxe sur le travail de ceux qui les emploieraient.

On ne tarderait pas à s'apercevoir que cette taxe ne serait qu'en apparence payée par ceux qui feraient travailler, et que dans la réalité elle tomberait sur les ouvriers eux-mêmes. Dans tous les pays nouveaux où une terre fertile peut s'acquérir à vil prix, le travail est toujours tarifé au *maximum* de ce qu'on peut lui donner sans perdre. Une taxe sur l'emploi du travail réduirait ce *maximum*, en rendant le travail improfitable, excepté à un taux qui serait abaissé précisément de tout le montant de la taxe. Il en résulterait que les salaires diminueraient bientôt dans cette proportion, et que par conséquent, comme cela devrait être, ce seraient les ouvriers eux-mêmes qui en supporteraient le poids. Il serait sans doute fort légitime que l'ouvrier satisfît à la dépense occasionée par son transport d'un pays où il languissait dans la misère, dans un autre où il vivrait dans l'abondance, et où ses salaires seraient tellement élevés qu'au bout de quelques années il pourrait lui-même devenir propriétaire et capitaliste. Le poids de cette taxe serait peu onéreux, et d'ailleurs, par son mode indirect de perception, l'ouvrier l'apercevrait à peine. C'est même la placer sous un point de vue moins favorable qu'elle ne le mérite que de la considérer comme légèrement onéreuse; car, dans la réalité, personne ne supporterait cette taxe, puisqu'elle résulterait du profit ob-

tenu par l'application d'un travail sans valeur en Europe, à des terres qui n'ont besoin que de travail pour produire des richesses. Les frais nécessaires de cette application peuvent avec toute justice être prélevés sur les produits, non-seulement sans nul inconvénient pour les parties intéressées, mais à leur commun avantage, puisque les autres portions du profit qui n'aurait pas existé sans ces frais, seraient partagées entre eux.

Si le montant de cette taxe était hypothéqué à l'avance, c'est-à-dire si une somme était empruntée sous cette garantie, cette vaste combinaison pourrait recevoir une exécution immédiate, sans qu'il en coûtât un seul denier à la nation. La possibilité qui en résulterait pour les planteurs d'avoir un approvisionnement régulier de travailleurs, sans que le prix en montât jamais à des taux extravagans, attirerait des capitaux considérables dans l'établissement; et sous de pareils auspices les progrès de la colonie seraient rapides et uniformes. Il résulterait pour la Grande-Bretagne un double avantage de cet état de choses: 1° Elle se débarrasserait de l'excédant de ses ouvriers, non-seulement sans le plus léger sacrifice, mais même en économisant tout ce qu'ils coûtent ainsi que leurs familles, dans l'intérieur. En second lieu, nous obtiendrions un marché assuré et toujours croissant pour les produits de nos fabriques.

Mais le gouvernement a seul le moyen de se procurer des fonds pour l'exécution d'un projet si utile, de manière à pouvoir en assurer le remboursement; et tous les efforts individuels seraient impuissans pour y parvenir. C'est par la raison qu'un ouvrier n'est pas impassible comme une balle de coton, et ne peut pas être vendu au marché pour payer le fret, que l'importation du *travail* forme une exception à la règle générale et fort bonne d'ailleurs, qui re-

commande de livrer à la concurrence particulière le soin de pourvoir à la demande.

Nous n'avons parlé que de l'Australie, parce que c'est la seule de nos colonies, à l'exception de celle du Cap, où l'exportation du *travail*, par les soins du gouvernement, soit possible. Ce mode serait impraticable dans les deux Canadas, attendu que la proximité des États-Unis donnerait aux individus exportés les moyens de se soustraire au remboursement du coût de leur passage. C'est sans doute par ce même motif que M. Horton proposait d'établir les émigrans comme colons, et non comme travailleurs. Mais l'expérience a déjà fait voir les inconvéniens de cette combinaison. D'abord elle à le fort grand désavantage de coûter trois fois plus que l'autre; car tandis que, dans notre projet, on n'avancerait à l'ouvrier que son passage, il faudrait en outre, dans celui de M. Horton, avancer au colon des rations, pendant douze mois, de la terre, des instrumens aratoires, de la semence, des bestiaux. Dans la réalité, le plus souvent ces grands frais ne produisent aucun résultat. La terre, les bestiaux, les outils sont vendus et convertis en eau-de-vie; et, au bout d'un an, le colon improvisé revient à sa condition primitive de journalier, mais avec les habitudes d'oisiveté et d'intempérance que lui a fait prendre la libéralité mal entendue avec laquelle on l'a traité. Il est probable que c'est là le principe de la froideur et de la défiance avec lesquelles ont été accueillis tous ces vastes plans d'émigration proposés dans ces dernières années. Revenons au nôtre, qui a du moins l'avantage de la simplicité et de l'économie.

Afin de déterminer le montant de la taxe nécessaire pour assurer le remboursement du fret, il faudrait avoir des données plus précises que les nôtres sur le taux courant des salaires et le prix des comestibles dans la colonie. Les

estimations que nous allons faire ne seront donc qu'approximatives. Une taxe de six pence (60 cent.) par jour sur chaque ouvrier suffirait pour assurer le remboursement des avances faites par l'état. En effet, supposons que, terme moyen, chaque ouvrier ne travaille que sept ans avant de se retirer ou de mourir, le produit de cette taxe, pendant tout ce tems, s'éleverait à plus de 50 liv., et couvrirait la dépense de son passage et de celui de sa femme. Supposons aussi, ce qui probablement n'est pas loin de la vérité, que la totalité de nos possessions au Cap, à la Nouvelle-Galles du Sud, dans la terre de Van-Diémen, aient à présent une population de 80,000 ouvriers, une taxe quotidienne de six pence produira, dans sa première année, près de 80,000 liv. (2,000,000 fr.), qui même, sans anticiper sur le produit des années suivantes, suffira pour couvrir la dépense du transport de 2,000 jeunes ouvriers et de leurs femmes.

Mais comme le nombre d'hommes importés serait immédiatement soumis à la taxe, l'année suivante, cette taxe s'augmenterait de 20 p. °/₀, indépendamment de l'augmentation que l'on peut approximativement évaluer à 10 p. °/₀, et qui résulterait de l'accroissement de la population antérieure qui multiplie rapidement son nombre au milieu des circonstances les plus propres à la propager. D'après ces calculs, on pourrait donc, dans la seconde année, importer 2,600 couples; dans la troisième 3,380; dans la quatrième 4,400; dans la cinquième près de 6,000; et dans les années suivantes ce nombre s'accroîtrait encore dans une progression toujours croissante. C'est la probabilité de ce grand accroissement à venir des produits de la taxe, qui nous engage à proposer d'emprunter une somme considérable hypothéquée sur ces produits, et qui permettrait d'entreprendre de suite cette opération sur une grande

échelle. Mais auparavant il conviendrait de s'assurer de la quantité de travail qui peut être absorbée et entretenue par la demande actuelle. Il est clair que la demande d'ouvriers s'accroîtra avec l'accroissement de la population ; en premier lieu par suite de l'appât qu'offrira aux capitalistes le bon marché du travail combiné avec le bon marché de la terre ; en second lieu par suite de l'accroissement rapide des capitaux dans la colonie, accroissement que détermineraient les grands profits qui résulteront de ce double avantage ; et enfin parce que les ouvriers eux-mêmes, au bout d'un certain nombre d'années achèteront, des parcelles de terre et emploieront à leur tour les bras des autres avec les économies qu'ils auront faites sur leurs salaires. Un autre avantage de cette combinaison, c'est que les consommations alimentaires des ouvriers nouvellement importés absorberont les produits créés par le travail de ceux qui les ont précédés ; il en résultera un cercle de causes et d'effets qui exercera l'influence la plus utile sur la colonie, en accélérant l'extension des cultures dans une progression qui dépassera tous les calculs. La nature a abondamment pourvu nos colonies de terres fertiles ; elles n'ont besoin pour être mises en valeur que de ces bras qui surabondent ici. Trouvons le moyen de les y transporter ; nous n'étoufferons plus en Europe, et le désert fleurira sous les sueurs qui l'arroseront.

Nous ajouterons qu'en choisissant, pour l'émigration, des personnes jeunes des deux sexes avant leur mariage, on parviendra plus efficacement à arrêter dans la métropole les progrès de la population, que si on en prenait un plus grand nombre d'un âge plus avancé et qui auraient déjà donné le jour à des enfans. Ainsi supposons que la population estimée à vingt millions s'accroisse chaque année de 4 p. %, il en résulterait qu'elle doublerait dans vingt ans,

ce qui est la supposition la plus forte qu'ait faite Malthus lui-même. Supposons aussi que le nombre annuel des mariages soit à toute la population comme un est à cent, ce qui est probablement plutôt au-dessus qu'au dessous de la vérité, deux cent mille couples se marieraient chaque année. En exportant 4 p. °/o de ce nombre, huit mille coupables iraient accroître la population de la colonie au lieu d'augmenter celle de la mère-patrie. Si le transport d'un adulte au Cap ou dans l'Australie coûte, terme moyen, 20 livres sterling (500 fr.), on pourrait avec une dépense annuelle de 320,000 liv. (1,600,000 fr.) faite de la manière que nous avons indiquée, empêcher tout accroissement dans la population des trois royaumes, quand bien même ses progrès naturels seraient aussi rapides que ceux que Malthus attribue à la population de l'Amérique du nord. Mais comme la proportion actuelle de l'accroissement du Royaume-Uni est tout au plus de moitié, une dépense annuelle de 160,000 liv. (800,000 fr.) suffirait pour empêcher tout progrès.

Mais, dira-t-on, cela ne serait pas encore assez, attendu que le chiffre de notre population est déjà trop considérable. Dans ce cas il suffira d'ajouter une somme additionnelle à celle destinée à arrêter ses progrès. Si par exemple une somme de 160,000 liv. (800,000 fr.) était employée à cet objet, pendant les cinq ou dix premières années, la population diminuerait annuellement dans la proportion de son accroissement actuel; action qui serait assez puissante pour dépeupler entièrement le pays dans une quarantaine d'années, et qui par conséquent suffirait dans dix pour la réduire à des proportions convenables.

Si nous considérons maintenant que la taxe des pauvres s'élève par an, en Angleterre, à plus de sept millions st. (175,000,000 fr.), dont une forte partie est absorbée par

des prolétaires inoccupés, et que le reste pourrait être presque entièrement épargné par une mesure qui bannirait la misère des îles britanniques, on ne trouvera pas sans doute qu'un aussi grand résultat soit acheté trop cher, en dépensant pour l'obtenir une somme annuelle de 300,000 l. (1,500,000 fr.) ou tout au plus le double, et qui en définitive ne retombera que sur ceux dans l'intérêt desquels la mesure en question aura été conçue. Cette simple observation suffit pour donner une idée des prodigieux résultats que l'on peut obtenir de l'exportation faite, sur ces principes, de couples nubiles, indépendamment des avantages qui résulteraient pour le placement des produits de nos fabriques, de l'extension du marché colonial.

Ainsi donc, sans contester tout ce qu'une société politique a à souffrir, quand il s'établit une disproportion entre la population et ses moyens de subsistance, au lieu de chercher à en arrêter les progrès avec M. Malthus, soit en décourageant le mariage, soit par des voies plûs directes, nous ne pensons qu'au moyen d'accroître les denrées alimentaires. Tant que l'on ne pourra pas dire que le monde est trop peuplé, et que tous ses terrains fertiles sont mis en culture, il faudra chercher à disperser et non à exterminer; à augmenter la masse des objets à consommer et non à réduire celle des consommateurs. Aussi long-tems qu'il existera un coin du globe où un homme pourra se procurer une quantité suffisante d'alimens pour lui et les siens, il sera prématuré de vouloir contrarier les sages dispositions que la nature dans sa bonté toute-puissante a prises pour l'accroissement de notre espèce. Combien n'est-il pas impie et absurde de concerter des plans pour arrêter les progrès de la population, lorsque la Grande-Bretagne seule, même en mettant de côté ses friches intérieures, possède dans ses colonies assez de terres fertiles et inoccupées pour nourrir

plus de vingt fois le nombre actuel de ses habitans, que l'on regarde aujourd'hui comme trop considérable. Sans doute on ne dira pas sérieusement que le globe étant limité, et l'accroissement possible de l'espèce humaine sans bornes autres que celles posées par la famine, nous devrions dès aujourd'hui nous préparer à cette terrible crise que l'avenir, suivant Malthus, réserve à l'espèce humaine, quand la population du monde surpassera les alimens nécessaires pour la nourrir. Nous pouvons confier un avenir si éloigné aux soins de cette Providence qui nous a conduits graduellement à l'état de choses qui existe aujourd'hui, et qui permet qu'un même espace de terre puisse faire vivre trois ou quatre fois plus d'individus qu'il n'en alimentait il y a quelques siècles.

N'est-ce pas une honte qu'un des états placés à la tête de la civilisation européenne, qui possède des richesses dont aucune nation ne peut approcher, et qui dépense un grand revenu pour soutenir la splendeur et la dignité du trône, n'ait pas su encore, en faisant un léger sacrifice annuel, échapper à l'énorme fardeau qu'il supporte pour entretenir dans l'oisiveté, le vice et la misère une masse d'individus qu'il ne faut que déplacer pour en faire une population laborieuse, utile à elle-même et aux autres. Comment les nations n'ont-elles pas encore songé à ce moyen si simple de tourner en bien l'accroissement progressif de leur nombre, qui leur suscite aujourd'hui des embarras, que nous ne contestons pas?

Les membres du gouvernement et de la législature n'entendraient point la nature de leurs devoirs publics, et ne comprendraient même pas leurs intérêts particuliers, s'ils ne sentaient pas que la condition des classes laborieuses doit être la première de leur sollicitude. Que cette classe soit aujourd'hui dans un état déplorable, c'est ce que personne

ne conteste. Dans un pays qui possède tant de biens et de ressources, cette détresse ne peut être que le résultat des vices de ses institutions ou de la mauvaise administration de ceux qui la régissent. Le droit de propriété lui-même n'est que secondaire à côté du bien général; et il est évident que ce bien général n'est pas favorisé par une répartition inégalement monstrueuse, qui confère des fortunes de souverains à quelques-uns, tandis que le plus grand nombre est placé dans une détresse toujours croissante. Bientôt cette classe elle-même calculera comme nous. L'habitude de raisonner fait de grands progrès parmi ces classes, tout avilies qu'elles paraissent; habitude salutaire et qui contribuera au maintien de l'ordre public, si elles-mêmes trouvent leur compte à ce que cet ordre se conserve, mais qui nous lancera infailliblement dans l'abîme sans fin des révolutions, si elles ont tout à gagner et rien à perdre dans les convulsions et l'anarchie.

(*Quarterly Review.*)

Puissances Intellectuelles de notre Age (1).

No IV.

ZACHARIE WERNER.

Le génie mystique et le génie dramatique semblent se repousser mutuellement. Le drame n'est qu'action. Le mysticisme détruit l'action. Par lui les faits réels de la vie deviennent un symbole, un voile qui cache les régions célestes. L'auteur dramatique n'a besoin que de passions humaines, d'événemens actuels et vraisemblables; le mystique les repousse, les rejette et détruit la réalité : son trône est au milieu des intelligences, dans le sein de cette lumière divine et increéée, source de toute vie et de toute essence. La terre, les hommes qui l'habitent, leurs fureurs, leurs haines, voilà les matériaux de la scène. Le monde *qui est* lui appartient. Au mysticisme elle abandonne le monde qui *n'est pas* ou que nous ne connaissons pas encore. Le genre lyrique, favorable à ces aspirations de l'ame vers l'éternité, dont le mystique se nourrit, n'est pas essentiellement dramatique; c'est par une adroite et admirable fusion de deux élémens contraires, que les Grecs ont joint à leur drame, palpitant d'un intérêt si puissant, l'enthousiasme lyrique des chœurs. Ils ont accompli ce miracle avec le goût et la parfaite harmonie qui les caractérisaient. Le chœur, écho lyrique et religieux des sentimens

(1) Voyez les numéros 1, 2 et 4 de la Revue Britannique (nouvelle série).

des personnages, résumait les grandes leçons morales renfermées dans l'action de la pièce : à ces combats de passion, à ces jeux de fortune, succédait une explication symbolique, développée dans des hymnes pieux. Le chœur n'empiétait pas sur le véritable intérêt du drame; son exaltation religieuse, modelée sur le culte hellénique, dévoué à l'adoration de la forme et de la beauté physiques, se restreignait en de justes limites et n'atteignait pas jusqu'au mysticisme proprement dit, jusqu'à ce mysticisme qui anéantit la matière et détruit la forme, les êtres, l'organisme, la vie telle que nous la connaissons.

Il était réservé aux tems modernes et au peuple de l'Europe le plus métaphysique de produire un écrivain dont le mysticisme sans bornes essayât d'envahir la scène. *Zacharie Werner,* contemporain de Gœthe, de Fichte, de Jean-Paul Richter, a tenté cette œuvre impossible. Des éclairs de génie ont sillonné sa carrière, dont les résultats incomplets, irréguliers, insensés, mais souvent gigantesques dans leur bizarre incohérence, ne sont pas les fruits les moins curieux de notre époque. Luttant contre la nature des choses, Werner a essayé de transformer le drame en symbole; fidèle à son système, dans sa vie comme dans ses ouvrages, il a fait de son existence une comédie singulière où le mysticisme des pensées et la frénésie des actions se combinaient ou plutôt se combattaient étrangement.

Ce fut Werner qui, présenté à madame de Staël, à Coppet, s'avança gravement, replia autour de ses épaules maigres et inégales son manteau bleu, au milieu duquel brillait une croix rouge; et, se plaçant devant l'auteur de *Corinne,* dans une attitude d'acteur de mélodrame, prononça en mauvais français, et d'une voix de taureau qui voudrait roucouler, ces étranges paroles : *Matame! celui que fous foyez est professeur t'amour!!*

Le professeur d'amour Werner, accablé de ridicules, de misères, de déboires causés par son extravagance, son cynisme et ses vices, dut à ce mélange prodigieux de génie réel et d'insanité incurable, une réputation peu digne d'envie, mais fort étendue. La gloire consiste-t-elle à se faire montrer au doigt, comme le prétendait Horace :

Digito monstrari et dicier : hic est!

Cette supposition admise, Werner, de tous les hommes de son siècle, est celui qui a joui de la gloire la plus vaste et la plus complète. Personne ne s'est fait montrer au doigt comme lui : à son étrangeté, à sa saleté, à son air d'inspiré, à ses vêtemens grotesques, à sa physionomie d'énergumène, à ses manières dignes tour à tour de Diogène, d'un fakir indien et d'un habitué de taverne flamande, on le reconnaissait aisément partout; et l'on disait : Voila Werner.

Ajoutez à ces dehors si caractéristiques, ses prédications, ses conversions, son fanatisme hystérique, son scepticisme thaumaturgique, ses voyages à travers l'Europe. Quel personnage plus bizarre a, dans ces derniers tems, attiré la curiosité, la moquerie et les regards avides de la foule béante? Tous les journaux ont retenti de son nom. Dans les tabagies de Vienne, de Berlin et de Leipsick, c'était le portrait de Werner, la parodie de ses folies qui charmaient l'oisiveté des étudians en joie. Dans les salons des beaux-esprits, où l'*esthétique* et le thé attirent tant de phrasiers sans pensée, c'était à qui se vanterait d'avoir connu le monstre. On peut croire que des peintures aussi frivoles étaient peu ressemblantes; la malice et la légèreté en faisaient les frais. Mais les amis de Werner, ceux qui pouvaient l'étudier ou l'approfondir, étaient plus embarrassés que personne. Le haïr était impossible; l'excuser était diffi-

cile ; tout portait à le mépriser ; quelques heureux élans de caractère forçaient à l'aimer. Cette dépravation de mœurs, d'idées et de génie qui caractérisait toute sa conduite, offrait un spectacle hideux. Mais il y avait de la sincérité dans ses efforts vers une pureté, dont, par un résultat étrange, il s'éloignait davantage tous les jours. On voyait cet esprit subtil, exalté, aventureux, se débattre au milieu du conflit de pensées tumultueuses que l'Europe renferme, et qui bouillonne dans son sein ; lutter contre cet océan, ballotté par les vagues de tant de systèmes contraires ; incapable de suivre une route droite et vigoureuse ; emporté par la recherche du beau idéal et par celle de la volupté sensuelle ; esclave d'un mysticisme infini et d'une organisation avide de jouissances grossières ; mi-parti (si j'ose le dire) de la bête brute et de l'ange ; planant dans les nuages du mystère et du symbole, englouti et perdu dans la fange de ses passions ; éternel exemple de la vérité de ces belles et profondes paroles de Pascal : « Nous ne sommes ni anges ni brutes ; et qui veut faire l'ange, fait la brute. »

Chez Werner on peut reconnaître, avec les nuances distinctives de son époque et de son pays, une sorte d'exagération de Jean-Jacques Rousseau. Le tort de cet éloquent écrivain est d'avoir confondu trop souvent la volupté des sens et celle de l'ame, et d'avoir exalté l'une et l'autre aux dépens de la sagesse véritable. Il résulte de cette combinaison une sorte de sensualisme enthousiaste qui n'est pas sans poésie, sans grandeur ni sans dangers. Le philosophe adore la nature et la matière, comme on adore Dieu : à genoux devant ses propres voluptés et sa propre énergie, approfondissant ses douleurs et ses passions avec une sensibilité et une volupté déplorables, transformant la raison en enthousiasme violent et se trompant lui-même pour mieux réduire en système ses plaisirs, il atteint sans le sa-

voir une espèce d'égoïsme sensuel et ardent, peu utile aux hommes, source de maux pour l'individu, incapable de résignation sous les coups de la fortune, demandant au monde et à la vie une perfection imaginaire, et dégénérant inévitablement en une misanthropie sombre, brûlante, douloureuse. Chez Rousseau se trouvent, comme chez Werner, de nobles sentimens, sans influence sur les actions réelles; un grand désir de vertu, sans constance, énergie, ni prudence : un élan rapide vers la vérité, sans le calme indispensable pour obtenir et expliquer ses oracles; un foyer intérieur qui dévore plus qu'il n'éclaire. Vous diriez un temple où la flamme sacrée, égarée par des mains inhabiles, n'a laissé que des ruines; où tout est devenu chaos, destruction, désolation. Le vulgaire passe, contemple ce grand débris, et donne à peine une larme à cette ruine, à ces hautes facultés qui se sont anéanties elles-mêmes, objet d'effroi et de pitié pour le monde.

Werner, sous le rapport de l'art, est bien au-dessous de Rousseau. Il ne se comprenait pas lui-même. Son système incohérent manquait de lien; son sensualisme mystique, reproduction grandiose du quiétisme de Molinos et des symboles des Templiers, excitait le dégoût. Rien de complet dans ce génie; et comment en eût-il été autrement? Il rampait sur la terre et planait au fond des cieux. Sceptique et théosophe; audacieux et faible; d'une imagination effrénée et d'une raison débile; inspiré, mais comme la pythonisse que les vapeurs de son trépied enivrent et égarent, il voulut allier, dans un monstrueux accouplement, ce que la terrre a de plus matériel, ce que les passions humaines ont de plus actif et ce que l'on trouve de plus éthéré dans les vastes espaces de la poésie infinie. Ascétique et voluptueux, adoptant la barbare incohérence d'un mélange si hétérogène, il se laissait dominer par une intelli-

gence violente, complexe, bizarre, au lieu de la dominer lui-même et de la régir. Consciencieux, mais en délire, il faut pardonner beaucoup à cette ingénuité d'un fou sublime, souvent ridicule, toujours de bonne foi.

La vie intime de Werner offrirait une curieuse étude psychologique. Lui seul l'aurait pu faire, et faute de réflexion, de concentration, de raison, il n'aurait jamais accompli cette œuvre dont seul il possédait les matériaux. Jamais cette ame turbulente n'aurait eu le courage de se contempler et de s'analyser. Quant à sa vie extérieure et active, tissue d'erreurs, de folies et de contradictions, elle ne se présente à l'observateur que comme une masse hétérogène et un logogriphe sans mot.

Frédéric-Louis-Zacharie Werner est né à Kœnisberg le 18 novembre 1768. Son père était professeur d'éloquence et de philosophie à l'université de cette ville : il y exerçait aussi la charge de censeur dramatique ; ce qui fournit à son fils l'occasion de fréquenter le théâtre, dont les portes lui étaient ouvertes ; et son goût pour les jeux de la scène date de cette époque. Il serait difficile du moins d'expliquer d'une autre manière le penchant de cet écrivain pour un art dont son génie propre et les facultés de son esprit l'éloignaient absolument.

Ce pauvre professeur et censeur, que le titre de père de Werner recommande seul aux yeux de la postérité, quitta le monde quatorze années après la naissance de son fils. L'enfant resta entre les mains de sa mère, qui l'aimait avec tendresse, mais qui exerça sur la vie du poète une funeste influence. Femme hystérique, profondément convaincue de la mission céleste que Dieu lui avait imposée, elle se croyait une incarnation nouvelle de la Vierge Marie ; elle ne doutait pas que Zacharie Werner ne fût le Shiloë promis par les Écritures. Nerveuse, mélanco-

lique, hypocondriaque, elle communiqua ces germes d'insanité superstitieuse à l'enfant que son sein avait porté. Rien de plus influent sur notre vie que ces premières impressions que l'on néglige. C'est à l'âge le plus tendre que se forment, au gré des mères et des nourrices, les premiers linéamens du caractère. Jean-Jacques l'a remarqué, non sans raison; de cette époque inaperçue date notre vie morale. Sous le même toit, mais à différens étages de la même maison, vivaient deux enfans, dont l'un était plus âgé que l'autre de huit ans, Werner et Hoffmann : tous deux nourris et élevés par deux mères malheureuses, que l'ébranlement de leurs nerfs conduisait à la folie, ils portèrent dans le monde l'ineffaçable empreinte de leur éducation. Leurs idées se dépravèrent de bonne heure; leur jeune cerveau s'exalta; nulle habitude d'ordre et d'attention ne les protégea contre les hasards de leur vie future. Une sorte d'ivresse fantastique leur fut inoculée dès le berceau; ils la sucèrent avec le lait; et ni leur génie ni leurs succès ne parvinrent à les guérir.

Une jeunesse débauchée, dissipée, incohérente, succéda à cette enfance misérable. Werner se destinait à suivre la carrière de la jurisprudence : mais ses études furent irrégulières; changeant de lieu de résidence d'année en année, entraîné par le tumulte des grandes villes qu'il habitait; tour à tour domicilié et endetté à Berlin et à Varsovie; il avait, à trente-trois ans, répudié deux femmes au moyen du divorce légal, et en cherchait une troisième. Sa réputation était détruite, sa santé délabrée, son éducation incomplète. Ses créanciers le poursuivaient; et déjà, avant d'avoir atteint la moitié de sa vie, il survivait à ses espérances et contemplait ses propres ruines.

C'est une affreuse situation que celle-là : elle fut commune à Rousseau, à Byron, à la plupart des misanthropes

célèbres. Un enthousiasme vague et secret les anime encore au milieu de leurs remords et de leur décadence. Après avoir traîné, dans la dissipation ou le vice, les années les plus brillantes de leur existence, ils jettent un regard triste sur leur fortune et sur leurs fautes passées. Ils opposent à cette indestructible réalité l'ardeur de leur ame. Leur exaltation s'enflamme encore par le sentiment confus du mépris qu'ils ont dû inspirer; ils se débattent sous le poids de leurs souvenirs. Mille fantômes de vertus chimériques s'élèvent dans leur pensée avide d'effacer la trace d'erreurs trop évidentes. Pénétrés de dédain et de dégoût pour leurs actions, ils se jettent dans un monde imaginaire; ils y cherchent une consolation et un asile. Infortunés, qui ne peuvent échapper à eux-mêmes, et ne doivent qu'à leur douleur la nuance ardente et surnaturelle dont leurs rêveries se colorent : c'est le reflet de l'incendie; c'est la trace de leurs maux les plus cuisans. Le monde, en admirant cette teinte brûlante répandue sur leurs écrits, ne sait pas ce qu'elle a coûté à leurs auteurs.

Quand Werner fut bien persuadé que les actions ordinaires de la vie n'étaient pas faites pour lui, et que sa conduite pratique serait toujours violente et misérable, il se lança dans le domaine de la métaphysique et de l'ascétisme. Ce fut dans ces régions sans limites et sans routes frayées qu'il se perdit pour s'oublier lui-même.

A quelques lieues de Varsovie, au sein d'une forêt épaisse dont la Vistule baigne les racines, se cache un couvent de Camaldules, soumis à une discipline qui égale en sévérité la rigueur si connue des moines de la Trappe. Werner, alors employé comme *secrétaire du cabinet* (1), par

(1) *Kammer-secretaire.*

le gouvernement prussien, et fatigué de ces plaisirs sensuels qui ne laissent que regrets et vide dans l'ame, avait coutume d'aller visiter tous les samedis soir, pendant l'été de 1800, l'abbaye de Bielany (1); tel est son nom. Un ami l'accompagnait. Après avoir fait leur prière dans l'église du couvent, ils erraient ensemble dans les bois : un bateau les promenait sur la Vistule; une tente dressée par eux leur servait d'abri. C'était au milieu de ces promenades que l'exaltation mystique de Werner se développait par degrés. Agité de tous les souffles des doctrines contraires, il les débattait à loisir avec son ami, sous la voûte du ciel et du feuillage. Il sentait que cette seule jouissance lui restait, et que par sa faute le reste de l'existence était flétri pour lui. Il appliquait à sa nouvelle passion pour le spiritualisme tout le feu, toute l'ardeur de tempérament et d'intelligence dont l'avait doué la nature. Incapable de construire un système logique ou d'en suivre pas à pas les déductions rigoureuses, il mêlait et confondait, avec une étrange subtilité qui voilait un peu l'incohérence étourdie de ses raisonnemens, toutes les théories sceptiques, panthéistes, spiritualistes : accumulant les contradictions; poète lorsqu'il se croyait philosophe; adorateur du monde matériel, et se proclamant théosophe; évoquant les esprits et les essences, et se croyant rationaliste; plongé dans un tourbillon vaporeux de données incertaines et de brillans fantômes. Qui pourrait imaginer que, de toutes ces controverses et de toutes ces rêveries, le résultat fut un drame? Il était réservé à Werner de presser dans une étreinte commune tous les élémens et tous les extrêmes. Ce que Jacob Bœhme et Swedenborg eussent rédigé en termes mystiques, Werner le métamorphosa en tragédie. Les *Fils*

(1) Voy. Hitzig., *Vie de Werner*.

de la Vallée (1), drame en deux parties, en six actes et en deux volumes, furent le fruit de ces conversations sur le monde, sur la nature, sur Dieu, sur l'ame, sur le symbole, sur les anges, sur la mort, sur l'immortalité. On verra plus tard quelle incroyable espèce de monstre dramatique jaillit d'une élaboration si extraordinaire.

Au surplus Werner aurait rejeté avec dédain l'idée de se trouver confondu avec les poètes de théâtre. Il avait conçu sa tragédie au milieu des rochers et des bois; comme Pythagore, il avait discuté ses opinions philosophiques en foulant aux pieds le sable du rivage. Il se croyait le *vates,* le prophète, le révélateur sacré des énigmes de la nature. Le talent poétique n'était pour lui qu'un moyen de dévoiler les grands mystères de sa foi. Plongé dans sa conviction nouvelle, il regardait ses écrits comme le rayon lumineux qui devait arracher les hommes à leur sommeil. Devant ces clartés le protestantisme devait disparaître, le catholicisme s'anéantir; Schlegel, Tieck et Gœthe allaient inévitablement devenir ses adeptes. Nouveau Messie, Werner allait régénérer le monde.

Quel est cependant ce nouveau type religieux? Écoutez l'apôtre; ses paroles confuses et mystiques vous frapperont d'une vague mélodie qui n'auront aucun sens pour vous.

« J'ai quitté, dit Werner, la pensée d'être *un et quelque chose;* je veux *n'être rien, afin d'être tout.* »

Si, après avoir dissipé la première impression de mépris que cause ce langage hiéroglyphique dont un charlatanisme repoussant fait souvent les frais, vous essayez d'en soulever le voile, vous reconnaîtrez que le fondement de la doctrine de Werner est loin d'être nouveau. Il prétend détruire l'individualité humaine, et absorber son unité

(1) *Die Soehne des Thals.*

nécessairement égoïste dans le sein du grand Tout. Platon, les brahmanes, une partie des panthéistes grecs, ne professaient point d'autre système. Le catholicisme lui-même s'en est imprégné : delà ces théories d'abnégation, ce renoncement au monde, ce besoin de s'élever jusqu'à la source des êtres, pour se plonger et s'anéantir dans l'océan de l'amour pur. Fénélon et les quiétistes (1) se sont rapprochés de ce principe. Les stoïciens prétendaient aussi « plonger le *moi* dans l'idée, » c'est-à-dire forcer l'égoïsme de disparaître devant la pensée universelle, effacer l'homme de la terre comme individu, transformer notre espèce en une masse idéale, qui s'élance vers Dieu d'un commun accord. Selon tous ces philosophes, l'utilité, le bonheur ne sont point les objets que nous devons désirer et rechercher ici-bas. Il nous faut aimer Dieu pour lui-même, et nous anéantir pour l'aimer. Que nos pensées s'étouffent elles-mêmes; que nos voluptés soient oubliées; que nos amitiés soient délaissées; notre corps, notre ame, notre volonté, nos penchans, nos vertus même ne sont rien. Dieu est tout.

Poursuivez jusqu'à ses dernières limites ce système qui détruit l'homme réel et l'immole au Créateur, vous verrez que la vertu même devient crime, si elle a pour terme et pour récompense souhaitée la rétribution divine. Nous ne devons pas même croire à l'immortalité de l'ame. Le grand Auteur fera de notre être ce qui lui plaira. Les impulsions de nos sens sont des impulsions de vices; notre amour de la vie est erreur : s'attacher à l'existence, c'est tenir aux plaisirs qu'elle offre ; c'est une personnalité coupable ; c'est oublier Dieu, méconnaître le Tout qui nous a créés,

(1) Voy. la controverse de Fénélon et de Bossuet sur l'*amour pur*, les *Dialogues de Labruyère* et l'excellent résumé de M. de Beausset sur cette question abstraite, dans sa Vie de l'archevêque de Cambray.

braver et offenser l'essence suprême sans laquelle nous ne sommes rien, et au sein de laquelle nous redevenons Dieu.

Les liens de la société civile se dissolvent; une apathie universelle s'empare de l'humanité; le monde s'endort dans une béatitude d'adoration infinie : voilà les résultats auxquels aboutit nécessairement le mysticisme de Werner. Tel est le dogme insensé qu'il voulut faire prêcher par Schlegel et par Tieck; telle est la base de son grand drame, et l'hymne chanté par ce pontife d'une loi nouvelle. On ne s'étonnera jamais assez d'une anomalie si bizarre. Tant de faiblesse dans la volonté, tant d'audace dans la pensée, une vie si grossière et des vues si éthérées, un homme si profondément incapable d'aucun acte raisonnable et réfléchi, si ignorant des hommes, si aveugle et si frivole dans sa conduite; cet apôtre d'une religion pure, méditant la conversion de l'univers, et auquel vous n'auriez pas confié le soin d'une paroisse de village : quelle énigme, quelle existence, quel problème! Brahmane, incrédule, templier, chrétien, il faut rire de ce phénomène, ou plutôt il faut donner des larmes à ce martyr de la plus étrange organisation qui fût jamais.

Dans l'ivresse de sa pensée vagabonde, Werner devenait sa propre dupe : il n'essayait pas de tromper le monde, il croyait l'éclairer; missionnaire désintéressé, il avait du moins cet avantage sur la plupart des fondateurs de propagandes. L'excuse de sa folie était dans sa bonne foi.

Un acte de déraison nouvelle vint encore s'inscrire dans les annales de cette vie déplorable. Veuf de deux femmes vivantes, il en épousa une troisième, Polonaise d'une beauté rare, mais sans fortune. Il ne savait pas un mot de polonais; elle ignorait l'allemand : ils s'entendirent cependant; et le spiritualiste, couvert de dettes, se

chargea d'une femme qui n'avait pour dot que ses attraits. A peine avait-il contracté cette alliance, il perdit sa mère. On est heureux de trouver, dans cette existence où il y a si peu à louer, un devoir rempli, une affection réelle, profonde, sensée, un sincère et noble dévouement. Werner, près du lit de cette mère infortunée, racheta une partie des torts dont il avait semé ses tristes jours. L'agonie de l'indigence, de la folie et de l'infortune, fut adoucie par le poète : son tems, son travail, ses pensées, il donna tout à sa mère ; ce cœur flétri par tant d'erreurs se ranima au cri du devoir. Dieu n'avait point créé Werner pour un si fatal emploi de ses facultés ; il était riche en affections généreuses ; mais ce trésor, déposé dans une organisation délirante, se perdit comme la liqueur précieuse qu'un vase fêlé ne peut contenir. Il dissipa cette noble opulence de l'esprit et de l'ame ; honteux de sa propre dévastation, son sincère amour pour sa mère le consola du moins. C'était à elle que se rapportaient ses pensées, vers elle que son enthousiasme épuré s'élançait. Dans ses travaux, dans ses tourmens, au milieu de ses remords, le souvenir de sa mère lui apportait un moment de paix et d'espoir. Il lui dédia l'une de ses meilleures tragédies, *la Mère des Machabées* ; et rien n'est plus touchant que cette dédicace à une ombre ; l'accent de la douleur y est profond : *O ma mère*, s'écrie-t-il,

Les plaisirs de l'amour, les roses de la vie
Tout s'est flétri sur ton cercueil !

Elle était expirée le 24 février. Ce fut cette date funèbre qu'il choisit pour titre de sa pièce la plus lugubre et la plus déchirante. On reconnaît dans tous ses écrits l'impression ineffaçable que cet événement avait faite sur lui.

Nous le laisserons la décrire lui-même dans une de ses lettres à Hitzig (1) :

(1) Note de l'Éditeur. Voici le jugement que porte Mme de Staël, dans son livre sur l'Allemagne, de cette œuvre singulière, mais dans laquelle un fort grand talent ne fait vibrer que les cordes les plus tristes du cœur :

« J'ai vu jouer une pièce de la composition de Werner, intitulée : *Le Vingt-Quatre Février,* sur laquelle les opinions doivent être très-partagées. L'auteur suppose que, dans les solitudes de la Suisse, il y avait une famille de paysans qui s'était rendue coupable des plus grands crimes, et que la malédiction paternelle poursuivait de père en fils. La troisième génération maudite présente le spectacle d'un homme qui a été la cause de la mort de son père en l'outrageant ; le fils (Kurt) de ce malheureux a dans son enfance tué sa propre sœur par un jeu cruel, mais sans savoir ce qu'il faisait. Après cet affreux événement, il a disparu. Les travaux du père parricide (Kuntz) ont toujours été frappés de malheurs depuis ce tems ; ses champs sont devenus stériles, ses bestiaux ont péri ; la pauvreté la plus horrible l'accable ; ses créanciers le menacent de s'emparer de sa cabane, de le jeter dans une prison : sa femme va se trouver seule, errante au milieu des neiges des Alpes. Tout-à-coup arrive le fils absent depuis vingt années. Des sentimens doux et religieux l'animent ; il est plein de repentir, quoique son intention n'ait pas été coupable. Il revient chez son père ; et ne pouvant en être reconnu, il veut d'abord lui cacher son nom, pour gagner son affection avant de se dire son fils : mais le père devient avide et jaloux, dans sa misère, de l'argent que porte avec lui cet hôte, qui lui paraît un étranger vagabond et suspect ; et quand l'heure de minuit sonne, *le vingt-quatre février*, anniversaire de la malédiction paternelle dont la famille entière est frappée, il plonge un couteau dans le sein de son fils. Celui-ci révèle, en expirant, son secret à l'homme doublement coupable, assassin de son père et de son enfant, et le misérable va se livrer au tribunal qui doit le condamner.

» Ces situations sont terribles ; elles produisent, on ne saurait le nier, un grand effet : cependant on admire bien plus la couleur poétique de cette pièce, et la gradation des motifs tirés des passions, que le sujet sur lequel elle est fondée.

» Transporter la destinée funeste de la famille des Atrides chez des

« Dieu m'a frappé le cœur avec un marteau d'airain.
» Ma mère est morte le 24 février, anniversaire du jour où

hommes du peuple, c'est trop rapprocher des spectateurs le tableau des crimes. L'éclat du rang, et la distance des siècles, donnent à la scélératesse elle-même un genre de grandeur qui s'accorde mieux avec l'idéal des arts; mais quand vous voyez le couteau au lieu du poignard; quand le site, les mœurs, les personnages peuvent se rencontrer sous vos yeux, vous avez peur comme dans une chambre noire; mais ce n'est pas là le noble effroi qu'une tragédie doit causer.

» Cependant cette puissance de la malédiction paternelle, qui semble représenter la Providence sur la terre, remue l'ame fortement. La fatalité des anciens est un caprice du destin; mais la fatalité, dans le christianisme, est une vérité morale sous une forme effrayante. Quand l'homme ne cède pas au remords, l'agitation même que ce remords lui fait éprouver le précipite dans de nouveaux crimes; la conscience repoussée se change en un fantôme qui trouble la raison.

» La femme (Trude) du paysan criminel est poursuivie par le souvenir d'une romance qui raconte un parricide; et seule, pendant son sommeil, elle ne peut s'empêcher de la répéter à demi-voix, comme ces pensées confuses et involontaires dont le retour funeste semble un présage intime du sort.

» On a reproché à Werner de mettre dans ses tragédies des situations qui prêtent aux beautés lyriques, plutôt qu'au développement des passions théâtrales. On peut l'accuser d'un défaut contraire dans la pièce du *Vingt-Quatre Février*. Le sujet de cette pièce, et les mœurs qu'elle représente, sont trop rapprochés de la vérité, et d'une vérité atroce qui ne devrait point entrer dans le cercle des beaux-arts. Ils sont placés entre le ciel et la terre; et le beau talent de Werner quelquefois s'élève au-dessus, quelquefois descend plus bas que la région dans laquelle les fictions doivent rester. »

Quelques parties de cette effroyable tragédie villageoise ont été reproduites avec une rare habileté dans la version suivante :

KUNTZ.

Craignez-vous la mort?

KURT.

Non; j'ai servi, je la brave.

» Mnisch, mon ami, a rendu le dernier soupir. Comme
» ma poésie et mes *Enfans de la Vallée,* auxquels j'atta-

KUNTZ.

Vite, au Corps Helvétique, une santé, mon brave!
J'en étais, moi. Voyons; contez-moi vos combats. —
Un terrible me reste à livrer ici-bas!...

KURT.

Mais vous aviez un fils?...

KUNTZ.

Brisons-là, je l'exige.

TRUDE.

Il se perdit enfant.

KUNTZ.

N'en parlons plus, te dis-je!

KURT.

Je ferai mon récit; mais vous, auparavant,
Vous, donnez m'en l'exemple. Ici je vins souvent,
L'auberge de Schwarbach passait pour la meilleure...

KUNTZ.

Diable! vous savez tout!

KURT.

Combien cette demeure
Est pauvre maintenant! la misère et la faim!...

KUNTZ.

Quel intérêt?... Trinquons à nos combats!

KURT.

Enfin,
Qui vous a ruinés?

KUNTZ.

Vous saurez tout, n'importe,
Soldat, vous connaissez à quel excès nous porte
Notre honneur offensé?... Vous semblez interdit?...
A ce trouble... on dirait que vous êtes maudit!

TRUDE, *à Kurt.*

Ah! pardonnez! le vin l'égare... il déraisonne.

» chais ma gloire, m'ont inspiré une inexprimable pitié,
» quand j'ai voulu, après ce terrible coup, prendre part à

KUNTZ.

Je suis robuste encor, bien que mon front grisonne;
Il n'est pas fort long-tems je l'étais encor plus;
On ne plaisante pas à la guerre! Au surplus,
J'ai porté bravement le sabre et la giberne;
J'ai prodigué mon sang, et le conseil de Berne
Par un certificat me paya deux drapeaux!
Mon père Kuntz (que Dieu lui donne le repos!)
De cette hôtellerie alors propriétaire,
Avait le sang bouillant... puis... non, je veux me taire!

KURT, *levant son verre.*

A la paix de son ame! allons!

KUNTZ.

Non, non.

TRUDE.

Trinquez
A l'expiation!

KUNTZ.

Femme! vous vous moquez!
Oui, ce vin comme un feu brûlerait mes entrailles!
Monsieur, j'aimais mon père! Au-devant des mitrailles
J'ai marché sans trembler! mais il tremble, celui
Qui porte l'anathême appesanti sur lui!

KURT.

Laissons cela!

KUNTZ.

Non pas, non; jugez-en vous-même:
Mon père à mon congé me retint ici même,
Car les soins d'une auberge accablaient sa langueur:
J'avais trente ans alors. Plein de feu, de vigueur,
Je voulus à mon sort attacher une femme.
Plusieurs partis s'offraient; mais un penchant de l'ame
M'attirait constamment vers Trude que voici;
Jolie, elle m'aimait; moi, je l'aimais aussi.

» la communion des chrétiens! Ma mère! Quelle poésie
» vaut cette puissance de l'ame qui lui a fait subir sans se

Son père était pasteur à Leuk; ces gens d'église
Laissent beaucoup d'enfans, et rien dans leur valise.
Moins pauvre, je n'avais qu'un asile à donner;
Devais-je avec mépris, grand Dieu! l'abandonner
Pour un moment d'erreur? oh! non, jamais, mon hôte;
Je l'épousai.

TRUDE.

Malgré son père... Ah! cette faute
A pesé bien long-tems sur mon cœur!

KUNTZ.

En secret
Nous étions mariés; mon père l'ignorait.
De là tous nos chagrins! Méchant, opiniâtre,
Il épuisait sur nous sa bile acariâtre;
Il donnait à ma femme, avec un ris moqueur,
Des noms, monsieur, des noms qui m'allaient droit au cœur!
Insulter notre femme! oh! c'est une autre injure
Que de nous insulter nous-mêmes, je vous jure!
Eh bien! il est de ça vingt-quatre ans; une nuit,
C'était en février, le vingt-quatre, à minuit...
La lune ici jetait son rayon taciturne;
Je revenais de Leuk, d'une fête nocturne,
Au carnaval. J'entrai dans cette chambre-ci;
J'étais fort gai; ma femme était restée ici
Pour les soins du ménage; et le sexagénaire,
Chagrin, bourru, grondeur, comme à son ordinaire,
Lui prodiguait les noms les plus injurieux!...
Mon sang prit feu; serrant les poings et furieux...
Elle pleurait. Par Dieu! j'eus tort; mais quelle offense!
Voir maltraiter sa femme, un être sans défense!
Ah! cela fait un mal! n'est-ce pas? Vous pleurez?

KURT.

Gardons-nous des excès par l'enfer inspirés!...
Mais achevez.

KUNTZ.

C'est vrai, vous parlez comme un sage;

» plaindre sept années de martyre et d'agonie! quelles
» souffrances égalent celles que j'ai ressenties! Comme

Oh ! si de ma raison j'avais pu faire usage !. . .
Je m'efforçais de rire et ma bouche écumait !
Mon père, en s'agitant, grondait et blasphémait.
Pour moi, la rage au cœur, j'avais l'air impassible ;
Le vieux criait plus fort : ce n'était pas risible,
Mais je riais. Je pris cette faux que voilà :
« L'herbe va croître, dis-je, allons, aiguisons-la ;
» Que notre cher papa gronde et chante à sa guise.
» J'accompagne. » Et, tenant cette faux que j'aiguise,
Je siffle ce refrain :

« Sur sa tête un chapeau léger,
» Qu'ombrage une plume gentille,
» Puis chemisette de berger
» Où le ruban voltige et brille. . . »

Je fredonnais gaîment ;
Aussitôt le vieillard, de colère écumant,
Se met à trépigner, hurle, fulmine, jure ;
Sorcière ! cria-t-il à Trude. Cette injure,
Dans mon cœur irrité, ne porta point à faux !
Ce couteau, qui servait pour aiguiser ma faux,
Cet instrument maudit, au vieillard qui tempête,
Je le jette ! on eût dit qu'il lui fendrait la tête :
Le coup ne porta point. N'est-il pas vrai, morbleu ?

TRUDE.

Non.

KUNTZ.

Sa rage fut telle, enfin, qu'il devint bleu :
« Sois maudit! cria-t-il dans sa fureur extrême,
» Toi, ta femme, tes fils ; sur vous tous anathême ! »
Ma femme était alors enceinte de trois mois ;
Le vieux se raidissant encore, et d'une voix
Terrible (il était-là, dans ce fauteuil-là même) :
« Anathême sur toi, sur ta race anathême !
» Que sur vous mon sang tombe ! » Et je l'entends crier :

» elles pèsent durement sur mon ame, les fautes de ma
» jeunesse! Que ne donnerais-je pas pour ravoir ma mère

« Soyez, comme aujourd'hui, bourreaux du meurtrier ! »
Frappé d'apoplexie, il meurt!... Mon cœur se glace...
Oui, monsieur, raide mort il tombe à cette place.

TRUDE.

Vous pâlissez, monsieur, qu'avez-vous?

KURT.

Rien ; le froid....
Ce terrible récit, le vin même, je croi...
Allons, buvez ! buvez ! l'anathême d'un père
S'efface au moins là-haut !

TRUDE, *à Kuntz.*

Tu l'entends !

KUNTZ, *à Kurt.*

Je l'espère !
Ce brutal, avec nous, n'était jamais d'accord ;
Peut-être en sa jeunesse il a fait pis encor !...
Lorsque j'étais enfant, il conta, dans l'ivresse,
Que par son père un jour blâmé de sa paresse,
Il le prit aux cheveux et l'osa terrasser.
A la tête du vieux je n'ai fait que lancer
Le couteau !... S'il est mort, en suis-je cause? En somme,
Il était assez vieux, bien assez vieux cet homme !
Qui le sait? Quand le fils frappe son père, on dit
Que du tombeau ressort la main du fils maudit ;
Chanson ! J'ai vu cent fois sa tombe au cimetière,
Je n'ai pas vu de main, j'ai vu de la bruyère.

KURT.

Mais qui vous a réduits à cette pauvreté ?
Dites.....

KUNTZ.

Depuis sa mort, rien ne m'a profité ;
Et bien que notre amour fût toujours aussi tendre,
La malédiction, j'ai toujours cru l'entendre !
Il semblait que l'esprit du vieux revînt exprès

» et racheter mes erreurs! Mon cœur, plein de larmes,
» cherche en vain à se soulager; les morts ne s'éveillent

Se glisser entre nous. Oui, peu de tems après,
Trude accoucha d'un fils (que Dieu lui fasse grâce);
Du signe de Caïn son bras portait la trace :
Une sanglante faux! la malédiction
Sur elle apparemment fit telle impression,
Que son fils vint au monde empreint du sceau terrible!
Il m'a porté, ce fils, le coup le plus horrible!
Ah! monsieur! Cependant je lui pardonne aussi.

KURT.

Quoi! vous lui pardonnez!

KUNTZ.

Il est mort! Dieu merci!...
Trude cinq ans plus tard mit au monde une fille;
Oh! l'on eût dit un ange à la voir si gentille!
(*Kurt se lève.*)
Eh bien! que cherchez-vous?

KURT.

Rien. Je ne puis long-tems
Rester au même endroit.
(*Pendant le récit de Kuntz, il ne cesse de se promener en long et en large.*)

KUNTZ.

Oui, c'est comme du tems
De mon fils, que l'enfer agitait sans relâche;
Il n'était pourtant pas méchant, stupide ou lâche;
Il était remuant, d'humeur légère... au fait,
Des malédictions n'était-ce point l'effet?

KURT.

Que sais-je? .. Il fait bien froid dans votre hôtellerie.

KURTZ.

Mon fils avait sept ans, cette fille chérie
En avait deux, alors... C'était, je m'en souvien,
De la mort du vieillard l'anniversaire... Eh bien!

» pas, les fautes ne s'effacent plus : le passé est éternel et
» irréparable. Dieu et notre mère; voilà ce qui devrait

Trude laissa tomber ce couteau par mégarde,
Les deux enfans jouaient sans que j'y prisse garde;
Ils avaient vu leur mère auprès d'eux égorger
Une poule !

TRUDE.

C'est vrai, je frémis d'y songer !
Elle me rappelait, cette poule sanglante,
Le râle de mon père, et sa voix rauque et lente.

KUNTZ.

« Viens, dit Kurt à sa sœur, allons jouer dehors :
» Je suis la cuisinière et toi la poule. » Alors
Il saisit le couteau, je m'élance à la porte,
Mais trop tard : oui, ma fille était sanglante et morte;
Son frère!... Vous pleurez? Mon cœur navré se fend!

KURT.

Et vous l'avez maudit?

KUNTZ.

L'âge de cet enfant
Devant les tribunaux l'exemptait du supplice ;
Mais des tribunaux, moi, je ne fus pas complice ;
Je devais le maudire, oui, certe, et je le fis.

KURT.

Ne pardonnez-vous point à ce malheureux fils?

KUNTZ.

Je le veux bien, que Dieu lui pardonne et s'apaise!
Oh ! ce n'est plus là-bas que l'anathême pèse!

KURT.

Revint-il implorer son pardon?

KUNTZ.

Désormais
Je peux lui pardonner, mais le revoir, jamais!...

JULES LACROIX.

» nous occuper avant tout : le reste est misérable et se-
» condaire ! Et le reste m'a absorbé si long-tems ! »

Malgré cette leçon solennelle, la conduite de Werner ne changea pas. Il retourna à Varsovie, où il se lia avec Hoffmann (1) et Hitzig (2), témoins de ses continuelles bizarreries, qu'Hoffmann du moins n'avait pas le droit de lui reprocher. La capitale de la Pologne devait, par l'extravagance des contrastes qu'elle renferme, plaire à l'imagination fantasque de Werner. La pauvreté et l'opulence s'y coudoient; tout y est éclatant ou repoussant : vous n'y voyez que haillons et que luxe; symbole trop exact du génie complexe et bizarre que nous avons tenté de décrire.

Imaginez une cité bigarrée dans son langage comme dans ses mœurs et ses édifices, des rues larges, des palais à l'italienne, de longues colonnades; tout à côté, des huttes semblables aux *wigwams* des sauvages; la pompe de l'Asie auprès de la malpropreté des Esquimaux : rien d'homogène, rien d'arrêté, rien de complet; une pittoresque mascarade, un tourbillon éternel : des moines de toutes les couleurs et de tous les ordres ; des religieuses catholiques et grecques ; une population d'Israélites à longue barbe, des essaims de jeunes Polonaises étincelantes de beauté et diaprées de toutes les nuances; l'ancien noble sarmate portant le caftan et le cimeterre, les bottes jaunes et la ceinture nationales ; les jeunes gens vêtus comme les fashionables de Paris; des Français, des Turcs, des Grecs, des Russes, des Italiens ; des théâtres français, italiens, polonais, allemands ; plusieurs troupes de bons acteurs ; une

(1) Auteur des *Contes fantastiques*, traduits récemment en français par M. Loève-Weimars.

(2) Auteur d'une *Vie de Werner*.

foire perpétuelle établie au sein de la ville ; bals ou parties de plaisir pendant toute l'année ; d'élégans équipages traversant les places publiques, encombrées de mendians et de mendiantes, de pauvres gens qui disent la bonne aventure, de théâtres ambulans et de petits garçons qui font danser des singes ; voilà l'esquisse fidèle de cette Venise du Septentrion. Que de ressources dans une telle ville pour une imagination ardente, amie des spectacles bizarres, avide de scènes changeantes et d'impressions variées ! Quel attrait puissant pour ces hommes que l'impulsion du moment entraîne, et que la séduction du plaisir ne trouve jamais rebelles ! Tels étaient Hoffmann et Werner. Aussi prolongèrent-ils, autant qu'ils le purent, leur résidence à Varsovie. Leurs caractères se ressemblaient trop pour ne pas se heurter : mais, jetés au milieu d'une société bruyante et animée, ils n'avaient pas le tems de se haïr.

Quelquefois le fantastique Hoffmann mystifiait son compatriote. Un jour, par exemple, qu'il assistait à la lecture de la *Croix sur la Baltique*, il arrêta, dès le premier vers, la déclamation du poète, par une saillie piquante, dont lui-même a conservé le souvenir dans une de ses étranges productions (1) :

Au milieu du salon se trouvait Werner, la figure contractée, le cou tendu, la bouche torturée par un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à lui : une petite table était devant lui, et sur cette petite table deux bougies. Vers le fond de la salle, remplie de littérateurs allemands et polonais, Hoffmann, avec sa physionomie de chat et sa tournure bouffonne, se tenait blotti. La lecture commence.

(1) *Serapion's Brüder.*

Werner décrit le lieu de la scène, et débute par cette invocation des Prussiens à leur dieu sauvage :

« Bangputtis ! Bangputtis ! Bangputtis ! »

Les auditeurs ébahis se regardent les uns les autres ; Werner répète sa formidable évocation. Alors on entend la voix aiguë d'Hoffmann partir comme un sifflet, et retentir du coin de l'appartement où il se tenait caché :

« Ami ! très-cher ami ! poète ! créateur ! les cinq actes de ton œuvre sont-ils écrits dans ce langage du démon ? Dans ce cas-là, au nom de Satan qui te l'a dicté, fais-nous grâce du texte, et lis-nous la traduction ! »

De longs éclats de rire accueillirent cette exhortation amicale, et Werner n'osa pas continuer. En dépit de ce barbare prologue, on ne peut s'empêcher de reconnaître un grand talent dans *la Croix sur la Baltique*. Werner a choisi une époque sauvage et reculée, des personnages à demi fabuleux, des caractères farouches et mystiques, en harmonie avec son talent et sa pensée. Un crépuscule effrayant plane sur la scène : c'est la civilisation chrétienne en lutte avec le paganisme sauvage. Vous ne voyez pas sans admiration et sans terreur la croix de bois s'élever gigantesque, et conquérir les rochers séculaires ; les dieux antiques des forêts, des monts et des vallées, opposer leur puissance féroce aux premiers éclairs émanés du signe de la Rédemption ; et l'énergie titanique de ces peuplades reculer, pour ainsi dire, devant le progrès de la foi nouvelle. Plus il y a de vague solennité et de mysticisme grandiose dans l'accent du poète, plus il atteint vivement son but : à travers ce clair-obscur de sa pensée vous distinguez, non sans effroi, toutes ces figures immenses, le zèle austère des apôtres, et le fanatisme barbare des indigènes. Au-

dessus de ce spectacle sanglant s'élève, comme une auréole lointaine et à demi effacée, l'espoir céleste et la pureté du christianisme. Quelques-unes des pièces de Caldéron offrent les mêmes mérites, joints à une diction plus ornée, à une grâce plus soutenue, à une éloquence plus facile. Mais il y a (ce qui est peu commun dans les œuvres de Werner) un intérêt, un plan, une fable, dans cet ouvrage, qui nous semble supérieur à *Martin Luther*, et à plusieurs drames du même auteur, adoptés par le caprice du public ou la subtilité des critiques.

Luther ou *la Consécration de la force* fut commencé à Varsovie et continué à Berlin, où Werner vint habiter en 1807. Ici une carrière plus brillante, mais non plus heureuse, s'ouvrit devant lui. Le mysticisme et la franc-maçonnerie ont conquis en Allemagne des adeptes parmi les diplomates et les hommes d'état les plus distingués. Von Schrœtter, ministre d'état, frappé de la similitude des idées de Werner avec ses propres rêveries, le prit pour secrétaire : peu de tems après cette promotion, le drame de *Luther*, représenté sur le théâtre de Berlin, obtint un éclatant succès; ce fut pour le poète une époque de triomphe et de bien-être : inhabile à en profiter, ou plutôt incapable de sagesse et de prudence, il se laissa enivrer par le double prestige de cette position nouvelle qui eut sur son avenir une influence fatale.

Pour la première fois, une société active, sérieuse, savante, spirituelle, environnait le poète. Ce n'était plus ce carnaval chevaleresque dont Varsovie lui avait offert le spectacle. Chacun de ces acteurs qui se pressaient autour de Werner à Berlin avait son action décisive sur le monde réel ou sur le monde de la pensée. C'était Jean de Müller, c'était Fichte le métaphysicien; Werner se trouvait lancé dans un cercle où les forces de l'intelligence dominaient et

se combattaient sans cesse. Mais les ressorts déliés qui font mouvoir la machine sociale échappaient au pauvre Werner. Étranger dans les salons où son talent le faisait admettre, et d'où ses habitudes auraient dû l'exiler, il n'y puisa que le goût du luxe, et sa vie dissipée devint plus extravagante que jamais. Il choisit ses amis parmi ces joyeux compagnons que les coulisses du théâtre et la table de jeu lui présentaient; ses journées s'écoulèrent dans un perpétuel festin : il quitta sa femme, et se trouva mari de trois veuves, qu'il avait tour à tour abandonnées. Les vapeurs du vin étouffaient son génie sans le délivrer du remords. « Ma femme est innocente (disait-il à Hitzig en lui » parlant de la jeune Polonaise, objet de son passager en» thousiasme et victime de son abandon) : jamais elle n'au» rait été heureuse avec moi; c'est moi qui suis coupable, » et, en la quittant, je la sers. Dieu, qui m'a donné de » la force pour certaines choses, m'a refusé sa grâce pour » certaines autres. Je suis impur, gourmand, sensuel, ca» pricieux, fantasque, inquiet. Tu me connais! mes plai» sirs, mes idées, mes manies, mes folies m'entraînent et » m'emportent dans leur tourbillon. Quelle existence que » celle de ma femme! de quoi pouvait-elle jouir? Certes » ma vocation n'était pas le mariage. »

Conclusion fort sensée. L'Allemagne est peut-être le seul pays du monde où les lois, sans admettre la polygamie, se prêtent à la polygamie réelle dont a donné l'exemple ce mari de trois épouses vivantes et répudiées.

L'âge ne mûrissait pas l'imagination de Werner; la vaporeuse bizarrerie de son mysticisme s'exaltait par les excès et augmentait avec les années. Les armées françaises couvrirent l'Allemagne, s'emparèrent de Berlin, destituèrent les autorités civiles; et Werner, sans place et sans femme, se trouva jeté sur l'océan du monde, où son bon-

heur était d'errer sans guide. Il recommença le cours de ses voyages ; et, semblable au Juif errant de la tradition populaire, il ne s'arrêta plus : toujours prêchant, buvant, écrivant, pérorant, souvent ivre d'amour céleste et d'une autre ivresse moins pure ; convertissant les uns, endoctrinant les autres ; admiré de quelques-uns, pris en pitié par les sages, et bafoué du plus grand nombre.

On le vit à Prague, à Vienne, à Munich, à Jéna. En décembre 1807, il fut présenté à Gœthe, et contempla l'entrée triomphale de Napoléon : « Deux types immortels, dit Werner, celui du conquérant et celui du poète. » Sur le sommet de Rigi, au lever de l'aurore, il rencontra le roi de Bavière actuel, fut présenté par ce prince à Mme de Staël, « la plus intellectuelle des femmes de son siècle, » visita Weymar et passa en Italie.

Pendant le cours de cet inquiet pélerinage, il composa son *Vingt-Quatre Février*, son *Attila*, sa *Cunégonde*. Le prince Dalberg, grand-duc de Francfort, lui avait assuré une pension qui le mit à l'abri du besoin. Fatigué de recherches mystiques et métaphysiques, de doutes, de spéculations, de théosophie, de protestantisme ; d'une santé délabrée, qui lui défendait la continuation de ses premiers excès ; une seule singularité lui restait à essayer : il la tenta. La capitale du monde chrétien, Rome, s'offrit à ses yeux comme un asile. Il pleura sur les tombes de Saint-Pierre et de Saint-Paul ; il pria sur les marbres du Vatican. La majesté des pompes catholiques frappa son imagination ; la bénédiction du souverain pontife tomba sur lui ; il se convertit au catholicisme, accomplit un nouveau pélerinage à Notre-Dame de Lorette, se fit ordonner prêtre par le prince Dalberg, et commença ses prédications. C'était chose curieuse à entendre, que ce prédicateur bizarre ; son éloquence poétique, les débris de ses

anciens systèmes qui venaient se mêler à sa nouvelle croyance, son extérieur grotesque, sa prononciation étrange, appelaient autour de sa chaire des flots d'auditeurs plus disposés à railler ses efforts qu'à s'édifier de ses leçons. A Vienne, en Styrie, en Carinthie, à Venise, il fit retentir la chaire de ses professions de foi. La *Mère des Machabées* fut le dernier fruit de sa muse; œuvre lugubre, où l'on découvre l'inspiration du martyr, mêlée à je ne sais quelle hystérique et convulsive sensibilité, dont l'effet est douloureux et cruel.

La mort le frappa le 17 janvier 1822, après une existence mêlée de tant de vicissitudes. On l'ensevelit honorablement à Enzersdorff. Une simple épitaphe, inscrite sur sa tombe et composée par lui-même, demande au voyageur de prier charitablement pour *la pauvre ame* de celui qui, comme Marie-Madeleine, a beaucoup aimé, et dont les fautes peuvent aussi lui être pardonnées. Il avait légué au couvent de Mariazell sa plume, principal instrument de ses fautes.

C'est cependant comme écrivain que le nom de Werner ira à la postérité; mais qui n'aura pas étudié sa misérable vie, sera incapable de porter un jugement sur l'auteur. Son existence ne suivait aucun plan; ses ouvrages n'en ont pas; des qualités réelles de son cœur n'émanait aucun acte utile; les hautes facultés de son intelligence ne savaient ni se concentrer sur un seul point, ni s'épurer pour concourir à la composition d'une grande œuvre. Que de matériaux perdus! Que d'élémens disparates! Je ne sais s'il est un genre de mérite dont ses tragédies n'offrent l'exemple : les couleurs d'une riche imagination; l'éloquence du sentiment; des scènes dramatiques, de lyriques effusions; des tableaux admirables; quelquefois même, et spécialement dans *Attila*, une peinture profonde des vices

et des ridicules humains. Mais le lien commun manque à tant de beautés éparses. Ici, dans les *Enfans de la Vallée*, c'est une allégorie continue et fatigante, dont il est impossible de deviner le sens; là, dans le *Vingt-quatre Février*, c'est une application cruelle du fatalisme antique à la vie privée, aux crimes et aux vertus du pauvre et du malheureux; dans *Attila* et la *Mère des Machabées*, c'est un mélange incohérent des êtres humains, avec leurs passions, et des êtres surnaturels, entourés de leur auréole aérienne, des faits de l'histoire avec les conceptions du poète. Partout la même confusion, le même désordre, le même chaos.

Les meilleures parties des ouvrages de Werner sont assurément celles d'où le mysticisme est banni : cependant il ne s'estimait que sous ce dernier rapport : il se regardait comme un Swedenborg dramatique : entraîné par son imagination vers le monde immatériel, non-seulement il essayait de le peindre sur la scène, mais il prétendait l'expliquer. Shakspeare a fait agir et parler des esprits, des anges, des sylphes; il leur a prêté une vie réelle, une existence probable. Werner, au contraire, a donné à ses personnages toute la vaporeuse immatérialité des songes : ses personnages vivans semblent des fantômes; ses héros manquent de ce qui constitue la force, la puissance, la vérité. Il a porté l'idéal et le fantastique dans ses peintures les plus positives. Après avoir vécu au sein d'un long cauchemar, il a donné à sa poésie l'accent du somnambulisme.

Ce n'est pas seulement l'imagination déréglée, les habitudes dépravées de Werner, son imagination délirante qu'il faut accuser. Son pays l'environnait d'exemples dangereux et de séductions qui l'ont perdu. Il est fils d'une époque confuse, d'un pays où toutes les théories se combattent dans le vide et le vague. Il n'est pas le résumé de

ces opinions hétérogènes ; il en est la victime. Incapable de prendre un parti, de choisir une doctrine, d'embrasser un genre de vie rationnel, jouet de ses pensées, ballotté par tant d'entraînemens, frivole malgré sa profondeur, il lui manquait, comme écrivain et comme homme, le grand mobile des grandes actions, la force de volonté.

(*Foreign Review.*)

Histoire Contemporaine.

SITUATION POLITIQUE DE LA POLOGNE,

DEPUIS LE RÈGNE DE STANISLAS PONIATOWSKY,

JUSQU'A L'INSURRECTION DE 1830.

Toutes les révolutions ont des causes lointaines que l'historien et l'observateur savent apprécier, mais qui échappent aux regards frivoles. Le soulèvement de la Pologne en 1830 n'est que le résultat de soixante-dix années d'oppression, d'outrages, de cruauté, de perfidie. En vain les diplomates reprocheront-ils à ce malheureux pays son ingratitude prétendue envers Nicolas et Alexandre : leurs sophismes ne tromperont pas la sagacité de l'histoire. Il n'y a jamais prescription pour un peuple subjugué : dès qu'il peut revendiquer sa nationalité outragée, ses droits anéantis, il a raison ; Dieu est avec lui ; et quand bien même le succès ne couronnerait pas une si noble, une si juste tentative, les larmes et la sympathie de tous les cœurs généreux lui appartiennent à jamais.

Il faut traverser par la pensée plus d'un demi-siècle, et pénétrer dans le dédale d'intrigues qui a fini par détruire la liberté polonaise, en morcelant son territoire, pour comprendre la grande question qui s'offre à nous aujourd'hui. L'Europe a frémi de voir la Pologne partagée comme une proie dévolue à trois monarques avides ; mais les moyens mis en œuvre pour atteindre ce but coupable sont restés

dans l'ombre jusqu'à ce jour : des documens nouveaux, extraits des Mémoires inédits d'un noble étranger, nous fourniront les renseignemens qui manquaient à l'histoire, et nous allons les consigner ici. On ne suivra pas sans indignation le progrès de cette spoliation lente et déhontée; on saura flétrir cette hypocrisie des cabinets, toujours ardens à s'emparer d'un territoire, « afin de le protéger », disent-ils ; à enchaîner un peuple, par tendresse pour lui; à l'asservir pour son bien et sa plus grande félicité : vieille tartuferie de diplomates, qui ne saurait inspirer trop de dégoût, ni être condamnée avec trop d'énergie et de mépris.

Auguste III mourut en 1763 et laissa le trône de Pologne vacant. Catherine de Russie, cette Sémiramis si vantée, avait déjà préparé son plan d'usurpation. Le droit d'intervenir dans les affaires de la Pologne, revendiqué par la Russie, avait passé en coutume : Catherine résolut de placer la couronne élective du royaume qu'elle convoitait, sur une tête qui lui fût dévouée. Elle commença par obtenir des cabinets de Vienne et de Versailles la promesse qu'ils ne se mêleraient de l'élection prochaine en aucune manière. Elle conclut ensuite avec la cour de Berlin un traité d'alliance offensive et défensive, où se trouveraient les premières bases du démembrement de la Pologne : ce traité renfermait une clause secrète dont nous transcrirons le texte même :

« Attendu qu'il est de l'intérêt commun de leurs majestés le roi de Prusse et l'impératrice de Russie que la » forme élective de la couronne polonaise reste libre, et que » nulle famille ne s'empare du trône héréditaire de ce pays; » leurs dites majestés s'engagent mutuellement, de la manière la plus forte, par cet article secret, à ne point permettre que l'on dépouille la république de son droit de

» libre élection. Elles s'engagent également à déjouer, par » tous les moyens hostiles, tout projet tendant à établir » dans cette contrée une dynastie héréditaire, à repousser » par la force toute tentative de cette espèce, et à agir de » concert (et les armes à la main, si le cas échoit) pour » maintenir la constitution et les lois fondamentales de la » république polonaise. »

La femme qui avait dicté cette clause secrète ne songeait qu'à renverser la constitution qu'elle prétendait défendre. Un prétexte lui était nécessaire pour couvrir de ses soldats armés le sol de la Pologne : ce prétexte, elle l'avait trouvé. Machiavel eût applaudi à une combinaison si perfide. Dès-lors elle marcha plus ouvertement vers son but, et proposa pour monarque aux Polonais son ancien amant, Stanislas Poniatowsky, dont la naissance trop obscure pour un trône opposait à son élection un obstacle presque invincible. Les Magnats soumirent à l'impératrice le motif de leur refus. Aussitôt les troupes russes envahissent le territoire de Pologne ; l'ambassadeur moscovite dispose de tout à Varsovie ; et, malgré un grand nombre de protestations, l'élu de Catherine devient roi : le 7 septembre 1764, son élection est proclamée. L'année suivante, Catherine demande à la Diète que les limites respectives de la Russie et de la Pologne soient définitivement fixées ; et peu de tems après, qu'un corps de troupes auxiliaires soit entretenu aux frais de la république. La Diète ne répond à ces tentatives d'usurpation que d'une manière vague et embarrassée ; mais les troupes russes ne quittent point le pays ; l'ambassadeur de l'impératrice commande seul à Varsovie ; Stanislas n'est qu'une ombre de roi sur un simulacre de trône. Le caprice du vice-roi moscovite devient l'unique loi du royaume. Ceux d'entre les nobles qui défendent encore les droits nationaux ou qui laissent échapper une

plainte, sont exilés en Sibérie, mutilés, et les mains coupées. On craint un soulèvement général ; Catherine voit la Pologne entière prête à s'insurger : la crainte précipite l'accomplissement de ses projets.

Le prince Henri de Prusse, sur l'invitation de l'impératrice, se rend à Saint-Pétersbourg et reçoit d'elle la communication du plan qu'elle a de si longue main préparé. Peu de tems après, le démembrement de la Pologne est résolu entre eux. Les puissances européennes, qui n'avaient rien à espérer de cette spoliation, ne pouvaient manquer de s'en indigner : Catherine s'y attendait ; elle alla au-devant des objections du prince. Elle lui dit que son intention était d'effrayer la Turquie, de flatter l'Angleterre, en la berçant de promesses, de gagner l'Autriche et d'employer l'influence de cette dernière puissance pour obtenir la neutralité de la France. Ce vaste projet de séduction et de captation n'était point une chimère ; il fut donné à cette femme de l'accomplir.

En effet, la Porte Ottomane, affaiblie et presque ruinée, s'épouvanta du fantôme d'une guerre prochaine. On fit briller aux yeux des ministres anglais l'espoir d'un traité de commerce avantageux. L'Autriche, invitée à prendre part à la spoliation méditée, accepta la complicité de ce crime. Le cabinet de Versailles, dirigé par un vieillard, et qui depuis cinquante ans avait répudié tout sentiment d'honneur et de dignité, se tut et laissa se consommer l'acte le plus inique dont la souillure soit empreinte sur les annales de l'Europe.

Joseph II et Frédéric de Prusse eurent à ce sujet deux entrevues à Neustad : philosophes tous deux ; tous deux grands moralistes et proclamateurs de préceptes stoïques, ils n'en résolurent pas moins l'anéantissement de la Pologne. Joseph II déchira le traité qui l'enchaînait à la con-

fédération de Bar : manquant à sa parole envers les Polonais; perfide envers les Turcs, auxquels il avait promis par un dernier traité de déclarer la guerre à la Russie; entraîné peut-être par l'ascendant et la vieille gloire du roi de Prusse, il oublia tout, et causa l'étonnement de l'Europe entière. Quand ses troupes se dirigèrent sur Varsovie, on pensa qu'elles allaient au secours de la république, tant on regardait les intérêts de la cour de Vienne et ceux de la Pologne comme intimement unis. Ainsi fut signée par trois souverains philosophes la ruine d'un peuple héroïque; par Joseph II, par Frédéric, et par Catherine. Le comte Stackelberg, envoyé de Russie, fut chargé de remettre au gouvernement polonais la note suivante : le mensonge et la dérision profonde dont ce document est empreint méritent qu'il soit conservé dans sa honteuse intégrité.

« Les états voisins de la Pologne ont été si souvent troublés par les convulsions politiques dont ce royaume a » été le théâtre pendant les vacances du trône, que le souvenir du passé a engagé ces puissances à prendre en considération sérieuse les affaires de la république polonaise, » depuis l'époque où la mort d'Auguste III laissa le trône » inoccupé. Dans l'intention de prévenir ou de calmer les » dissensions que cet événement pouvait causer, la cour de » Saint-Pétersbourg essaya de concilier tous les vœux et de » diriger les suffrages vers l'élection du candidat le plus » digne de la couronne, et le plus propre à servir les intérêts de son pays, sans porter ombrage aux puissances » voisines. La même cour s'occupa de corriger les abus » anciens de la constitution polonaise. La cour de Berlin » joignit ses efforts à ceux de la Russie. La cour de France, » désirant voir s'accomplir un dessein si louable, resta » neutre et laissa agir les deux autres puissances. Ces me-

» sures produisirent un résultat satisfaisant. Stanislas Au-
» guste fut élu roi de Pologne. Un grand nombre d'éta-
» blissemens utiles s'élevèrent : tout semblait promettre une
» tranquillité durable à ce pays et aux pays limitrophes.
» Malheureusement, au lieu de la reconnaissance et du
» repos que de telles mesures auraient dû faire naître, un
» esprit de discorde se répandit dans une grande partie de
» la nation, et détruisit en un moment toutes les espérances
» qu'on avait conçues. Les citoyens s'armèrent contre les
» citoyens ; l'autorité légitime fut foulée aux pieds ; les lois
» méprisées ; l'ordre et la sûreté publique compromis. La
» justice, le commerce, la police, l'agriculture même fu-
» rent négligés : les rapports de la Pologne avec les peu-
» ples circonvoisins devinrent très-dangereux pour ces
» derniers. Long-tems les gouvernemens des pays adja-
» cens ont été forcés de garantir, à leurs frais, et moyen-
» nant une dépense considérable, leurs propres sujets de
» cette contagion ; ils ont eu peine à conserver ou à réta-
» blir l'ordre, fréquemment troublé sur leurs propres
» frontières : et comme les motifs des dissensions qui agi-
» taient la Pologne étaient excessivement vagues, obscurs
» et compliqués, il a été impossible à ces puissances de
» prendre parti dans ces querelles ; ce qui les aurait expo-
» sées elles-mêmes à voir se détruire la bonne intelligence
» qui doit toujours régner entre elles. D'après les considé-
» rations précédentes, les cours de Saint-Pétersbourg, de
» Vienne et de Berlin ne peuvent s'empêcher de prendre
» un parti décisif : elles sont convenues de ne rien oublier
» désormais pour rétablir en Pologne la tranquillité et le
» bon ordre, et pour placer sur une solide base la consti-
» tution et les libertés nationales.

» Mais bien que l'unanimité et la cordiale amitié qui
» existent entre les trois cours puissent prévenir la ruine

» et la décomposition dont la Pologne est aujourd'hui me-
» nacée, ces trois puissances ne doivent se promettre un
» succès complet ni certain. Comme d'ailleurs elles ont des
» droits à faire valoir sur diverses possessions de la répu-
» blique, droits qu'elles ne peuvent abandonner à l'incer-
» titude des événemens, elles ont décidé qu'elles s'enten-
» draient à ce sujet et qu'elles débattraient leurs prétentions
» respectives.

» Les trois cours se sont donc fait communication mu-
» tuelle de ces droits et de ces titres; d'un commun agré-
» ment, elles sont convenues de prendre un équivalent
» proportionné à la somme de leurs droits, et de s'appro-
» prier les portions du territoire polonais, qui établiront
» désormais des limites plus fixes et mieux circonscrites.
» Par ce moyen, les trois cours renonceront à tous dom-
» mages et intérêts qu'elles auraient à exiger de la répu-
» blique de Pologne.

» STACKELBERG. »

« Varsovie, 2 septembre 1772. »

Cette logique mérite d'être admirée : cette générosité est digne d'éloges. Les trois puissances, se concertant pour le salut de la Pologne, allaient lui enlever jusqu'au nom de peuple; quelle iniquité aussi atroce fut jamais appuyée de prétextes aussi absurdes? Les cœurs polonais frémirent d'indignation. Ils en appelèrent à la foi des traités, à tant de promesses solennelles, au pacte d'Oliva, aux sacrifices qu'ils avaient faits, à l'Europe, au monde entier. Ce fut en vain. On ne daigna pas leur répondre. La pointe des baïonnettes força la Diète de signer l'ignominie et le démembrement de son pays.

Cinq millions de Polonais se trouvaient arrachés à leur patrie par cette spoliation. La Russie, provocatrice et au-

teur du crime politique, y gagnait trois mille quatre cent quarante lieues carrées et une population de deux millions d'hommes; l'Autriche, deux mille sept cents lieues carrées, habitées par deux autres millions d'hommes. Frédéric se contentait d'Elbing et de la Pologne Prussienne; Dantzick et Thorn devinrent sa proie quelque tems après. Chacun des copartageans regardait son lot comme un premier pas vers une usurpation plus complète, et tous les trois accédèrent par ce motif aux conditions d'un partage inégal. Frédéric et Joseph pouvaient abandonner à Catherine le soin de miner les derniers débris de la république et de la constitution polonaises : ils attendirent en paix le moment où leurs armées viendraient envahir et se disputer le cadavre d'un peuple assassiné de ses mains impériales.

En effet, elle continua son œuvre : et pour accélérer la dissolution commencée, elle proclama hautement que les institutions de ce pays appelaient une réforme. De quel droit, elle, autocrate, réformait-elle les lois d'une république? La postérité se chargera de répondre. Quoi qu'il en puisse être, les ministres des deux autres puissances reçurent l'ordre de s'entendre avec les commissaires de la Diète, pour soumettre la constitution aux changemens et aux améliorations nécessaires. Le ministre russe guida les deux autres plénipotentiaires dans ce travail odieux, dont le but apparent était de réformer les lois pour le bien du pays, et le but réel d'augmenter leurs abus et de détruire ce qu'elles renfermaient d'utile. L'amorce présentée aux Polonais réussit à les tromper; ils donnèrent dans le piége et convinrent de la nécessité de ces réformes, dont la tendance ne leur était pas connue. Cent années d'anarchie, soixante-dix années d'oppression les avaient instruits. Ils eussent voulu voir leur constitution enfin débarrassée de ses scories. La faiblesse du pouvoir

exécutif, le *liberum veto*, qui conférait à un individu isolé le pouvoir de lutter contre la volonté publique, la licence féodale de ces troupes irrégulières, toujours prêtes à déserter et à piller, l'impossibilité d'opposer ces hordes ignorantes à des armées disciplinées, la route frayée à toutes les intrigues par la situation précaire d'un trône électif, avaient causé trop de maux à la Pologne pour qu'elle n'eût pas profité d'une expérience chèrement achetée. Le *liberum veto* était tombé dans le discrédit. Les meilleurs esprits voulaient donner de la force au gouvernement, de la cohérence à l'armée, affranchir peu à peu les prolétaires, et opposer une digue aux fléaux que l'étranger versait sur la Pologne. La Diète convoquée en 1775 eût accompli ces mesures importantes; mais Catherine veillait.... Les seuls changemens apportés dans la constitution de l'état furent ceux qui le poussaient à sa ruine.

L'impératrice refusa obstinément d'accéder à tout changement, excepté à ceux qui lui promettaient la mort politique de la Pologne. Elle ne voulut ni d'une couronne héréditaire, ni d'une armée permanente. En 1782, elle fit rédiger une constitution nouvelle, dans laquelle tout ce que l'ancienne constitution avait de vicieux fut soigneusement conservé. Le fils du roi décédé ne pouvait, d'après la loi nouvelle, aspirer au trône de son père; le pouvoir exécutif, déjà si faible, était frappé d'impuissance; l'anarchie des Diètes se trouvait perpétuée; le *liberum veto* régnait encore; et la Pologne, privée d'indépendance, de lois, de soldats, de sénateurs, de volonté propre, s'appelait *République*.

Après avoir consolidé son ouvrage, Catherine fit une pose dans cette carrière, où ses pas avaient été rapides. Remplacer le sénat par ses ambassadeurs, gouverner par leur entremise, ne laisser aucun pouvoir aux grands ni

au peuple, maintenir en Pologne une armée formidable, c'était assez pour un début. Son ambition porta vers d'autres régions ses vues envahissantes et le machiavélisme de ses ruses. Les Polonais, entourés de glaives étrangers, incapables de faire un mouvement pour leur propre défense, attendaient avec effroi le dernier coup, le coup mortel; ils respirèrent en voyant l'attention de Catherine partagée et ses forces employées ailleurs; de légères discussions soulevées entre elle et Frédéric ajoutèrent une nouvelle espérance à ce répit illusoire. Les malheureux n'avaient pour chance de salut que la discorde de leurs ennemis; encore le triple joug qui les asservissait ne s'allégea-t-il pas beaucoup : leurs alliés étaient éloignés, leurs ressources détruites, leurs trésors dissipés, leurs communications interrompues, leurs possessions envahies et cernées.

En 1786, le roi de Prusse voulut s'emparer de Dantzick et de Thorn; il témoigna le désir de former avec la république une alliance plus solide. Catherine, dont une guerre dispendieuse contre la Turquie absorbait toutes les pensées, ne vit pas sans colère cette tentative qui n'avait pour but que de conquérir en Pologne la haute influence dont elle s'était rendue maîtresse. La circonstance était embarrassante. On parlait déjà de remettre en activité la constitution détruite ou de faire une nouvelle constitution; l'impératrice craignit de se trouver placée entre les baïonnettes polonaises, les armes prussiennes et le glaive des Ottomans qui lui livraient une guerre acharnée. Effrayée, elle proposa au roi de Pologne une alliance offensive et défensive. Mais le nom moscovite était en exécration à Varsovie; l'ambassadeur de Prusse attisait le feu de cette haine nationale : à l'entendre, son maître était tout prêt à s'armer en faveur de la liberté polonaise, à opposer un

rempart de fer aux incursions des Russes, à refouler dans leurs neiges ces *barbares* du Nord. La Suède menaçait de son côté la Russie; Catherine ne voyait autour d'elle que dangers et ennemis à combattre. Le ressentiment d'un long outrage avait laissé chez les opprimés une cicatrice profonde. A peine virent-ils leur ennemie affaiblie et embarrassée, qu'ils songèrent à la vengeance; ils ne réfléchirent pas que toute leur espérance reposait non sur leurs propres ressources, mais sur la situation de leurs adversaires, et que le moindre événement suffisait pour changer cette position, réconcilier les puissances adverses, et replonger leur pays dans le chaos et l'esclavage. Cependant un seul vœu, celui de l'indépendance, faisait battre tous les cœurs. On rompit le silence; l'expression de la haine publique se fit jour. L'ambassadeur russe vit son salon désert; les dons patriotiques abondèrent de toutes parts; bourgeois et nobles rivalisèrent de sacrifices. Une Diète patriotique fut convoquée. Le roi, créature de Catherine, oublia même les ordres de celle à laquelle il devait tout, et seconda les efforts de ses concitoyens : tant le généreux mouvement d'un peuple déterminé à reconquérir son indépendance est contagieux et puissant!

La constitution du 3 mai 1791 fut le résultat de cet élan général. Tous les citoyens la ratifièrent. On l'a calomniée, sans la juger et sans en donner une idée véritable : on avait intérêt à la présenter comme impraticable et ridicule. C'était un compromis assez habile entre les idées anciennes et les idées nouvelles, une Charte de transition, un pacte d'alliance entre la vieille république sarmate et la Pologne régénérée. Les dynasties étaient électives, et les rois héréditaires; les ministres responsables et les rois inviolables; les cultes divers tolérés, et le culte catholique déclaré religion nationale. On avait aplani la

route qui devait conduire à l'émancipation des serfs. La bourgeoisie était admissible à tous les emplois, et les emplois conféraient la noblesse; les deux chambres législatives contrôlaient les actes du pouvoir exécutif dont l'autorité se trouvait affermie. Peut-être une telle constitution eût-elle dégénéré en despotisme; peut-être, au milieu des intrigues suscitées par les voisins de la Pologne, cet essai de monarchie représentative était-il difficile à réaliser. Quoi qu'il en soit, les puissances européennes commencèrent par témoigner à Stanislas leur satisfaction et leur approbation de ces changemens. Leur langage ne tarda pas à changer.

Frédéric Guillaume, qui le premier avait écrit au roi de Pologne pour le féliciter, fut le premier à revenir sur ses pas : la Pologne indépendante l'épouvanta : la Pologne puissante et homogène ne convenait pas à son ambition. Il se hâta donc de rétracter ses promesses, et de déchirer les traités signés de sa propre main. La révolution française l'effrayait, disait-il; et il devait s'opposer à ce que les principes démocratiques se répandissent dans le nord. Vain prétexte : les constitutions de Pologne et de France n'avaient ensemble aucun rapport; la situation des deux pays était différente : ici une aristocratie inébranlable; là une anarchie parleuse et véhémente : d'une part le développement actif des théories de Raynal et de Rousseau; d'une autre le besoin de l'indépendance nationale, ressenti par les nobles et inconnu des prolétaires. La diplomatie affecta de confondre ce qui n'avait aucun point de ressemblance et de contact.

Peu de tems après la promulgation de la constitution nouvelle, un petit nombre de nobles dévoués à la Russie et déterminés à défendre les priviléges qu'on voulait leur enlever, formèrent à Targowitz une confédération dont le but était de renverser le nouvel ordre de choses. Cathe-

rine se hâta de conclure la paix avec la Turquie, et de diriger sur la Pologne son armée entière. Si le roi Stanislas avait cédé aux conseils des plus éclairés de ses compatriotes, s'il eût écouté leurs prières et servi leurs désirs, il se fût fié à l'habileté de ses généraux, à la bravoure de ses sujets, à la bonté de sa cause. Peut-être eût-il maintenu l'honneur de sa couronne et replacé sur une solide base l'indépendance de son pays. Tel était son devoir; mourir pour le remplir dans toute son étendue, était un sort plein de gloire. Le souvenir de ses obligations envers l'impératrice, l'horreur du sang, l'amour du repos, l'emportèrent. En signant un fatal armistice, il arrêta toutes les mesures militaires, paralysa l'énergie nationale, rendit stériles les exploits de Kosciusko, perdit le fruit de ses victoires, attira sur sa tête la honte et le malheur, et se rendit indigne de la pitié même qui s'attache à l'infortune des rois. Les Russes vinrent camper sous les murs de Varsovie. Une lettre de Catherine à Stanislas lui annonça qu'elle ne lui pardonnerait jamais sa conduite passée, à moins qu'il n'accédât à l'instant à la confédération de Targowitz, et ne se mît à la tête des confédérés qui s'avançaient pour détruire la constitution du 3 mai, et faire sanctionner une nouvelle constitution dictée par elle. Le lâche Stanislas accepta aussitôt ces conditions. Les Russes s'emparèrent de la capitale; et les confédérés de Targowitz ne tardèrent pas à s'apercevoir de la faute qu'ils avaient commise. En subissant la protection moscovite, ils s'étaient livrés à leurs tyrans. Un remords tardif et inutile vint les saisir; tout était consommé : leur folie avait précipité leur perte.

Catherine déclara qu'un second démembrement de la Pologne allait avoir lieu. Aussitôt accourut pour saisir son lambeau de la proie, ce même Frédéric, dont les sermens solennels prononcés à la face du monde avaient déclaré

que la Pologne resterait intacte, et que son intégrité avait le cabinet de Berlin pour protecteur et pour garant. Il faut comparer avec son manifeste publié deux années auparavant, sa proclamation du 25 mars 1793. Dans cette dernière, il reprochait aux Polonais leur opposition aux vues généreuses de Catherine : il déplorait leur anarchie, à laquelle lui-même et son impériale amie avaient si puissamment concouru. Il prétendait être fort alarmé de l'invasion et du progrès des principes français! Le corollaire de ces plaintes et de ces argumens était la mise en marche d'une armée, chargée de prendre possession de la Pologne supérieure, de Thorn et de Dantzick, au nom de sa majesté le roi de Prusse. Telles étaient les « mesures salutaires » adoptées, disait-il, pour le bien et la sécurité d'un pays auquel il portait un intérêt si vif et si pur.

Tous les Polonais qui aimaient leur patrie étaient invités à seconder de leurs efforts ces généreuses tentatives. En effet, les villes de Thorn et de Dantzick, qui ne firent point de résistance, furent livrées au pillage. Les confédérés de Targowitz portèrent leurs plaintes à la Russie. Catherine prétendit ignorer l'usurpation récente de son allié, et engagea les confédérés à se reposer sur elle, à compter sur sa protection. Pendant qu'elle assoupissait à loisir l'énergie polonaise et la berçait ainsi de promesses, elle donnait à ses troupes l'ordre d'étouffer tout mouvement patriotique. On allait, malgré ses ruses, s'armer pour chasser les envahisseurs, quand le complot des deux puissances, enfin révélé, dessilla les yeux des confédérés de Targowitz. Le 9 avril 1793, jour qui ne s'effacera pas du souvenir des Polonais, le nouveau démembrement fut ouvertement annoncé. Les citoyens que l'adresse de Catherine avait séduits, virent quel rôle misérable on leur avait fait jouer. Instrumens de la ruine de la patrie, ils l'avaient accom-

plie en aveugles, et se trouvaient impuissans pour neutraliser le mal qu'ils avaient fait.

« Leurs Majestés le roi de Prusse et l'impératrice de » Russie, touchés du sort de la Pologne (dit la déclara- » tion du 9 avril 1793), ne découvrent point de meilleur » moyen de mettre un terme aux fléaux qui la déchirent, » que de renfermer la république dans les limites les plus » étroites possibles, et de réduire sa puissance et son éten- » due territoriale, de manière à la rendre incapable de » nuire à elle-même et à ses voisins. » *Charité vraiment royale !* Complimens adressés à la victime par le bourreau, qui lui répète : Laissez faire; il s'agit de votre bien.

L'épée devait répondre à cette lâche hypocrisie ! Il n'y avait qu'un seul recours, une seule ressource ; le glaive ! Stanislas se contenta de représenter humblement, qu'en accédant à la confédération de Targowitz, il avait mis une condition à cette démarche, la conservation intacte du territoire polonais; que le sénat, le roi et le peuple s'unissaient pour demander la restitution des domaines de la république, envahis par les deux puissances; qu'enfin la Pologne n'avait donné aucun prétexte à ce nouveau démembrement, jugé nécessaire par les cabinets de Prusse et de Pétersbourg, et que les deux souverains ne pourraient manquer de reconnaître la justesse de cette réclamation.

A la timidité de ces remontrances, on peut juger de l'excès de dégradation et de malheur dans lequel la nation était tombée. Nulle réponse des deux cabinets ; et l'on procède au partage préliminaire, espèce de prologue du grand démembrement qui devait s'opérer après que les deux rois se seraient entendus sur leurs prétentions mutuelles. La république est inondée de soldats prussiens et mos-

covites ; toutes les villes sont traitées comme en tems de guerre ; on rançonne les habitans, on retient Stanislas captif à Cracovie. Maîtresses de la Pologne par fraude, insolentes et dévastatrices comme si une conquête eût honoré leurs armes, les deux hordes envahissantes cernent le local des séances de la Diète, et lui font signer un nouveau traité, qui contient amnistie pour les familles nobles et le roi Stanislas en particulier. On déserte de toutes parts le sol de la patrie ; la Sibérie se peuple de Polonais ; le joug pèse chaque jour davantage ; Catherine écrase à loisir la république muette, dont elle a livré quelques fragmens au roi de Prusse son complice.

Cependant, en mars 1794, au moment où l'on croyait la Pologne anéantie, un militaire, Madalinski, relève le drapeau national; une foule de braves accourent, sortent de leurs retraites et se groupent autour du vieil étendard sarmate. Kosciusko paraît à Cracovie, signe l'acte d'insurrection, et devient généralissime des armées polonaises. On connaît ses exploits. Les faux de ses paysans, les épées de sa cavalerie irrégulière, ont tenu en échec les masses colossales que la Russie lui opposait. A la tête de quatre mille hommes non disciplinés, il taille en pièces sept mille Russes à Wraklawitz. Cette victoire allume partout le feu de l'insurrection. La Gallicie, la Samogitie, Wilna se soulèvent. Varsovie suit leur exemple. Les Russes effrayés veulent se retrancher dans l'arsenal de la capitale. On les attaque, on les bat malgré leur formidable artillerie, la supériorité de leur discipline et la férocité obstinée de leur courage. Le 18 avril est un jour immortel dans les fastes de la Pologne ; il rachète cinquante années de faiblesse et de discorde ; jamais bravoure plus prodigieuse n'eut de plus grands effets. Six mille Russes restèrent sur le champ de ba-

taille; trois mille furent faits prisonniers; cinquante pièces de campagne tombèrent au pouvoir du vainqueur, et le général Igelstrom évacua la capitale.

Mais à quoi servirent ces miracles de courage, cet héroïsme que l'on n'admirera jamais assez? Placés entre les quarante mille soldats de Frédéric Guillaume, et les armées que la Russie jeta de toutes parts sur la Pologne infortunée, les braves commandés par Kosciusko se débattirent jusqu'au dernier souffle, jusqu'à la dernière goutte de leur sang. La bataille de Maciéjowitz, où le grand homme que je viens de nommer périt glorieusement, termina cette lutte soutenue par des troupes irrégulières et sans solde contre des armées vingt fois plus fortes et façonnées à la discipline militaire. Le dernier résultat de cette guerre désespérée fut le partage de 1795, qui donna la moitié de la Pologne à la Russie, le duché de Varsovie à la Prusse, la Gallicie à l'Autriche.

Le partage de cette grande dépouille fit naître plus d'une querelle entre les spoliateurs. Ce ne fut que dans les premiers mois de 1796 qu'ils s'accordèrent enfin; et la Pologne s'effaça de la carte de l'Europe. Pendant onze années les Polonais furent sans patrie. En 1807, le traité de Tilsitt rendit à ce malheureux pays une faible portion de son indépendance. La Pologne prussienne fut érigée en duché de Varsovie; le traité de Schœnbrunn, conclu en 1809, agrandit ce territoire aux dépens de l'Autriche. Napoléon aurait pu faire beaucoup pour les Polonais, et il le désirait sans doute; mais il était trop empereur, il avait trop de foi dans la puissance de ses armes et de sa politique. Cet enthousiasme populaire, cet amour de la liberté auxquels il devait les éclatantes victoires de sa jeunesse, lui étaient devenus odieux. Le mécanisme de ses gigantesques

armées lui offrait le seul appui qu'il voulût saisir ; l'énergie et l'exaltation de l'indépendance effrayaient son pouvoir impérieux et exclusif. Au lieu de regarder la délivrance de la Pologne comme l'une des conséquences lointaines de ses succès, s'il avait franchement embrassé une si juste cause, s'il avait exigé des rois vaincus par lui la reconnaissance explicite de la régénération sarmate, il eût augmenté ses chances de triomphe et acquis un titre immortel à la reconnaissance de l'histoire. En 1807, Kosciusko lui fit demander de s'engager solennellement à relever la république de Pologne ; il consentait à ce prix à prendre du service dans la grande armée : Napoléon refusa de donner sa parole au héros.

Cependant quarante mille Polonais versèrent leur sang sous la bannière tricolore. Une vague espérance de voir la nation française briser un jour leur esclavage suffisait à ces patriotes pour leur faire supporter l'exil volontaire où ils vivaient, et toutes les privations, celle même de la gloire qui leur revenait à juste titre, et que les armes françaises absorbaient. Quel exemple plus touchant trouverez-vous de l'affection d'un peuple pour son pays ? Le monde entier les abandonnait ; ils achetaient, au prix du sang versé par eux, une chance lointaine et douteuse de liberté. Napoléon tomba. L'élève de Washington, Kosciusko, adressa une lettre touchante à l'autocrate de toutes les Russies ; il lui demandait une constitution libre pour la Pologne. Les intentions du monarque étaient généreuses ; le congrès de Vienne en détourna le cours. Au lieu de rendre à l'Europe harassée une paix durable et fondée sur la justice et la liberté, les plénipotentiaires suivirent les erremens de Catherine et de Frédéric Guillaume ; ils morcelèrent l'Europe, comme ces souverains avaient morcelé la

Pologne. Sentimens, droits, préjugés, habitudes des peuples, tout fut méconnu. Chacun voulut s'attribuer tant de milles carrés, tant de millions de têtes humaines. Calculs insultans pour l'humanité, arithmétique fausse et dépravée, qui brisait et déchirait sans pitié les liens les plus sacrés et les plus chers. Voyez-vous ces ministres des rois arrondir le territoire de leurs maîtres, improviser des frontières, manipuler les nations, les diviser, les transférer d'une main à l'autre par le plus insolent des outrages et la plus lâche des conquêtes? Révolutionnaires plus dangereux que les Marat et les Danton, car ceux-ci ne troublaient qu'un pays, les mathématiciens du congrès, en considérant les populations d'Europe comme une matière taillable et corvéable, comme un amas de chiffres dont on peut disposer, témoignaient le dédain le plus arrogant pour les sentimens et les affections de l'Europe entière.

Le territoire se trouva donc partagé entre les princes belligérans, comme ces plantations de la Jamaïque qui se transmettent de père en fils, se vendent ou s'échangent, chargées d'un certain nombre d'esclaves. On ne peut pas dégrader plus insolemment la nature humaine: Grotius (1), qui assurément ne soutenait point des opinions exagérées, le disait il y a long-tems: « Vendre les têtes des hommes » libres, et en trafiquer comme de têtes d'esclaves, c'est » une coutume abominable. Les barbares seuls peuvent » donner et léguer des empires; ils ignorent combien le » tyran diffère du roi. »

Ainsi tomba définitivement au pouvoir de la Russie le grand duché de Varsovie, dernier et noble débris de la république. Ainsi l'empereur Alexandre devint roi de

(1) Grotius. *De Rebus Belgicis*, liv. 7.

Pologne et le maître d'une immense monarchie, si menaçante pour l'Europe. Le chef absolu de ces barbares, auxquels on a prêté, sans les civiliser, les armes de la civilisation, devint roi de Pologne. Depuis ce tems la censure, des diètes esclaves, des sermens faussés, une oppression continue, irritèrent et outragèrent la malheureuse Pologne; elle vient de rejeter ses chaînes, au bruit lointain de la révolution française. Triomphera-t-elle? Ces Moscovites, que le pouvoir d'un seul fait mouvoir comme des machines de tyrannie et d'oppression, sont-ils destinés à étouffer encore cette population si faible par le nombre, si merveilleuse par son héroïsme? ou bien reculeront-ils au fond de leurs déserts? Il y va de l'intérêt de l'Europe entière. La Pologne est le rempart de l'Allemagne contre les invasions des hordes barbares (1); Puffendorff le disait, et chaque jour la vérité de ses paroles devient plus évidente.

Nous avons rapidement esquissé l'agonie de ce grand peuple : autrefois la Pologne était beaucoup plus vaste que la France; vingt millions d'hommes l'habitaient. Un sol fertile, des rivières nombreuses, une situation pleine de périls qui plaçait ses enfans à l'avant-garde de la civilisation; de rapides progrès dans les arts, dans les sciences, dans l'industrie; une brillante renommée militaire, prix d'un courage aventureux; une tolérance religieuse qui attestait à la fois la noblesse des ames et la lucidité des esprits : tant de droits à l'estime du monde, tant de titres à une existence de peuple indépendant et fort, ne suffirent point pour la sauver. Seuls représentans de la race sarmate, au mi-

(1) Puffendorff. *Rerum Brandenburgicarum*, liv. 5, c. 31.

lieu des nations, ils ont péri victimes de ce que la ruse, l'oppression, le mensonge ont de plus odieux (1).

(*New Monthly Magazine.*)

(1) NOTE DE L'ÉD. Si l'ancienne Pologne a fait des fautes, ces fautes sont, depuis long-tems, expiées par ses malheurs. Les républicains de cette nation infortunée avaient sans doute eu le tort, comme ceux des républiques anciennes, de fonder leur liberté sur l'esclavage domestique. Cette servitude, prolongée jusque dans les dernières années du dix-huitième siècle. était une véritable souillure qui contrastait avec ce qui avait été fait dans la plupart des grandes monarchies européennes, où l'émancipation des serfs était déjà un fait très-ancien. Aussi, au moment d'un péril qu'augmentaient encore leurs propres discordes, cent mille gentilshommes, brillant débris de la chevalerie du moyen-âge, durent succomber sous leurs redoutables adversaires, malgré toute leur intrépidité, car il n'y avait derrière eux que des esclaves et pas de peuple. Ce ne fut qu'après le traité de Tilsitt que Napoléon, victorieux et pacificateur, abolit par un acte de sa toute-puissance la servitude domestique dans le grand duché de Varsovie. Sous la protection de ses armes, ce grand acte s'accomplit avec un calme si parfait, que c'est à peine si l'Europe s'en aperçut. Ce fut là, cependant, un des grands bienfaits de la révolution française, qui, comme le Nil, semble avoir fécondé tous les pays sur lesquels elle a débordé.

Toutefois, il faut le dire à sa gloire, la noblesse polonaise se distingue des autres aristocraties continentales; tandis que celles-ci sympathisent beaucoup plus entre elles qu'avec les populations dont elles font partie, elle s'est au contraire constamment signalée par un sentiment très-vif de nationalité qui doit la rendre intéressante. Si on excepte quelques grandes familles habituées, depuis long-tems, à se partager entre les camps ennemis, de manière à avoir toujours pour appuis quelques-uns de leurs membres, quel que soit le parti qui triomphe, les gentilshommes polonais se font remarquer par un patriotisme tantôt passionné et tantôt austère. Bien différens des Italiens qui se réveillent aujourd'hui, mais qui s'étaient laissés mollement bercer par les arts pendant trois siècles, et ne montraient d'ardeur

que pour les voluptés, les Polonais ont relevé leur humiliation par l'impatience avec laquelle ils la supportaient.

C'est au reste un reproche vulgaire que d'accuser Napoléon de les avoir perdus, en les oubliant au milieu de ses vastes combinaisons. On pourrait, au contraire, lui reprocher de s'en être occupé trop exclusivement. Quand il faisait la guerre à la Russie, il aurait dû songer à dissoudre cette monstrueuse aggrégation de peuples vaincus d'origines si diverses, et ne pas seulement penser à la Pologne. La Livonie, l'Ingrie, la Finlande qui, dit-on, commencent à s'agiter sous leurs chaînes, auraient dû arrêter aussi son attention. Il fallait proposer à Bernadotte de légitimer ses titres, en lui offrant l'occasion de reprendre ces belles possessions, et de reconstruire cette vaste monarchie suédoise, dont les provinces se groupaient autour de la Baltique sous Gustave Adolphe, comme jadis les états de Mithridate autour de l'Euxin. Il fallait aussi exciter les passions des tribus du Caucase, qui détestent également la Russie pour le bien et pour le mal qu'elles en ont reçu, et ne lui pardonnent ni la perte de leur indépendance ni les obstacles qu'elle met à la vente de leurs filles dont la beauté faisait autrefois leur richesse. Mais on devait surtout s'occuper des Tartares, de ceux de la Crimée comme de ceux de Casan. J'ai été personnellement à même d'apprécier tout le parti que Napoléon eût pu en tirer. A vingt ans, je me suis trouvé placé dans une de ces situations singulières où se trouvaient quelquefois ceux qui étaient entraînés dans le tourbillon de cet homme prodigieux. Pendant la campagne de 1812, je fus nommé intendant d'une province, dans la Pologne russe, habitée à la fois par des Polonais, des Lithuaniens, des Russes, des Allemands, des Hébreux et des Tartares. La ville même où je résidais, à part quelques familles de la noblesse polonaise, n'était peuplée que par des individus qui appartenaient aux deux dernières de ces races. Ces Tartares et ces Hébreux furent mes premiers administrés, comme cette campagne était ma première et même mon premier voyage. La population Tartare descendait de ces puissantes armées que les lieutenans de Gengis avaient conduites dans l'Occident.

C'était avec un vif sentiment de curiosité que ma jeune imagination considérait ces espèces de monumens du plus vaste empire qui fût jamais, puisqu'il s'étendait sur la Chine et sur une partie de la Pologne. J'occupais le point où venaient se rencontrer les limites des

conquêtes de Gengis et celles des conquêtes de Napoléon. D'autres populations Tartares étaient jetées par petits groupes isolés au milieu des flots de la population slave. C'étaient comme ces flaques d'eau qui restent encore quand une vaste inondation a cessé, et qui en rappellent les ravages après le retrait de la masse des ondes.

Un jour, un de ces Tartares, homme riche et considéré parmi les siens, vint me trouver accompagné d'un interprète. Il me dit que ses frères ne détestaient pas moins que les Polonais le joug des Russes, dont ils se rappelaient d'avoir été les maîtres; que si Napoléon voulait étendre sur ceux de Casan et de la Crimée un bras protecteur, ils ne lui fourniraient pas moins de cent mille combattans. Il m'offrit ensuite d'aller lui-même stimuler ceux de Casan. Je n'avais point caractère pour accepter de pareilles propositions, et je me contentai d'en écrire au prince de Neuchâtel tandis que l'empereur marchait sur Moscou. Cette lettre resta sans réponse, et peut-être ne parvint-elle pas à celui à qui elle était adressée. Mais nous profitâmes des bonnes dispositions des Tartares Lithuaniens, et nous recrutâmes parmi eux un bel escadron de cavalerie légère, qui donna dans un combat livré près de Minsk, à l'avant-garde de l'armée de Walachie. Ces hommes, au sein de l'Occident, avaient conservé dans leur langage tout le faste d'hyperboles de l'Asie; ils en avaient aussi conservé le costume. Les soldats de Gengis étaient idolâtres; mais leur postérité s'était convertie à l'islamisme, depuis plusieurs siècles. Ce n'était pas une des moins grandes singularités de la ville que j'habitais que les minarets des mosquées qui se confondaient dans l'air avec le faîte des synagogues et les clochers des églises grecques et catholiques.

La Pologne, pour augmenter ses chances, devrait faire ce que Napoléon a trop négligé, tâcher de se faire des auxiliaires de tous les ressentimens suscités par la Russie, et en isolant la race Slave qui l'habite, la rendre à sa faiblesse primitive. Au surplus, les seules ressources de la population de la Pologne sont déjà très-grandes, puisqu'elles s'élèvent à plus de vingt-et-un millions d'ames, en comptant tous les habitans des provinces que se sont partagées la Russie, l'Autriche, la Prusse, et le petit territoire de la république de Cracovie. Afin de donner une idée plus exacte de la manière dont ces populations sont réparties, qu'il nous soit permis de reproduire ici un extrait du tableau statistique de la Pologne, inséré dans un des numéros de l'ancienne série. S.

DIVISIONS POLITIQUES.	SURFACE en MILLES CARRÉS allemands.	POPULATION en 1823.	REVENUS en FRANCS.	FORCE ARMÉE.
1° POLOGNE RUSSE.......	11,539	14,764,842	133,975,020	187,072
Nouveau royaume de Pologne, gouverné par l'empereur de Russie..................	2,270	3,475,742	34,231,225	55,000
Pologne Russe, proprement dite, composée des dix gouvernemens de Wilna, Grodno, Byalistock, Minsk, Mobilow, Vitepsk, Kiovig, Wolynie, Podolie et Courlande......	9,269	11,289,100	99,743,795	132,072
2° POLOGNE AUTRICHIENNE, ou GALLICIE........	1528	4,226,969	43,500,000	58,760
3° POLOGNE PRUSSIENNE, composée des provinces appartenant à la Russie sur la Vistule, et du grand duché de Posen...............	1664	2,584,124	25,054,057	51,546
4° POLOGNE INDÉPENDANTE ou république de Cracovie..............	21	107,934	761,532	330
TOTAUX.....	14,752	21,683,869	203,290,609	297,708

S.

Voyages.

LES BÉDOUINS ET LES WÉCHABITES.

Les œuvres posthumes de Burckhardt l'emportent encore sur le mérite de ses premières publications par les faits et les détails curieux dont elles sont remplies. Je choisirai parmi elles, pour en faire l'objet d'un examen spécial, le volume qui renferme des observations sur les Bédouins, ainsi que le récit des progrès et de la décadence de la secte des Wéchabites, parce qu'il m'a paru avoir le plus d'intérêt.

Les Bédouins ou Arabes nomades forment une race distincte, qui a conservé d'âge en âge, à travers les révolutions des siècles et des empires, ses mœurs, ses vices et ses vertus. On dirait que les anciens ne connaissaient de l'Arabie que les parfums et les pierres précieuses de la partie méridionale de cette contrée ; car ils ne nous ont laissé aucune observation sur les mœurs et le caractère de ses habitans : cependant il est aisé de concevoir que l'amour du pillage fut dans tous les tems le trait caractéristique des tribus nomades du désert.

Diverses circonstances ont concouru à donner à la société moderne une connaissance plus intime des mœurs des tribus bédouines. Les premiers pélerins qui visitèrent la Terre-Sainte, et les voyageurs qui se rendaient dans l'Inde, par terre, en côtoyant les frontières de l'Arabie, eurent beaucoup à souffrir du pillage de ces peuplades errantes, en même tems qu'ils éprouvaient avec surprise combien leur parole est sacrée et leur hospitalité généreuse.

Mais ces voyageurs craintifs, traversant à la hâte des déserts si dangereux, ne donnaient pas un libre essor à leurs observations. Niebuhr, auquel on doit la relation la plus exacte de toutes celles qui avaient encore paru, connaissait à peine le littoral de l'Arabie Pétrée; il avait visité les ports de la mer Rouge sans pénétrer dans l'intérieur de la Péninsule, à l'exception de l'Yemen qu'il avait parcouru. La résidence du chevalier d'Arvieux, sous la tente d'un chef bédouin, qu'il qualifie de grand émir, lui fournit des renseignemens curieux sur les mœurs intérieures d'une tribu arabe; mais on comprendra qu'ils sont imparfaits, si on considère que ces Bédouins campaient en Syrie au pied du mont Carmel, et que le chevalier d'Arvieux ne pénétra jamais en Arabie.

Burckhardt s'est peu éloigné des frontières ou des rivages de la Péninsule, il n'a pas reconnu les vastes plaines du Nedsjed qui forment le point central des tribus errantes; néanmoins aucun voyageur n'a été plus à même de recueillir un plus grand nombre de notions exactes. Il traversa le désert qui se prolonge derrière la Syrie et la Palestine, et les solitudes du mont Sinaï et du mont Horeb, s'informant partout avec activité de ce qu'il pouvait apprendre de plus curieux. Il vit, durant son séjour à la Mecque et à Médine, des tribus de toutes les parties de l'Arabie; et il eut de fréquentes relations avec plusieurs Bédouins des plaines du Nedsjed. Ses observations n'ont pas autant d'intérêt que celles d'un voyageur qui aurait visité l'intérieur de la Péninsule; mais elles sont si judicieuses et si multipliées, qu'elles nous éclairent suffisamment sur les mœurs singulières et sur l'état actuel des habitans.

Les tribus isolées sont, en général, hospitalières; mais l'Arabe en particulier se fait un point d'honneur d'accueillir son hôte avec une générosité sans mesure. Sa présence est

une fête ; on égorge un agneau, et les voisins sont invités à prendre part à la joie du festin. Les Bédouins guettent à l'entrée de leurs tentes l'arrivée d'un étranger, ils l'appellent à grands cris dès qu'ils l'aperçoivent au loin, et s'en disputent la possession. On a vu un scheick qui, n'ayant plus rien à offrir à ses hôtes, se disposait à égorger sa jument, lorsqu'il reçut des secours inattendus. On cite ce propos d'un Arabe : « Si mon ennemi, dit-il, entrait dans ma tente avec la tête de mon propre frère, j'exercerais envers lui les devoirs de l'hospitalité. » Le séjour d'un hôte est fixé à trois jours et un tiers ; au-delà de ce tems il devient importun, et on a soin de le lui faire sentir par des railleries amères.

Le vol est aussi un point d'honneur pour l'Arabe ; c'est l'étude de toute sa vie et le but de la plupart de ses actions. Un jeune héros met sa gloire à mériter le titre d'habile voleur. Le pillage qui donne le plus de renom est celui des Turcs et des Francs, il demande souvent le concours de plusieurs tribus : celui des Arabes ennemis, des neutres, des amis, et les vols commis dans sa propre tribu n'occupent qu'un rang inférieur. Le voleur est appelé *haramy*. Lorsqu'un Bédouin s'apprête à marcher pour une grande expédition, il ordonne soit à sa femme, soit à sa sœur, de lui préparer un sac de farine et de sel, et, pour prévenir toute question, il part en disant : « Je vais où Dieu me conduit. » Il se réunit à des amis et parcourt le désert avec eux. A l'heure de minuit, lorsque tout est enseveli dans un profond sommeil, la troupe s'approche des tribus qu'elle veut exploiter. Le plus hardi et le plus agile Bédouin s'avance vers les chiens qui gardent le bagage, les irrite, s'enfuit devant eux et les entraîne à sa poursuite. Un autre se glisse dans l'ombre, coupe en silence les cordes qui retiennent les chameaux ; ceux-ci, sans faire de bruit, se

relèvent au même instant : on saisit la queue des plus robustes et ils partent au galop suivis de tous les autres, y en eût-il cinquante.

Le *dakheil* ou droit de protection est une limite qui est placée entre le vol et l'hospitalité. La protection du Bédouin met son hôte non-seulement à l'abri de son inimitié et de son avidité, mais, autant qu'il le peut, de l'inimitié et de l'avidité de tout autre contendant. On l'a vu remplacer les pertes dont il n'avait pu le préserver. L'hospitalité et la protection se confondent dans un même principe, et sont soumises aux mêmes lois. Au bout de trois jours et un tiers, la responsabilité cesse ; et la personne en danger doit chercher un autre asile et d'autres protecteurs.

Lorsqu'un *harany* ou voleur est saisi en flagrant délit au milieu des tentes d'une tribu bédouine, le droit de protection est, pour ainsi dire, à sa portée, et il est très-difficile de le punir sans violer la magique puissance du *dakheil :* le *rebat* ou maître du captif (appelé alors *rebiet*) le garrotte, et, se saisissant d'un gros bâton, le frappe sans miséricorde jusqu'à ce que le coupable s'écrie : « *Yeneffa !* je renonce ! » c'est-à-dire qu'il résigne tous les priviléges du *dakheil.* Malheureusement pour l'infortuné *rebiet* le droit de protection est si sacré qu'on ne peut y renoncer que pour une seule personne et pour un seul jour, ce qui l'expose à de nouveaux coups pour obtenir un nouvel *yeneffa.* Il est encore un moyen plus cruel de parvenir au même but, c'est de creuser une fosse de la longueur du corps du *rebiet*, et de l'y déposer en lui liant les pieds et les mains à des pieux, et en lui entortillant les cheveux autour de deux autres pieux qui sont placés à l'extrémité opposée de la fosse ; puis on le surcharge d'objets pesans pour l'empêcher de remuer. Il doit supporter cet état de mort anticipée jusqu'à ce que lui ou ses parens aient payé

une forte rançon. Si la santé du prisonnier ne peut pas supporter les souffrances auxquelles il est soumis, la crainte de perdre sa proie et de commettre un meurtre dont la famille de la victime tirerait vengeance, rendent les prétentions de la tribu moins exorbitantes. Si on lève le camp, ce malheureux, bien garrotté avec des courroies et la tête enveloppée dans du cuir, est placé sur le dos d'un chameau. Le *rebat*, peu rassuré par tant de précautions, n'ose perdre de vue son captif, car il suffirait à celui-ci de toucher la moindre partie du vêtement de l'un des membres de la tribu ou même d'un enfant, en disant : « Je suis ton protégé, » pour jouir des priviléges d'un hôte et retourner chez lui comblé de caresses et de présens. Quelquefois les parens du prisonnier emploient diverses ruses pour opérer sa délivrance : sa mère, par exemple, essaie de se rapprocher de lui sous les vêtemens d'une mendiante. Après avoir obtenu l'hospitalité, elle s'informe adroitement du lieu où son fils est déposé. Lorsqu'elle s'y est introduite à la faveur de l'obscurité, elle place entre ses dents le bout d'un peloton de fil qu'elle déroule jusqu'à la tente du *rebat*; elle y entre, et déposant son peloton sur la poitrine de l'Arabe, elle lui dit : « Aie pitié de moi pour l'amour de Dieu et de toi-même; je mets ceci sous ta protection. » Celui ci sait ce qu'elle veut; il prend le fil conducteur, et parvient jusqu'à l'infortuné *haramy* qui devient son protégé et dont il perd la rançon.

Dans tout état de société où le bras de la justice n'est pas armé pour punir les coupables, le droit de se venger appartient nécessairement à chaque individu. Le sang pour le sang ou le rachat du sang est exigé par la partie offensée, s'il s'agit d'un meurtre. Nulle part ce droit n'est si régulièrement exercé que chez les Arabes. Le *Coran* a vainement tenté de limiter la vengeance à la personne du

meurtrier, cet amendement n'est point admis par les Bédouins; les parens sont solidaires les uns des autres jusqu'au cinquantième degré en ligne collatérale, et de père en fils jusqu'à extinction. Le sang du meurtrier ou celui de son plus proche parent doit être répandu, à moins que l'un ou l'autre ne parvienne à se racheter. Trois jours et un tiers sont accordés au meurtrier ou à son représentant, avant qu'on puisse lui courir sus; il profite quelquefois de cet intervalle pour se réfugier chez des tribus éloignées. Alors le tems adoucit les esprits; les calculs de l'avarice les rapprochent; des amis communs s'entremettent, et le *dacy* ou prix du sang est fixé. Il varie de cinquante à cent chameaux y compris des objets d'une moindre valeur. La famille du meurtrier, qui est responsable du prix du sang, en obtient quelquefois la réduction. L'accord terminé, on se réunit pour tuer la femelle d'un chameau, et vers la fin du repas le meurtrier attache un mouchoir au fer de sa lance pour témoigner qu'il a payé la dette du sang.

Le but des guerres continuelles des Arabes étant le brigandage, l'habileté du scheick consiste principalement dans la connaissance exacte des tribus ennemies sur lesquelles il y a le plus de butin à faire. On accuse en général les Bédouins de montrer peu de valeur dans les combats, et de fuir quand les voyageurs qu'ils attaquent se disposent à leur résister. Selon M. Burckhardt il faut considérer ces expéditions comme des affaires de commerce, dont le profit doit s'acquérir en courant le moins de risque possible; mais quand il s'agit de la gloire ou de l'indépendance des tribus, leurs membres n'hésitent point à payer de leur personne en déployant une rare valeur.

Le Bédouin qui recherche une jeune fille en mariage s'adresse d'abord à ses parens en leur offrant, pour se les rendre favorables, des objets précieux ou de l'argent comp-

tant; il doit obtenir ensuite le consentement de sa prétendue. Notre auteur se contredit ici, car il ajoute que la jeune fille ignore son mariage jusqu'au moment où la robe nuptiale appelée *abha*, étant jetée sur elle, le mari, aidé de ses amis, l'entraine de force dans sa tente. L'Arabe a rarement plus d'une femme à la fois, mais il use à l'excès de la licence que le prophète accorde aux vrais croyans en leur permettant le divorce. M. Burckhardt cite un Bédouin âgé de quarante-cinq ans qui avait épousé successivement cinquante femmes. Les bouillons impétueux d'une orgueilleuse colère produisent des querelles fréquentes dans les ménages; malheureusement les voisins sont pris pour arbitres entre le mari et la femme, et leur intervention se termine presque toujours par ces mots irrévocables, *ent palcka*, qui mettent le sceau au divorce.

Nous avons coutume de supposer que le scheick d'une tribu bédouine réunit l'autorité d'un père de famille au despotisme d'un empereur ottoman. C'est lui, en effet, qui dirige les affaires extérieures de sa tribu et qui détermine ses migrations, mais M. Burckhardt nous apprend que sa conduite intérieure est surveillée par ses administrés, qui d'ailleurs jouissent d'une égalité complète et d'une entière indépendance. Si le scheick adressait une parole grossière à un Bédouin, celui-ci lui répondrait dans les mêmes termes. Il ne lève aucune contribution sur ses prétendus sujets; il n'a pas d'autre revenu que sa part du butin, les taxes sur les caravanes, et les divers tribus prélevés par ces redoutables voleurs. Son pouvoir est encore balancé par l'*agyd* ou devin, qui remplit à la guerre les fonctions de général. L'Arabe croit fermement que sa présence dans les combats est indispensable pour remporter la victoire.

Notre auteur a tant de partialité pour la nation bédouine, qu'il déclare n'en avoir jamais connu de plus noble; cepen-

dant il avoue que l'intérêt le plus sordide n'est pas moins enraciné chez les Arabes que parmi les Levantins ; qu'il est le mobile de toutes leurs actions, et que le mensonge, la fraude et l'intrigue, ne sont pas moins en usage au désert que sur les marchés des villes de Syrie. Ces vices sont, à la vérité, contrebalancés par l'hospitalité de l'Arabe, l'inviolabilité de sa parole, l'indépendance de son caractère et de son amour pour la liberté. Un pauvre Bédouin, sous sa tente grossière, ne se croit inférieur à personne ; il jette un regard méprisant sur la pompe qui environne le pacha turc, son sein renferme le patriotisme le plus ardent et le plus pur, et il est toujours prêt à se sacrifier à la prospérité et à la gloire de sa tribu. Ces fiers habitans du désert ne sont pas moins susceptibles des plus doux sentimens de l'humanité. « Quand il n'est question ni de profit, ni d'intérêt, le Bédouin devient très-sociable, gai, spirituel, plein de douceur et de sagacité ; l'égalité de son humeur n'est altérée ni par la fatigue, ni par la souffrance. Le plus beau trait de son caractère, après la bonne foi, est sa bienveillante charité. Personne n'est plus paisible que le Bédouin qui a déposé ses armes, ni plus disposé à assister ses frères quand il est en paix avec eux. »

Il est rare de trouver des Arabes qui sachent lire et écrire, mais leur vie errante développe en eux des talens que l'instruction scholastique aurait étouffés. Le spectacle de la nature, l'amour, les aventures guerrières, inspirent à ces imaginations poétiques les contes auxquels le pays doit sa célébrité littéraire. Ils emploient, avec beaucoup d'art, les moyens de persuasion ; leur conversation étincelle de ces traits vifs, piquans et concis, qui jaillissent d'un jugement profond.

Le vêtement et la demeure des tribus bédouines sont aussi simples que leur vie est frugale. Leurs tentes, cou-

vertes de peaux de chèvres, sont divisées en deux compartimens, dont l'un est occupé par les hommes et l'autre par les femmes. Une robe de coton et un manteau de laine pour les tems froids constituent toute leur garde-robe. Un peu de farine bouillie avec du lait ou réduite en pâte avec du beurre sert à la nourriture du riche et du pauvre, excepté lorsque, pour fêter leurs hôtes, ils égorgent un agneau.

Les chevaux si renommés de l'Arabie sont moins communs dans cette contrée que dans aucune autre de l'Europe ou de l'Asie, dont l'étendue serait la même. Les chevaux du désert, ceux des vallées rocheuses de l'Hedjas ou des hauteurs aromatiques de l'Yemen, ne sont ni en plus grand nombre, ni plus remarquables que partout ailleurs. C'est sur les frontières verdoyantes de la Syrie et sur les bords de l'Euphrate que la race en est admirable. Ces chevaux n'ont pas toute la force de corps des races syrienne et égyptienne, mais ils rivalisent avec avantage quant à la beauté de leur forme, la rapidité de leur course et la supériorité de leur intelligence. Les Arabes les font descendre en ligne directe des cinq cavales favorites du prophète. La tradition de ce haut lignage étant suffisamment répandue parmi les tribus d'alentour, on n'en conserve point de généalogie écrite; mais lorsqu'un cheval est conduit à Bassora, pour y être vendu, il est accompagné d'un certificat qui constate sa naissance, et dont la rédaction est aussi verbeusement solennelle que celle de nos actes les plus authentiques.

La guerre exceptée, le cheval n'est qu'un objet de luxe pour le Bédouin, tandis que le chameau lui est indispensable. On exporte principalement ces animaux des plaines du Nedsjed; ils y sont plus beaux, plus nombreux et moins sujets aux maladies que partout ailleurs, c'est pourquoi on appelle cette contrée *la mère des chameaux*. Ces qua-

drupèdes étant doués de la faculté de souffrir la soif, ne boivent qu'une fois en vingt-quatre heures, en Égypte, où ils peuvent s'abreuver tous les jours dans les eaux du Nil; dans la Natolie, qui n'est que faiblement arrosée par les rares ruisseaux qui s'échappent de ses montagnes, ils ne boivent qu'une fois tous les deux jours; et dans toute l'étendue de la Haute-Arabie, une fois tous les trois jours. Durant la longue route de l'Égypte au Sennaar, où on est neuf jours sans rencontrer d'eau, les chameaux souffrent beaucoup; mais la plupart parviennent à leur destination. On croit, en Europe, que, dans une pressante nécessité, les Arabes tuent leurs chameaux pour se procurer l'eau qui est renfermée dans leur estomac. Notre auteur dément ce conte absurde, en observant qu'une telle ressource ne serait suffisante qu'au moment où l'animal viendrait de se désaltérer, et non pas lorsqu'il souffrirait lui-même de la soif; et que, dans tous les cas, la faible portion d'eau qu'on trouverait dans son estomac serait loin de compenser la perte d'un animal si utile.

La protubérance du chameau est, si l'on en croit les Arabes, une espèce de magasin de réserve qui sert à le nourrir pendant ses longues abstinences. Elle s'élève en pyramide et acquiert le quart de la grosseur de l'animal quand il est dans l'abondance; mais la fatigue et le jeûne l'affaissent au point de la faire disparaître presque entièrement : alors le chameau succombe si le repos et la nourriture ne lui rendent de nouvelles forces.

La seconde partie du volume intitulée : *Matériaux pour l'histoire des progrès et de la décadence des Wéchabites*, est entièrement distincte de la première, malgré le rapport qui existe entre les tribus bédouines et la secte des Wéchabites dont le Nedsjed est le centre commun. Sous le titre modeste de *Matériaux,* cet ouvrage offre des

renseignemens complets sur l'origine et l'accroissement d'une secte qui, dans l'état de faiblesse où elle se trouve réduite aujourd'hui, conserve encore beaucoup d'influence en Arabie.

La plupart des écrivains et des voyageurs ont présenté les Wéchabites comme les destructeurs de la foi musulmane. Niebuhr leur attribue le projet de vouloir établir une nouvelle religion, de nier la révélation du *Coran*, et de ne considérer Mahomet que comme un grand législateur. Lord Valentia pense que les Wéchabites, lors de leur entrée à la Mecque, n'avaient d'autre but que celui de renverser l'islamisme; mais M. Burckhardt croit, au contraire, qu'Abdul Wéchab, fondateur de la secte, avait le dessein de rappeler les musulmans à leur foi primitive, telle qu'elle était sous le prophète et ses premiers successeurs. Deux envoyés Wéchabites, dont l'un était très-versé dans les matières religieuses, arrivèrent au Caire en 1815. Le pacha les fit examiner par le plus savant de ses ulémas, qui déclara, contrairement à l'attente et aux désirs de Mohammed-Ali, que leur dogme ne renfermait aucune hérésie. Les Wéchabites voulaient détruire les abus que le tems et la superstition avaient introduits. « Si les mahométans, disaient-ils, n'attribuent pas absolument une nature divine à leur prophète, ils le laissent entendre en se servant d'expressions ambiguës. Chacune de leurs villes a en outre un *scheick* ou saint dont la tombe révérée est l'objet du culte des fidèles. Mais qu'est-ce que ces abus, en comparaison du scandale de fumer le tabac et de porter des habits de soie? » Aussi le premier acte des réformateurs, en s'emparant d'une ville, était de ruiner de fond en comble le tombeau du saint tutélaire et de brûler les bazars. Leur armée démolit à la Mecque les mausolées de la femme de Mahomet, de son oncle et de ses

deux petits-fils. Elle tenta vainement de détruire à Médine la sépulture du prophète; la solidité de l'édifice résista à tous leurs efforts, et la mort de plusieurs soldats qui tombèrent du dôme fut attribuée, par les vrais croyans, à la vengeance céleste. Toutes les pipes de la Mecque, dont quelques-unes étaient magnifiques, furent réunies en un monceau, et impitoyablement brûlées. D'après ces faits, il n'est pas surprenant que les Turcs, en voyant les Wéchabites porter leurs dévastations sur les objets les plus révérés et les plus chers de leur culte, les aient considérés avec horreur comme les ennemis de la religion et du prophète.

Les expéditions religieuses des Wéchabites avaient aussi pour but politique la réunion des tribus bédouines sous un seul commandement. On dit que leur premier chef, Abdel Aziz, commença ses campagnes avec sept chameaux, et que, par des conversions et des victoires successives, il parvint, ainsi que son successeur Ibn Saoud, à réunir toutes les tribus du Nedsjed sous un même drapeau. Les Bédouins n'en conservèrent pas moins leur indépendance intérieure, et leurs scheicks furent traités bien plutôt comme des vassaux que comme des sujets. L'autorité d'un chef suprême éteignit les guerres intestines, et mit un frein aux vols et aux brigandages, par l'introduction des premiers élémens des connaissances humaines, et l'établissement des tribunaux publics, où des cadis intelligens rendaient la justice avec intégrité.

Ce fut en 1803 ou 1804 que les Wéchabites parvinrent au plus haut point de leur puissance. La Mecque et Médine s'étaient rendues; les riches ports de Loheia et d'Hodeida avaient été pillés. L'Yemen d'un côté, de l'autre la Syrie et les plaines au-delà de l'Euphrate, s'ouvraient sans défense à leurs invasions. Leurs forces étaient cepen-

dant peu considérables. Les Bédouins servaient à leurs dépens, pour un tems limité, de quarante à cinquante jours, bien moins par obéissance que dans l'espoir du pillage qui leur était promis. Ibn Saoud n'avait pas plus de 6,000 hommes sous ses ordres, dans l'expédition où il causa de si vives alarmes, et où il fit tant de ravages dans le Haura. Il paraît que c'était un prince vertueux et d'une haute capacité. Sa demeure spacieuse était située sur le penchant d'une colline, au-dessus de Derayeh, capitale du Nedsjed. Il y donnait journellement l'hospitalité à plusieurs centaines de visiteurs, qui venaient de toutes les parties de l'Arabie lui rendre foi et hommage, ou réclamer sa justice. Sa table abondamment pourvue de riz et d'agneau, des vêtemens d'un tissu plus fin, étaient le seul luxe qui le distinguât du plus humble des Bédouins. Quelle que fût la simplicité d'une maison où tant d'hôtes étaient accueillis, on a peine à se persuader que sa dépense ne s'élevât pas à plus de 10 à 12,000 liv. st. (250 à 300,000 fr.) par année. Protecteur zélé du savoir, Ibn Saoud appelait à Derayeh les docteurs et les poètes les plus célèbres de la Péninsule; il les rassemblait tous les soirs pour lire et méditer le *Coran* dont il excellait à expliquer les passages les plus difficiles. La douceur de son caractère n'était pas moins digne d'éloge.

La Porte excitait le pacha d'Égypte à détruire une secte dont les succès menaçaient à la fois sa religion et sa puissance. Mohammed-Ali, encore mal affermi, craignait d'exposer la fortune de ses armes, dans une entreprise aussi hasardeuse; mais, lorsqu'il se sentit mieux assis, il résolut d'annexer l'Arabie à son gouvernement. Il dépêcha sous les ordres de son fils Tousoun, 3,000 hommes de bonnes troupes, bien armés et bien disciplinés, qui, malgré leur petit nombre, devaient l'emporter facilement sur des tribus

presque sauvages, peu affectionnées aux Wéchabites, et qu'il était facile de gagner par des présens. Tousoun débarqua à Yambo au mois de janvier 1812, et s'avança contre Médine. En passant le défilé de Zaffra, il fut subitement enveloppé par toutes les forces des Wéchabites qui occupaient les hauteurs environnantes : la déroute fut complète, et quelques faibles détachemens de l'armée égyptienne revinrent difficilement à Yambo.

Au lieu de profiter de leur victoire, les Wéchabites rentrèrent dans leurs foyers, et se tinrent prêts à repousser une nouvelle agression. Tousoun, ayant reçu des renforts, attaqua Médine à la tête d'une armée plus nombreuse qu'elle ne l'était avant ses désastres : cette forteresse ne se rendit qu'après une défense obstinée. La Mecque ouvrit ses portes, et en 1813 le pélerinage des deux villes saintes reprit son ancienne splendeur. Cependant les Wéchabites, loin d'être abattus par ces revers, en étaient à peine humiliés ; ils voltigeaient sans cesse autour de leurs ennemis, qu'ils défirent en plusieurs rencontres. Le pacha vit bien que son armée ne pouvait se maintenir en Arabie qu'après y avoir remporté de nouveaux avantages : il séduisit les Bédouins à force d'or, et résolut de porter lui-même la guerre dans le Nedsjed, pour frapper au cœur la puissance des Wéchabites. Ibn Saoud étant mort à cette époque, son fils Abdallah, à la tête de 25,000 hommes de troupes légères, la plupart montés sur des chameaux, rencontra le pacha à Byssel, au mois de janvier 1815. L'armée égyptienne, dont la grosse cavalerie faisait la principale force, ne pouvait entamer les Bédouins qui étaient postés sur les hauteurs. Mohammed-Ali, lassé des efforts inutiles qu'il faisait pour parvenir jusqu'à eux, feignit de prendre la fuite ; les Arabes le poursuivirent dans la plaine : alors faisant face à ses ennemis, et profitant de tous ses

avantages, il les mit en pleine déroute. Les Wéchabites perdirent plus de 5,000 hommes, leurs tentes, leur bagage, et presque tous leurs chameaux tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Après cette défaite, les scheiks qui hésitaient encore à se ranger du côté des Égyptiens firent leurs soumissions. Cependant l'état de faiblesse de l'armée de Mohammed-Ali, qui était réduite à 1,500 hommes, 300 chevaux, autant de chameaux, sans compter ceux dont il s'était emparé, le contraignit à la ramener dans l'Hedjas. Ne pouvant plus reprendre l'offensive sur un ennemi qui se recrutait tous les jours, il laissa à son fils Tousoun le soin de conclure un traité de paix, par lequel les Wéchabites recouvraient presque toute leur puissance, et s'en retourna en Égypte avec la ferme résolution de revenir bientôt sur ses pas. Sans avoir égard au traité que Tousoun venait de conclure, Mohammed usa de tous les moyens possibles pour écraser la secte des Wéchabites. Son fils, le féroce Ibrahim, suivi de puissans renforts, alla prendre le commandement de l'armée égyptienne. Ici se termine le récit de M. Burckhardt; mais M. Webster nous apprend que ce terrible chef, ayant vaincu ses adversaires, termina son expédition par la prise et la ruine de la capitale du Nedsjed. « Ibrahim, dit ce voyageur, est appelé le fléau de » l'Arabie, et la malédiction de Derayeh. Dans un mo- » ment de colère contre Abdallah, Mohammed-Ali s'était » écrié qu'il détruirait sa capitale, sans y laisser pierre sur » pierre, et Ibrahim accomplit à la lettre la fatale pro- » messe de son père. Les malheureux habitans de De- » rayeh, qui ne purent trouver de refuge, moururent de » faim au milieu de ses ruines. » Abdallah et toute sa famille, tombés au pouvoir du vainqueur, furent conduits au Caire, au mois de novembre 1818. Sept jours de fêtes

consécutives manifestèrent la joie des Égyptiens. Les prisonniers partirent ensuite pour Constantinople, où un ennemi peu généreux les fit promener pendant trois jours dans les rues de cette ville. Abdallah eut la tête tranchée, et avec lui s'éteignit la puissance des Wéchabites.

(*Edinburgh Review.*)



NOUVELLE ORGANISATION

DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER

DE L'EMPIRE OTTOMAN.

La Porte, si humiliée par les derniers traités, est peut-être à la veille d'essayer de ressaisir tout ce qu'elle a perdu, en profitant des embarras que la Pologne insurgée suscite à la Russie. C'est donc le moment de voir un peu quelles sont ses ressources actuelles, et si elles sont assez considérables pour qu'elle puisse en tirer parti. Après avoir été si long-tems stationnaire, elle est devenue aujourd'hui une puissance progressive; il sera donc assez naturel de la voir faire cause commune avec les nations qui sont en marche vers des destinées meilleures, quoique sur des points différens de la route.

Les changemens survenus de nos jours dans son gouvernement, et les nombreuses innovations que le sultan Mahmoud s'efforce d'introduire malgré les mœurs et les préjugés des Ottomans, ont attiré l'attention de l'Europe vers l'Orient; mais il s'en faut de beaucoup que l'on ait des idées bien exactes sur la véritable situation de ce pays et des hommes qui l'habitent, car il n'y a peut-être jamais eu de peuple dont on ait parlé plus souvent et dont on ait encore si mal compris le caractère. La rapidité et l'éclat des conquêtes des Osmanlis, dans le quinzième siècle,

excitèrent l'admiration de la vieille Europe, et la plongèrent dans la stupeur. On cherchait en vain à connaître les causes de leur succès; on les considérait comme doués d'un courage et d'une énergie surnaturels; et la différence de mœurs qui existe entre eux et le reste de l'Europe empêcha qu'on ne connût à fond le principe de leur puissance. Les sultans remplaçaient les sultans, et on supposait qu'ils montaient sur un trône ferme et puissant comme celui de Soleïman, et que de sages lois en consolidaient la base. Mais on découvrit dans la suite que cette marche si invariable minait sourdement la force de l'empire; car, tandis que les nations de l'Occident s'avançaient à grands pas dans la carrière de la civilisation, les conquérans de Constantinople restaient stationnaires.

La science de la guerre que les Turcs avaient d'abord perfectionnée acquit bientôt un tel développement chez les peuples de la chrétienté, que la tactique des Ottomans ne leur était que de peu d'utilité; et le courage individuel des spahis et des janissaires fut anéanti par les manœuvres bien dirigées d'une artillerie nombreuse.

Les victoires du prince Eugène de Savoie, qui illustrèrent le commencement du dix-huitième siècle[1], ouvrirent enfin les yeux de l'Europe sur la véritable force des Turcs, et prouvèrent que leurs armées n'étaient pas toujours invincibles. Les revers se succédèrent; la Russie et l'Autriche empiétaient tous les ans sur l'empire ottoman; et cependant la Porte ne faisait aucun effort pour améliorer son organisation vicieuse, et se mettre au niveau des autres états de l'Europe. La force imaginaire de la Porte n'en imposa plus; on reconnut que les premiers succès des Ottomans étaient dûs moins à leur intrépidité qu'à la faiblesse des moyens qu'on leur avait opposés; et on s'aperçut enfin que les lumières et l'union avaient mis entre les mains

de l'Europe une puissance dont on avait cru jusqu'alors les Ottomans seuls dépositaires. Tant que le Croissant brilla pour guider les guerriers de Mahomet vers l'Occident, et déposséder les *Giaours* de leurs pays et de leurs trésors, l'ambition et la cupidité excitèrent les musulmans; mais lorsque leurs escadrons furent arrêtés dans leur course jusqu'alors victorieuse par la barrière de l'Europe réunie, un changement notable eut lieu dans les sentimens nationaux : les Turcs ne combattirent plus que pour défendre leurs anciennes conquêtes.

Au commencement du dix-neuvième siècle le sultan Sélim s'aperçut enfin de l'état de faiblesse de son armée; il vit qu'à moins de remédier promptement à ce mal, la chute de l'empire en serait la suite inévitable. Cependant les Ottomans étaient si convaincus de l'efficacité de leur système, ils étaient si enorgueillis de leurs victoires passées et si confians dans des succès futurs, que ses essais furent vains et causèrent à la fois sa chute et sa mort. Mahmoud parut alors comme un réformateur, et jusqu'à ce jour il a pu exécuter en partie ses projets; mais son peuple est abattu par les revers. Le fanatisme des mahométans a presque cessé d'exister : cependant ils conservent encore leur fatalisme, et ils croient fermement que le tems s'approche où les vrais croyans perdront leur empire en Europe; dès-lors ils sentent qu'ils ne sont plus conquérans sur le champ de bataille, et que les lauriers de leurs victoires sont stériles. L'espoir d'avoir part au paradis de Mahomet ne les tente pas tout-à-fait autant que les dépouilles des Hongrois et des Autrichiens. Et le pillage d'un camp russe n'offre aucun attrait à leur cupidité ou à leur sensualité. Ce mot magique de *patrie* n'exerce aucune influence sur eux; ils vinrent en conquérans, vécurent et gouvernèrent en conquérans, et ne s'identifièrent d'aucune

manière avec le sol. L'amour de famille, qui fait d'un paysan européen un héros, ne peut exciter des hommes dont l'amour n'est que sensuel et étranger à l'estime. Des passions purement matérielles sont donc le moteur de leurs actions, et si parfois le sentiment de l'ambition fait palpiter le cœur d'un Turc, c'est parce qu'une ambition heureuse procure le pouvoir, et que le pouvoir lui fournit les moyens de satisfaire ses désirs, soit d'amour soit de haine. Tel est le peuple chez lequel Mahmoud s'efforce de créer une armée régulière; et quoiqu'il ait trouvé beaucoup de difficultés, jusqu'à présent il en a triomphé, et il s'est assuré les moyens de continuer l'exécution de son vaste projet.

Dans le tems où les Ottomans commencèrent à être formidables à l'Europe, on peut dire que toute la nation formait une immense armée; chaque Osmanli était soldat, et ne devait jamais refuser son secours à l'état tant qu'il pouvait porter les armes; tous étaient à sa disposition depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante, et forcés de tenir la campagne depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'octobre. Leurs services, qui n'étaient pas payés, n'étaient pourtant pas sans récompense; un tiers des terres conquises leur était distribué. Les paysans des pays conquis cultivaient les terres cédées aux soldats et en payaient les impôts aux propriétaires; ces espèces de fiefs étaient divisés en deux classes : les grands ou *ziamets* étaient de plus de 500 acres; les petits ou *timars*, de 300 à 500 acres. De cette manière les Osmanlis se trouvaient largement récompensés de leurs services militaires.

Mais quoique ce système mît une force numérique considérable à la disposition du chef, il était accompagné de graves inconvéniens : il était impossible de tenir une armée en campagne pendant l'hiver; et les opérations se trouvaient

souvent paralysées parce que les soldats retournaient chez eux avant la fin de la campagne. Le seul moyen de remédier à cet inconvénient était de lever un corps de mercenaires dont les services seraient toujours disponibles. Et c'est dans cette intention qu'Amurat songea à réclamer comme un droit le cinquième de la jeunesse chrétienne prise en Bulgarie, en Albanie, en Servie et en Bosnie, et à l'exercer aux armes après l'avoir instruite dans la loi du prophète. Cette nouvelle levée forma le noyau d'une milice turbulente, audacieuse, dépravée, qui plus d'une fois fit trembler les sultans dans leur palais. Hadgi Bectach, derviche contemporain d'Amurat, et qui jouissait d'une réputation de sainteté, donna sa bénédiction aux prosélytes assemblés : « Qu'ils soient appelés *yenghicheri* (nouveaux soldats), dit-il ; puisse leur visage être toujours calme ; leurs sabres toujours tranchans ! Que leur lance soit toujours suspendue sur la tête de leurs ennemis, qu'ils puissent revenir toujours avec une figure blanche ! »

A cette époque aucune puissance d'Europe ne tenait sur pied un corps permanent de troupes ; les armées chrétiennes étaient levées suivant le bon plaisir des nobles, qui ne souffraient pas de supérieurs, et profitaient du premier prétexte pour quitter l'armée du souverain et se retirer avec leurs vassaux dans leurs domaines. Les avantages de l'union contre un ennemi commun n'étaient pas suffisamment sentis. Aussi la victoire se déclara presque toujours en faveur de ces soldats qui unissaient au courage et à l'enthousiasme une obéissance aveugle à la voix de leurs chefs : tels étaient les janissaires ; ils balayèrent tout devant eux. Mais lorsqu'ils cessèrent de former une classe séparée de la masse de la nation, quand on leur permit de se marier et d'enrôler leurs enfans, et que les *odas* (compagnies ou régimens) furent remplies d'hommes qui préféraient une

vie tranquille et sans gloire, dans le sein de leurs familles, aux dangers des combats, les janissaires cessèrent d'être formidables à leurs ennemis; comme les gardes prétoriennes, ils ne le furent plus que pour leurs empereurs.

Cependant la défense extérieure de la Porte était confiée à cette classe d'hommes, et quoique chaque jour on s'aperçût de plus en plus de leur inefficacité, on ne pouvait hasarder aucune réforme. Sélim tâcha de les remodeler; il paya de sa vie sa témérité. En vain Mahmoud, à son avénement au trône, déclara-t-il qu'il voulait rétablir les réglemens de Suleïman-le-Magnifique : une insurrection terrible en fut la conséquence. Pendant trois jours le sang coula dans sa capitale, et il se vit obligé d'ordonner l'exécution de son propre frère pour sauver ses jours.

Mais l'inflexible sultan était loin d'être découragé par cet échec; il vit que, pour exécuter son projet, il ne fallait rien moins que la destruction totale des janissaires; et il attendit patiemment jusqu'à ce qu'il pût frapper un coup dont le succès serait sûr. En 1826, les janissaires se révoltèrent de nouveau; mais le sultan était préparé et ils ne firent que donner le signal de leur propre destruction. Les artilleurs et les autres troupes qui étaient restées fidèles les entourèrent dans l'*Etmeidan*. Ils tâchèrent alors de se défendre, mais ce fut en vain; vingt mille périrent. Nous ne donnerons pas ici les détails de cet événement; ce serait sortir de notre cadre; nous ne l'avons mentionné que comme le chaînon qui joint le système militaire des Turcs d'aujourd'hui avec celui de leurs pères.

La suppression du corps des janissaires ayant laissé à Mahmoud la liberté de réformer son armée de la manière la plus convenable à la situation actuelle de son peuple, il s'empressa de réparer la perte causée par la destruction de la seule force de l'empire et il publia des ordres pour opérer

l'enrôlement d'un certain nombre d'hommes par chaque province, à l'exception de l'Albanie, de la Bosnie et des états d'Afrique. Mais Mahmoud trouva plus d'obstacles qu'il n'en avait prévu; car quoique la loi qui place tout musulman à la disposition du sultan existât dans toute sa vigueur, elle ne s'appliquait qu'au tems de guerre; et il n'y avait jamais eu d'exemple dans les annales des vrais croyans d'un pareil système d'enrôlement : aussi ces motifs faisaient que le peuple regardait avec ombrage les nouvelles mesures. Un autre obstacle à la formation rapide de l'armée était la nécessité d'exclure des nouveaux corps toutes les personnes suspectes de *janissairisme*; et comme chaque musulman était dans l'habitude d'inscrire son nom dans les *odas* aussitôt qu'il avait atteint l'âge viril, Mahmoud ne put garantir ses troupes de l'esprit de cette secte qu'en enrôlant de très-jeunes gens. Dès-lors la difficulté de remplir les cadres en fut augmentée; et douze mois s'étaient à peine écoulés depuis l'introduction du nouveau système que la Russie vint déclarer la guerre à la Porte. Les régimens des Ottomans étaient encore incomplets; l'impopularité de cette guerre et la terreur des armes russes ajoutèrent d'autres obstacles à l'enrôlement des paysans, qui fuyaient alarmés à l'approche des officiers de recrutement.

Cependant les nouvelles troupes furent mises en campagne; mais elles ignoraient trop encore les avantages de la discipline pour pouvoir profiter de l'instruction qu'on leur avait donnée. Les manœuvres ne servaient qu'à les confondre; les officiers n'étaient guère supérieurs aux soldats que de nom, et les généraux étaient également dépourvus de talent et de connaissances stratégiques. L'organisation intérieure de l'armée n'était nullement entendue; les soldats n'avaient de confiance ni en eux-mêmes, ni dans leurs officiers. Il en résulta que les troupes régulières

furent le plus souvent battues par les Moscovites disciplinés.

La campagne de 1829 commença plus favorablement pour les Turcs; le grand-visir les commandait en personne. Cet homme, qui unissait à un grand courage des talens militaires remarquables, inspirait la confiance aux troupes; et les quarante mille réguliers qui servaient sous ses ordres, étaient certainement les meilleures troupes qu'on eût encore mises en campagne. Mais la bataille de Kuleftcha porta le dernier coup au courage et à l'esprit de l'armée; une partie se dispersa, et 20,000 hommes seulement se retirèrent à Choumla avec le grand-visir. On connaît assez les résultats de cette campagne pour que nous la rapportions ici; nous passerons donc à l'organisation actuelle de l'armée turque telle qu'elle était au commencement de 1830.

L'armée ottomane peut être partagée en deux grandes divisions : l'*armée régulière* et l'*armée irrégulière.*

L'armée régulière est composée de quatre corps bien distincts : 1° l'infanterie; 2° la cavalerie; 3° l'artillerie; 4° les bombardiers ou mineurs.

L'armée irrégulière ne comprend que deux corps : l'infanterie et la cavalerie.

ARMÉE RÉGULIÈRE.

INFANTERIE. — Ce corps, appelé *Assakiri-Mansûrei-Mohamédiyès*, ou les Troupes Victorieuses de Mahomet, est estimé à 40,000 hommes environ. Dix mille forment la garde impériale stationnée dans la ville de Constantinople et dans ses environs. Cette partie de l'armée est recrutée, comme le reste de l'infanterie de ligne, dans la masse du peuple sans aucune sorte de distinction; et quoique le sultan n'obligeât que les enfans des grands fonctionnaires à

y entrer, cependant au commencement de la guerre beaucoup de volontaires de toutes les classes y prirent du service ; on vit même de graves *ulémas* qui, oubliant leur profession paisible, vinrent avec ardeur se ranger sous ce drapeau. Les engagemens sont à vie, mais il arrive souvent qu'on accorde des retraites.

Les troupes régulières sont organisées sur le modèle de l'armée française ; elles sont divisées en *corps d'armée,* en *divisions*, en *brigades* et en *régimens.* — Le corps d'armée est commandé par un *seraskier ;* la division par un pacha à trois queues ; la brigade par un pacha à deux queues ; le régiment, composé de trois bataillons de huit compagnies chaque, par un *miri-alay ;* et le bataillon par un *bimbachi.* Voici quelle est la composition d'un régiment turc : 1° État-major : un *miri-alay*, colonel ; un *caïmacan-miri-alay*, lieutenant-colonel ; un *alay-miri*, major ; un *kiatif*, quartier-maître ; un *imaûm*, aumônier ; et un tambour-major. 2° Chaque bataillon a : un *bimbachi,* ou chef de bataillon ; un *sagh-col-aghassy ,* ou adjudant-major ; un *sol-col-aghassy,* ou adjudant ; huit *yùz-bachi,* ou capitaines ; seize *mulazim ,* ou lieutenans ; trente-deux *tchiaoùche ,* ou sergens ; quarante-huit *on-bachi ,* ou caporaux ; sept cent vingt soldats.

L'habillement et l'équipement de l'armée, qui dans d'autres pays seraient considérés comme une chose secondaire, présentèrent plus de difficulté au sultan qu'aucune de ses réformes. Les Turcs étaient si attachés à leur ancien costume que tout changement leur paraissait insupportable. Mais Mahmoud, sentant combien les robes flottantes des Orientaux et leurs turbans convenaient mal à des soldats, publia un décret qui défendait à ses sujets de porter sous les armes le turban et la pelisse ; il les engageait à leur substituer une veste ronde de drap, et le *fez* ou

bonnet rouge, qu'ils portaient avant sous le turban. Lui-même en donna le premier exemple, en paraissant en public sous le costume le plus simple. C'est celui qui a été adopté depuis pour l'uniforme des troupes régulières.

Une veste ronde de drap bleu, un caleçon ou culotte du même drap ou de coton bleu, en été, et une capote de gros drap gris avec un capuchon complètent l'habillement du soldat turc. Un fusil, une giberne contenant cinquante cartouches, un ceinturon auquel est suspendu le fourreau de la baïonnette; un havresac en peau de chèvre qui contient les effets de rechange et quelques ustensiles de cuisine, composent l'armement et l'équipement du fantassin. Et s'il fallut, il y a cinquante ans, un ordre du mufti pour faire adopter la baïonnette, Mahmoud a eu aussi de grands obstacles à surmonter pour forcer ses nouvelles troupes à revêtir leurs pieds de la chaussure européenne.

L'uniforme des officiers est comme celui des soldats; leurs culottes ou caleçons sont seulement plus étroits et ils portent des bottes à l'européenne. Leurs manteaux sont aussi comme les nôtres; et plusieurs jeunes officiers qui se piquent d'élégance portent même des gants. Les différens grades sont marqués par des étoiles et un croissant, placés sur la poitrine à gauche. Chaque régiment a un étendard vert où se trouvent aussi une étoile et un croissant brodés en or.

Les promotions dans l'armée régulière se font d'après l'ancienneté de service; cependant le sultan avance les officiers qui se distinguent par leur talent ou leurs connaissances dans la tactique.

L'innovation la plus extraordinaire que Mahmoud ait faite dans son armée, c'est, sans contredit, d'avoir attaché un corps de musiciens à chaque régiment. C'est vraiment

une chose surprenante que d'entendre les Turcs, qui n'avaient aucune idée correcte de la musique, il y a deux ans, jouer assez bien quelques airs anglais les plus connus. L'air de *Marlborough* est leur marche favorite ; les tambours et les fifres s'exercent pendant toute la journée. La musique militaire du sultan est excellente ; il y a quelques Italiens parmi les musiciens, mais la plupart sont de jeunes Turcs, qui ont déjà fait de grands progrès dans leurs études, et sont en état d'exécuter les plus brillans morceaux de Rossini. Le directeur a même composé un très-bel air, qui a été introduit depuis peu dans les régimens anglais, où il est connu sous le nom de *la marche du Sultan.*

Cavalerie.—La cavalerie turque a toujours joui d'une haute réputation ; mais son organisation était si différente de la nôtre, que Mahmoud n'a pu perfectionner que bien faiblement cette arme. Le sultan a appris avec beaucoup de zèle à monter à l'européenne avec de longs étriers, et est devenu un excellent cavalier ; mais les quatre escadrons attachés à sa garde, et qui forment toute la cavalerie régulière de l'empire, ne sont pas très-remarquables par leur tournure militaire. C'est M. Calosso, ancien capitaine de dragons de l'armée d'Italie, qui a appris au sultan à monter à cheval et qui est l'instructeur de sa cavalerie. L'habillement des cavaliers consiste en une veste bleue, de larges caleçons, des bottes à l'européenne avec des éperons. Au lieu du cimeterre national, ils ont adopté les sabres des dragons français ; mais comme depuis qu'on les a apportés de France ils n'ont jamais été nettoyés, on peut aisément se figurer quelle peut être la tournure de ces dragons avec des sabres dont la poignée et le fourreau sont tout rouillés ; cependant la tenue des officiers ne laisse rien à désirer.

Artillerie. —Il y a environ un siècle que les Turcs

firent des efforts pour améliorer leur artillerie : celle des Européens les étonnait, et ils ne pouvaient concevoir comment les canonniers autrichiens pouvaient tirer si rapidement. Aussi reconnaissant leur infériorité dans le maniement de cette arme, ils cherchèrent à y remédier. La Porte n'eut pas de difficultés à trouver des instructeurs parmi les officiers appartenant aux nations de l'Europe, qui voyaient d'un œil jaloux les empiétemens que la Russie et l'Autriche faisaient sur la Turquie. Mais le plus grand obstacle était dans le caractère national; M. de Bonneval, officier français, qui entreprit un des premiers cette tâche difficile, échoua dans ses efforts, parce qu'il ne connaissait pas le caractère du peuple à qui il avait affaire. L'artillerie resta dans le même état jusqu'à ce que le baron de Tott offrît ses services à la Porte en 1770. Il trouva tout dans le plus grand désordre ; et les difficultés de son entreprise furent encore augmentées par tous les obstacles que la jalousie et les préjugés purent lui susciter.

Il y avait quelques mortiers et quelques bombes dans l'arsenal, mais les artilleurs ne savaient pas s'en servir. Enfin, les *topejiis,* ou canonniers, qui formaient un corps d'environ 40,000 hommes, étrangers à toute espèce de discipline, se trouvaient comme les janissaires disséminés dans l'empire; ils n'étaient pas payés régulièrement, et fort peu étaient en activité de service.

De Tott n'entreprit pas de réorganiser toute l'armée; il n'y serait jamais parvenu : il se borna seulement à instruire 600 hommes qui étaient partagés en divers corps, et appelés *saratchis* ou diligens. Comme ils étaient payés régulièrement toutes les semaines, ils se soumirent docilement aux leçons de leur instructeur, et en peu de tems de Tott les mit en état de tirer plusieurs coups par minute. Ce changement était merveilleux pour un peuple qui croyait

faire beaucoup en tirant un coup par heure. De Tott s'appliqua aussi à perfectionner leurs connaissances en mathématiques, et, quand il quitta le pays, les Turcs commençaient déjà à faire quelques progrès. Depuis lors, plusieurs officiers français ont contribué à l'amélioration de l'artillerie jusqu'au détrônement de Sélim, époque à laquelle une stagnation générale eut lieu, et qui a duré jusqu'à nos jours.

Comme c'est aux efforts des *topejiis* que Mahmoud doit la défaite des janissaires, il a voulu récompenser leur fidélité en les tenant sur le même pied qu'auparavant, et il n'a fait que quelques légers changemens à leur costume. Mais il se propose de les organiser comme l'infanterie. Aprésent ils sont divisés en trois corps : 1° Artillerie à cheval; 2° artillerie à pied ; 3° bombardiers ou mineurs.

Artillerie a Cheval. — L'artillerie à cheval, quoique fort imparfaite, si on la compare à celle des Européens, a cependant fait de grands progrès : elle consiste en deux régimens. Chaque régiment est divisé en quatre escadrons : chaque escadron a : 1 capitaine; 3 lieutenans; 180 canonniers; 200 chevaux, et 10 canons. — Ce qui fait par régiment un total de 736 hommes; 800 chevaux ; et 40 canons. On ne doit cependant porter qu'à 8 le nombre de canons attachés à chaque escadron; leur calibre est de dix, et les obus sont de cinq pouces et demi.

L'uniforme de l'artillerie à cheval est rouge, pantalons ou caleçons bleus, bottes fortes, et le *fez*.

Artillerie a Pied. — Le corps des *topejiis*, ou canonniers à pied, s'élève à près de 6,500 hommes; quoiqu'ils n'aient pas encore été soumis à la nouvelle réforme, le sultan se propose de les organiser en régimens. Leur traitement est comme celui des gardes; ils ont aussi le même uniforme, mais leurs vestes sont de couleur foncée.

Bombardiers et Mineurs. — Ce corps est composé de

2,000 hommes; ils sont tout-à-fait indisciplinés et habillés de la manière la plus irrégulière. La négligence qu'ils portent à la partie matérielle du service ne permet pas de supposer que leurs connaissances militaires soient très-étendues.

C'était l'usage en Turquie jusqu'à nos jours de laisser les mêmes artilleurs en garnison pendant plusieurs années, dans les forts des Dardanelles et dans les places frontières; en sorte que ces hommes s'y établissaient, se mariaient, et, quand leurs postes étaient attaqués, ils ne faisaient aucune espèce de résistance. Ce système a été aboli par Mahmoud, et désormais les troupes ne seront plus à poste fixe.

ADMINISTRATION MILITAIRE.

Les dépenses pour l'entretien des troupes ont aussi attiré l'attention du sultan, et il a fait disparaître en partie la fraude et le pillage de l'ancien système.

La direction des finances, du personnel et de l'organisation générale des troupes est confiée à un *asker naziry* (surintendant des troupes), sous la surveillance du séraskier et de quelques autres grands officiers. Toute l'armée est enregistrée dans ce bureau, et c'est à lui que s'adressent les soldats lorsqu'ils ont quelque réclamation à faire. Les troupes sont payées tous les mois. Voici quelles sont la solde et les rations allouées aux différens grades.

DÉSIGNATION DU GRADE.	SOLDE MENSUELLE en piastres turques. (1)	RATIONS PAR JOUR en okas de viande. (2)	en okas de pain.
Colonel....	1,500	8	24
Lieutenant-colonel	1,200	6	20
Major....	900	5	15
Chef de bataillon	750	4	8
Adjudant-major........	400	3 1/2	3
Adjudant.............	400	2 1/2	3
Capitaine...............	180	2	2
Quartier-maître	150	2	2
Lieutenant....	120	1 1/2	2
Aumônier.............	60	»	»
Sergent.......	40	»	»
Tambour-major	40	»	»
Caporal..	30	»	»
Soldat...............	20	»	»

Si l'on considère le peu de dépenses qu'ont à faire les officiers turcs, on verra qu'ils sont très-bien payés : leurs uniformes coûtent fort peu ; ils sont logés aux frais du gouvernement et ils reçoivent en outre des provisions abondantes. Mahmoud s'est assuré de leurs services et de leur zèle en s'adressant à leur intérêt. Sa nouvelle armée lui coûte beaucoup, mais cette dépense a mis entre ses mains une force que probablement il sera obligé d'employer tôt ou tard pour se défendre contre ses sujets.

La dépense annuelle pour l'entretien des troupes régulières est estimée à 40,000,000 de piastres turques (13,000,000 fr.)

(1) 15 piastres turques font 1 piastre forte d'Espagne (5 fr. 30 c.). On croit que la piastre turque valait originairement 1 piastre forte d'Espagne ; mais les sultans, pour augmenter leurs richesses, ayant successivement altéré le titre de la monnaie, ont aussi diminué sa valeur intrinsèque. Il n'y a que vingt ans que la liv. st. était égale à 12 piastres et maintenant il en faut 75 au change.

(2) Une *oka* de poids correspond à peu près à 3 hectogr. 19 grammes.

Les Turcs ont toujours reconnu la supériorité des Européens dans la médecine; et malgré leur fatalisme il n'y a peut-être pas de peuple au monde qui ait plus de confiance dans les connaissances et l'habileté d'un médecin. Il est donc fort singulier qu'ils aient toujours été à la merci des étrangers pour la conservation de leur santé, et qu'ils ne se soient pas adonnés à cette étude. Les médecins du sultan et ceux de son harem sont des Européens; et il n'y a pas un pacha dans l'empire qui n'ait pour médecin quelque aventurier grec ou italien.

Mahmoud n'a pas laissé échapper à son attention cette partie si importante pour une armée, et pour faciliter l'amélioration de ce service il a établi un collége de médecine, où les jeunes Turcs seulement sont admis, et où ils apprennent la médecine et la langue française. Le *hakim bachi* a la direction de cette école, et il a soin de pourvoir chaque régiment d'un médecin et d'un chirurgien; le premier reçoit 150 piastres (50 fr.) par mois; le chirurgien 100 piastres. Le corps des médecins se compose maintenant d'Italiens, d'Allemands, de Grecs, de Juifs, d'Arméniens et de Turcs.

En tems de guerre on établit des ambulances pour l'armée régulière, mais les malheureux irréguliers ne reçoivent aucun secours; et lorsqu'ils sont dangereusement blessés ils n'ont d'autre ressource que la mort. L'extérieur des hôpitaux de Constantinople ne donne pas une idée fort avantageuse de leur état intérieur; on dit cependant que les malades y sont assez bien soignés.

Le sultan Mahmoud a aussi établi à Constantinople un collége militaire, qui est sous la surveillance du chef des bombardiers. Il compte environ trois ou quatre cents jeunes gens; on y enseigne les mathématiques, les élémens de la fortification, etc., etc. On a traduit en turc quel-

ques ouvrages français qui traitent de l'art militaire, et les officiers qui savent lire sont tenus de les étudier.

ARSENAUX ET CASERNES.

L'arsenal militaire est à *Tophana*, et l'arsenal de la marine est situé près du port. Le premier est abondamment pourvu de pièces d'artillerie de divers calibres. On a établi depuis quelques années une manufacture d'armes qui peut fournir environ 120 fusils par jour, mais ce n'est pas assez pour les troupes; aussi la plupart de leurs armes sont-elles achetées à Marseille. Trois fonderies de canons sont annexées à ces établissemens : une de deux fourneaux appartient à l'arsenal militaire de *Tophana*; la seconde, aussi avec deux fourneaux, est renfermée dans l'arsenal de la marine; et la troisième, avec un fourneau, est située à *Hassquioù*, près de la caserne des bombardiers. Ces établissemens sont dans un grand désordre; le travail se fait entièrement à la main, et il faut sept jours pour forer une pièce de canon. On y coule aussi des bombes. Les ouvriers sont turcs et arméniens. Le cuivre dont on fait usage dans ces fonderies vient des mines de l'Asie Mineure; le fer, le plomb, l'acier et le bois de construction, sont importés par les navires des différentes nations européennes.

Le sultan Sélim avait introduit le premier des manufactures de poudre; maintenant il y a deux moulins à poudre près de Constantinople, l'un près de Saint-Stephano, et l'autre à Azatli; mais la poudre n'est pas aussi forte que celle qu'on fait en France ou en Angleterre.

Il y a huit belles casernes dans Constantinople et ses environs; elles ont été construites par Sélim et par Mahmoud. Ces bâtimens peuvent rivaliser certainement avec ceux du même genre qui existent en Europe, et on peut les classer

parmi les édifices les plus remarquables de Constantinople. Voici leur emplacement et leur capacité :

DÉSIGNATION DES LIEUX OU ELLES SE TROUVENT.	NOMBRE de CASERNES.	NOMBRE D'HOMMES qu'elles PEUVENT CONTENIR.
Péra.	2	5,000
Daoud Pacha.	1	18,000
Ramah Tchiflic.	1	16,000
Le Séraskier.	1	5,000
Tophana.	1	2,000
Scutari.	1	24,000
Hassquiou.	1	2,000
TOTAL.	8	72,000 hommes.

Nous donnons le nombre d'hommes qu'on croit pouvoir être logés dans chacune de ces casernes ; mais nous pensons qu'il y a dans ce calcul quelque exagération. La plupart de ces casernes sont en mauvais état ; et à peine la moitié se trouve habitée par la faible garnison de la capitale.

ARMÉE IRRÉGULIÈRE.

On peut ranger dans cette classe toute la population mahométane de l'empire, chaque musulman étant obligé de faire partie de l'armée, si en tems de guerre le besoin l'exige. La cavalerie irrégulière est levée par les *Zaïms* et les *Timariots*, qui tiennent des fiefs viagers à titre de service militaire ; l'infanterie est rassemblée par les pachas et les officiers subalternes des provinces.

CAVALERIE. — La cavalerie irrégulière formait, il y a une soixantaine d'années, la principale force de la Turquie ; mais Catherine II lui ayant enlevé les pays d'où elle la ti-

rait, c'est aujourd'hui dans les rangs de l'armée russe que les khans de la Crimée envoient leur contingent de guerre. Aussi l'absence d'un corps de cavalerie suffisant s'est surtout fait sentir dans la dernière campagne; les Turcs ne pouvaient avoir des informations comme les Russes à cause d'une nuée de Cosaques qui parcouraient le pays. Cet avantage dans les communications donna une grande supériorité au général Diébitch pendant la guerre, le mit à même de surprendre le visir à Kûleftcha et de masquer sa marche à travers le Balkan.

Les Khans de la Crimée étaient des tributaires de la plus grande importance pour la Porte, et ils étaient prêts en tout tems à entrer en campagne avec 50,000 chevaux. Crym Guéraï avait sur pied, en 1769, trois armées de cavalerie, dont une de 100,000 hommes, la deuxième de 60,000, et la troisième de 40,000; ces troupes ne lui coûtaient absolument rien parce qu'elles servaient sans toucher de solde, et qu'on ne faisait aucuns préparatifs pour leur approvisionnement. Dix livres de millet rôti, pilé et pressé dans un sac suspendu à la selle de chaque cavalier, fournissaient aux troupes une nourriture suffisante pour cinquante jours; les chevaux se nourrissaient eux-mêmes, et comme ils n'exigeaient que peu de soins, plusieurs soldats en avaient deux.

En ligne de bataille ils se formaient sur vingt rangs; lorsqu'ils étaient en colonne ils étaient divisés en compagnies de 40 hommes, ayant quatre cavaliers de front. Les Tatars de la Crimée possédaient toutes les qualités nécessaires au service des corps irréguliers; ils étaient hardis et entreprenans, habiles à manier un cheval, et d'une obéissance aveugle envers leurs chefs; ils étaient fort supérieurs aux Timariotes, que des habitudes pacifiques

ont énervés. La perte de la Crimée et par conséquent de ces troupes a été un coup mortel pour la Porte.

Ce sont les provinces d'Asie qui fournissent aujourd'hui la plus grande partie de la cavalerie irrégulière; mais comme la population musulmane a beaucoup diminué, cette force n'est pas aussi nombreuse qu'autrefois. Pendant la guerre avec la Russie le sultan forma plusieurs régimens avec cette cavalerie, et après qu'ils furent un peu disciplinés, il les envoya à l'armée, où ils combattirent avec honneur et se rendirent souvent redoutables aux postes avancés des Russes. A la fin des hostilités ils furent débandés et on leur permit de retourner dans leurs foyers.

La guerre est bien loin de plaire à ces troupes, car elles sont obligées de se monter et de s'armer à leurs frais; et il arrive souvent qu'elles retournent dans leurs foyers sans chevaux et sans armes.

Infanterie. — L'infanterie irrégulière appelée *seïmens* est levée par les pachas, les ayans, les mousselims et les vaivodes. Pendant la dernière guerre la Porte paya quelques régimens irréguliers; les hommes étaient tirés de la Roumélie et des provinces d'Asie. Parmi ceux qui firent bonne contenance en face de l'ennemi, la plupart étaient des ex-janissaires, mais qui n'étaient pas imbus des maximes et des préjugés de leur corps. Il n'est pas possible d'asseoir une opinion sur le nombre d'hommes que l'empire ottoman peut mettre sous les armes; mais on a raison de croire qu'il est bien moindre qu'on ne le suppose généralement. Dans les provinces d'Europe la population chrétienne est trois fois plus considérable que celle des musulmans; et les provinces d'Asie sont peu peuplées.

Il serait inutile d'entrer dans d'autres détails relativement aux troupes irrégulières : ce n'est à proprement parler qu'une multitude armée.

MARINE.

Quoique les Turcs aient toujours été une nation essentiellement militaire, cependant la position qu'ils occupent sur les rivages de la Méditerranée, de la mer de Marmara et de la mer Noire, et l'appât que leur offraient les fertiles possessions des Vénitiens dans les iles du Levant, ont dû leur faire sentir de bonne heure la nécessité d'avoir une force maritime. Aussi voyons-nous que, depuis la prise de Constantinople, en 1453, les sultans s'occupèrent avec soin de leur marine; et après beaucoup d'efforts, ils furent enfin en état de se mesurer avec les Vénitiens, qui étaient alors la première puissance maritime, et dont l'empire sur les mers de l'Orient n'avait été disputé que par les Génois. Mais ces succès ne furent que passagers; la bataille de Lépante arrêta pour toujours l'ascendant du pavillon turc; et si leurs victoires en Hongrie flattèrent l'amour-propre des vrais croyans, ils furent obligés d'avouer que le prophète qui rendait leurs armées de terre invincibles avait laissé aux chrétiens l'empire des mers.

Mahomet II peut être regardé comme le créateur de la marine ottomane; mais ses essais étaient sur une si petite échelle que, lorsqu'il attaqua Constantinople, sa flotte ne consistait qu'en dix-huit galères et quelques bateaux mal construits, et montés par des hommes qui craignaient l'élément sur lequel ils devaient agir. L'approche de cinq vaisseaux chrétiens qui portaient du secours à la ville assiégée offrit aux Ottomans une occasion d'essayer leur habileté et leur courage sur mer; mais leurs attaques furent mal dirigées, et leurs ennemis se défendirent si vigoureusement, qu'après avoir essayé trois fois de venir à l'abordage, ils furent forcés à la retraite avec une perte de plu-

sieurs milliers d'hommes, et en laissant la mer libre à leurs adversaires.

Cependant la flottille des Turcs contribua à la prise de Constantinople. Après que Mahomet eut affermi son trône sur les débris de celui des Césars, il ne trouva aucun obstacle pour améliorer sa nouvelle marine. Les Grecs, ses nouveaux sujets ou plutôt ses nouveaux esclaves, furent obligés de consacrer leurs connaissances nautiques au service de leur nouveau maître. Le caractère rapace des Génois et leur haine contre Venise les engagèrent à se faire alliés du sultan, sur la puissance duquel ils comptaient pour détruire le pouvoir de leurs rivaux.

Ainsi, grâce aux Génois et aux Grecs, la marine turque fit de grands progrès en peu d'années. Les Vénitiens furent bientôt chassés de la mer de Marmara; les Turcs, enhardis par ces succès, ne se bornèrent plus à garder leurs côtes : ils parcoururent la Méditerranée; ils firent de fréquentes descentes sur ses côtes et tinrent leurs ennemis dans une alarme continuelle, tandis qu'ils s'enrichissaient de leurs dépouilles. Des engagemens avaient lieu souvent entre les escadres vénitiennes et les vaisseaux turcs; le succès en était quelquefois douteux, mais ces combats se terminaient presque toujours à l'avantage des Vénitiens. Ce ne fut que lorsque le célèbre Hayraddin Barbarossa eut le commandement des flottes ottomanes, qu'elles furent en état de se mesurer contre celles des chrétiens avec quelque avantage.

Hayraddin Barbarossa était un de ces hommes extraordinaires qui seraient considérés comme des héros s'ils fussent nés sous un autre ciel, et si leur ame eût été adoucie par l'éducation. Mais le courage qui lui faisait affronter les plus grands dangers et le talent qui l'assurait du succès,

ne servirent qu'à le tirer de la classe obscure d'un pirate ordinaire pour le faire chef de corsaires. Les améliorations introduites dans la marine des musulmans par Barbarossa peuvent s'expliquer en peu de mots : *il était marin.* Il avait été habitué à la mer depuis son enfance ; les flots n'étaient pas pour lui un objet de terreur ; et soit sur mer, soit sur terre, il apporta toujours dans ses actions un caractère inébranlable et un jugement prompt et décisif.

Les amiraux ottomans qui l'avaient précédé étaient des hommes qui n'avaient jamais été à bord d'un vaisseau, et qui ignoraient tout ce qui concerne la navigation et la tactique. Au reste la science navale était si peu entendue à cette époque, que même chez les chrétiens il n'était pas rare de voir un amiral commander une armée de terre, et un général diriger les mouvemens d'une flotte : mais il existait toujours une grande différence entre l'organisation de la marine européenne et celle des Turcs ; les officiers subalternes des premiers connaissaient tous les devoirs de leur profession, en sorte que le commandant en chef n'avait qu'à tracer le plan d'une campagne, et ses officiers en exécutaient les détails. Les équipages chrétiens étaient tous composés de marins. Les Vénitiens, peuple, pour ainsi dire, amphibie, étaient accoutumés, dès leur première enfance, à braver les dangers de la mer, et dans un cas urgent ils pouvaient se servir des habitans des côtes de l'Istrie et de la Dalmatie. Les Gênois étaient aussi un peuple navigateur ; l'Espagne et la France avaient une marine de quelque importance, et Malte, toujours en guerre avec l'Orient, était une école où se formait la jeunesse chrétienne qui cherchait la réputation et les honneurs partout où la guerre exerçait ses ravages. Mais il existait une singulière anomalie dans le service militaire des flottes chrétiennes et musulmanes, avant que le perfectionnement de la navigation eût

fait abandonner l'usage des galères : les esclaves que l'on condamnait à la rame étaient la plupart du tems les coreligionnaires de ceux qu'ils combattaient ; de sorte que chaque coup tiré des deux côtés pouvait tuer un ennemi comme un compatriote. Cependant, quand le perfectionnement de la science permit de se passer de rames en adaptant les voiles aux vaisseaux, les flottes chrétiennes ne furent plus encombrées de prisonniers, quoique les Turcs retinssent encore leurs esclaves, et qu'ils les enchaînassent quelquefois aux canons qu'ils servaient.

La célèbre bataille de Lépante, en 1571, fut une époque remarquable non-seulement dans l'histoire de la marine turque, mais dans celle des puissances chrétiennes ; car la victoire ayant été obtenue principalement par le feu soutenu de cinq gros vaisseaux qui, comme autant de forts, protégeaient la ligne chrétienne, on peut dire que c'est de cette époque que date l'introduction de la grosse artillerie sur les vaisseaux, et par conséquent l'abandon successif des galères. Cinq cents vaisseaux ou galères furent engagés dans cette journée, et après une lutte terrible la victoire se déclara pour don Juan d'Autriche. Sur 230 galères qui composaient la flotte ottomane, 30 furent coulées à fond, 25 brûlées, et 130 tombèrent au pouvoir des chrétiens : les Turcs en outre perdirent 25,000 hommes, et 8,000 furent faits prisonniers; 15,000 esclaves chrétiens furent délivrés. Les puissances alliées perdirent 15 vaisseaux et 10,000 hommes. Lorsqu'on pense qu'environ un siècle avant cette affaire mémorable, les Turcs ignoraient entièrement la navigation, et qu'ils avaient été incapables de lutter contre 5 galères chrétiennes dans la mer de Marmara, on ne saurait trop admirer la rapidité avec laquelle ils avaient créé une force navale si imposante. La célérité qu'ils mirent à rassem-

bler 200 voiles après la bataille de Lépante, qui leur avait été si funeste, prouve que leurs ressources ont dû être immenses. Cependant, dès cette époque, leur puissance maritime commença à déchoir, quoiqu'ils fussent encore en état de se mesurer avec les Vénitiens; mais Venise n'était déjà plus la reine des mers, et la paix de Passarovitz, en 1718, porta le dernier coup à sa prépondérance maritime.

Les Turcs ayant cessé de se servir de galères, ils firent construire, à l'instar des nations de l'Occident, des vaisseaux qu'ils armaient selon les principes de l'art moderne; mais de quelle utilité pouvaient leur être ces vaisseaux, s'ils manquaient d'officiers capables de les diriger? et quels avantages pouvaient tirer de la boussole des hommes qui connaissaient à peine les quatre points cardinaux, et qui ignoraient complètement la géographie? En effet, les mêmes causes qui entraînèrent les défaites des Ottomans sur les frontières de la Hongrie, agirent sur leur marine. Les sciences avaient fait de rapides progrès dans toute l'Europe, tandis qu'en Turquie elles n'étaient nullement cultivées; et quand les Osmanlis se réveillèrent enfin de leur profonde léthargie, et qu'ils reconnurent leur mauvaise position, ils crurent y remédier en imitant les améliorations matérielles de leurs ennemis, sans penser à acquérir les lumières qui leur donnaient les moyens d'en faire usage. Ainsi ils construisirent des vaisseaux sans savoir s'en servir, et dans leur détresse ils furent obligés d'avoir recours aux Grecs, que leur vie active et leur disposition à la piraterie avaient accoutumés à la mer.

Pendant le demi-siècle qui suivit la paix de Passarovitz, les ennemis de la Porte bornèrent leurs attaques à ses frontières septentrionales : ni la Russie, ni l'Autriche, n'étaient alors des puissances maritimes; aussi les sultans di-

rigeant leur attention vers le point où le danger était le plus pressant, négligèrent entièrement leur flotte, qui tomba dans la désorganisation la plus complète. Les vaisseaux pourrissaient dans le port, mal armés et encore plus mal commandés, et hors d'état de tenir la mer. Les seuls qui se hasardassent à faire un voyage de long cours étaient ceux que le capitan-pacha envoyait dans l'Archipel pour y recevoir son tribut annuel; ces bâtimens se traînaient le long des côtes d'île en île, jetant l'ancre si le vent fraîchissait, et craignant toujours de perdre la terre de vue.

Tandis que les Turcs étaient aveuglés sur la faiblesse de leur armée navale, leur plus cruel ennemi, Catherine, ne négligeait pas l'occasion que lui offrait cette situation déplorable pour étendre sa puissance sur la Méditerranée, et en 1770 les Turcs furent frappés de consternation en apprenant qu'une flotte russe avait débarqué des troupes en Grèce, et qu'elle faisait voile pour les Dardanelles. Cette nouvelle les fit sortir de leur léthargie; mais il était trop tard : la flotte russe, quoique commandée de nom par le comte Orloff, était sous la direction des amiraux anglais Elphinstone et Greig, marins expérimentés. Les Turcs n'avaient ni officiers ni matelots; leur flotte, quoique beaucoup plus considérable que celle des Russes, fut défaite dans un combat furieux près de Tchesmé, où le vaisseau du capitan-pacha sauta. Le succès augmenta la réputation des Russes, qui parvinrent à brûler l'escadre turque : 15 vaisseaux de ligne furent la proie des flammes, ainsi que quelques autres bâtimens. Les Russes ne perdirent qu'un vaisseau qui sauta avec celui du capitan-pacha.

Cependant un homme auquel la marine de la Porte dut sa restauration échappa à ce désastre; cet homme était Hassan, capitaine du vaisseau amiral, qui, quoique à bord pendant l'explosion, ne reçut aucune blessure et parvint à

gagner le rivage à la nage. Il fut destiné à remplacer le capitan-pacha qui avait été mis à mort par ordre du sultan. Entre ses mains la marine commença à devenir florissante. On construisit de nouveaux vaisseaux; les vieux furent réparés; on approvisionna amplement les arsenaux; et beaucoup d'abus qui s'étaient glissés dans l'administration de la marine disparurent. Le courage de Hassan ne connaissait point de bornes, il approchait de la témérité; mais il servit à donner de la confiance aux soldats. L'heureux succès d'une attaque hardie qu'il dirigea contre les Russes dans l'île de Lemnos, accrut le renom qu'il s'était acquis par ses antécédens. Il ne fut pas cependant toujours si heureux; le prince de Nassau défit sa flottille dans l'été de 1788, et lui fit perdre huit vaisseaux et 2,000 hommes; et dans un second engagement Hassan perdit encore quatre vaisseaux de ligne, plusieurs frégates et 3,000 hommes.

Après sa mort, la marine turque tomba dans un profond état de délabrement, et on ne la voit plus figurer dans la Méditerranée que lors de l'occupation de l'Égypte par les Français. Les Anglais ayant débarqué une armée en 1800, une flotte partit de Constantinople pour coopérer au succès de la cause commune. Le sultan Sélim avait trop de raison pour ne pas sentir la nécessité d'organiser une marine capable d'agir de concert avec ses armées de terre, et qui ferait respecter ses volontés par ses tributaires disséminés en Europe, en Asie et en Afrique. En conséquence il s'appliqua avec soin à rétablir la marine ottomane; et lorsque l'escadre anglaise força le passage des Dardanelles en 1807, la flotte turque à Constantinople seulement comptait 12 vaisseaux de ligne, dont 2 à trois ponts, 9 frégates et plusieurs bricks et corvettes. Les Anglais brûlèrent ou détruisirent 1 vaisseau de 64, 4 frégates, 3 corvettes, 1 brick et 2 chaloupes canonnières.

Ce qui restait aux Turcs était encore assez pour pouvoir se mesurer avec les Russes dans la mer Noire, qui avait été le théâtre de la guerre depuis la bataille de Tchesmé ; d'autant plus qu'ayant fait la paix avec l'Angleterre, ils n'avaient rien à craindre du côté de la Méditerranée où les flottes anglaises dominaient.

La fin des hostilités entre la Russie et la Porte, en 1812, laissa dans l'inaction la flotte turque, qui ne faisait que sa croisière annuelle dans l'Archipel pour lever les impôts dus au capitan-pacha : mais le tems approchait où elle devait être mise en activité ; les Grecs se préparaient à secouer le joug des musulmans et à combattre contre leurs oppresseurs sur mer.

Depuis l'insurrection de la Grèce jusqu'en 1827 l'histoire de la marine turque ne présente qu'une série d'événemens désastreux. Les détails de cette guerre appartenant, en quelque sorte, à l'histoire de la révolution grecque, nous nous bornerons donc à dire que plusieurs des vaisseaux de ligne ottomans furent incendiés par les brûlots des Hellènes, et qu'un grand nombre d'autres navires furent coulés à fond ou capturés. La bataille de Navarin porta le découragement dans l'esprit des marins musulmans : ils combattirent avec valeur, il est vrai ; mais leur courage, privé de discipline, ne put résister aux attaques bien combinées des escadres alliées.

La guerre de 1829 et de l'année suivante n'exerça aucune influence sur la marine des Ottomans ; et, s'ils perdirent une corvette, ils prirent aussi une frégate russe ; mais il n'y eut point de combats.

Après avoir résumé les traits principaux de l'histoire de la marine turque, nous donnerons maintenant un aperçu de sa situation actuelle.

FLOTTE OTTOMANE.

On peut dire de Constantinople que tout l'empire ottoman y est concentré ; car tout ce qui se rapporte à l'armée, à la marine ou au gouvernement civil, se fait à Constantinople.

Le sultan craint de confier l'exécution de ses plans à des subalternes, sachant très-bien que ce n'est que sous sa surveillance immédiate qu'il pourra parvenir à réaliser ses projets. Aussi, les arsenaux, les chantiers de construction et tout ce qui a rapport au matériel de la marine se trouve dans le port de Constantinople, qui est peut-être le seul au monde qui puisse réunir dans sa vaste enceinte tout ce qui est nécessaire au service d'une flotte. Voici quelle était la composition de la marine turque en 1830 :

Vaisseaux de ligne.	1 *le Mahmoud* de 120 canons. 1 *le Sélim* de 80. 6 autres vaisseaux de 74.	Tous les canons de la marine ottomane sont en bronze ; car l'art de couler le fer n'est pas encore assez perfectionné en Turquie pour que l'on puisse employer sans danger des canons en fer.
	10 frégates de 36 à 60 canons.	
	13 corvettes de 18 à 30.	
	1 brick de 12.	
	2 bateaux à vapeur.	
Total...	34 vaisseaux.	

Quelques-uns de ces vaisseaux sont si vieux qu'ils ne peuvent tenir la mer. Mais le *Mahmoud*, qui vient à peine d'être achevé, est remarquable par ses proportions gigantesques et l'élégance de sa coupe. C'est, sans contredit, le plus beau vaisseau de guerre qui existe. Sa longueur est de 234 pieds et sa largeur de 63 : il est armé de 120 canons et de plusieurs caronades de fort calibre. Le premier pont porte du 32 ; le second du 42 ; et le troisième du 68.

Jusque dans ces derniers tems il existait une espèce de corps de la marine appelé *galiongiis*, d'où on tirait les

équipages pour la flotte ; mais, comme il vient d'être aboli, le sultan s'occupe de la formation d'un nouveau corps de marine, organisé suivant le système qu'il a adopté pour les troupes de terre ; ses dispositions n'étaient pas encore achevées au commencement de 1830. Une belle caserne près de l'arsenal est destinée à cette troupe qui doit être habillée et bien payée. On a institué aussi un collége naval. Avant la révolution grecque la force effective de la marine ottomane se composait d'Ipsariotes, de Spezziotes et d'Hydriotes ; et tandis que les manœuvres étaient confiées aux Grecs, les Turcs servaient les pièces. Maintenant que les Hellènes ont secoué le joug, les Turcs se trouvent obligés de remplir les deux tâches à la fois ; il n'est pas probable qu'ils réussiront aussi bien que leurs rayas actifs.

Les vaisseaux turcs sont en général encombrés d'hommes, et le grand nombre de marins ne sert qu'à embarrasser les manœuvres et à faire perdre beaucoup de monde dans un combat. On ne peut cependant pas douter que Mahmoud ne parvienne à perfectionner rapidement sa marine, si l'on considère ce que Mohamed-Ali a fait en Égypte. La flotte du vice-roi est maintenant dans le meilleur état ; et quoiqu'elle appartienne de nom au sultan, elle ne doit pas cependant être confondue avec celle de Constantinople.

ARSENAL DE LA MARINE.

Cet établissement manque de presque tous les objets qui devraient figurer dans un dépôt. Lorsque le capitaine Trant le visita en 1830, il n'y avait pour tout approvisionnement que quelques mâts de rechange. On travaillait alors aux pièces de bois du *Mahmoud*, et il n'y avait que dix ouvriers qui faisaient leur ouvrage à la main sans le secours d'aucune machine.

Les bois de construction viennent d'Isnic (l'ancienne

Nice), ainsi que des côtes asiatiques de la mer Noire. Le cuivre est tiré des mines de l'Asie-Mineure; il paraît que les cordages et les toiles à voiles se font à Constantinople. Le célèbre *bagnio*, ou prison, se trouve dans l'enceinte de l'arsenal et mérite bien les descriptions horribles qu'on en a faites. C'est la demeure des maladies, de la malpropreté et de la misère; des exhalaisons fétides s'échappent des monceaux d'ordures entassés dans les cellules obscures où les malheureux prisonniers sont enfermés. La lumière peut à peine éclairer cette demeure du désespoir. Une chapelle grecque fait partie de l'édifice; et dans la cour on trouve une petite mosquée, des boutiques et un bain.

FORTIFICATIONS MARITIMES.

La défense des Dardanelles et du Bosphore est si étroitement liée avec la puissance militaire et maritime de la Turquie, et les ouvrages que l'on a récemment ajoutés à ces fortifications les rendant encore plus formidables que lorsque Sir Ducworth en força le passage en 1807, nous croyons utile de décrire en peu de mots leur état actuel de défense.

L'Hellespont a environ 60 milles de longueur; les fortifications commencent à sa jonction avec la Méditerranée et finissent à Sestos et Abydos, où le canal devient très-large. Les châteaux en deçà des Dardanelles sont construits l'un en face de l'autre, à l'entrée du canal. Les premiers sont: *Seetil-Bahar* sur le rivage d'Europe, et *Koûm-Kalé* sur celui d'Asie; depuis ces châteaux jusqu'aux Dardanelles il n'y a que deux batteries : *Eski-Sarlek* en Europe et *Kippis-Boûrûm* en Asie, entièrement découvertes du côté de terre. Les forts appelés Dardanelles se trouvent à l'endroit où le canal est le plus resserré. *Killit-Bahar* se trouve sur la côte d'Europe, et *Sultanié-Kalessie* sur la côte d'Asie;

c'est surtout de ces deux forts que la flotte anglaise eut le plus à souffrir en 1807. La distance depuis les Dardanelles jusqu'à Abydos est d'environ 4 milles, et la côte est tellement garnie de batteries qu'elles croisent leur feu ; celles de Sestos et Abydos suivent la direction du courant. Aucun de ces ouvrages (à l'exception d'Abydos qui est entouré de murailles) n'est susceptible d'être défendu du côté de terre.

Voici l'indication des batteries qui défendent les Dardanelles, avec le nombre de canons affectés à leur service :

DÉSIGNATION DES CHATEAUX OU BATTERIES.	NOMBRE DE CANONS.	NOMBRE DE MORTIERS.
EN EUROPE.		
1. Seetil-Bahar.	70	4
2. Skarni-Kalé.	15	»
3. Eski-Sarlek.	12	»
4. Killit-Bahar.	155	»
5. Kiamlé-Bourmié.	30	»
6. Bovalli-Kalessie ou Sestos.	50	»
Total des batteries d'Europe. .	332	4
EN ASIE.		
1. Koûm-Kalé.	80	4
2. Kippis-Boûrûm.	26	»
3. Sultanie-Kalessie.	196	»
4. Nouvelle batterie.	50	»
5. Kiosse-Boûrûm.	46	»
6. Nagara-Boûrûm ou Abydos.	84	»
Total des batteries d'Asie. . .	482	4
Total général. . . .	814	8

La batterie de Sultanié-Kalessie a dix-sept canons qui portent des boulets de pierre de 24 pouces de diamètre, et un de 25 pouces et demi. A Killit-Bahar il y a dix-huit canons de mêmes dimensions, et 16 à Koûm-Kalé.

Malgré tout cet appareil de défense, la prise des Dardanelles n'offrirait pas de grandes difficultés à des Euro-

péens. On n'aurait qu'à débarquer des troupes à l'extrémité du golfe de Saras, et à prendre position au-dessus de Gallipoli, à travers la Chersonèse ; cette manœuvre empêcherait qu'aucun secours n'arrivât par terre aux châteaux ou batteries, et il ne faudrait pas beaucoup de tems ensuite pour les prendre et ouvrir ainsi le passage à une flotte. La plupart des ouvrages qui défendent l'Hellespont sont ouverts du côté de terre, et ceux qui sont entourés de murailles sont dominés par des hauteurs, en sorte qu'ils ne pourraient résister à une attaque combinée de terre et de mer.

Les fortifications qui défendent l'entrée du Bosphore sont sur le même plan que celles de l'Hellespont, mais elles ont moins à redouter les attaques du côté de terre, car la côte n'offre point d'endroits favorables pour le débarquement, et l'entrée du Bosphore est très-difficile. Les secours de la capitale pourraient d'ailleurs arriver aux forts en vingt-quatre heures, et quand même on parviendrait à débarquer vingt à trente mille hommes, ils seraient écrasés par la population armée de la capitale.

(*Polar Star.*)

JOURNAL D'UN MÉDECIN (1).

N° III.

L'HYPOCHONDRE.

JANUS, on le sait, a deux faces : l'une vieille, l'autre jeune ; l'une triste, l'autre riante. L'hypochondrie, maladie singulière et peu connue, ressemble beaucoup à ce dieu de la Fable : elle se présente à l'observation, sous un point de vue tour-à-tour comique et tragique. L'idiosyncrasie du malade détermine la nuance que doit prendre cette bizarre infirmité. Dans les sujets flegmatiques ou mélancoliques, c'est une tristesse profonde, un dégoût de la vie, un penchant aux idées les plus sombres, aux partis les plus désespérés. Que la solitude vienne aigrir le marasme, vous chercherez en vain les moyens de le guérir. Une misanthropie farouche, un fanatisme incurable s'emparent du malheureux. Souvent les hommes de génie sont livrés sans remède à cette affection qui jette un crêpe lugubre sur leur vie et sur leurs ouvrages. Jean-Jacques, Cowper, Byron étaient des hypochondriaques sublimes. C'est une maladie de la rate et du foie qui a peuplé les cellules des anachorètes, dicté la plupart des systèmes de philosophie ascétique, fondé l'inquisition, allumé ses bûchers, et prêté à la muse quelques-uns de ses plus tragiques accens. Il est rare que, même parmi les hommes vulgaires, un hypochondriaque morose parvienne à dissiper les vapeurs dont

(1) Voy. les numéros 2 et 4 de la REVUE BRITANNIQUE (nouvelle série).

son mal l'environne. On peut le distraire ; mais l'arracher à cette douleur où le plonge une organisation incomplète, le régénérer, lui rendre la vie douce et facile, dépasse toutes les forces, toute l'habileté, toutes les ressources du médecin.

L'hypochondrie gaie (si je puis hasarder cette expression que la science ne consacre pas) offre des chances de guérison plus probables. Cette maladie s'empare-t-elle d'un sujet sanguin ou bilieux, d'un tempérament vigoureux ou ardent? tout change. Au lieu des rêveries sombres dont l'hypochondrie offusque l'imagination du mélancolique, vous trouvez pour symptômes de la même affection diversement modifiée, les chimères les plus incroyables et les hallucinations les plus plaisantes, une folie momentanée, un bouleversement total, mais peu durable, de l'intelligence. L'homme qui se croyait transformé en théière, et qui, plaçant sa main sur sa hanche et ployant son coude pour former l'anse du vase, étendait l'autre bras pour en figurer le bec et le goulot, n'était qu'un hypochondriaque de la seconde espèce. Une illusion extravagante avait pris possession de sa pensée : le témoignage de ses sens avait perdu tout pouvoir sur lui : si l'on n'eût pas réussi à le détromper, une insanité complète eût succédé à son délire passager.

J'ai observé plus d'une maladie semblable ; et j'ai toujours reconnu les mêmes symptômes chez les malades. Leur conviction est inébranlable. Ils ont foi à leur chimère ; et si vous essayez de la détruire, ils vous haïssent. Conséquens avec eux-mêmes, ils tirent d'un principe absurde des déductions logiques. Ainsi l'homme-théière commençait par avaler des feuilles de thé dans leur état naturel, et buvait ensuite de l'eau, afin d'opérer l'infusion. Grotesque et déplorable renversement du cerveau,

triste preuve de la faiblesse de nos facultés si orgueilleuses de leur étendue, si aisément désorganisées !

Parmi mes observations de ce genre, je choisirai, non la plus absurde et la plus merveilleuse, mais l'une des plus remarquables. Le héros de l'anecdote était un homme d'esprit, connu par des ouvrages savans, où la finesse et la gaieté de l'imagination se joignent à la profondeur des recherches. Il a cessé de vivre ; bien que je ne croie pas devoir le nommer, je ne doute pas que la plupart de ses amis ne le reconnaissent à ces traits d'originalité caractéristique qui nous amusèrent si souvent.

N... avait reçu de la nature, avec des facultés distinguées, toute la physionomie d'un érudit. On lisait sur sa figure cette ironie âpre et cette gaieté intérieure qu'éveillent les ridicules d'autrui. Ses yeux noirs, aux larges prunelles, vous avertissaient, en se fixant sur vous, de sa puissance et du supplice qu'il pouvait aisément vous faire subir. Ses traits coupés à angles aigus, ses sourcils osseux dont la proéminence couvrait, sans éclipser leurs rayons, ses yeux enfermés dans deux cavernes plutôt que dans deux orbites ; sa double lèvre informe, son nez baroquement taillé ; l'irrégularité de son front inégal et couvert de protubérances qui défiaient la science phrénologique, le signalaient à la raillerie : mais ses regards pleins d'intelligence, de feu et de sarcasme, arrêtaient le rire dont vous étiez prêt à l'accabler. Il y avait aussi du caprice et de la singularité, une fantaisie volage, extraordinaire, quelque chose de burlesque et d'extravagant, sur cette figure anomale. Il était riche, maniaque, célibataire, systématique, ardent et effréné dans ses passions, persévérant dans ses études et ses travaux, irritable, susceptible, pétillant de saillies imprévues, misanthrope au fond, et jovial par accès. Une imagination brillante se jouait sur le tissu sombre de sa pensée, comme la clarté d'un

fanal sur les ondes nocturnes. Il ne souriait jamais ; il luttait contre sa gaieté intérieure : et par le plissement de ses sourcils, le pincement de ses lèvres, la contraction de son front, l'éclat de ses yeux, il se composait la physionomie la plus grotesque dont un sculpteur gothique ait jamais enrichi le mascaron placé au-dessus d'une porte. C'était Momus devenu solennel ; c'était Rabelais endoctrinant ses ouailles, et se moquant d'elles tout en les sermonnant. Ses mots les plus spirituels et les plus piquans, étaient prononcés d'un ton de psalmodie et de contrition ; convive admirable, dont la gravité morose vous épouvantait d'abord, et dont les éclairs inattendus faisaient éclater autour de lui une gaieté d'autant plus vive qu'elle était imprévue. Sourire, était un crime dont il ne se serait rendu coupable sous aucun prétexte. Cependant ses lèvres laissaient quelquefois échapper une explosion soudaine, bizarre, qui était immédiatement accompagnée d'un silence profond. Avant la catastrophe, tout est calme ; après elle, tout redevient paisible. Si par hasard vous ne le regardiez pas au moment de ce grand et extraordinaire événement, vous n'eussiez jamais soupçonné un instant après qu'une physionomie si étrange et si mélancolique eût pu être capable d'un éclat de rire. Vous jetiez les yeux autour de vous, et les ramenant vers lui, vous le trouviez plus sombre et moins riant que jamais.

Qui n'a pas connu ses manies ? son amour pour le thé, le silence et le coin du feu ? les étranges soirées que nous passions chez lui, nous regardant fixément les uns les autres, vidant notre tasse sans mot dire, et nous retirant après une heure de cet innocent entretien ? Lorsqu'une de ses nouvelles connaissances parlait trop haut, qui ne l'a vu se lever tout-à-coup, s'écrier d'un ton dolent et comme un enfant gâté : *Je m'en vais !* demander son chapeau, et laisser ses visiteurs maîtres du salon. Toute la bonne société de Lon-

dres devinera le nom de mon ami N... et se souviendra de ses caprices, de ses talens, de son esprit, de sa causticité, de sa laideur.

Un matin, son domestique nègre entra chez moi, au moment où j'allais sortir. L'effroi se peignait sur ses traits, et un bégaiement vague qui se joignait à sa prononciation exotique et africaine m'empêchait de comprendre un seul mot de ce qu'il voulait me dire.

« Oh!... doctar, doctar... venir voir maitra... mal... très-mal... affreux... venir voir maitra!

— Je ne comprends rien à tes paroles. Explique-toi mieux, parle plus lentement et plus clairement, je n'ai pas de tems à perdre.

— Oh! maitra, très-mal... lui très-vilain... tête tourne... lui très-drôle... lui très-souffrant...

— Lui! Lui!... Ton maître?

— Maitra... oui, doctar... lui tourne tête!... (et le noir se frappait le front avec la paume de la main).

— Ah! ah! repris-je en imitant ce signe manuel; je comprends, Nambo; la tête lui tourne.

— Oui, oui, doctar; tête à lui tourne... très-vilain, oh, très-terrible!

— Ah çà! Nambo, quel motif te fait croire que la tête de ton maître a tourné; et où est-il maintenant?

— Maitra, au lit, tout étendu... un peu mieux cependant... mais tête à lui tourne...

— Comment le sais-tu?

— Lui, dire à moi... lui, crier: « Nambo! Nambo! tête à moi était tournée! »

Je commençai à croire que notre pauvre N... était devenu fou: mais ce qui m'étonnait, c'est qu'il eût fait confidence à son nègre que la tête lui tournait. Je continuai mon interrogatoire:

« Il est donc fou, ton maître? dis-je à Nambo, il ne sait plus ce qu'il fait !

— Oh! pas fou... pas fou du tout, doctar! Lui... tête comme ça... tête tourne... »

Le pauvre Nambo avait pris sa tête entre ses deux mains; il la tournait et retournait comme s'il eût voulu la déplacer, faire passer son menton par-dessus ses épaules, et se métamorphoser lui-même en l'un de ces pauvres damnés décrits par le Dante, dont la nuque correspondait à leur poitrine, et les yeux à leur épine dorsale; et qui ne pouvaient regarder personne en face, sans tourner le dos à leur interlocuteur.

Je ne pouvais m'empêcher de rire en admirant l'étrange figure du nègre, et je m'épuisais en efforts inutiles pour essayer de le comprendre. Incapable d'en venir à bout, je le chargeai d'aller avertir son maître que ma première visite serait pour lui. Chemin faisant, je me demandais ce que pouvait signifier le langage muet de Nambo. Le pauvre N..., dont la tête depuis quelque tems était fort dérangée, avait-il perdu son bon sens? Était-ce simplement le torticolis que le nègre, par sa pantomime expressive, voulait m'indiquer? N... était-il réellement malade? Ou n'était-ce qu'une de ces demi-folies, si connues dans le monde, et que l'on appelle caprices, bizarreries, singularités? Je savais combien N... y était sujet; et quoiqu'il ne se fût jamais plaint à moi, de l'hypochondrie proprement dite, j'avais souvent pensé que, de tous mes amis, il était le mieux organisé pour en subir les atteintes. Cependant j'arrive; Nambo traverse les corridors et l'escalier, m'annonce, m'introduit; et me voici près du lit de mon malade.

Rien d'extraordinaire dans la chambre à coucher, dont on avait fermé les volets pour en éloigner une clarté trop vive. Le malade s'était beaucoup agité, comme le prouvait

l'état de désordre où se trouvait son lit. Il avait les bras croisés sur la poitrine, la tête penchée sur l'épaule gauche et enfoncée dans l'oreiller. Sa figure pâle et hâve, son air d'épuisement et de souffrance, me frappèrent vivement : il ne bougea pas, mais fixant sur moi un long regard :

« Docteur, ô mon cher docteur, quelle chose épouvantable! quelle situation horrible! C'est bien hideux, n'est-ce pas?

— Hideux, horrible, épouvantable! Et que voulez-vous dire, au nom du ciel? quelle situation? Que vous est-il arrivé? Êtes-vous malade?

— Je vous le demande!... si je suis malade!... » Il s'arrêta un instant, et reprit : « C'est cependant ce matin à huit heures que j'en ai senti le premier symptôme.

— Si vous parlez par énigme, je ne pourrai, mon cher, ni vous guérir, ni vous comprendre.

— A huit heures, continua le malade sans m'écouter; ah! çà, ne trouvez-vous pas la chose curieuse et l'observation digne de figurer sur vos tablettes? Quel effet ai-je produit sur vous, au moment où vous êtes entré? Aviez-vous envie de vous moquer de moi ou de me plaindre? C'est une question de pure curiosité que je vous adresse?

— Pour moi, je vous demanderai si c'est pour me mystifier que vous m'avez fait venir ici. Je suis très-occupé, mon cher; n'abusez pas de mon tems.

— Vous mystifier! Plaisantez-vous? Quoi! n'avez-vous plus d'yeux? Êtes-vous aveugle ce matin? Vous ne voyez donc pas l'étrange, l'horrible métamorphose que j'ai subie? vous ne le voyez pas!

— Je vois que vos paroles sont celles d'un fou ou d'un fièvreux; voyons, donnez-moi votre pouls.

— Moi, un fou! Sur l'honneur, c'est vous qui l'êtes, ou qui venez ici pour m'insulter.

— Telle n'est pas mon intention.

— Ne voyez-vous pas ma tête?...

— Eh bien, votre tête ?

— Eh bien ! elle n'est plus à sa place ; ma tête a tourné. »

En disant ces mots, N..., dont le ton avait trahi le courroux et dont l'indignation contre moi n'avait fait que s'accroître, me regardait fixement et avec une expression de mécontentement extrême. Je ne pus retenir l'envie de rire qui me dominait.

« Ah! ah! ah!... je n'ai jamais eu de malade plus habile à décrire les vrais symptômes de son mal... La tête vous a tourné ; c'est en vérité ce dont je me suis aperçu depuis que j'ai mis le pied ici.

— Docteur ! pas de mauvaises plaisanteries ! Ce ton est extrêmement déplacé. Je ne souffrirai pas qu'on insulte à mes souffrances ! N'est-ce donc pas assez, continua-t-il en pleurant à chaudes larmes, n'est-ce pas assez de me résigner aux horribles sensations que j'éprouve? »

Je m'assis tranquillement près du chevet de son lit.

« Quel est votre mal, M. N...?»

Sa fureur augmenta ; il se leva sur son séant, et tout bouillant de colère :

« Quel est mon mal? quel est mon mal? Vous me rendrez fou ! Ne le voyez-vous pas? ne voyez-vous pas que mon crâne a changé de place, que ma tête a tourné, que mon menton repose actuellement sur mon dos, que mon sinciput et mon occiput ont échangé leurs positions respectives, que mon front se trouve par-derrière et ma nuque par-devant. Horrible ! horrible ! »

Il cacha sa tête dans ses draps ; je riais aux éclats. Il se releva plus courroucé.

« Docteur, il est tems que nous nous quittions.

— Pourquoi ?

— Vous m'outragez !

— Encore une fois, je ne veux pas vous outrager ni vous déplaire.

— Quoi ! je vous appelle ici pour vous demander vos conseils et vos secours sur l'un des accidens les plus affreux, les plus déplorables dont un homme puisse être victime ; vous voyez mon malheur ; et vous, dont la profession est de soulager les maux de vos semblables, vous les aggravez par vos rires impertinens. Encore une fois, voulez-vous me soigner ? voulez-vous me guérir ? Finirez-vous ces éclats ridicules et qui m'irritent ? Répondez-moi, ou faites-moi le plaisir de quitter ma maison. »

Je reconnus qu'il parlait sérieusement et qu'il était tout prêt à mettre sa menace à exécution. Il était évident qu'une folie momentanée, mais impérieuse, mais insurmontable, le dominait. Au lieu de le contrarier, je résolus d'entrer dans ses idées, et imposant silence à mon émotion, composant ma figure, je changeai de ton et je m'adressai à lui de la manière la plus calme, la plus posée.

« Bien, mon cher N..., je vois maintenant ce dont il s'agit...

— C'est fort heureux !

— Le fait est que, dès mon entrée dans votre chambre à coucher, je me suis aperçu de votre infirmité. Seulement, la chose est si extraordinaire, l'accident est si peu commun, que, connaissant vos fantaisies et vos idées singulières, j'ai cru que vous vouliez plaisanter.

— Plaisanter !

— Et que vous vous amusiez à tourner la tête de cette manière pour me mystifier un peu...

— Hélas ! non ; cela n'est que trop réel.

— Bien réel ; vous en êtes sûr ?

— Si j'en suis sûr !

— Et cet étrange état ne dépend pas exclusivement de votre volonté?

— Parbleu, c'est trop fort; croyez-vous que je veuille me défigurer à jamais, et me mettre au supplice?

— Non, je vois que c'est un phénomène... une anomalie... Le cas est rare... mais enfin on en a vu de pareils; le cauchemar produit quelquefois cet accident.

— Docteur, me prenez-vous pour un enfant? interrompit le pauvre N... Croyez-vous que je me méprenne sur votre intention ironique? Vous vous trompez; et je le répète, vous avez grand tort de me railler ainsi. Épargnez un malheureux. Je suis de sang-froid; ma tête est saine; je raisonne mieux que jamais; je jouis de toutes mes facultés; et je n'en sens que mieux l'horrible nouveauté du fait que je signale à votre attention, en me recommandant à votre bon cœur et à votre savoir. Ce fait n'est que trop réel, trop véritable. Ma tête a tourné, comme j'ai déjà eu la douleur de vous le dire.

— Je m'en aperçois, repris-je d'un ton aussi sentimental qu'il me fut possible. Puisque l'accident incroyable dont vous vous plaignez n'est, comme vous le dites, que trop réel, il nous reste à en détruire les malheureux effets. Il s'agit de remettre chaque chose à sa place, et je n'en désespère pas:

> L'accident est horrible, épouvantable, affreux;
> Mais il n'est pas plus grand que la bonté des dieux (1).

— Toujours de l'ironie, docteur; je vous préviens...

— Allons, mon cher N..., au lieu de vous fâcher contre moi, instruisez votre médecin de la manière dont cette révolution de votre tête s'est opérée. Quels en ont été les

(1) Vers de Shakspeare, imités par Ducis (*Hamlet*).

premiers symptômes ? Ont-ils été douloureux ? Avez-vous senti votre crâne rouler violemment sur le tronc ; ou bien le phénomène a-t-il été lent et progressif ?

— Vous allez tout savoir. Cette nuit ou plutôt ce matin, je rêvais que j'étais aux Barbades : vous n'ignorez pas que j'y possède quelque patrimoine, des plantations, héritage de mon oncle. J'allais visiter (ou du moins je le croyais) une de ces plantations, et je me trouvais environné de mes esclaves nègres, quand une violente bourrasque souffla du nord-est. Arbres, hommes, animaux, le sol même qui me portait, tout fut balayé en un clin-d'œil. Je voulus tourner la tête, pour contempler ce désastre. Alors le vent, redoublant de fureur, me contraignit à la singulière évolution dont vous voyez le résultat. J'essayai de rendre aux membres de mon corps la première régularité de leur position respective ; ce fut en vain. Je me réveillai. Quel fut mon effroi ! Je reconnus que ma tête était placée à rebours ; j'implorai la miséricorde du ciel ; je lui demandai d'écarter de moi ce fléau : mais je ne pus y réussir ; tout demeura dans la même situation. Ah ! docteur ! quelle calamité ! Je suis bien hideux, n'est-ce pas ?

— Sans doute : mais il y a remède à tout... Montrez-moi votre langue... Que je tâte encore votre pouls !... Hé ! mais... un peu de fièvre !... Cela n'est pas étonnant !... »

J'examinai ensuite avec soin, et avec une apparence de gravité qui le trompa, son cou, sa tête, son dos, sa poitrine, et je consacrai à cet examen un espace de tems considérable. Je prolongeai mon opération, afin de garder plus long-tems le silence et de ne pas trahir, par l'émotion de ma voix, la gaieté involontaire à laquelle je ne voulais pas céder.

« Comment une si cruelle dislocation ne m'a-t-elle pas tué ? demanda le malade.

— Cela tient, repris-je, à la souplesse des cartilages.

— Et toutes mes fonctions s'opéreront-elles encore ?

— Comme si de rien n'était.

— Je crains que l'opération nécessaire à mon rétablissement ne soit dangereuse et cruelle. »

Je n'eus pas la force de répondre. Mes lèvres se pressaient pour ne laisser aucun passage au rire ; et je cherchais quelque moyen de guérir en effet une hallucination si bizarre. Je sortis de ma rêverie, et m'écriai comme Archimède :

« Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé !

— Quoi ?

— Le remède que je cherchais ?

— En vérité.

— S'il est un remède capable de réussir, c'est celui auquel je songe. Votre tête reprendra sa place ordinaire, et jouira de ses facultés accoutumées.

— Vous me le promettez ?

— Je réponds du succès, pourvu que vous suiviez mes conseils.

— Ah ! cher docteur, comment vous prouverai-je ma reconnaissance ? Un service si essentiel dépasse toute récompense possible. Cent livres sterling ne me coûteront pas, si vous réussissez à m'arracher à ce fléau qui cause mon désespoir.

— Malgré la certitude presque entière d'une heureuse guérison, je ne voudrais pas vous flatter d'une espérance vaine. Si vous n'exécutiez pas de point en point mes prescriptions, mes tentatives pourraient demeurer sans succès. Afin d'être plus sûrs de notre fait, nous laisserons le remède opérer pendant une journée entière. Vous resterez au lit, les rideaux et les volets hermétiquement fermés ; me le promettez-vous ?

— Certainement. Mais en quoi consiste ce remède ? Dites-le moi.

— Cela est inutile, et ma révélation imprudente pourrait même devenir dangereuse à présent.

— Dois-je m'attendre à une douleur violente ? Je la supporterai ; j'aimerais mieux la mort que mon état actuel.

— Ne craignez rien : de la patience, de la docilité ; tout sera dit.

— Mais enfin, ce remède...

— Je m'engage sur l'honneur à vous instruire complètement, quand vous serez guéri.

— Doit-il opérer intérieurement ou extérieurement?

— De l'une et de l'autre manière : le remède intérieur ne sera que préparatoire ; au remède extérieur est réservée l'efficacité de la guérison. »

Or ce remède (il est bon que le lecteur en soit averti) n'était ni dangereux ni cruel. Trois pilules de farine de froment, par heure ; un cataplasme de mie de pain, appliqué sur le cou, et destiné à amollir les parties environnantes ; quelques gouttes de laudanum pour procurer du repos au malade : voilà mon mode de guérison, la brillante découverte que je fis ce jour-là. Sydenham et ses rivaux n'ont jamais rien inventé de pareil. Vivement pressé de questions, je pris un ton plus solennel encore, je toussai, je m'interrompis ; je dissertai longuement ; et je laissai mon malade dans la persuasion la plus complète, que bientôt il aurait la tête placée comme les autres hommes, et perpendiculaire à sa poitrine. J'espérais que la sensation de moiteur causée par le cataplasme, jointe à mes pilules religieusement avalées de vingt minutes en vingt minutes, produirait sur ce cerveau blessé l'effet que je désirais, et je promis de revenir le lendemain matin. En quittant la

maison de N... je riais aux éclats ; ce spasme long-tems comprimé se faisait passage malgré moi. Tout en marchant je riais. Une dame de mes amies qui me rencontra ne manqua pas de répandre dans ma clientelle le bruit charitable que je me moquais de mes malades, et que leurs souffrances excitaient ma gaieté.

Que les philosophes expliquent, s'ils le peuvent, cette incroyable illusion. Qu'ils nous disent comment un homme peut déraisonner si logiquement, appeler le médecin pour une maladie qu'il n'a pas, résister à l'évidence, au témoignage même de ses sens, et croire que sa tête est à droite, lorsqu'elle se trouve à gauche. Que les physiologistes nous l'apprennent. Mon homme au cou tordu n'avait rien de dérangé dans l'appareil de la vision ; son nerf optique n'était point renversé ; sa santé était du reste florissante et vigoureuse ; l'hypochondrie dont il était attaqué ne se manifestait que d'une seule manière, ne se révélait que par cet étrange non-sens.

Le lendemain, sur les onze heures, j'étais chez N... Je rencontrai d'abord le nègre Nambo. Ses gros yeux blancs étincelaient de gaieté sur sa face noire ; les muscles de son visage étaient tendus ; je vis que le pauvre malade exerçait sur tous ceux qui l'entouraient la même influence, et que le nègre n'y pouvait pas résister.

« Ah ! ah ! ah ! s'écriait Nambo, essayant de rire tout bas, et incapable de se vaincre entièrement ; maîtra !..... sens dessus dessous... Tête à droite, habits à gauche.... Drôle, drôle, drôle ! »

Il tournait et retournait les pans de son habit, le boutonnait avec violence et ne parvenait point à me faire comprendre ce qu'il voulait dire. J'entrai chez N... et le plus comique des spectacles me mit au courant de ce qui s'était passé.

On avait servi le déjeûner sur une table placée devant le

feu. L'un des amis de N..., jurisconsulte distingué, était assis à cette table, et se trouvait en face de la porte d'entrée. L'hypochondriaque tournait le dos à la même porte. Au lieu de se vêtir à l'ordinaire, il avait inventé pour son usage une mode incommode, tout-à-fait en harmonie avec l'état de sa tête, retournée, comme on sait, par l'ouragan de la Jamaïque. Pantalon, gilet, bas, habit, jusqu'à sa cravate, tout se trouvait à contre-sens; les boutons de devant se croisaient sur son dos, et le nœud de la cravate, artistement formé, déployait son élégante blancheur sur la nuque du patient. Des deux côtés, la métamorphose était admirable et le travestissement sublime. Il fallait voir les quatre boutons et les pans de derrière du frac se développer et briller par devant; le pantalon mis à l'envers bouffer sur ses genoux, la chemise étaler son jabot sur l'épine dorsale de N... et le col s'élever sous ses oreilles. Voilà ce que Nambo avait été obligé d'accomplir, et le beau costume sous lequel notre ami se présentait à mes regards.

Celui qu'il avait invité à déjeûner avait les yeux fixés sur la grille du foyer; il n'osait regarder le malade, et le soin qu'il prenait de conserver son sérieux le gonflait, pour ainsi dire. Je m'approchai gravement et en silence; les deux amis se levèrent pour m'accueillir : la profonde tristesse de N..., la caricature qu'il m'offrait, le double effort que nous faisions pour conserver notre solennité, composaient une scène que je n'oublierai pas. On sait combien le rire est contagieux; j'étouffais; un léger bruit, une espèce de soupir que m'arracha une contrainte trop violente et trop longue fut le signal d'une double explosion qui choqua singulièrement le malheureux objet de notre gaieté, irrésistible et véhémente. En vain, je mordais ma lèvre inférieure et me rappelais à moi-même la nécessité de me modérer; les longs éclats de rire du convive pro-

voquaient les miens, la figure de N... était toujours là, et ce duo burlesque dura plus de trois minutes. N... se leva furieux.

« Que signifie, messieurs, s'écria-t-il, une conduite si extraordinaire? »

Perdu dans les convulsions d'un rire inextinguible, je ne répondis rien et me contentai de lui montrer du doigt l'étrange habillement qu'il portait. Cette apologie fut loin de le satisfaire. Il entra dans une incroyable rage, et frappant du pied la terre, sonna furieusement. Nambo entra. Les imprécations dont N... nous couvrait continuaient avec notre gaieté. « Nambo, reconduisez ces messieurs, reconduisez-les jusqu'à la porte; n'attendez pas que je les chasse de ma maison... »

Le nègre se mit à rire plus fort que nous; N... l'aurait battu, si la disposition incommode de ses habits n'eût arrêté ses mouvemens. Enfin, nous nous assîmes; les plus bouillantes émotions se calment en s'épuisant par leur excès. Tout mon corps tremblait; mes nerfs ébranlés, par les secousses que leur avaient imprimées ces spasmes violens, frémissaient encore. Une étrange conversation commença.

« Vous êtes d'habiles gens, vous autres docteurs! s'écria N... avec l'accent du mécontentement le plus vif.

— De quoi vous plaignez-vous, mon cher N...?

— De votre maudit cataplasme, de vos pilules de farine, charlatanisme ridicule, qui ne m'a fait aucun bien. J'avais envie de forcer mon nègre à l'avaler; le scélérat mourait de rire en le plaçant. La médecine est une farce; les médecins sont des faiseurs de dupes; et moi je suis un sot de me fier à eux. »

Alors il retomba dans une profonde mélancolie.

« Comment vais-je faire? s'écria-t-il tout-à-coup. Je constitue un problème curieux et triste de physiologie

et de pathologie. Ma tête se trouvant, ainsi que vous le voyez, placée à rebours, sans cesse les apparences me tromperont ; ma volonté luttera contre mes actions : quand je voudrai avancer, je reculerai. Plus de perspective pour votre malheureux ami. Mon existence ne sera plus qu'une rétrospection éternelle. Si ma tête veut que je marche en avant, mes pieds me porteront en arrière ; double mouvement qui se neutralisera lui-même par sa contrariété, et me réduira nécessairement à cet état de circonvolution qui fait le supplice des canards et des dindons, quand les malheureux ont perdu l'une de leurs ailes. Sensations, perceptions, tout se trouvera donc brouillé, interverti, confondu. Où en suis-je ? que vais-je devenir? L'apôtre saint Paul a parlé de moi quand il a dit : « Je vois la loi de mes membres entrer en combat avec la loi de mon esprit. »

— Votre érudition ne souffre pas de votre infirmité, repris-je en riant.

— Mais comment, continua-t-il, comment mes fonctions ordinaires pourront-elles s'accomplir? comment les organes cérébraux et les organes digestifs s'accommoderont-ils de cette perversion bizarre de toutes mes facultés? Suis-je donc un paradoxe incarné, un mensonge vivant, un monstre qu'après ma mort on plongera dans l'alcohol, pour l'offrir à la curiosité des badauds? »

Je ne pouvais trop m'étonner de voir tant d'esprit associé à tant de folie, et un homme si profondément aveuglé déduire des conséquences si précises d'une absurdité évidente. Je plaçai l'un de mes doigts sur son nez, ma main sur son ventre, et, le contraignant à rester debout, je lui dis :

« Mes deux mains sont-elles perpendiculaires l'une à l'autre?

— Oui.

— L'une n'est-elle pas appuyée sur votre abdomen, et l'autre sur le bout de votre nez?

— Oui.

— Eh bien, votre nez étant au milieu de votre visage, n'est-il pas clair?...

— Laissez-moi! ne me fatiguez plus. Voici une heure que vous me forcez de tenir la tête tournée sur mon épaule, seulement pour vous moquer de moi. Pourquoi vous obstiner à me railler ainsi? c'est trop de cruauté. »

Il tomba sur son fauteuil comme un homme que de longs efforts ont épuisé : ses yeux se fixèrent sur le foyer, puis il éclata de rire. Je crus qu'il reprenait l'usage de ses sens.

« De quoi riez-vous?

— D'une idée. Si je commettais quelque crime pendable, comment ferait-on pour me pendre? Le beau spectacle! comme la canaille rirait! Le bourreau n'aurait pas le courage d'exécuter ses fonctions. Supposez encore que l'on voulût m'administrer la flagellation; la surintendance des opérations me serait facile... Eh! qu'en dites-vous? Je pense aussi à la drôle de figure que je ferais à cheval; et si je m'avisais d'être amoureux, si l'heure du berger sonnait pour moi...

— Allons, ne vous arrêtez pas là-dessus; ne fixez pas vos regards sur le mauvais côté des choses!

— Il le faut bien; le mauvais côté est le seul que je puisse regarder. »

Il ne put s'empêcher de rire avec nous; puis, comme il avait besoin de son mouchoir, il exécuta machinalement ce mouvement de la main droite, habituée à se diriger dans cette opération vers la poche de derrière. Cela l'étonna. Il chercha le mouchoir dans la poche qui le contenait et qui reposait sur sa cuisse.

« L'habitude est si forte! s'écria-t-il; mais j'en viendrai à bout : oh! je saurai me vaincre; il le faudra. »

Je me levai; il me suivit, me tendit la main, et tout embarrassé qu'il fût dans ses habits si étrangement disposés, il m'accompagna jusqu'à la porte.

« Voilà qui est bien, lui dis-je; pour un homme qui marche à reculons, vous avez une admirable facilité de mouvemens, n'est-il pas vrai? »

Il réfléchit un instant, et répondit d'un air triste :

« Ce n'est pas sans peine que je me plie à ces nouvelles habitudes; vous ne savez pas quels sont mes efforts; mais il faut bien se résigner. »

Je le quittai. Cette folie dura un mois entier. Tous mes raisonnemens, tous mes remèdes furent inutiles. Je lui prodiguai les bains, les fumigations, les douches; rien ne réussit. Enfin le hasard fit tomber entre mes mains un vieux livre de médecine, dont l'auteur rapportait une cure opérée par lui sur un malade non moins bizarre que mon ami N... Ce malade était un roi qui croyait que son nez, colossalement grandi, était devenu plus gros que son corps tout entier. La guérison avait été due à une commotion violente. Je résolus d'enchérir sur le vieux médecin, et de soumettre mon patient à un choc électrique. Je combattis ses argumens, je levai ses scrupules, je lui persuadai que, pour replacer sa tête sur ses épaules, dans une position commode et naturelle, la machine électrique était le seul remède praticable. Il se rendit à mes raisons, aussi extravagantes que l'était sa folie. Nous prîmes jour pour l'opération.

Figurez-vous le salon de ce pauvre N..., éclairé par deux bougies qui répandaient une faible lueur autour d'elles; Nambo le nègre, déjà terrifié par ces préparatifs, nous aidant à tout mettre en ordre; un chirurgien de mes amis

occupé avec moi à charger la machine ; et le malade étendu dans sa chaise longue, jetant un coup d'œil effrayé sur la roue de cristal et ses accessoires. Nous parvînmes, non sans peine, à lui attacher les bras et à lui bander les yeux : précautions nécessaires, lui disions-nous, pour l'empêcher de se remuer involontairement et pour assurer l'efficacité de la commotion. Nambo, qui nous voyait sourire, commença à perdre sa gravité. Il eût gâté nos affaires : nous le mîmes à la porte.

Voici la machine chargée : elle étincelle, elle bruit, elle éclate ; N..., frappé du coup, s'élance, et je n'ai pas le tems de donner à son cou le mouvement violent qui devait guérir son imagination blessée. Cependant il se tâte, il se replace.

« Quelque chose s'est détaché, s'écrie-t-il ; cela va mieux.

— Du courage, et ne bougez pas ! »

Nous rechargeons la machine, et nous attachons plus solidement les bras du patient. Le conducteur est appliqué à la partie malade, ou à celle que N... croit malade. L'étincelle part ; mon aide frappe assez violemment l'occiput de N... : je saisis ce moment pour faire tourner sa tête sur ses épaules, de manière à lui causer une sensation douloureuse sans le blesser.

« Ah ! nous écriâmes-nous à la fois.

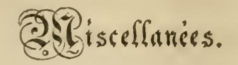
— Est-ce fini ? balbutia N....

— Oui, la métamorphose est complète.

— Dieu soit loué ! Que je me regarde ! vite un miroir ! Ah ! mes amis ! quel service ! quel bonheur ! »

Il se mit au lit, y resta deux jours, et fut guéri.

(*Blackwood's Magazine.*)



LA MORT DE SCHENCK.

SCÈNE DE L'AN 1599.

(Extraite des chroniques de Flandre.)

On accuse les Belges de turbulence ; ils ont toujours été opprimés : tout leur crime, c'est de s'être soulevés contre leurs tyrans. Ouvrez leurs annales : le pillage, les exactions, les massacres, les échafauds que dressent les despotes, en ensanglantent toutes les pages. Leur situation les voue au joug de l'étranger; la fatalité de leur sol, de leurs frontières, de leur voisinage les livre à ce fléau, les frappe d'impuissance et les oblige à demander secours à leurs voisins; remède qui les expose constamment aux mêmes maux dont ils veulent toujours se délivrer. Il faut lire l'histoire de Flandre pour y apprendre ce que le défaut d'indépendance et de nationalité peut répandre de calamités sur un pays. Il faut voir la Belgique, au commencement du dix-septième siècle, en proie aux Hollandais et aux Espagnols, toutes ses villes à feu et à sang, l'anarchie partout, les brigands dévorant la richesse publique, des bandes de partisans ravageant le territoire, les citoyens sous des bannières ennemies, le commerce détruit, les cadavres couvrant les plaines ou entraînés par le flot des rivières. Comparez à la situation actuelle de ce pays sa situation sous le duc d'Albe et le prince Maurice; la Belgique est encore aujour-

d'hui ce qu'elle était alors. Les mêmes causes enfantent les mêmes résultats.

D'ailleurs ces chroniques flamandes, que peu de personnes consultent, abondent en scènes dont un poète ou un peintre tirerait facilement parti : l'incertitude des événemens, leur conflit, leur variété, jettent une nuance de roman et de drame sur ces annales. Un épisode que nous allons en extraire, et dont tous les chroniqueurs attestent la vérité, donnera quelque idée de cet intérêt dont l'histoire de la Belgique est remplie.

Schenck, soldat de fortune, chef d'aventuriers dont la rapacité égalait la bravoure, avait vendu ses services au prince Maurice, allié des insurgés. L'archiduc Albert était maître de la plupart des villes de Flandre : malgré le courage des citoyens et les efforts des Hollandais, l'avantage restait presque toujours aux Espagnols. Nimègue leur appartenait. Maurice, vers le milieu de l'année 1599, chargea Schenck d'aller attaquer et prendre d'assaut cette ville : la ruse, l'audace, qui caractérisaient ce chef de partisans, se déployèrent dans cette circonstance avec une énergie et une puissance qui eussent mérité peut-être un meilleur sort.

Le jour où cet assaut devait avoir lieu, on vit flotter sur la rivière, et se diriger vers Nimègue, dont les clochers dessinaient leurs aiguilles à travers le brouillard et la demi-obscurité du matin, une file de bateaux que recouvraient des toiles en forme de tentes. Personne ne s'étonnait de ce spectacle : c'était jour de foire à Nimègue, et l'on devait croire que ces barques portaient les vivres et les bestiaux que les paysans emmenaient au marché. Cependant il y avait dans cette procession une régularité qui devait surprendre ; c'était une espèce de flotte dont la symétrie et l'ordonnance contrastaient avec la confusion et

le désordre des nacelles, des chaloupes, des bateaux plats qui la suivaient, et que conduisaient des gens de la campagne, assis sur leurs paniers, escortés de leurs enfans. Ces *boors* (tel est le nom que l'on donne aux paysans) passaient à côté de la flotte, sans y faire attention ; ils ne se doutaient pas qu'elle portait, dans son sein, comme le cheval de Sinon, le meurtre, le carnage, toutes les horreurs de la guerre.

Schenck, le partisan, avait chargé ces embarcations de soldats, et caché sous une espèce de rideau sa compagnie d'hommes d'armes. A peine la flotte fut-elle arrivée près des remparts, du côté de l'est, on la vit se ranger en bataille sous la colline qui domine cette partie de la ville. Un signal est donné, toutes les voiles se soulèvent, toutes les barques paraissent à nu ; une forêt de lances, d'épées, un rempart de cuirasses étincellent au soleil. Les barques se dirigèrent vers un endroit où la plage s'abaisse insensiblement jusqu'au faubourg de la ville. Là, elles s'arrêtèrent de nouveau; leur file se serra ; un cri de triomphe s'élança de tous les bateaux ; le chef, la rapière à la main et le bouclier au bras, sauta sur le rivage, et en moins d'une minute, trois cents guerriers marchèrent sur ses pas. Devant eux s'enfuirent les habitans du faubourg; personne ne s'attendait à une telle entreprise; et Schenck l'avait concertée avec tant d'adresse, exécutée avec tant de promptitude, que le succès fut près de la suivre. On ne voyait dans les rues tortueuses du faubourg que des groupes de femmes et d'enfans qui fuyaient en poussant des cris. Les sentinelles, auxquelles était confiée la garde du rivage, prises au dépourvu, tombèrent victimes de leur négligence. Si Schenck eût attaqué la ville pendant la nuit, il eût trouvé tout le monde à son poste : mais venir ainsi à la face du soleil, avec une poignée d'hommes, braver une garnison et surprendre une ville forti-

fiée, c'était le comble de l'audace, c'était une témérité impossible à prévoir.

Depuis long-tems il avait médité ce projet. C'était à la prise de Nimègue qu'il rêvait dans les intervalles de repos que lui laissait une vie de troubles et de combats; soit que, renfermé dans sa forteresse, il bravât les efforts de l'archiduc; soit que, galopant à travers les plaines, il mît en défaut la poursuite des Espagnols; soit qu'il portât le ravage au sein du territoire des ennemis. Il avait promis cette conquête à Maurice. Il résolut de l'accomplir ou de sacrifier sa vie.

« Schenck! Schenck! Schenck! » Ce mot de terreur, répété par les échos des tours et des murailles, courait autour de la ville, de bastion en bastion. Les soldats, placés aux avant-postes, frappés d'épouvante, jetèrent leurs armes à l'approche de la troupe de Schenck, et se réfugièrent dans la cité. Là, soldats et citoyens se mêlèrent et s'entrechoquèrent sans prendre aucun parti; ce fut une confusion sans égale. On savait quel était Schenck. L'orgueil, l'avidité, la soif de la vengeance dévoraient son cœur : Nimègue n'allait être qu'un monceau de ruines. Déjà il touchait du pied le pont-levis, déjà il entrait dans la ville, suivi de ses soldats, quand un obstacle l'arrêta.

Un bourgeois qui avait endossé une cuirasse, et dont la tête, dépouillée d'oreilles, offrait un spectacle que l'on ne contemplait pas sans dégoût ni sans horreur, se trouvait près de la porte, dans l'intérieur de la ville, lorsque Schenck était sur le point de traverser le pont-levis. On lisait sur la figure du bourgeois je ne sais quel besoin de vengeance non satisfaite : sa taille de géant, sa longue barbe, la mutilation de sa tête, l'atrocité de son sourire, faisaient de lui un objet d'épouvante. Il s'élança vers la chaîne qui servait à mouvoir le pont, s'y accrocha, y resta suspendu, et, par

la pesanteur de son corps, força le pont de rouler sur ses gonds de fer et de se refermer en criant. Schenck, rejeté violemment sur ses camarades, alla tomber à quelque distance. Autrefois il avait abattu de son sabre les deux oreilles de Louis Drankaert, et ce dernier avait reconnu son bourreau. Les malédictions volaient dans l'air; les soldats de Schenck frappaient en vain de leurs balles de pistolet l'obstacle qui s'élevait devant eux : un large fossé les séparait de la ville. Déjà le bourgeois Drankaert avait assuré les chaînes du pont-levis, déjà il avait fait retentir la cloche d'alarme, et il éclatait de rire en entendant les hurlemens de rage poussés par les assaillans dont l'espérance était déçue. Bientôt il vit à ses pieds une mèche fumante, que le lâche soldat, placé près de la porte, avait jetée avant de fuir. Il la saisit, l'approche de la lumière du canon le plus voisin, et vomit sur la troupe de Schenck une grêle de mitraille.

Ainsi, pour faire avorter l'entreprise la mieux conçue et la plus téméraire, il suffit d'un seul homme. Drankaert, courant d'une pièce à l'autre, et pointant lui-même les canons qu'il allait faire partir, écrasa les soldats de Schenck, qui s'épuisaient en efforts pour escalader la muraille et combler le fossé : leur bataillon était décimé; leurs morts et leurs blessés couvraient la terre. Les citoyens et la garnison, rassurés enfin, se réunirent, accoururent, organisèrent une sortie, et tout espoir fut perdu pour Schenck.

Alors les assaillans, pris en flanc et obligés de se réfugier dans quelques maisons du faubourg, les transformèrent en citadelles où ils se défendirent courageusement. Les cloches sonnaient; les cris des femmes se mêlaient au bruit de l'artillerie, au froissement des armures, au cliquetis des épées. Les prêtres parcouraient la ville, et tenant d'une main le saint-sacrement, d'une autre le glaive, excitaient le peuple à la vengeance. « Vengeance sur

Schenck ! vengeance ! » On n'entendait que ces mots, qui, prononcés par des milliers de voix, dominaient le tumulte et l'augmentaient. On mit le feu aux maisons où les assiégeans s'obstinaient à rester. Alors il fallut bien battre en retraite, et l'aventurier, que rien n'étonnait, que rien n'effrayait, que rien ne domptait, donna le signal : le peu de soldats qui lui restaient regagnèrent lentement le fleuve qui seul pouvait les soustraire aux périls du rivage. Assaillis de tous côtés, combattant sans cesse, accablés par le nombre, ils ne cédèrent pas un pouce de terrain sans le joncher des corps de leurs victimes. Les femmes précipitaient sur eux, du haut des maisons et des fenêtres ouvertes, les meubles et les ustensiles de ménage. A peine un des soldats tombait-il, on le massacrait sur la place. Cependant une cinquantaine d'hommes, débris de ces trois cents braves, arrivèrent jusqu'au bord de l'eau, et se jetant dans leurs barques, firent voler la rame avec cette violence d'énergie qu'inspire le besoin de la conservation personnelle, avec cette puissance d'égoïsme que donne l'aspect de la mort.

Louis Drankaert, armé d'une hache et couvert du sang des ennemis, les poursuivait avec rage. Il s'était attaché aux pas de Schenck, sans pouvoir le blesser ; cet homme semblait de bronze. Les balles sifflaient autour de lui ; les épées frappaient sa cuirasse ; rien ne l'atteignait. Le premier, il avait mis pied à terre, il fut le dernier à se rembarquer. Déjà il touchait le rivage et allait s'élancer dans la nacelle. Drankaert, seul auteur de la défaite éprouvée par les aventuriers, accablait Schenck des coups de sa hache ; mais le courage de ce dernier résistait à tout : l'arme, qui s'émoussait, ne pouvait pénétrer jusqu'à l'ennemi. Ce dernier contemplait Drankaert d'un air de mépris, et le perçant des coups redoublés de sa dague, faisait couler les flots de son sang.

Schenck tente un dernier effort, se précipite dans la barque ; on le voit, debout sur le bord de l'esquif, menaçant son adversaire et bravant l'acharnement de Drankaert. Les rameurs entraînent le bateau loin de la rive.

Mais l'homme aux oreilles coupées, le sauveur de Nimègue, l'adversaire de Schenck, s'élance à son tour, les mains étendues vers son ennemi et son bourreau. Ses bras nerveux enlacent Schenck ; et cette étreinte, dirigée par la vengeance, est sûre, fatale, prompte comme celle de la mort. La nacelle, ébranlée par ce mouvement, chavire ; tous les hommes qu'elle porte, submergés, s'enfoncent à jamais dans les eaux profondes du fleuve. Drankaert, dégouttant de sang, et Schenck, entraîné par lui, chancellent, tombent, plongent, surnagent, toujours unis dans cet embrassement qui les voue au trépas, toujours combattant au milieu des flots qui vont les engloutir. On voyait la hache du bourgeois et la dague du chef se débattre encore et continuer la lutte dans cette agonie des deux adversaires. C'était un spectacle épouvantable. Drankaert, expirant, maudissait encore le barbare qui l'avait mutilé ; l'eau qui l'étouffait ne l'empêchait pas de rire encore en mourant et de soulever sa hache sanglante : Schenck était mort, et Drankaert n'abandonnait pas le cadavre.

« Voilà ma dette payée... murmurait-il encore... Reconnais Louis Drankaert et ses deux oreilles tranchées auprès de Maëstricht... Bourreau ! Monstre infâme !... A la mort ! à la mort ! En enfer !... je te l'ai promis... je te l'ai juré... Ah ! ah ! ah !... Schenck, me reconnais-tu ? »

Sa voix s'affaiblit ; ses muscles se détendirent ; son dernier souffle fit bouillonner l'eau qui l'engouffrait. Il ne quitta pas sa victime ; et dans cette double étreinte de haine et de mort, les ennemis descendirent ensemble.

(*Polar Star.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Montagne brûlante dans l'Australie, appelée Mont Wingen, sur les rives du Hunter. — Les détails qui ont déjà été donnés sur cette montagne la représentent comme un volcan régulier ayant un cratère bien dessiné ; mais c'est une erreur que M. Witton de Paramatta a cherché à détruire dans la description des phénomènes curieux qu'offre cette montagne, et qu'il a publiée dans la *Gazette de Sidney* : « Il n'y a, dit-il, ni bouche ni cratère ; et quelques recherches que l'on fasse, on ne peut trouver d'ouverture entre les pics qui s'élèvent de cette montagne.

» Le feu avait envahi dans ces derniers tems la partie inférieure de l'élévation située au nord et la moins haute ; maintenant il se dirige vers l'éminence opposée qui est au sud. Comme le feu a occupé pendant quelque tems l'espace qui sépare les deux pics, M. Mackie a cru pouvoir donner le nom de cratère à ce point : il est certain que le roc présente des ouvertures de largeur et de profondeur diverses dans les lieux qui ont été abandonnés par le feu. J'ai examiné avec soin la plus large de ces excavations : le rocher, masse solide de grès, présentait une fente de près de deux pieds de largeur qui paraissait provenir de la chute d'une partie de son sommet dans une cavité profonde ; ma vue ne put pas y pénétrer à plus de 15 pieds.

Les parois du rocher étaient d'un rouge blanchâtre comme celles d'un four à chaux, tandis qu'il s'élevait du fond des vapeurs sulfureuses et aqueuses absolument semblables à celles qui s'échappent du cratère de l'Etna. Je m'avançai sur la portion de rocher qui entourait cette ouverture, et j'y jetai quelques pierres. Le bruit de leur chute ne semblait arriver à moi qu'après avoir traversé un vaste abîme au-dessous de mes pieds. La surface de la montagne sur laquelle le feu exerce maintenant ses ravages peut être d'environ un demi-acre; et elle présente sur plusieurs points diverses fentes de largeur différente, d'où sortent constamment des colonnes de vapeurs sulfureuses. Leurs parois sont recouvertes de beaux cristaux de soufre efflorescent, dont la couleur varie depuis le rouge orangé le plus foncé, produit par des substances ferrugineuses, jusqu'au jaune paille le plus léger où l'alun prédomine. Le terrain qui entoure ces ouvertures était trop brûlant pour qu'il me fût possible d'y rester long-tems; d'ailleurs les vapeurs qui s'en exhalaient irritaient trop fortement les poumons. Je remarquai sur les bords de plusieurs de ces ouvertures une substance goudroneuse et brillante ; mais je ne pus y découvrir aucune espèce de lave ni de charbon. Il y a, à moitié chemin du sommet de la montagne, sur la pente sud, une source d'eau excellente que j'engage tous les voyageurs qui visiteront ces régions à ne point dédaigner, car elle offre une boisson agréable à ceux qui ont respiré les vapeurs suffocantes de ces feux souterrains. La hauteur au-dessus de la mer de la partie du mont Wingen qui est maintenant en feu peut être évaluée d'après les calculs faits par M. Canningham, pour les élévations des environs de Liverpool, à environ 1500 pieds. Je suis persuadé que le commencement de la combustion de cette montagne doit remonter à une époque reculée ; et rien n'annonce

qu'elle doive s'arrêter de long-tems. Les matières combustibles qui se trouvent au-dessous des couches rocheuses ayant pris feu à diverses époques et sur différens points, soit par l'électricité, soit par quelque cause inconnue, et exerçant une grande force de pression par l'expansion du calorique et de la vapeur, ont pu déterminer ainsi de vastes ouvertures dans les masses de grès ou sur une partie de la montagne, qui offre exactement les mêmes apparences que celles qui sont aujourd'hui en feu. On remarque maintenant de gros arbres d'un grand âge et qui n'ont pu y croître que depuis que le feu est éteint : car ceux qui se trouvaient sur le terrain occupé en ce moment par les flammes, sont complètement détruits ou gisent encore sur la terre à moitié consumés.

» Je suis monté sur le point le plus élevé de la montagne, beaucoup au-dessus de l'espace qui présente actuellement cette scène de désolation. Là j'ai vu une étendue d'environ cent acres qui a évidemment subi l'action du feu, et dont les pierres offrent sur beaucoup de points des traces de vitrification ; et cependant quelques-uns des arbres qu'on y voit en assez grande quantité sont évidemment très-vieux. M. Mackie dit dans sa description qu'à un mille et demi au-dessous on ne trouvait aucune apparence de végétation. A l'époque de mon voyage on voyait des arbres et du gazon sur tous les points de la montagne qui n'étaient pas alors occupés par les flammes. J'ai comparé les phénomènes que m'a offerts cette montagne avec les descriptions des volcans et des feux souterrains des différentes parties du globe ; mais je n'ai pu découvrir aucune similitude entre eux. On peut considérer la montagne brûlante de l'Australie comme unique dans son genre : c'est un exemple de plus du peu d'attention que la nature semble avoir eue

dans cette contrée pour les lois auxquelles les philosophes de l'ancien monde avaient cru pouvoir la soumettre.

» Les personnes qui penseraient que le charbon de terre est l'une des substances alimentaires du feu qui dévore le Wingen, apprendront avec intérêt que j'ai trouvé des fragmens de ce minéral à environ sept milles de la montagne. Les pays voisins en renferment de grandes quantités; on en a trouvé à Saint-Hiliars, à Merton, sur le Taybrook, le Fatbrook, et sur les rives du lac Macquarie.

» Les tremblemens de terre sont, comme on le sait, très-fréquens dans les contrées volcaniques : si nous consultons l'Almanach du dernier éditeur de la *Gazette de Sidney*, nous verrons que l'on en a éprouvé plusieurs en Australie depuis le premier établissement de la colonie, surtout dans les années 1788, 1800, 1804 et 1806. Le 30 octobre de l'année dernière, le ciel était chargé, l'atmosphère brûlante : on entendit un grand bruit semblable à une forte détonnation à Paramatta, à East-Creek, à Prosput et à Sidney, dans la direction du nord au sud. On entendit aussi une détonnation semblable en 1828, à Paramatta; et je tiens de témoins dignes de foi qu'un bruit effrayant, semblable à l'explosion subite d'une mine dans le voisinage, et dans la direction de la montagne brûlante, fut entendu quelque tems avant sa découverte, en 1828. »

De l'irritabilité des étamines de l'épine-vinette. — Les phénomènes curieux d'irritabilité que présentent les étamines de l'épine-vinette avaient déjà occupé un grand nombre de savans botanistes parmi lesquels on doit surtout remarquer Linnée, Smith, Humboldt et Ritter. M. Gæppert de Breslau ne s'est pas contenté de répéter les expériences de ces observateurs; il en a fait un grand

nombre d'autres qu'il a distribuées en trois séries dans le but de déterminer l'influence des divers poisons et de plusieurs autres substances sur cette irritabilité.

Dans ses premières expériences, il plaça des grappes de fleurs de l'épine-vinette dans différentes substances, et observa les effets suivans :

L'acide prussique et les autres acides concentrés, les eaux aromatiques, l'alcohol et les éthers détruisent plus ou moins rapidement cette propriété. Les sels métalliques produisent le même effet, tandis que ces fleurs plongées dans des infusions concentrées de poisons narcotiques, tels que la noix vomique, l'opium, etc., n'éprouvent aucune altération. Ce dernier fait est complètement d'accord avec ce que M. Gæppert avait déjà observé de l'innocuité des narcotiques sur la végétation.

Dans la seconde série d'expériences M. Gæppert mit en contact direct les étamines seulement avec les substances dont il voulait étudier l'influence. Il remarqua alors que l'eau pure n'a aucun effet sur l'irritabilité des étamines, et que les infusions narcotiques ne produisent pas d'effet nuisible pourvu qu'elles soient dépourvues des principes extractifs. Le phosphore dissous dans l'huile d'amande fut également sans influence. Une goutte d'acide prussique déposée sur la fleur détermina en dix secondes un mouvement de contraction des étamines vers le pistil. Quelques heures après, l'action chimique de l'acide commença à se manifester sur la plante par la destruction plus ou moins complète de ses parties. Le même phénomène se reproduisit sous l'influence de l'alcohol, des éthers, des huiles essentielles, des eaux aromatiques, de quelques acides concentrés, etc. Aucune de ces substances, cependant, n'agit avec autant de rapidité sur les étamines que l'acide prussique. Aussitôt après cette dernière contraction ces organes

perdent toute espèce d'irritabilité, et ils ne tardent pas à se décomposer comme tout le reste de la plante.

Enfin M. Gæppert a exposé des fleurs d'épine-vinette à la vapeur de plusieurs substances volatiles. Sous cette forme comme sous celle d'infusions les principes narcotiques n'ont eu aucun effet. Les vapeurs d'acide hydrocyanique, celles de mercure métallique, et des substances volatiles indiquées dans les expériences précédentes ont déterminé rapidement la cessation des phénomènes d'irritabilité, et à la fin la destruction du tissu végétal.

Le vaisseau de ligne portugais (the portuguese man of even). — Cet insecte curieux, jusqu'ici peu connu des naturalistes, quoiqu'il ne soit point étrange à la plupart de ceux qui naviguent entre les tropiques, a spécialement fixé l'attention du docteur Tilesius qui a accompagné M. de Krusenstern dans son voyage autour du monde. Cet animal, remarquable par sa beauté et la bizarrerie de son organisation, a déjà bien des fois été dessiné, décrit, et nommé par divers auteurs ; ces auteurs différaient au reste non-seulement sur les noms qu'ils lui donnaient, mais même sur sa nature et les caractères spéciaux qu'ils lui accordaient. Suivant quelques-uns, c'était un polype ; selon d'autres, c'était un mollusque ; d'autres enfin le considéraient comme un zoophyte. Les naturalistes qui ont suivi Linnée lui ont donné le nom de *physilis*. Au milieu de tous les travaux si merveilleux de la nature, de tous ces êtres si admirablement disposés dans toutes leurs parties pour les fonctions qu'ils sont chargés de remplir, et qui, malgré une complexité souvent apparente, finissent toujours, après des recherches convenables, par se trouver en rapport avec la place qu'ils occupent dans l'échelle de l'organisation, on ne sera point accusé d'exagération en

plaçant ce petit être animé parmi les phénomènes les plus curieux. Un ver long seulement de un à neuf pouces, et qui ne se trouve que sous certaines latitudes, a en apparence toute la science et toutes les connaissances d'un navigateur expérimenté, et représente lui-même un petit vaisseau. Ses évolutions varient selon les vents. Il élève et abaisse sa queue qui est pourvue d'organes élévateurs et dépresseurs. Lorsqu'il est rempli d'air, il est si léger qu'il nage à la surface de l'alcohol; et est cependant organisé de manière à trouver en lui-même le lest dont il peut avoir besoin. Lorsque les grands vents pourraient mettre son existence en danger, il descend au fond de la mer et cesse alors de se montrer à sa surface. De la face inférieure de son corps pendent des tubes qui s'étendent à vingt pieds de distance, et qui sont si élastiques et si délicats qu'ils se contournent en spirale et forment une espèce de vis, servant en même tems d'ancres, d'armes défensives et offensives, de tubes pneumatiques, et enfin d'organes du toucher. L'insecte lui-même a les couleurs de l'arc-en-ciel; sa crête, qui fait la fonction d'une voile, est semée de veines bleues et rouges, garnie d'un bord rose, et se gonfle sous l'influence du vent ou au bon plaisir de l'animal. Les fibres contiennent une matière visqueuse qui a la propriété de piquer comme des orties, et de déterminer la formation de pustules. Cette matière agit si fortement que les vases dans lesquels on en a gardé pendant quelque tems doivent être lavés avec beaucoup de soin avant que l'on puisse s'en servir. Ces fibres peuvent être coupées sans les priver, ainsi que le reste de l'insecte, du principe de vie, et la séparation s'effectue spontanément toutes les fois que la matière glutineuse se trouve en contact avec une surface dure comme celle d'un globe de verre. Cet insecte a cependant de dangereux ennemis dans les petits dauphins et les

méduses contre lesquels sa science nautique et son poison restent sans efficacité.

Commerce.

Commerce et navigation de la Grande-Bretagne. — Le commerce de la Grande-Bretagne est si immense qu'on ne saurait donner trop de détails sur les moyens qui servent à l'exécution de ses entreprises ; aussi nous ne voyons rien de mieux, pour en faire concevoir une juste idée, que de présenter dans un seul tableau la liste de tous les ports du Royaume-Uni, avec l'indication des navires qui appartiennent à chacun d'eux et le tonnage que ceux-ci peuvent transporter. Le total que présente ce tableau paraitra d'autant plus imposant que la France, qui occupe immédiatement après la Grande-Bretagne le second rang dans le commerce maritime des puissances de l'Europe, a deux tiers de moins de moyens de transport ; non pas par rapport au nombre des navires qu'elle emploie, mais par rapport à leur capacité. Ainsi, tandis que la marine marchande de la Grande-Bretagne présente un effectif de 19,110 navires, portant 2,199,959 tonneaux, celle de la France ne compte que 14,600 navires portant seulement 700,000 tonneaux : ce qui donne une moyenne de 115 tonneaux pour chaque navire anglais, et de 55 tonneaux seulement pour chaque navire français.

D'après cet aperçu on sent combien cette puissance de capacité doit exercer d'influence sur la supériorité commerciale d'une nation ; car jamais la différence de la somme des dépenses occasionées par ces deux navires n'est en rapport direct avec leur différente capacité : c'est-à-dire que celui de plus petit tonnage dépensera toujours plus, toute

proportion gardée, que celui du plus grand, soit pour sa manœuvre, soit pour son entretien.

Nos d'ordre.	DÉSIGNATION DES PORTS.	NOMBRE de navires appartenant à chaque port.	TONNAGE.
	ANGLETERRE.		Tonneaux.
1	Londres.	2,663	572,835
2	Newcastle.	987	202,379
3	Liverpool.	805	161,780
4	Sunderland.	624	107,628
5	Whitehaven.	496	72,967
6	Hull.	579	72,248
7	Bristol.	316	49,535
8	Yarmouth.	585	44,134
9	Whitby.	258	41,576
10	Scarborough.	169	28,070
11	Plymouth.	302	24,838
12	Darmouth.	349	24,114
13	Beaumaris.	389	22,076
14	Poole	168	17,860
15	Exeter.	196	17,166
16	Lynn.	118	14,659
17	Gardigan.	281	14,643
18	Gloucester.	247	13,026
19	Rochester.	255	10,816
20	Bideford.	116	10,182
21	Lancaster.	107	9,410
22	Ipswich.	138	8,532
23	Portsmouth.	184	8,485
24	Southampton.	178	8,120
25	Milford.	116	8,104
26	Boston.	152	8,059
27	Swansea.	122	7,772
28	Faversham.	217	7,392
29	Maldon.	190	7,373
30	Stockton.	74	7,296
31	Weymouth.	85	7,175
32	Colchester.	235	6,745
33	Falmouth.	78	6,614
34	Aberystwith.	120	6,423
35	Bridlington.	40	6,290
36	Cowes.	151	6,015
37	Chepstow.	72	5,805
38	Saint-Yves.	87	5,570
39	Douvres.	120	5,525
40	Harwich.	96	5,513
41	Fowey.	81	5,470
42	Penzance.	92	4,981
43	Chester.	74	4,816
44	Berwick.	57	4,784
45	Ramsgate.	70	4,397
	A reporter.	12,829	1,689,198

Nos d'ordre.	DÉSIGNATION DES PORTS.	Nombre de navires appartenant à chaque port.	TONNAGE.
	Report. . .	12,829	1,689,198
46	Ilfracombe.	64	4,095
47	Wels.	66	3,962
48	Newport.	50	3,824
49	Rye.	68	3,704
50	Goole.	50	3,625
51	Padstow.	68	3,587
52	Blackney and Clay.	50	3,380
53	Lyme.	39	3,335
54	Llanelly.	69	3,264
55	Bridgewater.	46	2,921
56	Carlisle.	40	2,886
57	Chichester.	62	2,805
58	Cardif.	38	2,742
59	Arundel.	25	2,711
60	Aldborough.	49	2,698
61	Woodbridge.	38	2,659
62	Southwold.	37	2,638
63	Wisbech.	43	2,487
64	Shoreham.	42	2,272
65	Barnstaple.	40	2,087
66	Truro.	25	1,727
67	Grimsby.	39	1,390
68	Newhaven.	21	1,205
69	Minehead.	20	957
70	Scilly.	22	792
71	Deal.	19	557
72	Gweck.	8	557
	Total. . . .	13,977	1,758,065
	ÉCOSSE.		
1	Aberdeen.	350	46,201
2	Glasgow.	235	41,121
3	Greenock.	371	36,241
4	Dundee.	299	34,986
5	Leith.	263	26,362
6	Grangemouth.	204	24,327
7	Montrose.	173	16,179
8	Kirkaldy.	192	14,802
9	Irvine.	135	13,379
10	Dumfries.	183	12,192
11	Bowness.	123	9,108
12	Inverness.	136	7,338
13	Port-Glasgow.	46	6,807
14	Banff.	133	5,818
15	Lerwick.	94	3,314
16	Kirkwall.	68	3,312
17	Stornoway.	74	3,093
18	Campbeltown.	68	2,779
19	Thurso.	39	2,441
20	Stranraer.	42	1,497
	Total. . . .	3,228	308,297

Nos d'ordre.	DÉSIGNATION DES PORTS.	NOMBRE de navires appartenant à chaque port.	TONNAGE.
	IRLANDE.		
1	Belfast.	247	24,989
2	Dublin.	289	23,904
3	Cork.	256	17,093
4	Newry.	161	8,281
5	Waterford.	76	6,942
6	Wexford.	135	6,701
7	Londonderry.	32	4,306
8	Baltimore	86	2,478
9	Drogheda	30	2,387
10	Limerick.	39	1,874
11	Sligo.	20	1,219
12	Galway	19	864
13	Coleraine.	10	409
14	Dundalk.	6	339
15	Westport.	7	208
	TOTAL. . . .	1,413	101,994
1	Ile de Jersey	200	18,217
2	— de Guernesey	75	7,672
3	— de Man.	217	5,714
	TOTAL. . . .	492	31,603
	RÉSUMÉ.		
72	Ports de l'ANGLETERRE . . .	13,977	1,758,065
20	— de l'ÉCOSSE.	3,228	308,297
15	— de l'IRLANDE.	1,413	101,994
3	— de JERSEY, GUERNESEY et MAN. . . .	492	31,603
100	TOTAL GÉNÉRAL des navires et du tonnage de la marine marchande du Royaume-Uni. . .	19,110	2,199,959

Dans ce tableau on n'a pas fait mention de la marine marchande des Colonies anglaises. Voici quelle est son importance totale :

3,657 navires du port de 224,283 tonneaux.

Quoique le nombre des vaisseaux à vapeur appartenant à la marine marchande du Royaume-Uni se trouve compris dans les colonnes de ce tableau, il est cependant utile de faire connaître séparément son importance ; d'autant que depuis 1824 il a pris une extension considérable. A cette époque, la marine marchande possédait environ 160 vaisseaux à vapeur, tandis qu'en 1829 elle comptait dans les ports

De l'ANGLETERRE.	241	vaisseaux à vapeur du port de	20,611 tonneaux.
De l'ÉCOSSE........	75	— — de	5,953
De l'IRLANDE......	28	— — de	4,900
TOTAL....	344	vaisseaux du port de	31,464 tonneaux.

C'est grâces à l'activité prodigieuse de ces 19,000 vaisseaux que la marine marchande du Royaume-Uni a importé en 1829 de tous les points du globe une somme de marchandises équivalente à 1,180,000,000 fr., et qu'elle a aussi exporté dans les cinq parties du monde pour une valeur de 1,288,954,575 fr. de produits de son sol, de ses manufactures, ou d'articles qui se trouvaient en transit dans ses ports. Et ce n'est pas sans étonnement que, dans cette dernière somme, on voit la valeur des cotons bruts ou manufacturés exportés y figurer pour 200,000,000 fr.! Mais c'est surtout avec les États-Unis de l'Amérique du Nord que le commerce d'exportation de l'Angleterre a été le plus considérable, car tandis qu'elle ne transportait, en 1829, dans les principaux états de l'Europe, que pour une valeur de 50 à 100,000 fr. de marchandises, elle en a dirigé sur ce point et à la même époque pour plus de 150,000,000 fr.

A elle seule la marine marchande anglaise a fait le quart du commerce de la Baltique; voici dans quelles proportions les différentes puissances maritimes y ont pris part:

NOMBRE DE VAISSEAUX QUI ONT PASSÉ LE SUND EN 1829.

Anglais	4,790	Français	181
Prussiens	2,185	Lubeckois	103
Norvégiens	1,176	Brêmois	63
Suédois	1,132	Oldenbourgeois	47
Néerlandais	1,120	Hambourgeois	44
Danois	861	Espagnols	10
Mecklembourgeois	629	Portugais	6
Hanovriens	592	Italiens	2
Russes	359		
Américains	181	Total	13,475

Nous terminerons ce rapide exposé en indiquant quel a été le mouvement des ports du Royaume-Uni dans le même période.

13,659 navires anglais portant 2,000,135 tonneaux, et montés par 122,185 hommes d'équipage, sont entrés dans

ses ports; et 11,636, portant 1,983,109 tonneaux, et montés par 119,262 hommes d'équipage, en sont sortis(1).

A la même époque, 5,218 navires sous divers pavillons étrangers portant 710,303 tonneaux, et montés par 39,342 hommes d'équipage, y sont entrés; et 5,094, portant 730,250 tonneaux, montés par 38,527 hommes, en sont sortis. Ce qui donne un total général pour les entrées de 18,877 navires portant 2,710,438 tonneaux et montés par 161,527 hommes, et pour les sorties de 17,730 navires portant 2,713,359 tonneaux, et montés par 157,789 hommes.

Voyages.

Les femmes en Grèce et en Turquie. — Il y a peu de pays où les femmes soient moins considérées qu'en Grèce, car leur condition n'est en général guère au-dessus de celle

(1) Voici le nombre des vaisseaux appartenant à l'état envoyés de 1829 à 1830 dans les divers parages pour protéger le commerce britannique.

			Canons.
Dans la mer du Nord	9	vaisseaux armés de	296
Station de Plymouth	9		346
Station de Portsmouth	9		410
Station d'Irlande	8		148
Dans la Méditerranée	17		598
Sur les côtes de Barbarie	7		150
Station du cap de Bonne-Espérance	6		136
Dans la mer des Indes	9		226
Station de l'Amérique du Nord	28		470
Station de l'Amérique du Sud	11		372
Total	113		3,152

A ce nombre il faut ajouter environ 20 bricks, avisos ou corvettes chargés de la correspondance des vaisseaux en station avec la métropole.

des esclaves, non pas de ces esclaves qui ornent le *harem* d'un musulman, qui sont l'objet des plus petits soins, et sont traitées avec le plus grand luxe et la plus grande délicatesse, mais de celles qui travaillent et s'épuisent pour un barbare insensible. Le capitaine Trant, qui a récemment visité ce pays, assure n'avoir jamais vu chez les Caffres, ni chez les Caraïbes, une ligne de séparation aussi marquée entre l'homme et la femme que celle qui existe en Grèce. Ce mal, qui disparaît graduellement dans les hautes classes, est profondément enraciné chez le peuple, et on peut le considérer comme la conséquence de l'état de servitude dans lequel ce peuple était tenu par les Turcs. Le Grec, qui rampait sous les commandemens impérieux de son tyran, traitait d'une manière barbare les divers membres de sa famille; et pourvu que, comme ses maîtres, il pût s'asseoir les jambes croisées et fumer sa pipe, il s'inquiétait peu des travaux et des peines qui accablaient sa femme et ses filles. Mais dans les cantons où les Grecs se trouvaient moins exposés à la tyrannie des Turcs, les femmes étaient mieux traitées; on dit que dans celui de Brazzo-di-Maina (1) elles sont l'objet des plus grands égards.

La dégradation dans laquelle se trouve le sexe frappe un Anglais lorsqu'il visite la Grèce pour la première fois. Ayant sans cesse présentes à son esprit les délicieuses images que Lord Byron en a tracées dans ses poèmes, il s'attend à trouver dans chaque jeune fille une Joé ou une Haidii aux traits angéliques et à la taille de sylphe. Il parcourt la Grèce et il s'aperçoit que son attente n'était qu'un

(1) Ce pays est situé dans la presqu'île de la Morée, entre deux chaînes de montagnes qui s'avancent dans la mer le long du golfe de Coron et de Colochina. Ses habitans, au nombre de 40 à 50,000, s'appellent *Maniotes*, et se disent les descendans des Lacédémoniens. Les Turcs n'ont jamais pu les soumettre entièrement.

rêve. Ce n'est pas qu'il n'y ait de jolies femmes dans ce beau pays, mais le visage des femmes du peuple est si hâlé, et l'excès du travail a tellement altéré leurs traits et dégradé leurs formes, qu'à l'âge de vingt ans elles sont déjà décrépites. Quant aux jeunes demoiselles des classes élevées, elles sont tenues si cachées qu'il est impossible qu'un étranger puisse les voir; même parmi les Grecs il arrive qu'un ami ne voit jamais les filles de son ami.

C'est à Smyrne et à Constantinople où l'on trouve aujourd'hui les femmes grecques les plus charmantes. Scio était la patrie de tout ce que la Grèce avait autrefois d'aimable et de gracieux; mais Scio n'est plus!

Les femmes turques, qu'on regarde comme des esclaves, jouissent d'une liberté qui est peu entendue en Europe; elles sortent quand elles veulent, elles sont tout-à-fait maîtresses dans la maison, et peuvent, quand il leur plait, fermer la porte de leurs appartemens au mari.

On rencontre souvent à Constantinople et dans ses environs des *arobas* ou chars couverts remplis de jeunes femmes turques qui se rendent à des parties de plaisir sur les bords du Bosphore, ou qui vont à la promenade sans être accompagnées. Le capitaine Trant assure n'avoir jamais vu, pendant son séjour à Constantinople, une seule femme grecque se promener soit en char soit à pied. On rencontre à la vérité quelques dames grecques dans les sociétés des ambassadeurs européens à Constantinople, mais ce sont pour la plupart des femmes ou des filles de personnes attachées aux ambassades, ce qui ne permet pas de les assimiler aux femmes grecques qui vivent retirées dans l'enceinte du Fanar. Celles-ci restent chez elles et se consolent de leur réclusion en regardant à travers les *jalousies* ce qui se passe au dehors.

Une chose très-bizarre, c'est que les dames turques paraissent vouloir devancer les grecques dans la civilisation. C'est un événement qu'on aurait regardé comme impossible autrefois. Des dames musulmanes ont assisté dans des galeries à un bal que le capitan-pacha a donné l'année dernière. Et comme M. Calosso demandait au sultan si elles danseraient, il répondit : Il n'est *pas encore* tems.

A Napoli, la société y fait tous les jours de nouveaux progrès ; on y a donné des bals auxquels des dames grecques ont dansé, et il faut espérer qu'avec le tems elles sauront aussi se défaire de leurs préjugés.

Situation politique de l'état de Virginie. — Le mauvais état des routes de la Virginie est passé en proverbe, même en Amérique, dit un voyageur ; nous en souffrîmes beaucoup jusqu'à Richmond, mais une bonne nuit suffit pour me reposer complètement. Je me rendis le lendemain au Capitole qui est bien bâti et situé dans une position avantageuse. La session était ouverte, et je visitai les deux chambres de cet état. Les sénateurs se réunissent dans un salon de grandeur moyenne et décoré avec élégance ; ils sont au nombre de vingt-quatre, renouvelés par quart tous les ans. Les représentans sont nommés pour un an : deux sont envoyés par chaque comté, et un par les cités et les bourgs qui ont acquis ce droit par la constitution de 1776, ou qui l'ont obtenu plus tard. Les sénateurs et les représentans ne sont éligibles que dans le comté qu'ils habitent, et ils doivent appartenir à la classe des propriétaires.

Le gouverneur est nommé annuellement par les deux chambres, mais il ne peut l'être plus de trois fois dans l'espace de sept ans. On lui adjoint un conseil privé composé

de huit membres, que les chambres choisissent, soit dans leur sein, soit en-dehors.

Indépendamment de la réélection annuelle, deux des membres du conseil privé en sont de droit exclus tous les trois ans, et ne peuvent y rentrer que trois ans après.

La Virginie est, je crois, le seul des états de l'Union où le droit de suffrage ne soit accordé qu'aux propriétaires. On remarque que les hommes publics de cet état se distinguent entre tous les autres par leurs talens et la noblesse de leur caractère. Malgré les avantages de ce système, il est probable que la tendance générale à multiplier les électeurs et les éligibles l'emportera bientôt sur les efforts impuissans de la classe opulente pour maintenir leur nombre dans de plus étroites limites.

En faisant le tour des murs du Capitole, j'aperçus avec surprise une sentinelle qui se promenait le fusil sur l'épaule : « Dieu me bénisse, m'écriai-je, en m'adressant à la personne qui m'accompagnait, vos législateurs se feraient-ils garder ? — Oh! non, non, reprit-elle; cette sentinelle appartient à un corps-de-garde qu'on a établi pour maintenir la population noire; elle est si nombreuse dans cet état qu'il est absolument nécessaire d'avoir un certain nombre d'hommes sous les armes pour lui en imposer. Un poste de cinquante soldats a suffi jusqu'ici pour ôter aux nègres toute idée de révolte : d'ailleurs on exerce sur eux une stricte surveillance; il n'est permis à aucun esclave de sortir des portes de la ville sans avoir un écrit de la main de son maître qui motive l'objet de sa mission, et il ne pourrait s'en écarter sans être puni très-sévèrement. »

Pendant mon séjour en Virginie, j'ai entendu plusieurs fois les plus riches planteurs traiter la grande question de l'esclavage des nègres; et ils s'exprimaient sur ce sujet avec une impartialité et un désintéressement qui me fai-

saient rougir de mes préjugés à cet égard. Le trafic honteux de l'espèce humaine m'inspirait trop d'horreur pour que je pusse apprécier avec équité la nécessité d'ajourner une émancipation qui a besoin d'être préparée de longue main pour ne pas entraîner la ruine des états méridionaux.

Je me rendis le 4 février sur les bords du James, où je visitai les travaux d'une mine de charbon et ceux d'un magnifique canal récemment entrepris pour détourner en partie les eaux de cette rivière. Ce canal doit opérer les changemens les plus avantageux dans les communications intérieures de la Virginie. Je visitai aussi une belle plantation, et je m'amusai à considérer une douzaine de nègres, hommes, femmes, enfans, accroupis en cercle sur le plancher. Ils étaient occupés à détacher de leurs tiges des feuilles de tabac. Deux esclaves, placés au centre, distribuaient ces feuilles en trois tas; ils mettaient dans l'un les feuilles sales et déchirées, et dans les deux autres les feuilles brunes et les jaunes qui sont les plus estimées. Pour faire sécher ces feuilles, on les rassemble en paquets de la grosseur du pouce, qu'on suspend deux à deux à peu près comme des harengs : les lattes du séchoir sont si rapprochées qu'on a peine à se frayer un passage pour entretenir le feu qui doit brûler constamment. Lorsqu'il s'agit de mettre le tabac en carotte, on se sert de deux leviers très-longs qu'on fait mouvoir à bras.

Sur les cent dix esclaves qui appartenaient à cette plantation je ne crois pas qu'aucun d'eux sût lire ni écrire. Ils ne portaient que des vêtemens légers, mais qui devaient suffire à cause de la douceur de la température. Ces nègres paraissaient tout joyeux et bien portans.

Caractère et physionomie des indigènes du Mexique. — Comme ces peuples ont été diversement décrits, et

que leur race s'éteint de jour en jour, on ne saurait recueillir trop d'observations de détail pour parvenir à tracer un tableau fidèle de leurs mœurs et de leur caractère. L'esquisse que nous allons présenter nous a paru renfermer quelques traits jusqu'ici inaperçus.

« J'étais sur la place du marché de Mexico, avec un des employés supérieurs de notre société, quand nous rencontrâmes une troupe d'indigènes mexicains qui étaient venus des environs pour acheter du maïs et quelques menus objets de quincaillerie. Ils portaient tous un arc et des flèches, et avaient à la ceinture un grand et large couteau; leur vêtement se composait d'une chemise de coton dont ils fabriquent eux-mêmes le grossier tissu, et d'une culotte de peau, lâche sur le genou, et bordée d'une rangée de glands entremêlés de petites bandes de cuir qui représentent chacune quelque propriété de celui qui les porte : l'une son cheval, l'autre son arc; une troisième, plus grande et plus ornée, sa femme, etc. Nous remarquâmes que ces Indiens portaient des plumes autour de leurs têtes, disposées absolument comme l'indiquent les gravures qui ornent les anciennes descriptions de la conquête du Mexique. Quelques-uns avaient sur leurs chapeaux de paille des fleurs rouges tellement semblables à des plumes qu'il était fort difficile d'en distinguer la différence. Nous vîmes à plusieurs d'entre eux des colliers de grains blancs, qu'on nous dit être la marque distinctive des gens mariés. Un petit vieillard, que notre curiosité amusait beaucoup, paraissait très-fier d'un bâton d'à peu près deux pieds, qu'il tenait à la main, et de la peau d'un petit oiseau du plus brillant plumage, suspendue à son genou gauche, qu'il nous indiqua comme les signes de sa dignité de chef du village. La seule femme qui fût avec ces indigènes était enveloppée dans une espèce de couverture, et tenait à l'écart les brides des mules de la troupe. Les Indiens, d'a-

bord presque alarmés de l'intérêt que nous inspiraient leur personne et leur costume, s'éloignèrent de nous avec précipitation; mais une des personnes présentes à cette scène s'étant obligeamment offerte à nous servir d'interprète, rassura bientôt toute la troupe, qui nous entoura avec confiance : ce ne fut pas néanmoins sans peine que nous les décidâmes à nous céder leurs arcs, leurs flèches et leurs coiffures de plumes; mais rien ne put engager le vieux chef à nous vendre le bâton et la peau d'oiseau, marques de son autorité, et tous se refusèrent unanimement à nous livrer l'espèce de frange qui renferme, pour ainsi dire, l'inventaire de leurs biens.

» Les indigènes du Mexique sont petits et faibles; leurs arcs et leurs flèches sont proportionnés à leurs forces, et ressemblent bien plus à des jouets d'enfans qu'aux armes d'hommes qui ont à défendre leur pays et leur liberté : aussi il est impossible de ne pas être touché de pitié, en songeant que ce sont des armes si méprisables et de si faibles bras qui eurent à lutter contre le mousquet et la baïonnette des soldats espagnols. »

Statistique.

Population des hulks *ou pontons de la Grande-Bretagne.* — Ces prisons flottantes, quoique moins peuplées que les bagnes de France (1), peuvent cependant leur être comparées sous le rapport de leur régime et des individus qu'elles renferment. Dix sont stationnées en Angleterre dans les ports de : Plymouth, Portsmouth, Shurness, Chatham, Wolwich et Deptfort; deux sont établies aux îles Bermudes dans l'Océan Atlantique. Les condamnés

(1) La population totale des quatre bagnes établis en France, à Toulon, Rochefort, Brest et Lorient, est de 8 à 9,000 individus environ.

sont employés à la construction des vaisseaux, dans les chantiers du roi, et à divers autres genres de travaux publics. Ceux d'entr'eux qui sont ou trop jeunes ou trop débiles pour pouvoir exécuter de grands travaux sont employés à confectionner des vêtemens ou autres objets à l'usage des condamnés. Mais il s'en faut de beaucoup que la quotité du travail de ces malheureux soit aussi considérable que celle fournie par des ouvriers libres. Le tableau suivant fera connaître le produit de leur travail collectif réalisé pendant plusieurs années, ainsi que les sommes que l'état a dû y ajouter pour subvenir à leur entretien.

ÉPOQUES.	NOMBRE de détenus par année.	DÉPENSE générale qu'ils ont occasionnée pour leur entretien.	PRODUIT de leur travail à déduire.	DÉPENSE RESTANT à la charge de l'état pour l'entretien annuel		
				de la masse des détenus.	de chacun des détenus.	
EN ANGLETERRE.		fr.	fr.	fr.	fr.	c.
1824	3,378	1,770,625	1,453,800	316,825	95	»
1825	3,438	1,669,600	1,544,875	124,725	36	»
1826	3,610	1,993,825	1,510,575	483,250	132	»
1827	4,262	1,895,250	1,832,300	62,950	10	50
1828	4,414	2,010,400	1,283,700	726,700	165	»
1829	4,446	1,987,900	1,557,675	430,225	97	»
AUX ÎLES BERMUDES.						
1824	300	235,650	116,925	118,725	396	»
1825	298	201,775	169,650	32,125	108	»
1826	694	435,525	389,625	45,900	66	»
1827	674	447,275	442,777	4,498	7	»
1828	1,050	782,275	656,225	126,050	120	»
1829	1,368	956,900	769,350	187,550	137	»

D'après le tableau ci-dessus, il résulte que la moyenne de la dépense générale et annuelle, occasionnée par chacun des détenus, est de :

480 fr. 95 c. sur les pontons de l'Angleterre ;
et de 697 fr. 11 c. sur ceux des îles Bermudes.

Et que la moyenne du produit du travail, qui doit entrer en déduction de cette somme, est de :

389 fr. 88 c. pour chaque détenu sur les pontons de l'Angleterre;
et de 580 fr. sur ceux des îles Bermudes;

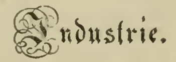
En sorte que chaque détenu coûte annuellement à l'état :

91 fr. 07 c. sur les pontons de l'Angleterre;
et 117 fr. 11 c. sur ceux des îles Bermudes.

La supériorité du produit du travail qui semble devoir être attribuée aux détenus des pontons des îles Bermudes n'est que fictive, car si la somme en est plus élevée, c'est parce que la rétribution y est beaucoup plus forte que sur les pontons de l'Angleterre. Mais il est à remarquer que, dans les prisons de l'intérieur de la Grande-Bretagne où les détenus sont plus libres et mieux traités, le produit du travail de chacun est aussi bien plus élevé, car la moyenne en a été fixée à 591 fr. par détenu. Et aux États-Unis où les maisons pénitentiaires sont beaucoup mieux dirigées, ce produit s'élève à 890 fr.; en sorte que, dans ce pays, le travail des détenus suffit presque pour subvenir aux frais de l'établissement.

Cette immense différence dans le produit du travail des détenus peut être attribuée, en grande partie, à la supériorité du régime disciplinaire, et ensuite à une nourriture plus abondante et plus substantielle. Dans la plupart des prisons des États-Unis, les détenus ont une livre de viande par jour, tandis qu'en Angleterre ils n'en reçoivent qu'une livre et souvent même une demi-livre par semaine. Aussi n'est-il pas étonnant qu'en France, où les détenus sont soumis à un régime alimentaire presque entièrement végétal, leur travail ne produise pas le quart de celui d'un détenu des États-Unis, et le tiers de celui d'un détenu anglais. Au reste, la comparaison entre le travail des ouvriers libres et celui des détenus en France donnera une nouvelle preuve

de l'influence du régime alimentaire sur la production. Dans la maison centrale de Riom, où la nourriture était en 1826 exclusivement végétale, la journée des détenus employés au polissage des glaces était de 120 à 130 pouces carrés, tandis qu'à la manufacture royale des glaces de Paris, où cette opération était exécutée par des ouvriers libres dont la nourriture était convenablement animalisée, leur journée produisait de 340 à 350 pouces carrés.



Nouvel appareil incombustible. — On connaît le résultat des expériences qu'a faites récemment le chevalier Aldini à Paris et à Londres afin de préserver les pompiers de l'atteinte des flammes, lorsqu'ils sont obligés de s'y maintenir pour en maîtriser les progrès. Quoique les avantages qu'offrent ses procédés soient incontestables, cependant les matières premières qu'il emploie, ainsi que leur confection, sont si coûteuses, qu'il est presque impossible de fournir un appareil incombustible à chacun des individus qui, par leurs fonctions, sont obligés de se trouver en contact avec les flammes. Cet appareil consiste en un vêtement complet d'amiante recouvert d'un tissu métallique qui sert à isoler la flamme. Nous allons à présent faire connaître le procédé beaucoup moins coûteux, mais aussi efficace, que vient de mettre en pratique le chevalier Origo, colonel du corps des pompiers de la ville de Rome.

Cet officier, qui s'était livré depuis longues années à de nombreuses recherches sur l'existence et l'organisation des *vigili* de l'ancienne Rome, ayant reconnu qu'à ces époques reculées on employait avec succès un mélange d'eau, de vinaigre et d'argile contre les incendies, voulut en faire l'essai pour se convaincre de son efficacité; mais, comme

l'emploi du vinaigre lui parut beaucoup trop coûteux, il lui substitua une forte solution d'alun. Voici comment il procéda à cette première expérience : il fit d'abord jeter dans deux tonneaux d'égale capacité de la poix, de la résine, de la thérébentine, des écorces d'arbres et quelques autres matières très-inflammables; ces deux tonneaux furent ensuite placés sur leurs fonds, mais soutenus par des trépieds pour que la ventilation eût un plus libre accès : toutes les dispositions accessoires ayant été prises, on mit le feu en même tems aux deux tonneaux ; et lorsque après quelques minutes la combustion de ces diverses substances se fut bien développée, le colonel fit diriger simultanément sur chacun des deux tonneaux le jet de deux pompes à incendie d'égale force. Mais l'eau qui servait l'une des deux pompes était naturelle et sans mélange, tandis que celle qui servait la seconde était saturée d'une forte solution d'alun et d'argile. La pompe servie par l'eau naturelle opéra l'extinction totale du feu dans l'espace de 3 minutes 27 secondes, avec 35 barils d'eau : mais celle qui était servie avec l'eau préparée agit avec plus de rapidité ; car elle opéra l'extinction totale du feu dans l'espace de 47 secondes et seulement avec 5 barils d'eau. Ce résultat ne laisse aucun doute sur l'avantage qu'il y aurait à employer un pareil mélange dans les incendies : car la faible dépense qu'il occasionnerait serait bien compensée par la rapidité avec laquelle on parviendrait à maîtriser l'action du feu.

Durant la manœuvre, le colonel Origo, ayant observé que le pompier qui dirigeait le tube éjaculateur de l'eau préparée pouvait s'approcher avec plus de facilité que l'autre du tonneau enflammé, n'hésita pas à attribuer cet effet à la propriété anti-ignitive de l'eau combinée. Partant de ce principe, et sachant en outre combien les étoffes de laine et les sels sont mauvais conducteurs du calorique, il

résolut d'appliquer ce système modifié à un appareil capable de préserver les pompiers de l'action du feu. En conséquence il fit faire deux habits complets avec bottes et gantelets en drap ordinaire, ainsi que deux capuçons et deux masques de la même étoffe : les ouvertures du masque correspondant aux yeux étaient seulement garnies de verres de montre soutenus en dedans par une toile métallique ; celle correspondant à la bouche était fermée par une éponge fine pour atténuer l'effet du gaz acide carbonique. Après avoir fortement imprégné, par des immersions fréquemment répétées, et à plusieurs jours de distance, ces deux habits d'une solution assez consistante de sulfate d'alun et de sulfate de chaux, il les plongea ensuite, usant des mêmes précautions, dans un bain d'eau de savon. Et, lorsque après de nombreuses expériences faites en particulier, il se fut convaincu de la propriété incombustible de ces deux appareils, il se décida à en faire l'essai en public. Et nous devons ici faire observer que le colonel remarqua que plus l'appareil était sec et moins il se laissait pénétrer par le calorique.

En conséquence, ayant disposé au milieu de l'amphithéâtre Corca un bûcher très-élevé de forme conique, dans lequel il avait placé plusieurs barres de fer, il y fit mettre le feu en présence des professeurs Carpi, Barlocci, Folchi, ainsi que de plusieurs officiers du génie ; et lorsque la flamme eut pris son plus grand développement, le colonel Origo ordonna aux deux pompiers, revêtus des appareils dont nous venons d'indiquer la préparation, de se précipiter au milieu des flammes, et d'en arracher les barres de fer rouge qui se trouvaient au milieu du bûcher. Pleins de confiance dans la voix de leur chef, les deux pompiers s'élancent sans hésiter dans le brâsier, écartent les tisons enflammés, arrachent les barres de fer et viennent

les déposer au pied des spectateurs; se dirigeant ensuite vers le bûcher ils exécutent différens simulacres de manœuvre pendant l'espace de 14 à 15 minutes sans éprouver la moindre suffocation ni la plus légère incommodité. Le docteur Folchi, qui s'était assuré de l'état de leurs pouls avant leur entrée dans le brâsier, constata qu'avant l'expérience les pulsations étaient de 65 à 70 par minute, et qu'elles s'étaient élevées après la sortie du bûcher de 120 à 130.

Si nous mettions en parallèle l'appareil du chevalier Aldini et celui du colonel Origo, il serait facile de démontrer que, quoique l'amiante soit de sa nature incombustible, il se laisse cependant plus facilement pénétrer par le calorique que la laine, surtout lorsqu'elle est imbibée d'une couche saline combinée, et que par conséquent le pompier qui sera revêtu d'un appareil confectionné avec cette dernière substance sera mieux protégé contre l'action du feu; il sera en outre plus agile, car le surtout en mailles de fer de M. Aldini doit nécessairement beaucoup gêner le mouvement. Enfin, sous le rapport de l'économie, il est incontestable que le prix de l'amiante, dont on ne connait pas encore bien le procédé du tissage, sera infiniment plus coûteux que celui du drap ordinaire. Le colonel Origo a du reste fait connaitre ce que coûterait la confection de vingt appareils complets, y compris l'achat des sulfates. Cette dépense ne s'élèverait pas au-dessus de 180 écus romains, soit 9 écus pour chacun des appareils (48 fr. 60 c.). Ainsi chaque particulier pourra répéter cette expérience si les résultats de celle de l'amphithéâtre Corca ne lui paraissent pas assez convaincans. Les savans qui y assistaient, l'officier distingué qui la dirigeait, et le recueil qui la rapporte, sont trop honorablement connus pour laisser le moindre doute sur son authenticité.

CONTENU DES NUMÉROS DE LA NOUVELLE SÉRIE.

PREMIER NUMÉRO.

PRÉFACE. — ART. I. MOUVEMENT progressif de la civilisation en Europe, depuis 1815. — II. PHILOSOPHIE-HISTOIRE. — De la Magie au XIXe siècle et dans les âges antérieurs. — III. POLITIQUE. — Situation des partis en Angleterre. — IV. HISTOIRE CONTEMPORAINE. — Ferdinand le Bien-Aimé, ou un mois en Espagne. — V. VOYAGES. — Une nuit sur mer. — VI. PUISSANCES INTELLECTUELLES DE NOTRE AGE. — N° 1. Gœthe. — VII. NOUVELLES des Sciences, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, de l'Industrie, etc.

DEUXIÈME NUMÉRO.

I. POLITIQUE. — Les Élections anglaises. — II. COMMERCE. — Naissance, Progrès et décadence du commerce et de la prospérité de la Hollande. — III. SOUVENIRS D'UN MÉDECIN. — N° 1. Le Jeune Docteur. — IV. VOYAGES. — Voyage au Potose. — V. STATISTIQUE. — Aperçu de la situation intérieure de la Suisse. — VI. PUISSANCES INTELLECTUELLES DE NOTRE AGE. N° 2. Ugo Foscolo. — VII. MÉLANGES. — Les malheurs du plus heureux homme du monde. — VIII. NOUVELLES des Sciences, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, de l'Industrie, etc.

TROISIÈME NUMÉRO.

I. POLITIQUE. — Jugement de la *Revue d'Édinbourg* sur les événemens de juillet et sur l'état actuel de la France. — II. SCIENCES NATURELLES. — Le Déluge de Moray en Écosse. — III. SITUATION intérieure de l'Espagne. — IV. STATISTIQUE. — Tableau comparatif de la Hollande et de la Belgique. — V. MÉLANGES. — Charles X, Holyrood et ses franchises. — VI. TABLEAUX DE MŒURS. — 1. L'Amiral en retraite. — 2. Le Spéculateur. — VII. NOUVELLES des Sciences, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce et de l'Industrie, etc.

QUATRIÈME NUMÉRO.

I. FINANCES. — La Banque d'Angleterre et les Banques d'Écosse. — II. PUISSANCES INTELLECTUELLES DE NOTRE AGE. N° 3. — Samuel Rogers. — III. HISTOIRE CONTEMPORAINE. — Le nouveau ministère anglais. — IV. VOYAGE. — Course à Sainte-Hélène. — V. JOURNAL D'UN MÉDECIN. N° 2. — Le Cancer. — Le Duel. — VI. MISCELLANÉES. — 1. Les Laquais. — 2. Les Moines musulmans. — VII. NOUVELLES des Sciences, etc.

ALBUM BRITANNIQUE.

NOUVELLE ÉDITION POUR 1831.

TEXTE.

AVERTISSEMENT. — I. CALCUTTA et ses environs. — II. LE TEMPLE DES PAPILLONS. Épisode de la vie du chevalier de Boufflers. — III. LE PÉDAGOGUE. — IV. L'HOMME VERT. — V. CLÉOPATRE sur le Cydnus. — VI. UNE SOIRÉE DE BON TON. — VII. LES DEUX FRÈRES. — VIII. PEINTRES ANGLAIS CONTEMPORAINS. — IX. LE TRENTE ET UN DÉCEMBRE, ou le premier et le dernier Dîner. — X. LA JOLIE PETITE MISS. — XI. LE CAPITAINE LEROUGE. — XII. PREMIÈRE ENTREVUE DES PÉRUVIENS ET DES ESPAGNOLS. — XIII. L'APOTHICAIRE. Églogue villageoise. — XIV. LES VISIONS DU PEINTRE SPINELLO. — XV. L'ELECTION. Scènes de la vie anglaise.

GRAVURES.

I. MOÏSE, ou la dernière Plaie d'Égypte. — II. UN GÉNIE. (Frontispice.) — III. PAYSAGE HINDOU. — IV. ALINE DE LAUTERBACH. — V. LE PÉDAGOGUE DE SHAKSPEARE. — VI. CLÉOPATRE sur le Cydnus. — VII. APHRODITE. — VIII. L'ENFANT DES MONTAGNES. — IX. DÉVOUEMENT DE CURTIUS. — X. PREMIÈRE ENTREVUE des Péruviens et des Espagnols. — XI. DÉPART pour la pêche. — XII. LES DEUX AMIES.

REVUE

BRITANNIQUE.

Morale.

ESPRIT DE LA SOCIÉTÉ EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.

Il y a peu d'années encore, un dédain énergique et réciproque pour les mœurs du peuple voisin caractérisait l'esprit national de la France et de l'Angleterre. On se faisait un mérite de sa haine, un patriotisme de son mépris. Sur les théâtres de Londres vous ne voyiez que marquis et cuisiniers français, bien maigres, la perruque bien poudrée et d'une imbécillité naïve autant qu'insolente. Tout bon Anglais croyait fermement que la soupe aux herbes est l'aliment habituel du Parisien, que la fricassée de grenouilles (1) constitue son régal, et qu'il ne saurait vivre sans

(1) *Frog-eater, soup-meager*, sont des sobriquets généreusement prodigués aux Français par les auteurs comiques anglais; la populace les avait adoptés comme des vérités incontestables.

danser. De l'autre côté du détroit, même bonhomie de haine, même animosité stupide. *Goddam*, s'il fallait en croire le *Figaro* de Beaumarchais, faisait le fonds de notre langue : nous mangions le bœuf cru, et nos grands seigneurs passaient leur vie à s'ensanglanter mutuellement dans l'arène des boxeurs. Ces opinions si réfléchies et si bien fondées ont subsisté long-tems ; sept siècles ont à peine suffi à les éteindre ; des flots de sang n'ont servi qu'à les cimenter ; la terre et les mers ont été jonchées de cadavres sacrifiés à cette mutuelle fureur.

Elle s'apaisa enfin ; des événemens incroyables, miraculeux, ont seuls pu réussir à calmer cette haine insensée. Nous pensons de part et d'autre qu'il y a quelque chose d'estimable chez nos voisins. Cette nation, que naguère nous étions si résolus à mépriser, nous l'estimons, nous l'imitons même. Qui sait si notre admiration ne sera pas aussi aveugle que l'était notre dédain ? Le dandysme anglais a traversé la Manche et s'est impatronisé à Paris. Les modes et les acteurs français sont devenus à Londres des objets de première nécessité. Ces peuples, ennemis par droit de naissance, ont échangé leur hostilité héréditaire contre une amitié fervente ; les classes peu éclairées sont les seules où l'on découvre encore des traces de ce vieux ferment.

Cependant le caractère des deux nations s'isole encore par des différences notables et des nuances tranchées. Elles ne se détestent plus, mais elles ne se ressemblent pas encore. Le grand mobile des vices anglais, c'est l'argent ; le point caractéristique des mœurs françaises, c'est la vanité.

La *gloire !* la *gloire !* tel est le cri qui se mêle aux clameurs confuses des émeutes, quand la populace française (1)

(1) Note du Tr. L'auteur de cet article aurait peut-être dû observer le changement qui a eu lieu dans les mœurs de la France. Les

se soulève. De *l'ale* (1)! de la bière, telle est l'acclamation de la canaille de Londres quand elle est mécontente! Un élan de haine contre les ministres qui voulaient ramener le régime féodal, exiger des billets de confession, écraser le peuple, blesser son amour-propre et flétrir sa gloire, poussait vers le Luxembourg cette populace exaltée qui naguère en obstruait les avenues. En Angleterre, nos élections ne sont pas moins tumultueuses; mais toutes ces clameurs sont vénales : la plupart de ces fureurs sont achetées à prix d'or. Pénétrez jusqu'aux secrets motifs du tumulte : au lieu du désintéressement des grandes passions, vous y trouvez toute l'âpreté de l'intérêt; au lieu de la fougue généreuse qui les accompagne, vous y découvrez une sorte de farce politique, dont le besoin du lucre est le premier ressort, dont les acteurs n'attendent, pour changer de rôle, qu'une augmentation de salaire. Aux dernières élections générales (2) on déclamait beaucoup contre l'immoralité des bourgs-fermés (3); on soutenait par de bonnes raisons qu'il était indispensable de les *ouvrir*, c'est-à-dire d'y admettre un nombre légal de votans. L'un des plus véhémens orateurs, dont cette improbité politique éveillait l'éloquence, s'écria au milieu

dernières émeutes de Paris ont été singulièrement mêlées de passions violentes, aveugles, désintéressées, et de cupidités égarées, d'intérêt personnel mal entendu. Le besoin du lucre, l'amour de l'aisance, ont passé d'Angleterre en France; et notre populace, nos ouvriers, nos prolétaires, demandent la liberté, de l'ouvrage et du pain, plutôt que de la gloire.

(1) Bière forte.

(2) Élections très-populaires dans leur résultat, et qui ont produit la Chambre des Communes actuelle.

(3) *Close-boroughs*, bourgs où un certain nombre d'électeurs achetés votaient constamment, au détriment des électeurs légaux.

de son discours : « Dans l'état des choses actuel on achète trente livres sterling le vote d'un de nos électeurs ; ouvrez-les ; vous aurez des électeurs *à cinq livres par tête !* » Cet homme croyait avoir fait preuve de délicatesse, et sa conscience ne lui reprochait rien.

Les vices qui naissent de l'intérêt sont souvent moins affreux dans leurs résultats, que les vices nés de la passion. L'intérêt calcule ; il combine les chances ; il ne s'exposera pas à un grand danger pour un petit gain. La passion ne calcule pas ; elle se précipite vers son but et renverse tous les obstacles. Les journées de septembre, la férocité enthousiaste déployée par les classes inférieures pendant la révolution française, ne peuvent se reproduire en Angleterre ; nos séditions s'arrêtent d'elles-mêmes, et ne dépassent guères une certaine limite : notre canaille pillera ; la populace d'Espagne, toute passionnée, égorge sans pitié. En France, l'amour-propre des rangs populaires, offensé pendant six cents ans, a éclaté de 1789 à 1799 ; cette explosion a été terrible. Moins opprimé que méprisé, ce peuple a lavé son vieil outrage dans le sang des nobles qui le dédaignaient ; la révolution était un duel à mort, une affaire d'honneur entre la roture outragée et l'aristocratie insultante.

L'intérêt et l'amour-propre n'ont jamais cessé de dominer l'un la société anglaise, l'autre la société, les salons et même les chaumières de France. Le péché originel de l'homme bien élevé en France, c'est l'affectation ; celui du *gentleman* anglais, c'est la morgue. L'un veut être distingué comme homme aimable, l'autre veut être respecté comme homme puissant. Nous prétendons à la richesse ; les Français prétendent à l'esprit. Nous cherchons notre influence et nos ressources dans notre coffre ; nos voisins

s'en rapportent à l'opinion d'autrui sur leurs talens et leur mérite : de là notre orgueil farouche, et leur antique politesse.

Un homme *respectable* en France, c'est un homme qui a droit au respect. L'homme *respectable* (1) est pour nous l'homme dont le patrimoine est assuré. Quand la fortune décide du mérite, il est facile de fixer les rangs ; il suffit pour cela d'une courte opération arithmétique. En France, les positions sociales sont beaucoup plus vagues ; elles dépendent du caprice social. Notre situation n'est qu'une lutte de cupidités ; celle de nos voisins un combat d'amours-propres.

Il fallait voir, dans les beaux jours de la société française, ces amours-propres se croiser, s'esquiver, se caresser, se dissimuler, se combattre. Quelle vie, quel mouvement dans ces luttes ; quelle habileté à saisir le ridicule et à le renvoyer ! Quelle grâce frivole et légère déployée dans cette arène ! Comparez toutes ces vanités empressées à se faire valoir ou à s'éclipser mutuellement, ce jeu d'épigrammes, ce feu roulant de bons mots, ce conflit de coquetteries, avec la lourdeur d'une société toute passive, où l'or domine, où l'intérêt est roi, où l'on ne rend hommage qu'à deux divinités, à l'orgueil de la naissance et à celui de la fortune. Ces deux orgueils se combattent parmi nous. Les gens bien nés prétendent à l'honneur d'imposer la loi à la société ; nos pairs d'Angleterre et leurs acolytes se targuent d'un bon ton qu'ils refusent aux gens opulens, mais sans naissance. Ainsi s'organise une situation sociale, subdivisée en cercles différens, que l'on ne peut jamais franchir, et dans lesquels chaque classe se trouve parquée. Le plus riche des négocians ne parvient pas à pénétrer

(1) *Respectable man*, homme dont la fortune est faite.

dans le sanctuaire du noble de race ; le noble sans fortune est séparé du noble riche ; de cercle en cercle vous descendez, comme le Dante, jusqu'à la bourgeoisie, qui a aussi ses exclusions et sa hiérarchie. Cependant chacun aspire à s'élever et à sortir de sa sphère ; on amasse, on marie sa fille à un gentilhomme ; une génération passe ; le petit-fils du négociant devient un haut et puissant seigneur. Cet état de société est à la fois servile, insolent et ennuyeux. Quelques qualités solides s'y développent : l'ordre, l'économie et le respect des vertus domestiques, peuvent y fleurir ; mais n'y cherchez jamais ce charme et ce mouvement dont la société française est animée.

La mode (1) en Angleterre (*fashion*) est pompeuse et solennelle ; en France elle est légère et frivole. Pour nous c'est une idole d'étiquette ; pour nos voisins une divinité de plaisir. L'opulence et le luxe, asservis au préjugé du rang, voilà toute notre société. Entrez dans ces salons dont la porte ne s'ouvre qu'à un petit nombre d'élus et de favoris ; le silence y règne avec le dédain : chacun toise son voisin d'un regard qui semble dire : Es-tu plus riche ? es-tu plus noble que moi ? Une foule insolente et fière, revêtue d'un costume uniforme, ne paraît réunie que pour s'insulter. Certaines délicatesses d'étiquette, certains raffinemens de luxe et de mode constituent la pierre de touche du bon ton. L'on va bâiller majestueusement au milieu de cette population de statues humaines ; et l'on achète au prix de son tems perdu, au prix de ses plaisirs et de ses jouissances sacrifiés, l'honneur d'avoir figuré dans la cérémonie. Sans doute Londres a aussi ses sociétés de

(1) Le mot *fashion* ne correspond pas au mot français *mode*. On le rendrait mieux par celui d'*étiquette* ; c'est en effet un mélange d'élégance convenue ou prétendue, de riens importans qui désignent l'homme comme il faut, de graves futilités et d'aristocratie exclusive.

choix où l'on peut chercher du plaisir et en donner aux autres ; mais elles se composent de personnes qui ont voyagé, qui secouent le joug de l'usage et se placent au-dessus du tyran que l'on nomme *fashion*. En général la vie du *fashionable* est une existence d'insolence, d'humiliation, d'orgueil inquiet, de bassesses vaniteuses, de prodigalités sans motif, de souffrances intérieures ; un misérable et perpétuel échange de mortifications infligées et rendues.

Peut-être aussi les perfidies, les trahisons, les noirceurs, les calomnies sont-elles moins fréquentes parmi nous que chez nos voisins. Les plaisirs que la société nous refuse, nous les demandons à la famille. Nous visitons les salons par orgueil et pour prendre rang ; nous revenons être heureux chez nous. Les Français déplacent au contraire cet arrangement de la vie anglaise ; le plaisir est pour eux dans le salon ; la société y gagne ; les affections domestiques y ont perdu : tel était du moins l'état de la France monarchique, depuis François Ier jusqu'à Louis XVI.

Les engouemens de la société anglaise, sa morgue, son pédantisme, l'ont rendue haïssable aux étrangers. C'est individuellement que nous valons quelque chose. Pour nous estimer, il faut avoir vécu à la campagne, chez ces riches et honnêtes propriétaires, dont la vie agricole et chasseresse s'écoule d'une manière presque patriarchale. Mais si l'on arrive à Londres et que l'on observe de sang-froid nos coteries empesées, et les hommes qui y dominent, on ne pourra se défendre d'un sentiment de profond dégoût. Ce n'est pas l'intelligence que l'on y recherche ; c'est la supériorité matérielle de fortune et de rang que l'on y adore.

Le génie et l'esprit n'inspirent pas à nos concitoyens de véritable enthousiasme. Un petit prince d'Allemagne sera

mieux accueilli qu'un grand homme. Quelquefois on admettra comme pièce curieuse, comme objet d'examen et chose de mode, un acteur, une cantatrice, un sauvage, un homme célèbre, un Siamois, un Chinois, un Hottentot; c'est ce qui, dans le dialecte du grand monde, se nomme *un lion* (1): espèce d'animal extraordinaire que l'on montre en public comme les léopards et les ours de la ménagerie. Vous attirez ces personnages chez vous; ils vous sont nécessaires commes les girandoles, les vases d'onyx et les écrans de la Chine, dont vos appartemens s'embellissent. Nulle sympathie pour les véritables supériorités; nul intérêt sincère pour les talens éminens. Mme de Staël et le baron Cuvier ont à peine fait sensation à Londres. En France, où la corruption des mœurs était extrême, le marquis à talons rouges, le séducteur par état, le brillant et immoral Beaumarchais jouissaient d'une réputation éclatante; leur existence reposait sur leurs vices et sur leur esprit; mais aussi le philosophe Hume, le plus ennuyeux des mortels, le moins élégant des hommes, se voyait entouré d'une haute considération. Son silence était excusé, sa gaucherie était admirée; les jolies femmes faisaient la cour à son talent et oubliaient sa disgrâce physique. Gibbon, caricature plus extravagante encore, n'avait pas moins de succès dans les salons de Paris; Sterne, malgré sa bizarrerie affectée; Franklin, malgré sa simplicité, ses cheveux longs, sans poudre, et son costume de quaker, y était honoré. On pardonnait tout à la puissance du talent, même à celle de la vertu.

L'esprit de la société en France et en Angleterre a subi

(1) *A lion*. Byron en était un; telle cantatrice en vogue est une *lionne*. Londres a vu d'étranges lions, entre autres le roi et la reine des îles Sandwich; c'était à qui les posséderait pendant une soirée.

des modifications ; il semble même qu'une loi de gravitation commune et centrale ait rapproché l'une de l'autre, et commence à confondre leur caractère et leurs vices. Déjà la frivolité des salons parisiens s'est altérée en subissant la loi du gouvernement représentatif. Déjà la puissance aristocratique a reculé, dans les *drawing-rooms* (1) de l'Angleterre, devant le progrès des lumières et l'amour des jouissances intellectuelles : changement peu sensible encore ; nuance nouvelle qui échapperait aisément à un observateur peu exercé.

Des femmes et d'elles seules émane l'influence qui modifie la société et constitue ce qu'on appelle *la mode*. Doit-on restreindre cette influence ? Non ; mais la diriger : c'est l'affaire de l'éducation.

Celle que nous donnons à nos filles leur inspire, j'en conviens, le goût des vertus domestiques et des travaux paisibles. Dominée toutefois par ce grand principe de la société anglaise ; par l'intérêt, elle leur apprend de bonne heure à préférer l'argent à tout le reste. Nous les vendons au plus offrant. Nous les façonnons à une hypocrisie profonde : elles apprennent de nous à jeter leur filet dans le gouffre social, et à se faire une amorce de je ne sais quelle apparence de sensibilité et de vertus. Expliquez ainsi leur estime pour la stupidité opulente ; ne vous étonnez plus que les agrémens de l'esprit restent sans pouvoir dans une société pareille ; l'homme pauvre, mais spirituel et aimable, est un objet d'effroi pour les pères ; ils ont soin d'élever leurs filles dans l'horreur de ces gens dangereux qui plaisent par eux-mêmes et ne s'appuient pas sur une cassette bien remplie. L'esprit et le cœur des femmes se rétrécis-

(1) *Salle de dessin*, c'est notre salon où l'on cause ; le *saloon* anglais est une salle vaste, destinée aux bals et aux concerts.

sent ; leur enthousiasme meurt ; elles portent dans le monde cette habitude de ne voir la moralité que dans les écus, et l'honneur que dans le choix d'un époux considéré, puissant et riche (1). Celles qui ont employé le manége et fait servir la ruse à capter le millionaire ou l'héritier d'un duc, n'oublient pas, pendant le reste de leur vie, ces principes et cette éducation. L'intrigue leur plaît ; elles s'y livrent par habitude ; elles n'ont plus alors pour excuse les sentimens de la jeunesse, le prestige de l'amour. Il leur fallait un établissement convenable ; il leur faut aujourd'hui des places, des titres, des honneurs : examinons les résultats de cette disposition, et la teinte qu'elle imprime à la société tout entière.

A force d'avoir entendu vanter les vertus privées, la femme anglaise ignore qu'il existe des vertus publiques. Elle a choisi son mari à cause de sa fortune, et ne cherche qu'à l'agrandir. Compagne fidèle, mère tendre, épouse dévouée, elle partagera les malheurs, elle consolera les chagrins de son époux. Mais qu'une occasion se présente où les principes et les intérêts soient en lutte, où il faille choisir entre la honte d'un salaire et l'honneur d'une pauvreté généreuse ; entre une pension du ministre et la colère du gouvernement ; entre une place lucrative et la gloire d'un sacrifice fait à la chose publique ! Quelle influence exercera la femme ? De quel côté fera-t-elle pencher la balance ? Sa tendresse ne contribuera-t-elle pas à flétrir le nom de son mari ; n'excusera-t-elle pas à ses yeux l'opprobre d'un vote vénal, la bassesse d'une sollicitation persévérante ? Son égoïsme de famille concevra-t-il le dévouement au devoir et

(1) La même nuance de mœurs s'est introduite en France et y fait de continuels progrès : témoins les spirituelles esquisses de M. Scribe, dont les derniers ouvrages reflètent très-fidèlement ce changement et ses résultats nécessaires.

le désintéressement de l'homme public. L'éducation qu'elle tient de nous ne l'engage-t-elle pas à en rire, à rejeter ces vieux erremens de vertu patriotique comme une déclamation romanesque ? Que lui importe un mérite qu'elle ne comprend pas ! Elle veut voir ses enfans avancer ; le ministre a plus d'une faveur à leur accorder : il faut bien que le mari plaise à sa seigneurie. Irai-je plus loin ? Dirai-je combien souvent une vanité féminine, blessée ou caressée, une jalousie, une pique, une misérable rivalité de parure ont fait dévier un mari de la route de l'honneur ? Ferai-je voir combien les femmes ont contribué à nourrir ce luxe extérieur spécial aux Anglais, ce besoin de briller, cette ostentation d'une fortune qu'on n'a pas, ce fléau d'une vanité ruineuse qui, dépassant les bornes du revenu pour satisfaire sa folie, prive la vie de repos, de bien-être, d'aisance, et achète, au prix des jouissances réelles, le triste plaisir d'humilier autrui ? Les femmes même qui, parmi nous restent étrangères au mouvement des affaires politiques, exercent encore ce genre d'influence au sein de leur famille ; influence inévitablement corrompue et corruptrice.

Tels sont les malheurs et les dangers qui ont émané de l'éducation de nos filles, et que ces mêmes vertus domestiques, maladroitement isolées des vertus publiques, ont propagés parmi nous. La société française, livrée aux plaisirs et à la vanité, s'est jetée dans un excès contraire. Sous l'ancien régime on a vu le mépris des mœurs de famille poussé jusqu'à la plus scandaleuse dépravation. Les jeunes Françaises, transformées en cantatrices brillantes, en danseuses par métier, ont souvent oublié leur vocation naturelle, et regardé la vie comme un théâtre, dont leur mari payait les frais, dont leur amour-propre recueillait les applaudissemens. Mêlées aux intrigues de la cour, habituées

à tout conduire, affaires d'état et affaires de cœur, à tracer la marche des armées avec des nœuds de rubans, à décider en dernier ressort les débats théologiques, à se disputer le cœur et le bon-plaisir des rois, à fonder les réputations et à les détruire; on sait où leur puissance a conduit la France, et dans quelle décadence leur ascendant l'a plongée. Nous le répétons, ce n'est pas cette influence en elle-même, c'est la direction qui lui fut imprimée en Angleterre et en France que nous devons hautement blâmer. Concilier l'amour de la famille avec l'amour de la patrie; le goût des jouissances intellectuelles avec celui des plaisirs domestiques; tel était le problème à résoudre. Les deux peuples voisins et ennemis ont procédé diversement; de bonnes ménagères et des femmes savantes sont sorties des pensionnats britanniques; des femmes artistes et d'agréables causeuses ont fleuri dans les salons de France. Mais a-t-on essayé de faire comprendre aux femmes ce que c'est que l'intégrité politique, combien l'honneur des hommes dépend essentiellement de cette vertu qu'elles méconnaissent, quels rapports intimes se trouvent entre la probité particulière et la probité publique ?

Grâce à ces mœurs tout extérieures, dont nous avons parlé, je ne sais quoi de théâtral et d'exagéré s'est glissé dans la société française. Il y a sans doute une vérité plus nue et plus rude, mais aussi plus de grossièreté, de sécheresse et d'insensibilité parmi nous. Les Français qui cultivent l'art de railler comme une science et un talent nécessaire, n'ont pas songé à tourner en ridicule ces expressions de politesse recherchée et de courtoisie délicate, qui retentissaient dans les boudoirs de la régence, au milieu de la dissolution universelle. Nous qui nous targuons d'une fierté si froide et d'une réserve si hautaine, nous qui ne

rions de rien, nous reculons devant l'exaltation des sentimens et la grâce des paroles : nous les immolons à la plus froide et la plus cruelle ironie.

Est-ce bon signe, quand une nation grave témoigne tant de dédain pour l'enthousiasme et la sensibilité? quand une action immorale la choque moins qu'une parole emphatique? quand elle redoute les élans de l'ame et taxe de mensonge la condescendance sociale, de fausseté la grâce des manières, d'imprudence l'abandon du discours? Je ne le crois pas. Mais d'un autre côté n'est-il pas à craindre que l'expression d'une bienveillance factice ne remplace, chez un peuple léger et vain, la bonté réelle des actions? que l'on n'attache un prix extrême à se montrer aimable, et peu d'importance aux véritables dévouemens? qu'un tel peuple ne se croie constamment sur la scène, et ne cherche dans le sourire ou le blâme des autres le mobile principal de sa conduite? qu'il ne professe enfin de généreux sentimens, tout en se livrant à de scandaleux plaisirs? Tels sont les défauts contraires et antithétiques, dont la société française et anglaise sont entachées. Ici la vanité, là l'intérêt les font naître. La vanité, en France, a commis plus d'un crime. Voyez Richelieu brûlant une maison pour enlever une femme qu'il n'aimait pas. En Angleterre, l'égoïsme calculateur a produit des forfaits plus hideux peut-être. Vers le milieu de cet hiver, plusieurs enfans anglais jouaient ensemble autour d'un étang, qui paraissait glacé. Un jeune homme, appartenant à une classe inférieure, arrive, armé de ses patins, sur le bord de la pièce d'eau; il craint que la glace ne soit pas assez solide pour le supporter, et n'ose se confier à cette surface glissante qui peut fléchir sous son poids. Pour s'en assurer, il invente un moyen d'expérience atroce; il jette sur la glace plusieurs pièces de monnaie, qu'il invite les enfans

à se disputer. C'était leur vie qu'il sacrifiait d'avance à cet essai barbare; ils s'élancèrent et périrent sous ses yeux. La loi ne put l'atteindre; il y a, dans ce fait, une profondeur d'égoïsme infernale.

Le ton de la société anglaise est celui de la défiance, de la méfiance et du calcul. Celui de la société française respire un désir de plaire, souvent affecté, ridicule même; une vivacité souvent harcelante, un besoin de briller et d'être admiré qui fatigue. J'ai vu aux Champs-Élysées, à Paris, un petit décroteur de quatorze ou quinze ans recevoir un coup de poing d'un de ses collègues, âgé de huit ou neuf ans tout au plus : une marchande de pommes passa au moment où l'insulté allait tirer vengeance de l'agresseur. Elle arrêta le bras prêt à frapper, et s'écria : *Tu n'as pas de grandeur d'ame !* Plus cette expression tragique était absurde dans la circonstance, plus j'admirai le sentiment qui la dictait. Qui sait si cette affectation de sentimens généreux n'a pas influé sur la conduite du peuple parisien, pendant les journées de juillet? Qui sait si cette habitude un peu théâtrale n'a pas contribué à faire de la révolution française en 1830 ce qu'elle est, l'éternel honneur de l'espèce humaine?

Une tendance prosaïque, positive, insensible, calculatrice, s'est fait sentir en Angleterre, depuis l'époque de Henri VIII. Comparez cette tendance avec l'étourderie violente et l'exaltation inconstante des Français. Rien de plus frappant que ce contraste. Il y a peut-être plus de sincérité dans notre caractère. Mais que cette vérité est triste! Que ce défaut d'illusion est cruel!

Notre théâtre, au lieu de présenter aux hommes une leçon encourageante, a froidement exagéré leurs ridicules et leurs excès. On y trouve, dès l'époque de Shakspeare, une ironie misanthropique, faite pour désespérer la vertu. Le

grand homme que nous venons de citer est le plus terrible des moralistes. Il se montre inexorable, quelquefois cynique; mais (cet éloge n'appartient qu'à lui) il n'est jamais vulgaire. De nos jours, la grossièreté a usurpé la scène et s'obstine à la dégrader. Un nain difforme et burlesque, le génie de la farce, s'est paré du masque de Thalie. Une tragédie supportable est devenue aussi rare qu'un poème épique. Au lieu de s'égarer à la recherche de l'idéal, notre drame se traîne dans la fange des vices et des travers les plus grossiers et ravale l'humanité qu'il prétend retracer à nos yeux. Triste et affligeante philosophie; cruelle moralité, que celle qui nous avilit, sous prétexte de nous analyser. Jamais, disons-le avec franchise, le théâtre anglais depuis Shakspeare n'a reproduit fidèlement les habitudes et les idées contemporaines. La critique exercée par nos auteurs a été de la caricature et non du portrait. Ben Johnson, par des individualités trop exactes, et une vigueur de burin exagérée, a outré la laideur des ressemblances qu'il traçait. Ennemie de tous les sentimens nobles, de toute originalité dans les arts, de tout principe libéral et juste en politique, la restauration de Charles II a jeté la débauche sur la scène et fait du théâtre un mauvais lieu. Alors le drame, copiste sans grâce des drames étrangers, organe trop fidèle des Saturnales de la cour, a joint à l'artificielle élégance imitée de Ménandre et de Molière, la corruption profonde qui régnait à Whitehall. L'esprit y étincelait, le naturel en était banni; les Farquhar et les Buckingham, ces Arétins de la Grande-Bretagne, avaient trouvé le secret de joindre à l'affectation des boudoirs la nudité hideuse du satyre. Si l'on en croyait le tableau qu'ils nous ont légué, leurs concitoyens, les contemporains de Vane, de Bradshaw, de Derby, de Falkland, eussent été les plus impurs des hommes; la république de Cromwell se serait trouvée, en

un clin-d'œil, transformée en je ne sais quelle république d'escrocs, et leur orgie scandaleuse, encouragée par les lois, aurait eu lieu à la face du ciel, dont elle bravait la vengeance.

Sous le règne d'Anne, la licence du théâtre continua : une habitude dépravée sembla transformer les salles de spectacles en sanctuaires privilégiés de l'obscénité et du scandale. Les peintres de mœurs consacrèrent leurs talens à un autre genre; la nombreuse famille des *essayistes* (1) fleurit; les Adisson, les Steele reflétèrent d'une manière bien plus vraie que les Cibber et les Cumberland le nouveau caractère de la société. On applaudit à la délicatesse de leur style, au raffinement un peu prétentieux de leur moralité. Plus tard Goldsmith et sa verve originale, Shéridan et sa causticité éclatante produisirent des chefs-d'œuvre, sans se montrer plus fidèles que leurs prédécesseurs au modèle qui posait devant eux.

Mais le théâtre est-il vrai chez aucun peuple? On pourrait en douter. Il outre le défaut principal de la nation à laquelle il appartient; il le flatte, en ayant l'air de le punir. Le drame français n'offre pas plus que le nôtre une contre-preuve exacte des mœurs de chaque époque. Le drame sentimental du dix-huitième siècle, le mélodrame romantique du dix-neuvième, nous donnent la parodie et non le symbole de quelques-unes des idées contemporaines. Aujourd'hui d'ailleurs, en Angleterre comme en France, l'époque des jeux de la scène a expiré. L'esprit humain a pris une autre direction; les assemblées politiques se chargent du seul drame que l'on veuille bien écouter encore. Le roman peint les mœurs; la presse périodique est l'or-

(1) Auteurs d'*Essais périodiques;* Johnson, Steele, Hawkesworth, Swift, Goldsmith, Armstrong, Walpole, Pope lui-même; Canning, Hazlitt, dans ces derniers tems ont enrichi de leurs *Essais* cette branche féconde et curieuse de la littérature anglaise.

gane des opinions. Qu'est-ce que le théâtre de Londres ? un charlatanisme impuissant. Il met à contribution le monde entier ; l'éléphant de Siam, la cantatrice de Milan, la danseuse de France, la farce des Variétés, les fantômes d'Allemagne ; et ne rajeunit point sa décrépitude.

Si l'on cherche à découvrir les causes de cette décadence, il faudra se livrer à une analyse philosophique et historique, dont l'étendue et l'importance dépasseraient les bornes et sortiraient du cadre que nous nous sommes tracé. Quant à l'Angleterre, il est certain que les fortes études y dépérissent. Il y a dans sa littérature actuelle un caractère passionné, fantasque, capricieux, qui ne s'adresse qu'au moment, ne veut exploiter que la circonstance, et se contente de pourvoir aux menus-plaisirs d'un public inconstant. En France au contraire la puissance et la patience des investigations ont reparu avec honneur ; de jeunes savans ont enrichi la sphère des connaissances positives ; et si l'on pouvait leur adresser un reproche, il faudrait blâmer dans leurs travaux non la légèreté du vice, mais une rigueur systématique, un style germanique et tout obscurci par l'effort d'une pensée qui s'approfondit trop curieusement et méprise trop obstinément l'élégance des formes.

L'*homme de lettres* en France et en Angleterre occupe une position bien différente. Parmi nous, c'est une espèce d'ascète qui se sépare de la société pour méditer, rêver, apprendre, ou seulement pour écrire, c'est-à-dire mettre du blanc sur du noir. En France c'est un amuseur, un homme de salon, qui marche de pair avec les grands et domine les riches ; c'est, dans la démocratie des intelligences, un favori populaire. Dans la Grande-Bretagne la puissance intellectuelle cède le pas à la puissance politique ; la première n'obtient un peu d'influence qu'en se soumettant à la seconde, ou en la combattant, en lui disputant

son crédit, ou en s'enrichissant de ses dépouilles. La situation de l'homme de lettres anglais, tout entier à ses travaux, est équivoque et fausse. On ne sait quel rang lui donner dans une société positive où les rangs sont assignés à chacun. On ne peut juger son mérite, taxer son talent, et le classer selon la quotité de ses facultés. Il reste en dehors de la communauté britannique ; quelquefois la mode lui crée un petit trône et l'y place; une auréole passagère se joue autour de son front; mais ce rayon capricieux ne tarde pas à s'éclipser ; il retombe dans la foule d'où il est sorti, comme ces monarques factices, couronnés pendant le carnaval et détrônés par le carême. « Si je ne consultais que les jouissances de » ma vanité, me disait un jour l'un des plus célèbres écri- » vains de cette époque, j'aimerais mieux être le plus » lourd, le plus ennuyeux, mais le plus assidu des mem- » bres de la Chambre des Communes que de me trouver à » la tête de la littérature de mon pays. » Il avait raison. Voyez ce M. P. (1) se présenter chez un pair d'Angleterre. Il n'a pour recommandation que son vote. Ses manières sont celles d'un paysan ; sa voix est rauque, son costume ridicule ; il manque d'esprit, de grâce, d'instruction : cependant on l'accueille; c'est un grand homme, dont l'assentiment est précieux, dont le *oui* ou le *non* (2) pèse dans la balance politique, dont il faut admirer les faiblesses et flatter la sottise.

Cette rage d'obtenir la vogue et de s'introduire à la faveur de son caprice dans les hôtels à la mode ; ce besoin

(1) *Member of Parliament*. Les titres, en Angleterre, se résument par leurs initiales. *Fellow of the Royal Society*. F. R. S. — *Fellow of the Society of Antiquarians*. F. S. A., etc.

(2) *Oyes, and noes*. On vote ainsi en Angleterre. Tous les *oui* se rangent d'un côté ; tous les *non* restent de l'autre.

d'être populaire comme un acteur, et fêté comme une danseuse, a envahi la littérature anglaise. Placés dans une position à peu près semblable à celle où se trouvent les gens de théâtre, nos hommes de lettres essaient de prendre d'assaut une réputation passagère, et cessent de poursuivre une solide gloire. Ils visent à l'effet, couvrent leur style de paillettes, se pressent sur les traces de l'auteur en crédit, saisissent au passage une nuance des goûts à la mode, se constituent les flatteurs des salons et y demandent accès pour prix de cet emploi misérable de leurs facultés.

Vous reconnaissez sans peine, dans les nuances prononcées qui caractérisent les œuvres littéraires des deux nations, la différence de position que nous venons de signaler. Nos meilleurs écrivains semblent des solitaires, qui écrivent pour des solitaires. C'est surtout dans le recueillement et le silence que vous comprendrez et sentirez profondément le mérite de Shakspeare, de Bacon, de Byron, de Walter-Scott.

Le génie social, la grâce d'une conversation animée, le charme d'une raison ornée, praticable, utile, respirent au contraire dans les ouvrages français. Depuis Montaigne, jusqu'à Paul-Louis Courrier, tous les bons moralistes et les philosophes de cette nation se distinguent par le même ton de vivacité ingénieuse, d'élégance, de connaissance du monde et de familiarité piquante. Il est aisé de voir qu'ils se sont mêlés à tous les mouvemens sociaux, qu'ils en ont étudié tous les ressorts. On accusait Helvétius d'avoir composé son ouvrage intitulé *de l'Esprit* avec les bons mots, les observations, et, si l'on peut parler ainsi, les *recoupes* de la conversation des salons. Beaumarchais a été en butte à la même accusation. Quel est celui de nos auteurs auquel on pourrait l'adresser? Ils ne se rencontrent qu'accidentellement, et ne se présentent dans le

monde qu'avec cette défiance d'eux-mêmes, compagne inséparable d'une situation incertaine et fausse. Rien de plus rare parmi eux que l'amabilité, l'aménité des manières et le charme de la conversation; rien de plus commun parmi les gens de lettres français. L'esprit de trait, si brillant dans la société, manque aux nôtres; l'enchaînement logique et puissant des idées n'est pas toujours aussi remarquable dans les ouvrages du pays voisin que dans ceux de nos meilleurs écrivains.

Mais cessons de poursuivre un parallèle pour lequel les renseignemens et les matériaux nous manquent. L'état réel de la société française n'est point assez stable, il ne nous est pas assez connu pour que nous puissions déterminer avec certitude la nature des changemens utiles ou funestes qui se sont opérés récemment dans son sein. Occupons-nous plutôt des modifications nouvelles de la société anglaise, objets de déclamations fréquentes, mais souvent injustes.

L'antique hospitalité a disparu, nous dit-on. Sans doute, on ne voit plus sur les routes et dans les sentiers qui conduisent aux maisons de plaisance de nos gentilshommes, des bandes d'ivrognes comme il faut, soutenus par leurs valets, ou sommeillant dans leurs voitures, obstruer le passage, chercher noise aux piétons ou boxer dans la boue. L'hospitalité est une vertu de sauvage, admirable dans son principe, développement sublime de cette bienveillance naturelle que Dieu a placée au fond du cœur de l'homme. Pratiquée avec une sorte de religion barbare par l'Arabe du désert et le nègre africain, elle oppose, par ses excès même, une digue à la férocité de cet état insocial, où l'homme, compatriote et complice du tigre et du lion, cherche comme eux la pâture et le combat. Devant la civilisation, l'hospitalité recule et s'efface toujours.

Mais sous d'autres formes, la même vertu peut encore être honorée. Nos routes sont larges et commodes; nos équipages construits avec soin, légers et brillans, nous transportent en peu d'heures, du sein de la capitale, dans le château où nous sommes attendus. On ne réclame plus, de la complaisance de son convive, un luxe de gourmandise, une docilité d'ivrognerie, aussi ruineux pour la santé du patient que pour la bourse de l'amphitryon. Silène ne règne plus dans nos festins, et nous pouvons sans honte y admettre les étrangers, autrefois en butte à nos railleries brutales, qu'ils nous payaient en mépris. Nos femmes et nos filles peuvent sans rougir s'asseoir à la table de leurs maris et de leurs pères. Cette hospitalité ne vaut-elle pas l'autre? N'était-ce pas un beau spectacle que cette procession de carrosses, tout chargés d'ivrognes, conduits par des cochers à moitié ivres, escortés de laquais chancelans, et traînant leurs maîtres ivres-morts? Steele, Adisson ont vu de telles mœurs : Fielding et Smollett les ont peintes. Assurément nous serons les derniers à les regretter.

Les vices que nous avons observés dans la société anglaise appartiennent spécialement à Londres; c'est là que le désir d'écraser son voisin brûle et dévore le cœur; c'est là que l'on sacrifie son bien-être à un orgueil misérable; là vous voyez le combat des ambitions, la mêlée des intérêts; là vous vous résignez à l'ennui, au dédain, à l'humiliation, pourvu qu'il vous soit permis de rendre aux autres ennui pour ennui, humiliation pour humiliation, dédain pour dédain. Une courtoisie plus franche règne à la campagne. La morgue, le pédantisme, l'air guindé, le prétentieux silence, le laconisme insultant de nos coteries disparaissent et font place, non peut-être aux raffinemens et à l'élégance de la société du continent, mais à des manières simples, natu-

relles, sans faste, sans insolence. Au milieu de ses acres (1) de terre, entouré de ses fermiers et de sa famille, le propriétaire rural sent toute son importance : son ambition satisfaite n'aspire plus qu'au repos; grand homme pour ce qui l'environne, craint et respecté à quelques lieues à la ronde, il le sait, il est content; il oublie les chagrins de son orgueil, les misères de sa vanité.

Nos mœurs ne sont plus aussi casanières qu'autrefois; les clubs se multiplient parmi nous. Le foyer domestique est abandonné, s'écrient ces moralistes qui ne voient le bien que dans le passé, le mal que dans le présent.

Nous regardons au contraire l'habitude des réunions connues sous le nom de clubs comme favorable au développement des vertus publiques. Le coin du feu a ses charmes, mais il a son égoïsme : là tout est concentré dans le cercle étroit de la famille; on ne s'y occupe que des intérêts et des plaisirs de la petite communauté dont le père de famille est le chef. Les préjugés, les vues fausses et restreintes sont nourris et propagés par cette manière de vivre. L'homme finit par s'isoler de la société; le groupe dont il fait partie devient tout pour lui. Qu'il sorte de ce cercle limité; ses opinions combattues deviendront tolérantes; son intérêt personnel perdra une partie de son âpreté. « Rien ne » contribue à former et à fortifier notre bon sens, comme » une vie passée avec nos semblables, mise en commun, » pour ainsi dire, et parfaitement identique à leur vie. » Cet axiome est de Gœthe, écrivain sublime, chez lequel s'unissent l'imagination la plus brillante et la moralité pratique la plus ingénue et la plus profonde. Les clubs reposent sur un principe admirable, celui de l'association; grâce à un fonds commun, alimenté par la faible contribution de

(1) Mesure anglaise.

tous, l'homme à qui la modicité de ses moyens ne permet pas de varier ses lectures, de vivre dans une société choisie, d'habiter de beaux appartemens, et de s'asseoir à une table somptueuse, jouit de tous ces avantages; il dépense moins, il est plus heureux; sa femme et sa fille vont au bal et en soirée, au lieu d'écouter les éternels sermons de leur mari et de leur père. Des habitudes d'ordre et d'économie résultent de cet arrangement; la moitié du revenu se trouve épargnée; je ne sais quel moraliste si rigide pourrait y trouver à redire.

Dans la plupart des clubs, ce sont les intérêts populaires que l'on discute; ce sont eux dont on s'occupe avec ardeur. L'utilité du plus grand nombre, son bien-être, l'accroissement de ses ressources, tels sont les objets qui captivent l'attention et alimentent les débats. Reconnaissons, dans cette tendance philanthropique, l'un des caractères les plus honorables de l'époque où nous sommes. L'esprit de caste meurt, même en Angleterre. Aucune époque historique n'offre rien de comparable à ce qui se passe aujourd'hui. La fraternité universelle des hommes, annoncée par le Christ, commence à être un dogme en vigueur; elle va enfin porter ses fruits.

Dans le moyen-âge, parmi les Grecs, chez les Romains, la supériorité d'une certaine classe sociale sur toutes les autres, l'abaissement des industriels, le mépris jeté sur les misérables, constituaient l'essence même de la société. Le vulgaire, le peuple, le *plebs*, le *demos*, la roture, gémissaient sous le poids d'un anathème éternel. Le paladin épargnait le pauvre et l'esclave; il en avait pitié; sa commisération naissait du sentiment même de sa puissance et de la nullité de tous ses semblables. Lisez Aristophane, vous verrez quel excès de mépris accablait alors les classes inférieures, et combien peu cette démocratie orageuse les

protégeait contre les outrages. Consultez l'*Arcadie* du généreux Sidney, c'est un commentaire perpétuel de ces théories insultantes. Shakspeare a souvent exprimé avec toute la profondeur de son génie ce dégoût universel qu'inspirait le vulgaire à quiconque prétendait s'élever au-dessus de lui, par le génie, la valeur ou la science. Dans ses tragédies historiques, respirent l'héroïsme chevaleresque, la force de l'ame, les vertus et les vices des rois et des princes; les classes populaires n'y sont peintes que sous leurs points de vues grossiers, défavorables; et comment aurait-il pu en être autrement? Exposées à l'outrage, elles s'en croyaient dignes; elles vivaient dans leur bassesse comme dans leur élément naturel. Le *manant*, le *croquant*, le *rustre*, le *caitiff* des Anglais, le *varlet* humilié, le *bauer* de Germanie, assimilaient leur condition à celle de la brute. Étrangers aux nobles émotions des classes élevées, ils se croyaient honorés de leur regard, indignes de leur estime. Ainsi vivaient les *serfs* du moyen-âge, les *esclaves* romains, les *ilotes* de Sparte; un lent et progressif affranchissement a pu seul les arracher à leur abjection.

On a vu briller en France, au XVIIIe siècle, une foule d'écrivains éloquens, effrénés, hardis, spirituels; créateurs de théories licencieuses et de systèmes enthousiastes. On les a maudits comme les propagateurs d'une morale dangereuse, vague, sensuelle. Mais a-t-on bien apprécié le mélange de bienfaisance réelle, de philanthropie profonde et sentie, qui se trouvait obscurci par ces vapeurs brillantes ou obscures, nées de leurs imaginations sans frein? A-t-on apprécié l'influence utile de leurs écrits? Sait-on combien d'idées justes, fécondes, impérissables, se trouvaient comme ensevelies dans ces œuvres si violemment proscrites? avec quelle force ils ont poussé le monde vers la liberté, vers l'émancipation des hommes laborieux et uti-

les? Le plus beau caractère des œuvres intellectuelles, c'est que leurs parties grossières, leurs scories, leurs impuretés disparaissent avec le tems; leurs germes utiles restent et se propagent; l'erreur se sépare de la vérité; tout s'épure; et l'humanité profite du bienfait, en échappant au danger.

Le tems a mûri ces opinions incomplètes, mais puissantes, que la philosophie du XVIIIe siècle avait jetées dans le monde, comme des germes d'orage. Ce sont maintenant nos espérances et nos points d'appui. Aux Diderot, aux Voltaire, aux Jean-Jacques, appartient l'honneur d'avoir encouragé l'examen et l'analyse; d'avoir diminué l'estime des hommes pour la gloire sanglante des conquêtes; dépouillé de leur voile spécieux toutes les niaiseries solennelles dont on se servait pour tromper les hommes; d'avoir relevé dans l'opinion publique les membres les plus nécessaires et jusqu'ici les plus maltraités de la communauté. Ce sont eux qui ont commencé cette grande enquête dirigée vers le bonheur social, vers la nature des gouvernemens, leur influence, leurs limites et leurs droits. Ce sont eux qui ont appris à l'homme combien est grand le crime de ce dédain, qu'il faisait peser sur la majorité de ses semblables. Leurs prédications n'ont pas été vaines; elles se sont propagées d'un bout du monde à l'autre: il ne s'agit plus de combattre leurs théories; elles se sont transformées en faits. Au milieu de la tempête qui agite l'Europe, le seul moyen de salut est la mise en œuvre de ces maximes. Seules, mais dégagées de leur exagération et de leur folie, elles peuvent encore sauver les trônes et les peuples; assurer le triomphe de l'ordre dans les sociétés; rendre la stabilité au monde, en rendant les révolutions impossibles; et remplacer, par la force de la pensée publique, la force brutale qui le dominait autrefois.

(*Edinburgh Review.*)



CODE PÉNAL DE LA CHINE.

Le Code général des lois de la Chine, intitulé : *Ta-Tchin Leu-ly*, c'est-à-dire les *Lois et Instituts sous la dynastie des Ta-Tchin*, est un modèle de sagacité, de méthode et de clarté. Non-seulement le texte exact des lois se trouve consigné dans ce Code, mais il renferme aussi un commentaire succinct ajouté à chaque loi, et une indication des cas où elle doit être appliquée.

La portion de ce Code relative à la législation pénale définit avec une précision admirable presque toutes les nuances des délits, et se distingue surtout par une graduation de peines qu'on regrette souvent de ne pas rencontrer dans les lois criminelles des peuples les plus avancés dans la civilisation.

Le Code pénal chinois est divisé en plusieurs livres : voici un extrait de celui qui traite des attentats contre les personnes. Il fut remis, il y a quelques années, par le vice-roi de Canton à la factorerie britannique avec invitation de le publier en anglais, afin de prévenir les querelles qui pourraient survenir entre les sujets des deux nations.

« 1° Un homme qui en tuera un autre, sous prétexte que celui-ci l'a volé, sera étranglé, conformément à la loi sur l'homicide commis dans une querelle.

» 2° Un homme qui tirera un coup de fusil à un autre et qui le tuera, aura la tête tranchée, comme dans le cas de meurtre volontaire. Si celui qui reçoit le coup n'est que

blessé sans danger de perdre la vie, le coupable sera envoyé en exil.

» 3° Un homme qui ôtera la vie à un criminel arrêté sans faire résistance, sera étranglé.

» 4° Un homme qui en accusera faussement un autre de vol, par récrimination, se rendra coupable lui-même d'un crime capital. Dans les autres cas, soit qu'il ait engagé la poursuite, soit qu'il ne paraisse au procès que comme témoin, il sera envoyé en exil.

» 5° Un homme qui en blessera un autre avec intention, sera jugé conformément à la loi concernant les coups donnés dans une rixe, et sa punition sera plus ou moins sévère, suivant le mal qu'il aura fait.

» 6° Un homme qui aura bu trop de liqueurs, et qui commettra des outrages contre les lois, sera exilé dans un pays désert pour y être réduit en servitude. »

La peine des travaux forcés et celle de l'emprisonnement sont inconnues en Chine. Les offenses qui ne sont pas rangées dans la catégorie des crimes capitaux n'ont en général d'autre châtiment que l'exil ou une punition corporelle. Le gouvernement se garde bien de dépraver les mœurs du peuple par le spectacle fréquent des exécutions capitales. Les condamnés à mort sont réunis dans une prison, où ils restent enfermés jusqu'à l'équinoxe d'automne de chaque année; à cette époque la prison *est vidée ;* et ce mot terrible annonce aux prisonniers que l'heure fatale a sonné pour eux tous. Les autres punitions sont infligées publiquement; et celles auxquelles s'attache l'infamie le sont avec tout l'appareil qui peut rendre l'exemple salutaire.

Toutes les causes criminelles entraînant la peine capitale sont soumises à la révision d'un tribunal suprême, qui souvent annulle ou modifie le premier arrêt.

Ce qui distingue surtout la minutieuse attention du lé-

gislateur à punir les moindres infractions, c'est la pénalité attachée à l'inobservation des rites concernant le culte de la divinité, et le respect dû à la majesté impériale qui est aussi un culte dans les états despotiques.

Le bambou est pour le Chinois ce que le knout est pour les Russes, ce que l'amende et la prison sont pour les Français. La graduation de la peine n'est point abandonnée à l'arbitraire du juge ; elle est inflexiblement déterminée par le législateur. Quelques détails sur cette partie du Code chinois ne seront pas sans intérêt, et donneront au lecteur une idée plus exacte des mœurs de l'*Empire Céleste* que la législation pénale relative aux attentats contre le droit naturel dont le châtiment est à peu près analogue chez toutes les nations.

Le Code règle la forme et l'étiquette des rites sacrés avec une précision qui ne laisse aucune faute impunie ; mais il s'explique vaguement sur l'objet même du culte. Il prescrit seulement à tous les officiers publics chargés de présider aux sacrifices et aux oblations solennelles faites *au ciel, à la terre et aux esprits supérieurs qui veillent à la fertilité du sol et à la fécondité de l'espèce humaine*, de se préparer à leurs fonctions en s'abstenant non-seulement de toute fête, mais encore de certains devoirs publics et privés, tels que les actes de condoléance, les visites aux malades, etc. Ces fonctionnaires sont responsables de la nature et de la qualité des animaux immolés et des autres offrandes : ils sont en outre chargés d'indiquer exactement les jours fixés pour les rites sacrés.

Le savant traducteur du Code chinois se demande si les expressions qu'on vient de transcrire : *le ciel, la terre et les esprits supérieurs*, ainsi que les autres termes analogues employés par la loi chinoise, indiquent des divinités distinctes, ou seulement les divers attributs d'un être su-

prême reconnu comme tel. « Cette dernière opinion, dit-il, a été énergiquement soutenue par les jésuites; mais la première a prévalu aujourd'hui : c'est du moins celle de tous les missionnaires qui travaillent à la propagation du christianisme en Chine. »

Les génies d'un ordre inférieur, ceux des montagnes, des rivières, des vents, des nuages, de la foudre, les saints empereurs, les ministres fidèles, les sages illustres sont aussi l'objet d'une vénération consacrée par des offrandes et des commémorations. Les Hindous honorent de même les esprits, les saints personnages, les sages et les divinités domestiques (*Institutes de Menu*, chap. III, v. 117).

Ces hommages sont interdits à l'égard des esprits et des saints, auxquels un décret spécial ne les a pas décernés.

La destruction ou la dégradation, volontaire ou non, des autels, ainsi que des tertres ou terrasses consacrés au culte, est punie de cent coups de bambou et du bannissement perpétuel; le même châtiment est réservé à celui qui égare ou met hors de service tout mobilier destiné au culte.

Les monumens funèbres des empereurs ou princes, ainsi que les sépultures des saints, des sages, des hommes illustres, sont confiés à la garde des gouverneurs de districts, et l'accès en est interdit aux troupeaux.

Il est défendu aux prêtres de *Fo-he* et de *Taou-tsze* de se conformer, dans leurs cérémonies, aux rites sacrés. Toutes les fois qu'une femme pénètre dans le sanctuaire réservé aux prêtres, ou porte la main à l'encensoir, son père ou son mari sont passibles de quarante coups de bambou. Il est enjoint de dénoncer tout homme qui fait métier d'invoquer les mauvais génies, à l'aide de livres ou de paroles magiques, tout chef d'une secte impie ou per-

verse, tout membre d'une association livrée à des pratiques superstitieuses : et le dernier supplice est réservé à ceux qu'on surprend à encenser leurs images, à rassembler la nuit leurs sectateurs, ou à égarer la multitude par le faux prestige d'un pouvoir ou d'une science occulte.

Est puni de cent coups de bambou l'instigateur de tout rassemblement tumultueux, au bruit du tambour ou du *gong*, qui a pour objet de parer des idoles. Deux fois par an seulement, il est permis de se réunir dans les temples où se trouvent les images qui représentent les esprits terrestres : au printems, pour implorer leur assistance ; en automne, pour leur rendre des actions de grâce.

Le simple particulier qui garde secrètement en sa possession des images représentant le firmament, des instrumens destinés à expliquer ou à retracer la marche des corps célestes, des livres d'astrologie ou de pronostics, des portraits d'anciens empereurs, des sceaux *officiels*, et d'autres objets que certains dignitaires ont seuls le droit de posséder, est passible d'une punition corporelle et d'une amende qui varie suivant la gravité des cas.

Le Code garde le silence sur la religion chrétienne, bien que les catholiques soient très-nombreux en Chine, et qu'ils aient été souvent exposés à une surveillance inquiète et haineuse, et même aux persécutions du gouvernement. Le traducteur, Sir Georges Staunton, a inséré, dans un appendice à ce monument de législation, deux édits curieux relatifs à l'exercice de la religion chrétienne, rendus en exécution d'une loi de 1805 ; le dernier contient la censure de certaines maximes propagées par les missionnaires catholiques : « *Leur doctrine*, y est-il dit, est aussi contraire à la raison et à l'ordre social que la folie furieuse d'un chien enragé. » L'édit se termine ainsi : « Nous exhortons nos sujets tâtares à être attentifs à la voix de leur pays,

aux conseils de leur gouvernement; à s'exercer à l'équitation, au maniement de l'arc, à étudier les écrits des savans et des sages, et à remplir leurs devoirs sociaux. Si les sectes de Fo-he et de Taou-tsze sont indignes de toute croyance, quelle foi peut-on avoir en celle des Européens! »

Le second et dernier chapitre de la section traite de certaines observances relatives aux rites et à la personne de l'empereur.

Si un médecin, dans la confection d'un médicament destiné à S. M., s'écarte par inadvertance du mode déterminé par l'usage, et en le donnant n'y joint pas l'indication de ses propriétés et l'ordonnance; si les ingrédiens qui le composent ne sont pas sains et de bonne qualité; si les prescriptions ne sont pas sagement réglées; le médecin est puni de soixante à cent coups de bambou. Ces dispositions pourraient s'intituler : *Loi contre les progrès de l'art médical.* Elles montrent à quel degré d'absurdité les Chinois poussent leur respect pour la sagesse de leurs ancêtres.

La gastronomie a aussi sa pénalité : cent coups de bambou ramènent à son devoir l'artiste culinaire qui, chargé de préparer le banquet impérial, introduit, même par distraction, dans ses ragoûts, des ingrédiens prohibés. Si les mets ne sont pas servis proprement, il reçoit quatre-vingts coups; soixante, si ses comestibles ne sont pas de bonne qualité; et cinquante s'il oublie de goûter un mets avant de le servir. Le maître d'hôtel, l'intendant de l'office, ou le cuisinier qui introduisent dans le service de bouche une boisson ou un comestible nouveau, sont punis de cent coups de bambou, et condamnés en outre à avaler le résultat de leurs innovations.

La législation des rites s'étend à la conservation et à l'entretien des meubles et équipages de l'empereur. L'officier qui en est chargé est puni de quarante coups s'il présente un objet

à S. M. contre les lois de l'étiquette, s'il lui donne l'objet qui ne lui est pas nécessaire, ou s'il oublie de lui offrir celui dont elle a besoin. L'intendant des voitures et des chevaux qui néglige de les essayer, pour s'assurer s'ils sont propres au service impérial, est puni de quatre-vingts coups; il en revient cent à l'ouvrier qui livre pour les parties de plaisir de S. M. des jonques, des yachts ou autres bateaux qui ne soient pas en bon état.

L'officier chargé d'offrir un présent au nom de S. M. ne peut déléguer cette commission à un tiers sous peine du bambou et de la dégradation.

Lorsque S. M. interroge collectivement quelques officiers de sa chambre ou de sa suite, chacun doit répondre dans l'ordre fixé par son rang; celui qui parle avant son tour perd un mois de traitement.

Le surintendant des cérémonies qui, vexatoirement et sous de faux prétextes, prive de la faveur de paraître devant S. M. Impériale toute personne à qui elle a donné audience, est condamné à avoir la tête tranchée. Sont réputés complices et frappés de la même peine, tous les grands dignitaires qui, ayant connaissance du crime, ne l'auront pas révélé. Cette loi a dû recevoir son application à raison de l'insulte faite à lord Amherts, notre dernier ambassadeur en Chine.

On peut se faire une idée de la théorie du gouvernement chinois, par la lecture des dispositions pénales relatives à la gestion des affaires publiques. Les six tribunaux suprêmes sont chargés d'une enquête sur toutes les fautes commises dans l'administration et sur tous les actes utiles ou nuisibles au bien public; et d'en faire connaître les résultats à l'empereur par l'organe de leurs commissaires. Les élémens en sont fournis par les censeurs dont l'inspection s'étend sur les actes du souverain lui-même, par les

vice-rois et sous-vice-rois. Ces magistrats sont tenus de communiquer aux tribunaux suprêmes tous les actes remarquables qui viennent à leur connaissance ; les rapports faits à l'empereur doivent être précis, les faits et les motifs retracés fidèlement, avec simplicité et sans phrases.

Une autre section traite des honneurs à rendre par les subordonnés à leurs supérieurs ; on y a ajouté, sans en donner la date, une disposition nouvelle, qui punit de cinquante coups tout soldat ou simple particulier qui, rencontrant sur un chemin public un officier civil ou militaire, ne lui cède pas la place, ou ne descend pas de cheval.

Des règlemens sévères déterminent, suivant le rang et la condition des individus, la matière, la forme et l'usage des voitures, des meubles, des vêtemens ; la qualité et l'équipement des chevaux, la grandeur et le luxe des appartemens. L'infraction à ces règlemens est punie d'un certain nombre de coups de bambou ; et l'ouvrier qui a fabriqué et livré les objets est traité comme complice. La possession et l'usage d'articles dont la prohibition est absolue, tels que les étoffes de soie représentant le dragon impérial ou le phénix, sont considérés comme un délit grave. Bien que les Chinois éludent leurs lois somptuaires, ils n'en sont pas moins privés des jouissances de luxe que leur fortune leur permettrait. Il est défendu aux prêtres de Fo-he et de Taou-tsze d'avoir d'autre costume que des robes d'étoffe ou de soie de couleur unie, et du modèle le plus simple.

Toutes les fois que le comité d'astronomie, ou pour nous servir de l'expression consacrée, *le Bureau des Longitudes* néglige de constater l'heure du lever du soleil et de la lune, l'apparition des cinq planètes, des vingt-huit constellations, des éclipses, des météores, des comètes, il encourt la peine de soixante coups de bambou.

Il est interdit aux diseurs de bonne aventure de fréquenter les maisons des officiers civils ou militaires, pour y pronostiquer des désastres ou des succès politiques; ils peuvent seulement, à l'aide de l'astrologie, prédire les événemens qui peuvent affecter la condition de l'homme privé.

Une longue section traite des infractions de ceux qui négligent à certains jours de pleurer leurs parens décédés, et qui avant le tems quittent leurs habits de deuil et prennent part à des fêtes. C'est encore le bambou qui vient régler les affections et les devoirs de famille : si un homme, appelé à une fonction publique, quitte un père, une mère, un aïeul paternel ou aïeule maternelle, âgés de plus de quatre-vingts ans ou infirmes, et qui n'ont pour soutien aucun autre descendant mâle âgé de plus de seize ans, il est puni de quatre-vingts coups.

Il est impossible de ne pas être frappé de l'analogie existante entre les deux systèmes de législation *hindoue* et *chinoise*, sous le rapport du respect et des devoirs de famille : les Chinois ont un culte pour les ancêtres; et l'une de leurs objections contre le christianisme est fondée sur son hostilité à ce culte. De même, les Hindous ont des rites sacrés en l'honneur des ascendans qui ne sont plus : « L'oblation d'un brahmine à ses ancêtres, dit *Menu,* est plus précieuse que celle faite à Dieu même. » Le *Veda* prescrit de les révérer comme des divinités.

Le même sentiment du respect filial a dicté les dispositions qui commandent la sévère observation des rites funéraires, et qui interdisent tout divertissement dans une famille où le mari, le père, la mère, les aïeux paternels, sont sous le poids d'une accusation capitale.

Nous ferons remarquer en passant qu'il est expressément défendu de livrer un cadavre aux flammes ou de le jeter

à l'eau. Les fils et petits-fils d'un homme mort loin de ses foyers, dans un pays où l'on a coutume de les brûler, font tout ce qui dépend d'eux pour le faire transporter dans son domicile, à l'effet de procéder à son inhumation suivant le rite chinois.

La section se termine par des dispositions qui tracent l'ordre et la marche des solennités rurales, et fixent les préséances : leur infraction est punie de cinquante coups de bambou.

Tous ces exemples montrent combien la législation chinoise est jalouse de l'exécution des règles qui perpétuent l'ordre, les coutumes, et jusqu'à l'étiquette, dans tous les rangs de la société.

La cinquième division du Code pénal de la Chine traite des délits militaires.

Le 1er chapitre est relatif à l'inviolabilité du palais impérial. Voici quelques-unes de ses dispositions les plus remarquables :

Est puni de cent coups de bambou quiconque, sans permission et sans motifs, franchit les portes du temple ou les murs du cimetière de l'empereur, et de quatre-vingt-dix, celui qui passe le seuil de l'enceinte des sacrifices. L'entrée de la citadelle, des jardins et des palais impériaux est sévèrement interdite ; et toute personne qui, sans permission, entre dans les appartemens que l'empereur occupe ou dans sa salle à manger, est passible de la strangulation. La même peine garantit de tout regard profane les appartemens de l'impératrice et de l'impératrice-mère.

Le défaut d'assiduité dans la garde du fort ou des palais est un délit ; les hommes du cortège ou de la suite de l'empereur ne peuvent quitter leur poste sous peine du bambou ; l'officier civil ou militaire qui s'en éloigne, pen-

dant que son maître voyage ou qu'il fait ses tournées dans les provinces, est puni de mort.

Les routes, les ponts, les passages réservés exclusivement à l'usage de S. M. ne peuvent être parcourus par d'autres que par elle et sa suite. L'infraction à cette règle appelle sur le coupable un sévère châtiment. Toute personne qu'on rencontre dans les avenues des résidences impériales portant des substances d'une nature suspecte est condamnée à les avaler; celle qu'on y découvre à une heure indue, les armes à la main, est punie de mort. Des dispositions aussi cruelles révèlent les terreurs qui obsèdent tout gouvernement despotique; mais elles sont souvent impuissantes. Ainsi, en 1803, l'empereur Kea-king faillit être assassiné dans son palais.

Un jour de fête solennelle, on y avait laissé pénétrer un nommé Chin-te. Lorsque l'empereur parut dans son palanquin, cet homme se jeta sur lui, et, au moment où il allait le frapper, il fut arrêté par des officiers qui entouraient le monarque. Dans le cours des débats, il accusa de complicité des princes du sang et des grands dignitaires, dont il prétendit n'être que le complice. L'empereur, par son arrêt, écarta cette dénonciation; mais il signala la circonstance remarquable, que, bien que sa suite fût de cent hommes, six seulement avaient arrêté l'assassin. «Il est vrai, ajouta-t-il, que les princes *Mien-gen* et *La-vang-to-ur-chee* et les quatre chambellans ont long-tems joui de notre faveur; mais, parmi tant d'officiers impassibles à l'aspect de nos dangers, n'en est-il donc aucun que nous n'ayons distingué d'une manière aussi flatteuse? Est-ce ainsi qu'ils ont témoigné leur reconnaissance et leur dévouement au prince et à l'état? Si, en de telles circonstances, nous en recevons de pareils témoignages d'indifférence, nous espérons peu que, dans les occasions ordinaires, ils travaillent au

bien du pays. » Le coupable fut condamné à une mort lente et douloureuse, et ses deux fils furent étranglés.

Sont également punis de mort tout homme qui, déjà frappé d'une peine quelconque par une sentence criminelle, entre au service personnel de S. M., et l'officier du palais qui, sciemment ou par ignorance, l'a attaché à ce service.

La loi suivante contraste avec le caractère général de la législation chinoise : « Toute personne qui tirera des flèches ou des coups de fusil vers un temple ou un palais impérial, ou vers une résidence de S. M., ou même vers un édifice affecté au service de l'état, avec possibilité apparente de l'atteindre, sera puni de la strangulation; s'il tire dans la direction du temple des sacrifices impériaux, il subira cent coups de bambou et un bannissement perpétuel à une distance de 3,000 *le*.

Pendant les voyages et les tournées de S. M., les soldats et le peuple sont tenus de laisser le passage libre pour elle et sa suite, composée des troupes et gens de service et des grands dignitaires attachés immédiatement à sa personne; quiconque, forçant le passage, dépasse la ligne qu'il doit respecter, est condamné à être étranglé. Lorsque S. M., voyageant dans des contrées éloignées, arrive dans un endroit sans être attendue, les personnes surprises par sa présence sont tenues, pour échapper à la mort, de se prosterner ventre à terre sur la route, jusqu'à ce que le cortége ait défilé. C'est dans cette humble posture que les pétitionnaires qui veulent profiter de son passage lui présentent leurs suppliques en dehors des lignes. L'infraction à cette règle les met dans une cruelle alternative : si leur réclamation est reconnue juste, on leur fait grâce; dans le cas contraire, ils sont étranglés.

L'escalade des remparts est punie de cent coups de bam-

bou, et de quatre-vingts, la fermeture des portes d'une ville avant l'heure fixée. A Pékin, la peine est plus forte, et quiconque ouvre ou ferme, à une heure indue, les portes de la citadelle impériale, est puni de mort.

Les infractions aux règles de l'administration militaire sont l'objet d'un titre spécial.

Tout chef qui met ses troupes en marche sans l'ordre de S. M., sauf les cas d'une révolte ou d'une insurrection, qui exigent une répression soudaine, est passible de cent coups de bambou et du bannissement; les rapports sur les opérations militaires doivent exactement et sans retard être envoyés en triple expédition au quartier-général, au conseil suprême de la guerre et à l'empereur.

Le Code chinois, tout draconien qu'il est, dépose sous plusieurs rapports de la protection paternelle que le prince étend sur ses sujets. Tout officier qui, lorsque des révoltés se sont rendus volontairement, est assez lâche pour les piller, et par suite les tue ou les blesse, ou qui, par ses avanies, les entraîne à la désertion ou à des tentatives d'évasion, est condamné à avoir la tête tranchée. Le même sort est réservé à quiconque livre à l'ennemi directement ou indirectement les secrets d'état ou ceux relatifs aux opérations militaires. Dans ce dernier cas les intermédiaires qui les ont transmis sont traités comme complices. Une disposition plus récente frappe d'un bannissement perpétuel ceux qui trahissent les secrets d'état en s'abouchant avec les membres des ambassades étrangères.

Tout fonctionnaire ayant autorité sur le peuple ou chargé de le surveiller encourt la peine de mort, si, au lieu de se concilier l'affection de ses subordonnés par une sage indulgence, il exerce son autorité contrairement aux lois et aux usages de l'empire.

Sont punis de mort, les préposés au transport des mu-

nitions qui désobéissent à l'ordre qu'ils ont reçu, et les commandans qui ajournent ou refusent d'exécuter les opérations militaires qui leur sont confiées. Il en est de même du soldat qui tarde plus de trois jours à se rendre à son corps lors d'une entrée en campagne. Tout homme qui prend le nom d'un autre pour servir à sa place est puni du bambou, de même que le remplacé : ce dernier est en outre tenu de joindre les drapeaux. Les seuls remplacemens autorisés sont ceux des pères, oncles, frères ou autres parens par les fils, petits-fils, neveux, etc., habitant le même domicile des personnes appelées au service, pourvu que le remplacement soit gratuit et autorisé par l'âge ou les infirmités des remplacés. Tout médecin ou chirurgien attaché à un corps en cette qualité, perd son traitement, s'il se fait remplacer moyennant salaire par un praticien sans brevet, et tous les deux sont punis du bambou.

La loi met au rang des crimes capitaux les fautes graves, les actes de lâcheté commis par les chefs militaires, ainsi que par les vedettes et les postes avancés qui ont exposé l'armée à des revers pour ne l'avoir pas prévenue à tems de l'approche de l'ennemi.

Les officiers qui ne savent point maintenir la discipline dans leurs corps, qui négligent de les exercer, ou de tenir les fortifications des places en bon état, ceux même qui, par le relâchement des précautions sévères qui leur sont prescrites, ou par l'arbitraire dans les châtimens et les récompenses provoquent des émeutes ou des désertions, sont condamnés à la peine du bambou.

Lorsque, par suite du relâchement de la discipline, la licence ou la sédition pénètrent dans un camp, voici l'échelle des peines qui retombent sur les officiers. La faute commise par un soldat seul est expiée par le sergent, qui reçoit quarante coups de bambou; s'il y a cinq cou-

pables, la responsabilité pèse sur le capitaine commandant cent hommes; s'il y en a dix, elle frappe le colonel qui en a mille sous ses ordres; s'il y en a cinquante, le chef du camp reçoit les quarante coups. La sévérité du châtiment suit la proportion du nombre des soldats qui manquent à leurs devoirs. Tout officier qui prend à son service particulier un ou plusieurs soldats, sans les exempter de l'exercice militaire, reçoit autant de coups de bambou qu'il a employé d'hommes; il est en outre condamné à une amende de sept deniers par homme et par jour pour tout le tems qu'il les a eus à son service.

La désertion est punie pour la première fois du bambou; pour la seconde fois, de la mort. Le premier châtiment est infligé à quiconque donne asile à un déserteur; ce dernier cependant obtient sa grâce, s'il rentre au corps dans le délai de cent jours.

Voici les principales dispositions relatives à l'inviolabilité des frontières. Nul ne peut traverser une barrière sans passeport, et sans subir un interrogatoire et une visite de ses effets, afin de s'assurer qu'il n'emporte pas des marchandises dont l'exportation soit prohibée : quiconque a, sans permis, dépassé la ligne des frontières au point de communiquer avec des peuples étrangers, est condamné au dernier supplice; et tout fonctionnaire qui délivre illégalement des passeports est sévèrement puni. Si dans les places frontières ou dans celles de l'intérieur on trame des complots tendant à livrer à l'étranger les produits du sol ou de l'industrie indigène, ou les secrets des arts, tous les coupables sans exception sont passibles du dernier supplice. Une disposition récente, pour mieux isoler les Chinois des autres nations, a interdit toute construction dans les iles qui bordent les côtes, et les a converties en un désert inhabité. Une autre clause atteste mieux encore la po-

litique anti-commerciale qui régit cette nation. Tout individu qui se livre clandestinement au commerce maritime, ou qui, après avoir résidé sur une île appartenant à des puissances étrangères, rentre dans le *Céleste Empire*, aura la tête tranchée, aux termes de la loi portée contre ceux qui communiquent avec l'ennemi ou avec des rebelles. Sont responsables de ce crime tous vice-rois et gouverneurs de villes et autres magistrats supérieurs qui n'ont pris aucune mesure pour le prévenir.

Le livre IV du Code pénal militaire traite des chevaux et bêtes de somme appartenant à l'état, et détermine avec une précision remarquable les degrés de responsabilité des préposés à la garde de ces animaux : si un cheval, une bête à corne, un chameau, une mule ou un âne, appartenant à l'état, sont blessés par suite de la mauvaise disposition de la selle ou des harnais, le préposé chargé de ce soin est passible d'un nombre de coups proportionné à la gravité de la blessure. Si l'animal dépérit faute d'une nourriture convenable et suffisante, le préposé qui en a sous sa garde de dix à cent, est puni du bambou; si dix de ces préposés sont surpris en délit, la responsabilité remonte à leur intendant. Ce système de pénalité, gradué dans l'ordre hiérarchique, est un des traits caractéristiques du Code chinois.

Le châtiment corporel et l'indemnité dont on est passible pour avoir tué ou blessé un animal appartenant à un simple particulier, varient suivant l'espèce, les circonstances du fait, et les rapports entre le prévenu et le plaignant : le propriétaire d'un cheval, d'un chameau, ne peut les tuer sans la permission du gouvernement. Nous devons faire remarquer ici que les Chinois ont des règlemens analogues aux nôtres sur les animaux vicieux ou dangereux. Tout propriétaire qui néglige de les marquer, de les enchaîner

ou de tuer son chien atteint de la rage, est passible du bambou; et si, par suite de cette infraction, l'animal tue ou blesse un individu, le propriétaire est condamné à l'amende comme coupable d'homicide involontaire ou de blessures par imprudence.

Le livre suivant traite des postes et des dépêches. Quoique ce service ne soit exclusivement établi que pour la correspondance du gouvernement, il n'en a pas moins une grande importance. Il a été même porté à un degré de perfection qu'il était difficile d'espérer, dans un empire si vaste et où l'inégalité du sol, les montagnes, les lacs, les marais, les déserts sablonneux, les grandes forêts, mettent tant d'obstacles à la rapidité des communications à l'intérieur. Quoique la distance de Pékin à Canton par terre excède 1,200 milles anglais (400 lieues), les dépêches du gouvernement y arrivent en douze jours. Le premier article de ce livre porte que les soldats qui font l'office de courriers doivent en vingt-quatre heures faire 300 *le*, ou 107 milles anglais (35 lieues environ). Ils sont punis dès qu'ils sont en retard d'une heure et demie par journée.

Tout officier civil ou militaire qui intercepte une dépêche contenant les doléances d'un sujet, est puni de mort. Cette sévérité a pour but d'empêcher qu'ils n'exercent, par la certitude de l'impunité, un pouvoir arbitraire sur leurs subordonnés.

Les messagers en retard d'exécuter leur commission sont passibles du bambou. Si leur négligence fait manquer une opération militaire, ils sont décapités; qu'il y ait de leur part erreur ou intention criminelle, le supplice est le même. Si la dépêche porte une fausse adresse, la responsabilité retombe sur l'auteur de la suscription.

Un chapitre traite des peines dont se rendent passibles les officiers et autres personnages qui mettent les habitans en

réquisition pour porter leurs palanquins. Il y est dit, que si de simples particuliers emploient des laboureurs ou artisans à porter leurs palanquins, sans les payer, ils seront punis du bambou comme les officiers, et seront en outre tenus de les indemniser du prix de leur journée. Ce statut est un acte d'humanité envers le peuple des campagnes. La crainte d'un châtiment corporel peut seule prévenir une vexation que l'orgueil et les préjugés des personnages puissans ne rendent d'ailleurs que trop commune.

Nous terminerons ici cet aperçu rapide du Code pénal de la Chine ; ses autres statuts n'offrent rien de remarquable. Nous en excepterons pourtant celui qui défend aux marchands indigènes de rien acheter ou vendre aux personnes attachées à une ambassade étrangère, et qui limite le personnel de ces ambassades : celle de Siam ne doit avoir que vingt-six personnes ; celles des puissances de l'Europe vingt-deux ; et celles des autres nations vingt seulement.

(*Asiatic Journal.*)

Puissances Intellectuelles de notre Age (1).

N° V.

BERZELIUS.

Parmi les chimistes de notre époque dont les travaux assidus et les longs efforts ont fait passer la chimie de l'enfance ou de la jeunesse à la virilité, Davy, Wollaston et Thompson en Angleterre, Gay-Lussac en France, et Berzelius en Suède, ont mérité d'être placés au premier rang. Beaucoup d'autres les ont sans doute suivis dans cette carrière avec une opiniâtre constance; ainsi Dalton, s'élevant, pour ainsi dire, au-dessus de l'expérience et créant d'un jet, et comme par la force unique de la pensée, une théorie des combinaisons chimiques à laquelle les manipulations viennent chaque jour fournir le genre de preuves qui lui manquait, s'est assuré dans l'histoire de la science une place brillante, entièrement distincte de celles qu'y occupent ses contemporains les plus laborieux. Cependant c'est aux savans que nous venons de nommer que les chimistes accordent le premier rang parmi ceux qui se sont occupés avec le plus d'ardeur et de succès de l'avancement de cette belle science qui doit, pour ainsi dire, renouveler le monde, en le décomposant, en quelque sorte, par l'analyse, et en le recomposant par la synthèse.

La carrière de Davy a été éblouissante, quoique, dans

(1) Voyez les numéros 1, 2, 4 et 5 de la Revue Britannique (nouvelle série).

ses dernières années, l'affaiblissement graduel de sa santé l'eût forcé de renoncer à ces recherches scientifiques auxquelles il devait tant de gloire, et la science de si belles découvertes. Wollaston est mort comme il avait vécu, emportant jusque dans la tombe les honneurs et les récompenses d'un dévouement infatigable à la science. Parmi ceux qui nous restent encore, Gay-Lussac jouit certainement d'une juste célébrité; mais son étoile n'a brillé que par intervalles, et quelquefois même n'a répandu qu'une lumière vacillante et incertaine. C'est un chimiste également remarquable par son savoir, son habileté et son exactitude; mais toute son existence n'est pas consacrée à l'étude : il est à la fois homme du monde et philosophe; il quitte volontiers son laboratoire pour partager les occupations futiles du reste de la société. Cependant il mérite bien la haute réputation dont il jouit, et l'estime qui est généralement attachée à son nom. On pourrait dire de lui, avec non moins de justice, ce que Byron disait de Campbell : *Il est du petit nombre de ceux qui ont écrit trop peu.*

Les deux autres savans chimistes dont nous avons parlé, Berzelius et Thompson, bien que très-différens l'un de l'autre sous beaucoup de rapports, doivent cependant être nommés ensemble comme s'étant entièrement voués à la chimie et comme fondateurs de deux systèmes rivaux. C'est le premier, dont le nom est une puissante autorité dans le nord du continent, que nous chercherons à faire connaître ici, persuadés de l'intérêt que doivent inspirer à toute personne qui n'est point étrangère aux progrès des sciences, les détails que nous allons donner sur le célèbre auteur de la chimie analytique.

Il arrive presque toujours que l'on se fait une haute opinion de l'extérieur des hommes dont le nom rappelle

de grands travaux, une grande capacité intellectuelle; mais lorsqu'on arrive près d'eux on les trouve ordinairement bien différens de l'image que l'on s'en était faite à l'avance. Voici comment s'exprime à ce sujet un voyageur qui a visité récemment Berzelius.

« J'arrivai à Stockholm le 6 septembre, et dès le lendemain matin je me rendis à l'académie dans le Storany-Gattan pour voir Berzelius. Je le trouvai dans son cabinet, occupé à écrire pour la nouvelle édition de sa *Chimie*. Lorsque je lui fus annoncé, il n'attendit pas mes lettres d'introduction, et il me salua aussitôt d'une manière franche et amicale.

» Quoique je n'eusse pas une idée bien précise de son extérieur, je fus cependant un peu surpris lorsque je l'aperçus. La figure de Berzelius n'est peut-être pas belle, mais ses traits sont très-délicats, et leur expression est pleine d'agrément. Celle de la bouche est tout-à-fait particulière, et indique un bon naturel. Cette expression se trouve très-bien indiquée dans un de ses portraits gravé à Berlin. Les bustes en porcelaine et les médaillons en fonte que l'on trouve dans la même ville sont en général assez ressemblans.

» Berzelius a maintenant environ cinquante ans; il est de taille moyenne et paraît avoir de la disposition à l'embonpoint. C'est en vain que l'on chercherait dans son extérieur quelque chose qui correspondît à sa juste célébrité. Rien, sous ce rapport, ne le distingue du reste des hommes; il n'affecte ni prétention, ni réserve, ni originalité; et sa simplicité a fait dire à plus d'un voyageur, après l'avoir vu : « Je n'aurais jamais cru que ce fût là l'homme dont on » parle tant. » Il n'a même rien de cette pédanterie qui caractérise généralement les savans de sa nation. Il est d'un

caractère aimable, ses manières sont celles d'un homme bien élevé, et il comble d'attention et de prévenance les étrangers qui vont le visiter.

» L'académie des sciences dont Berzelius est le secrétaire perpétuel, et dans les bâtimens de laquelle il a son appartement et son laboratoire particulier, a acheté dernièrement pour lui une maison plus vaste et plus commode, et j'arrivai précisément lorsqu'il était occupé de son déménagement, époque bien peu favorable pour le but que je me proposais. Son premier laboratoire était déjà presque vide, et le nouveau n'était point encore complétement organisé. Cependant il m'offrit avec la plus grande bienveillance de faire une série d'expériences avec moi, proposition qui me plut infiniment, car elle me fournissait l'occasion d'examiner sa manière d'opérer, et de recueillir une foule d'observations précieuses. Pendant le cours de ces opérations, il ne négligea rien; désireux d'expliquer les circonstances les plus minutieuses, nécessaires pour arriver à des résultats précis, il cherchait à me faire apprécier tous ces petits soins, toutes ces précautions de détail en apparence inutiles, mais dont son expérience lui avait démontré la nécessité dans les recherches analytiques. « Venez, disait-» il, tandis que cette opération est en train, je vais vous » montrer deux ou trois petites choses que vous ne serez » peut-être pas fâché de connaître. » Et tout cela se faisait le même jour : en sorte que j'avais à la fois l'avantage et de m'instruire et de passer mon tems de la manière la plus agréable. Tantôt il me montrait ses échantillons minéralogiques parmi lesquels il possède des objets d'une grande rareté, ou bien il me citait les résultats obtenus par des chimistes étrangers sur un sujet dont nous nous étions occupés; il m'aidait ensuite à comprendre un passage qui

me semblait obscur, ou même me traduisait des pages entières d'un auteur que je ne comprenais pas. »

Berzelius avait autrefois des élèves particuliers ; mais depuis quelque tems il a renoncé à cet usage. Leur nombre était cependant très-restreint, car dans toute la Suède on n'en compte que huit ou neuf qui aient joui de cet avantage, et à peu près autant dans le reste de l'Allemagne. Néanmoins il aime à introduire les étrangers dans son laboratoire, et il se plaît à leur indiquer les moyens que sa longue expérience lui a suggérés.

On aimera sans doute à connaître les premiers pas d'un homme remarquable dans la carrière où il s'est illustré. Berzelius, jeune homme, était allé à Upsal pour y étudier la médecine, à laquelle il se destinait. Il dut dès-lors s'occuper de la chimie ainsi que des autres branches de son art. Afzelius, qui est encore professeur à Upsal, et son adjoint Ekelberg, étaient chargés des leçons et des expériences de chimie. Alors, comme encore aujourd'hui à Upsal, à Stockholm, à Lund et à Copenhague, les élèves étaient admis, après les cours publics, dans le laboratoire, et pouvaient faire quelques manipulations. Berzelius, comme les autres, se rendit au laboratoire aussitôt qu'il eut commencé l'étude de la chimie, et demanda qu'on lui fît faire une opération. La première qu'on lui donna, fut la préparation du safran de mars (*crocus martis*), qui se fait en chauffant le sulfate de fer dans un creuset. « Bien, dit-il, c'est ce que peut faire le premier manœuvre venu ; si c'est là tout ce que je dois apprendre ici, je pourrais aussi bien me dispenser d'y venir. — Mais, répliqua Afzelius, les opérations suivantes seront plus difficiles. » Et pour la seconde on lui prescrivit de préparer la potasse caustique, en brûlant la crème de tartre dans un creuset. « Je fus

si dégoûté, dit Berzelius, du peu d'intérêt que m'offraient de telles expériences que je résolus de ne plus demander d'opérations. » Cependant il continua à revenir dans le laboratoire, et il y fit même quelques manipulations ; mais ce qui déplaisait le plus à Ekelberg, c'est qu'il ne faisait jamais la moindre question. « Car, dit-il, j'aimais beaucoup mieux chercher à me rendre compte par des lectures, des méditations, des expériences, que de m'adresser à des hommes qui, n'ayant eux-mêmes aucune connaissance pratique, me donnaient des réponses, sinon évasives, au moins très-insignifiantes, sur des phénomènes dont ils n'avaient jamais cherché à se rendre compte. » La chimie, à cette époque, jouissait de si peu de considération que très-peu de personnes pensaient à s'en occuper pour elle-même. Cependant ce fut à Upsal que Berzelius, sentant augmenter l'intérêt que lui inspirait chacune de ses nouvelles expériences, fonda la haute réputation à laquelle l'ont fait arriver ses études chimiques ; cette ardeur et cette persévérance avec lesquelles il entreprenait seul la solution de questions souvent difficiles, faisaient déjà pressentir le point où il devait un jour s'élever.

Après avoir quitté l'université, il fut nommé assistant de Sparrman, qui avait voyagé avec le capitaine Cook, et qui était alors professeur de l'école de médecine de Stockholm. A la mort de Sparrman, en 1806, il hérita de sa chaire. Il n'y avait, à cette époque, que trois professeurs à l'école de médecine, en sorte que chacun d'eux se trouvait surchargé de cours. Pour sa part, Berzelius enseignait la médecine, la botanique et la pharmacie chimique. Plus tard, quatre autres chaires furent établies, et Berzelius put se borner à l'enseignement de la pharmacie chimique. Il professa la médecine pendant deux ans, et

alors commença aussi un cours de chimie. Ses leçons de médecine obtinrent le plus grand succès, tandis que celles de chimie ne furent que très-peu suivies dans le commencement. En voici le motif : on avait alors l'habitude à Stockholm, comme on l'a encore aujourd'hui à Upsal, de donner simplement des leçons de chimie sans expériences. On ne peut concevoir rien de plus ennuyeux et de plus fatigant pour l'élève et pour le professeur que ce mode d'enseignement. Ce ne fut qu'en 1812, à l'époque où Berzelius vint à Londres, qu'il reçut du docteur Marcet, dont il avait entendu plusieurs leçons, une liste des expériences que ce dernier faisait dans son cours et qu'il répéta également dans le sien. Cette liste entre ses mains fut tellement augmentée que plus tard, quand le docteur Marcet le revit à Genève, il copia lui-même la liste ainsi amplifiée, qui depuis a été reproduite par un grand nombre de professeurs. Les cours de chimie, enrichis par une série d'expériences curieuses, qui en facilitaient l'intelligence, prirent dans l'opinion publique une grande supériorité sur les cours de médecine, qui ne comptaient plus qu'un petit nombre d'auditeurs, tandis que l'amphithéâtre de chimie pouvait à peine contenir tous les siens. Berzelius, dans ses cours, parle tantôt d'abondance, tantôt sur des notes, mais jamais il ne lit.

La carrière de ce savant dans les sciences chimiques a déjà été longue et bien fournie, et l'état de sa santé semble promettre qu'il pourra encore la prolonger long-tems, quoiqu'il éprouve quelques légers symptômes de goutte, et une affection qui ressemble au tic douloureux. De tous les chimistes vivans, aucun n'a fait autant que lui pour la science, et aucun ne peut employer d'une manière plus utile les années qui peuvent lui rester encore. La perte que l'Angleterre vient de faire de trois de ses hommes les plus

remarquables dans les sciences, dans le court espace de six mois, nous fait trembler pour l'existence de ceux qui nous restent encore au dehors.

Quoique jouissant en apparence d'une bonne santé, Berzelius se plaint néanmoins de l'approche de l'âge. Depuis deux ou trois ans sa vue s'affaiblit et a besoin du secours des verres : sa mémoire ne lui rend plus avec la même fidélité qu'autrefois ce qu'il lui confie ; il est obligé d'étiqueter toutes ses fioles, qu'auparavant il distinguait facilement sans ce moyen. Aucun homme n'aurait plus que Berzelius le droit de se retirer de la vie active ; mais, fort heureusement pour la science, il ne peut le faire. Son esprit a besoin de s'occuper continuellement.

Quoique, en conséquence de ce qu'il appelle les symptômes de la vieillesse, il abandonne cet hiver les fonctions du professorat en faveur de son assistant, le docteur Mosander, la science, il faut l'espérer, ne fera que gagner à cet arrangement. Berzelius disposera plus librement de son tems, et ses recherches chimiques seront moins souvent troublées. Il conserve les fonctions de secrétaire de l'académie des sciences, dans les bâtimens de laquelle il garde son appartement et son laboratoire. Il doit rester encore une année professeur titulaire, et alors il abandonnera aussi ce titre à Mosander. « Ces fonctions lui conviennent mieux qu'à moi, dit Berzelius, avec sa candeur ordinaire ; car, outre son éducation scientifique, il a encore passé sa jeunesse dans une pharmacie. »

Berzelius est continuellement occupé ; il travaille tous les jours de douze à quatorze heures. Mais, malgré tout ce qu'il a fait pour la chimie expérimentale, il ne faut pas croire qu'il travaille sans relâche dans son laboratoire. Souvent, lorsqu'il compose, il cesse de s'en occuper pendant des mois entiers. Si, pendant qu'il écrit, comme dernière-

ment pour la nouvelle édition de sa *Chimie*, il rencontre quelque passage qui lui paraisse obscur, il quitte la plume, s'établit dans son laboratoire, se livre à de nouvelles recherches jusqu'à ce qu'il ait obtenu le résultat qu'il en attendait, et reprend ensuite le cours de ses travaux de rédaction. C'est ce qui lui est arrivé pour ses expériences sur l'indigo, qui n'ont été entreprises que pour la nouvelle édition de sa *Chimie* qu'il publie maintenant à Paris.

Son appartement est, du reste, admirablement disposé pour qu'il puisse ainsi passer du cabinet dans le laboratoire. C'est dans son cabinet qu'il reçoit les visites du matin, et, comme il n'est pas marié, il est rarement obligé de le quitter. A côté de cette pièce se trouve une longue salle dans laquelle sont disposés ses appareils toujours prêts à servir, en sorte qu'il peut, quand il lui plaît, commencer une série d'expériences sans perdre un seul instant. C'est ainsi qu'il a su ménager son tems, et lui donner réellement une double valeur. Sa bibliothèque, son bureau, ses réactifs et ses fourneaux sont tous placés dans un espace convenable qui réunit à la fois et les souvenirs des anciennes recherches et les moyens de nouvelles découvertes.

L'étranger qui veut visiter Berzelius se dirige par Drottning-Gattan, la partie la plus fashionable de Stockholm, et arrive jusqu'à Kungs-Backa à la rue appelée Kyrko-Gattan au commencement de laquelle se trouve l'église d'Adolphe-Frédéric. La maison qui forme l'angle de cette rue est le grand bâtiment acheté dernièrement par l'académie. En entrant par Drottning-Gattan il monte deux petites marches et se trouve vis-à-vis une porte. Ce qu'il a de mieux à faire alors est d'entrer. Qu'il ne craigne point de le faire à l'improviste, le son d'une petite cloche lui servira d'introducteur. Il reconnaîtra par divers ustensiles dis-

posés dans la première pièce qu'elle fait partie d'un laboratoire de chimie. S'il n'est ni chimiste, ni même amateur, et quelle que soit la délicatesse de son odorat, qu'il ne s'effraie pas à la vue d'appareils de chimie : il n'aura rien à redouter de ces émanations qui, dans la plupart des laboratoires, affectent si péniblement les organes de la respiration. Ici, un système de ventilation disposé avec le plus grand soin les fait disparaître aussitôt; et même, si quelque opération est en train, il pourra s'en approcher sans crainte. A sa droite il verra ajustée avec soin, près de la fenêtre, une cuve à mercure qui brille au soleil d'un vif éclat. Plus loin il apercevra une petite table en porcelaine, à bords relevés, et sur laquelle quelques verres indiqueront peut-être que des expériences viennent d'y être faites. Après avoir jeté un coup d'œil sur le chalumeau, sa grande lampe et tous les objets qui l'environnent, il arrivera au bain de sable. C'est en vain qu'il chercherait dans ce laboratoire des fourneaux en brique ou en pierre : on peut s'en servir sans aucun doute pour les opérations les plus grossières, mais ils ne pourraient être employés dans les opérations délicates de l'analyse. L'appareil dont se sert Berzelius consiste en un foyer ou âtre élevé de trois pieds au-dessus du sol, et surmonté d'un manteau pour faciliter la disparition des vapeurs. Sur ce foyer est un petit bain de sable chauffé avec le charbon de bois, et un petit fourneau de fer présentant des ouvertures pour des tubes, des cornues, etc.

Dans la seconde pièce, le premier objet qui s'y fait remarquer est une cage en verre qui repose sur une table : c'est *la balance*. Que de lumières cet instrument si fragile et si simple a répandues sur les sciences naturelles! que de phénomènes il a expliqués! Combien de vérités cachées il a révélées! Qui pourrait compter les discussions qu'il a ter-

minées, les hypothèses qu'il a détruites! Qui eût pu croire dans les tems anciens que la détermination de vérités abstraites et le développement des lois de la nature seraient dus aux oscillations de ces deux bras mobiles! Mais considérez cette balance avec beaucoup d'attention, car elle a rendu de grands services à la science, et les modifications qu'elle présente n'y ont pas peu contribué. Cette manière de soulever et de maintenir en repos le fléau et les bassins appartient au dernier assesseur Gahn, dont l'habileté dans ces espèces de travaux a été si justement célébrée. Cette disposition pour soulever et supporter les bassins sur des lames d'acier, invention que Berzelius loue beaucoup sans savoir à qui l'attribuer, est due au célèbre Cavendish. Remarquez encore une autre modification importante, et qui facilite considérablement les pesées : chaque bras est divisé en dix parties égales. C'est le principe de la romaine appliqué pour la première fois à la balance ordinaire par Gahn; ainsi, quand on approche de l'équilibre, on peut y arriver complètement et estimer le poids jusqu'à la dernière fraction sans changer le contre-poids, mais seulement en avançant ou en reculant sur le bras le dernier milligramme. Non loin de là sont de petits poids en plomb qui sont le contre-poids exact de tous les creusets et de tous les petits vaisseaux de platine : en sorte que chacun d'eux peut être mis en équilibre en un instant. Autour de cette pièce sont placés dans des tiroirs ou dans des armoires vitrées divers appareils et plusieurs préparations chimiques dans un ordre parfait; et auprès de la croisée se trouve une table disposée pour les recherches avec le chalumeau, sur lesquelles Berzelius a écrit un ouvrage si remarquable. Vous tournez ensuite à gauche, et vous apercevez dans une autre pièce celui que vous aviez cherché en vain dans les deux premières. C'est Berzelius : il est occupé à écrire. Sa table

est couverte de journaux, et ses tablettes ploient sous le poids des livres. A sa gauche est un petit cabinet, dans les armoires duquel sont placées les substances et les préparations chimiques les plus rares : c'est là que se trouve le rhodium, l'osmium, le selenium et leurs composés ; les fluorures, les sels de lithium, d'yttrium et de thorinium, ainsi que beaucoup d'autres combinaisons précieuses que l'on chercherait en vain ailleurs, et qu'il prendra plaisir à vous montrer : peut-être même ne vous retirerez-vous pas sans en emporter quelques échantillons : vous pouvez alors avancer et vous présenter, certain d'une réception bienveillante.

Tout ce que renferme le laboratoire de Berzelius se fait remarquer par une propreté et un ordre admirables ; chaque objet est à sa place et en état de servir immédiatement. La manière dont il dispose ses appareils pour expérimenter est remarquable par sa simplicité et sa netteté : il emploie en outre une foule de machines ingénieuses qui facilitent considérablement ou abrègent ses opérations, et dont il attribue l'invention à l'assesseur Gahn. Cependant beaucoup d'entre elles ont été exécutées par lui-même, car il tourne ou fabrique celles qui sont de bois. Dans tout son laboratoire on retrouve cette exactitude scrupuleuse qui a donné tant de valeur à ses analyses. Nous devons ajouter aussi que la Suède a l'avantage de posséder un verre entièrement privé de plomb, et un papier à filtrer supérieur à celui que l'on fabrique partout ailleurs. On le fait en hiver et on le sèche par un tems de gelée. L'eau se congèle avant de s'évaporer et le rend très-poreux ; et cependant il conserve assez de résistance pour retenir toutes les matières non dissoutes, en même tems qu'il permet aux liquides de passer avec la plus grande rapidité. Ces précieuses qualités et la recommandation des chimistes suédois en

ont rendu l'usage général ; on en exporte des quantités considérables. Il ne contient aucune matière soluble et ne laisse après la combustion que 1/6000 de son poids de cendres ; c'est du moins la fraction que Berzelius a l'habitude, dans ses analyses, de diminuer pour le poids du filtre lorsqu'il l'a brûlé avec le précipité. Il emploie aussi, lorsqu'il s'agit de verser un liquide d'un vase à large ouverture, une méthode très-simple et qui a une grande supériorité sur celle qui est la plus en usage. Il touche simplement avec un peu de graisse le bord du verre sur le point par lequel il se propose de verser le liquide.

L'opinion est unanime sur le mérite de Berzelius comme philosophe et comme chimiste. Il réunit les trois grandes qualités essentielles : une industrie patiente, une lucidité d'idées remarquable et une adresse extrême dans les manipulations. Les journaux scientifiques des vingt dernières années contiennent des preuves nombreuses de la manière dont il a su employer ces précieuses qualités. Si quelques-unes de ses opinions particulières ne sont pas adoptées par tous les chimistes, c'est surtout à son excessive circonspection qu'il le faut attribuer ; faute qui, dans une science entièrement fondée sur l'expérience, peut bien retarder l'admission d'une théorie vraie, mais qui ne conduit que très-rarement à l'erreur. Lorsqu'il commença ses travaux à Upsal, toute la science consistait en une masse de théories grossières réunies les unes aux autres, et dont on se hâtait de remplir les vides les plus apparens par des chimères dépourvues de toute espèce de vraisemblance. Ce sont là les plus grands obstacles qu'il eut à surmonter ; et de là aussi vient probablement la répugnance qu'il a toujours montrée pour la manie des théories qui, usurpant la place de la vraie philosophie, a bâti hypothèses sur hypothèses, et a donné le nom de science à des résultats ab-

surdes. Et même aujourd'hui encore peut-être déprécie-t-il trop les recherches purement théoriques. Mais de cette tendance un peu exagérée, il résulte un avantage important, c'est que quand Berzelius adopte une théorie, on peut la considérer comme reposant sur des bases certaines.

Il est mieux connu dans le nord de l'Europe que dans le reste du continent, et même qu'en Angleterre. Dans toutes ces contrées son nom domine celui de tous les autres chimistes, et son autorité a presque la force d'une loi pour tout ce qui concerne la chimie. La cause de ce grand respect tient en partie à ce que les ouvrages et les mémoires de ce savant étant écrits en allemand, ils obtiennent une bien plus grande publicité parmi les populations germaniques que ceux écrits en langues étrangères et publiés dans les autres parties de l'Europe. Ses manières aimables et les honneurs que ses importans travaux lui ont attirés ont également contribué à accroître sa popularité. Aussi n'est-il pas un Suédois bien élevé qui ne parle de Berzelius dans les termes les plus flatteurs. Sur ce point tous les partis sont d'accord : à l'exception, toutefois, de quelques-uns des membres d'une école de médecine rivale (Upsal) qui, dit-on, ne s'expriment pas toujours à son égard comme il le mérite. Un des chefs de l'opposition dans la chambre des pairs de Suède disait de lui : « Je le connais ; je l'estime ; et comme Suédois, je suis fier d'être son compatriote. En politique, ses opinions diffèrent des miennes ; car il vote toujours pour le ministère, lorsqu'il assiste aux débats de la Chambre ; mais il traite tous les partis avec un grand respect, et ne blesse aucune prétention ; je ne connais rien qui puisse diminuer la haute estime que j'ai pour lui. » Quoique membre du sénat et électeur, Berzelius prend peu de part aux affaires politiques, et évite

ainsi toute lutte avec l'esprit de parti qui prévaut en Suède comme dans tous les autres pays.

Le roi de Suède n'a pas tardé à accorder des marques de distinction honorables à celui que la voix publique lui désignait comme en étant l'un des plus dignes. Il lui a conféré la croix de l'ordre de Wasa, et la grand'-croix de l'étoile polaire, ainsi que le patronage des chaires de chimie et de médecine de toute la Suède, partout où il lui plaît de s'en occuper ou de donner des recommandations. Il exerce cette influence de la manière la plus libérale et la plus utile; car, s'il y a dans son caractère quelque qualité qui l'emporte sur les autres, c'est son zèle pour tout ce qui concerne la science. Il ne craint ni peines, ni démarches lorsqu'il s'agit de lui assurer un fidèle et laborieux partisan. Il disait d'un individu auquel il avait procuré une chaire de chimie, et qui depuis plusieurs années n'avait rien fait : « Il s'excuse toujours sur ce qu'il manque de tems, mais je lui ai dit qu'il était facile de voir qu'il n'avait pas besoin de travailler, car ceux qui éprouvent ce besoin trouvent toujours moyen de le satisfaire. »

On conçoit facilement qu'ainsi honoré et estimé, Berzelius ne manque ni de visiteurs ni de correspondans. Il est peu d'étrangers de distinction qui passent par Stockholm sans lui rendre visite ; et quoique ses fonctions de secrétaire de l'académie lui enlèvent beaucoup de tems, il entretient des rapports très-actifs avec plus de deux cents correspondans qui n'appartiennent point exclusivement à sa spécialité, et parmi lesquels se trouvent Gœthe, le prince de Metternich, les ministres de Russie, etc., etc. Son influence à Berlin sur tout ce qui concerne la chimie n'est pas moindre qu'à Stockholm, et presque tous les jeunes professeurs des différentes institutions de cette capitale

et dont les leçons se lient à la chimie, s'ils n'ont été ses élèves, ont au moins été recommandés par lui.

On retrouve généralement, dans les écrits que Berzelius a publiés, cette aménité douce et aimable qu'il apporte dans la vie privée : jugeant avec impartialité, donnant des louanges lorsqu'elles sont méritées, et traitant toujours avec politesse ceux dont il combat les opinions. Cependant on peut lui reprocher d'avoir oublié les lois de la courtoisie dans deux malheureuses occasions, et de n'avoir pas montré envers Dobereiner et Thompson son urbanité ordinaire. Les remarques sur le dernier ouvrage de Thompson, pour lequel il n'a pas eu ces égards que les savans doivent toujours conserver les uns pour les autres, malgré la différence de leurs opinions, lui ont attiré une note sévère mais justement méritée du célèbre Dulong.

(*Edinburgh Philosophical Journal.*)

Histoire Contemporaine.

CARACTÈRE ET VIE DE GEORGE IV,

ROI D'ANGLETERRE.

Quel était-il, ce roi dont le cercueil vient de disparaître à nos regards? quel était l'homme auquel l'Angleterre avait confié ses destins? de quel caractère la nature l'avait-elle doué? Nous allons examiner ces questions et y répondre. Comme les juges posthumes de l'Égypte citaient les rois à leur tribunal, nous soumettrons ce monarque à une appréciation sévère mais équitable.

George IV, avec ses vices ou ses vertus, n'était-il pas le résultat nécessaire de sa position et de son tems? Comment ce caractère s'est-il formé? comment les circonstances qui l'environnaient ont-elles modifié son existence? Est-il prudent et sage de placer un être humain dans une position telle que tout lui obéisse, que ses pires actions soient des objets d'éloge? D'autres soulèveront cette question plus importante. Elle se rattache à ce que les théories politiques ont de plus élevé et de plus abstrait. Toute la république, toute la monarchie sont dans ce problème unique.

Nous ne chercherons pas non plus à savoir quelle a été l'influence de ce souverain sur l'Europe et sur son peuple: nous l'analyserons comme un homme ordinaire, et nous parviendrons à un jugement net et précis sur les facultés de son intelligence, sur les qualités de son ame; elles seront louables et dignes d'estime, si nous reconnaissons

que les hommes en général doivent en posséder de semblables pour leur bonheur et le bonheur des autres. Notre respect pour le titre de roi doit-il nous empêcher de qualifier les actes qui ont émané de ce grand personnage pendant sa longue carrière? non certes. Vassal de l'histoire dès qu'il est entré dans la tombe, George IV est pour nous un sujet d'observation aussi légitime que le sont nos anciens monarques ensevelis dans leurs humides caveaux. Les goûts honteux de Charles II, le despotisme barbare de Henri VIII sont du ressort de notre justice. Flétrissons leurs habitudes vicieuses des épithètes les plus dures; c'est notre droit, et le monde nous en saura gré. Mais comment les jugerions-nous, si leurs contemporains n'avaient porté témoignage contre eux? Sur quoi appuierions-nous notre sentence? quelles seraient nos données? La chronique contemporaine est la base de l'histoire; c'est cette dernière qui vient ensuite recueillir, combiner, modérer, contrebalancer ces documens souvent contradictoires, démêler la vérité au milieu de nombreuses erreurs, et réduire en une masse solide tant de matériaux épars. Trop souvent il arrive que des faits remarquables, mais dédaignés par les écrivains comme trop minutieux ou tenant aux mystères de la vie privée, se perdent ou s'égarent. On les répète; mais on néglige de les écrire. Ils passent de bouche en bouche, mais ne se fixent point dans les livres. La crainte, le préjugé, le respect humain mutilent ainsi les annales humaines. Qui connaîtrait cependant la cour de Louis XIV, sans le commérage de Dangeau et les Mémoires de Saint-Simon; celle de Charles II, sans les souvenirs de Pepys; le Bas-Empire, sans les médisances de Procope? Suétone n'est-il pas un admirable commentaire des chefs-d'œuvre de Tacite? L'histoire anecdotique supplée à ce que l'histoire écrite par masses peut avoir de trop général

et de trop vague ; et quand les anecdotes contredisent l'histoire, je n'hésiterai jamais à m'en rapporter aux premières et à rejeter la seconde.

Que l'on ne crie point au scandale. Le vice est scandaleux; le mystère dont il s'enveloppe offre un danger immense : flétrir ce scandale en détruisant ce voile de mystère, c'est rendre service aux hommes. D'ailleurs, quand on joue un rôle principal sur la scène de la vie, on se soumet à la critique; nous sommes le parterre, juge souverain de ces acteurs orgueilleux.

Beaucoup de contemporains de George IV vivent encore : si nous le calomnions, qu'ils s'élèvent contre nous; jamais moment ne fut mieux choisi pour discuter et analyser son caractère. On ne le redoute plus comme roi; on peut encore l'estimer comme homme et le défendre comme ami. Recueillons donc sur cette question tous les documens qui tendent à l'éclaircir.

Homme à la mode, avant d'être roi; prince brillant, avant d'être homme politique; d'une figure agréable et d'une tournure élégante (1), on vit George IV briguer la gloire par des succès auprès des femmes, avant d'appuyer son crédit et son pouvoir sur des votes parlementaires. Une actrice, dont le talent égalait la beauté, et qui, après avoir reçu une éducation excellente, chassée par un mari prodigue, s'était vue forcée de monter sur la scène pour vivre, mistriss Robinson, fut le premier objet des vœux du prince. Une sensibilité mélancolique et romanesque distinguait cette femme, dont la faute fut excusable et la séduction odieuse. Le prince avait dix-huit ans; c'est l'âge de la générosité, de l'imprudence et de la bonté. L'égoïsme de l'âge mûr n'a pas encore glacé les sentimens

(1) Voyez le portrait de ce prince en tête de ce numéro.

de bienveillance, de noblesse et de justice, innés chez l'homme, et que l'usage du monde, la connaissance de la société, le laps des ans, effacent ensuite de son cœur. Mais chez les princes une précocité hâtive semble étouffer de bonne heure tout ce que le vulgaire admire ou estime. Le prince, prisonnier dans le château de Kew par ordre de son père, chargea (qui le croirait?) lord Malden et le célèbre Fox de gagner le cœur de la belle. La loyauté de ces gentilshommes s'abaissa jusqu'au plus vil des métiers. Amis du prince, ils portèrent la parole pour lui. Ils furent ses plénipotentiaires auprès de mistriss Robinson. Lord Malden offrit de l'or, Fox employa son éloquence: honorables diplomates, dont la mission fut heureuse. La jeune actrice, assiégée par tant de séductions diverses, céda; et qui n'aurait pas cedé? Quelle femme eût résisté plus long-tems à l'attrait de la jeunesse, au prestige du rang de celui qui l'aimait, aux discours de Fox et aux argumens lucratifs de son confrère?

Le jeune prince tint sa parole et solda ses plaisirs, tant que ces plaisirs l'amusèrent. Mais tout finit; l'amour passa; la pauvre mistriss Robinson cessa au même instant de voir son séducteur et de toucher sa pension. Sans explication, sans ménagement, sans assurer son sort, il la quitta. Elle tenta de se rapprocher de lui; des insultes brutales la repoussèrent. Elle fit valoir ses droits à la pitié du prince et ne fut pas écoutée. Elle espéra qu'il serait touché de sa détresse : il lui promit quelques livres sterling par an, qui ne furent jamais régulièrement payées.

Ainsi fut traité le premier objet des affections de George IV. Vous dans le sein desquels bat un cœur d'homme, je vous interroge : avez-vous jamais contemplé sans une émotion profonde la femme qui la première éveilla dans votre ame le sentiment de l'amour; celle dont le regard et

la voix vous ont fait connaître une vie nouvelle ; celle qui partageait avec vous les plus exquises et les plus enivrantes voluptés ? Ce souvenir s'efface-t-il jamais ? Et s'il a fallu se séparer d'elle ; si une passion trop violente pour être durable s'est refroidie par la faute du tems ; si vous avez dû céder aux convenances, à la voix de vos amis, peut-être à une affection nouvelle, comment vous êtes-vous conduits ? N'avez-vous pas cherché du moins à épargner à l'objet de votre ancien amour des souffrances inutiles ; à dénouer, sans le rompre, un lien si cher autrefois ; à lui faire moins sentir la douleur d'une séparation ; à calmer ces angoisses de l'amour-propre et du cœur ; à verser du baume sur des plaies saignantes ; à consoler des maux que vous-mêmes aviez causés ; à mêler quelque douceur à tant d'amertume ? Surtout votre première pensée n'a-t-elle pas été de veiller à l'existence de la femme délaissée par vous, d'éloigner d'elle les coups de la fortune, et d'assurer la paix de celle dont vous détruisez le bonheur ? Certes, parmi les hommes du monde, former une liaison illégitime, est une erreur vénielle ; la briser n'est point un crime ; tels sont les principes admis dans la société où le prince avait reçu ses premiers élémens de morale. Si à cette légèreté pardonnable eût succédé une générosité (trop facile pour un prince) ; s'il eût pris soin de l'infortunée qu'il laissait seule dans le monde, déshonorée et pauvre ; s'il lui eût conservé un souvenir tendre et affectueux, nous eussions reconnu un bon cœur sous le costume splendide de l'Altesse, et nous eussions bien auguré de son avenir. Mais, à dix-neuf ans, à l'âge où l'on s'oublie, n'oublier que les autres et se concentrer dans l'égoïsme le plus complet ; joindre à cette indifférence barbare une cruauté atroce ; précipiter d'un seul coup et sans un remords, de l'opulence dans la misère, la compagne de ses plaisirs ;

rejeter avec une brutale insolence et repousser à jamais sa propre victime ; c'est faire preuve du cœur le plus dur, le plus profondément dépravé, le plus dénué de délicatesse et d'humanité. La vie de George IV, en se développant, nous apprendra bientôt s'il a tenu dans sa maturité les tristes promesses de son premier âge.

On parle de l'élégance des mœurs dans les monarchies; on exalte ces manières polies et civilisées ; l'Angleterre surtout tire vanité de son décorum, de son respect pour les convenances, de la chasteté de langage qui règne dans ses salons. En vérité, ces panégyriques menteurs ne font-ils pas naître le dégoût, quand on voit deux hommes tels que lord Malden et Fox jouer le rôle méprisable que l'histoire leur assigne dans cette affaire scandaleuse ! Un membre de la chambre des Pairs, saisissant le caducée de Mercure et servant les voluptés du prince ! Un homme de génie, Fox, s'associant au noble lord, et appuyant cette transaction de son éloquence ! Nous (1) que l'on accuse de démagogie et d'une prédilection secrète pour le gouvernement républicain ; nous à qui l'on reproche de saper les bases monarchiques, et de vouloir remplacer notre civilisation brillante par une civilisation d'espèce nouvelle, nous demanderons à nos accusateurs si jamais les États-Unis d'Amérique ont offert un pareil spectacle. Qu'ils essaient de se représenter Franklin entremetteur, Washington ami du prince, Jefferson séducteur d'une jeune femme, par ordre d'un grand seigneur. De quel œil les concitoyens de ces grands et honnêtes hommes les eussent-ils considérés, s'ils se fussent rendus coupables d'une telle

(1) Note du Tr. Cet article est extrait de la *Revue de Westminster*, organe habituel et sévère des partisans de Bentham, philosophes utilitairiens, dont nous avons eu fréquemment l'occasion de signaler la rigueur logique et les théories presque républicaines.

bassesse? Quel marchand de Philadelphie eût voulu les admettre à sa table? Et les deux coupables que nous avons cités n'ont point été flétris dans leur patrie! Toujours brillans et bien accueillis dans la société où ils avaient fait leurs premières armes, ils serrèrent la main des prélats, adressèrent leurs hommages aux dames, et ne déchurent pas d'un seul degré dans l'opinion publique. Telle est la décence monarchique; telles sont les mœurs et les idées de ces hautes classes aristocratiques, dont l'indépendance et la richesse assurent, dit-on, la moralité; telle est la délicatesse de sensibilité et la chaste pruderie de nos salons du premier ordre. C'est de là que tombe un mépris suzerain sur la plèbe roturière; de là qu'émanent tant d'arrogantes malédictions contre nous autres utopistes, républicains, gens criminels, qui voulons changer de si louables coutumes, altérer de si bonnes mœurs.

Les détails que nous venons de donner, conservés par les journaux du tems, et par les Mémoires de mistriss Robinson (1), ne peuvent être révoqués en doute; mais les historiens n'en disent pas un mot. Les biographes de sa majesté les ont passés sous silence; ecclésiastiques et laïques ont jeté leur manteau sur ces graves et honteuses erreurs.

On sait que le mariage est ordinairement une limite où viennent s'arrêter les erreurs de la jeunesse. Suivons George IV dans cette nouvelle situation; continuons à le juger comme l'un d'entre nous; et voyons si ses devoirs ont été

(1) NOTE DU TR. Ces mémoires très-intéressans ont été traduits en français. Mistriss Robinson, douée d'une figure agréable, a fait de fort jolis vers, entre autres la ballade charmante : *Say, is it love?* (Dis, est-ce de l'amour?) Elle a composé des romans inférieurs à ses poésies. On a son portrait, gravé par Cipriani, d'après le dessin d'Angelica Kauffmann.

remplis; si les plus simples convenances, il les a respectées.

Un jeune homme s'est ruiné par ses folies : le jeu et les femmes ont épuisé son patrimoine. Son père, fatigué de payer ses créanciers, et déterminé à le laisser succomber sous le poids de ses fautes, s'il ne change de conduite, lui propose une dernière alternative. Il n'a qu'à se marier pour échapper à la malédiction paternelle et se soustraire aux poursuites qui l'assiègent. Malgré sa répugnance, il se soumet à la nécessité qui le presse. Il accepte pour femme une jeune étrangère, et promet de se réformer. Mais à peine l'hyménée est-il conclu, à peine ses créanciers sont-ils satisfaits, on le voit manquer à son serment et rompre son pacte. Il introduit dans le sanctuaire de la famille ses deux maîtresses favorites; c'est à elles qu'il confie le soin d'accompagner sa femme légitime : ignorant les coutumes du pays où elle vient s'établir, c'est des maîtresses de son mari qu'elle reçoit des leçons de conduite. On s'étonne de retrouver à la table de l'épouse, au chevet du lit nuptial, dans les carrosses de la princesse, ces étranges acolytes. Décence, pudeur, bon ton, respect des convenances, tout est foulé aux pieds par ce jeune homme, par George IV.

Le libertin va plus loin encore : deux mois après son mariage, il loue un palais splendide qu'il fait meubler pour une de ses maîtresses (1); et dès-lors, cessant de voir sa femme, il la rejette et la répudie à jamais. Cette infortunée, dont il n'a fait son épouse que par intérêt personnel, reste seule et délaissée chez une nation étrangère, en butte aux soupçons les plus scandaleux, méprisée d'un mari qui

(1) *Mistriss Fitz-Herbert*. Le prince de Galles, devenu George IV, est resté fidèle, sinon à sa liaison avec cette dame, du moins aux habitudes d'intimité qu'il avait contractées : parvenu à un âge avancé, elle avait conservé son empire sur le monarque, qui passait chez elle une grande partie de son tems.

lui doit sa liberté personnelle et sa fortune présente. Peu importe à ce cœur égoïste le malheur et l'amertume dont il abreuve celle qui porte son nom. La même dureté de cœur qu'il a témoignée à mistriss Robinson ne l'a point abandonné ; c'est toujours cet homme sensuel, dont la personnalité foule aux pieds tout ce qui s'oppose à ses plaisirs. Si l'un de nos amis se conduisait de cette manière, aurait-on assez de huées pour le chasser des salons qu'il fréquenterait ? Tout homme d'honneur ne se croirait-il pas obligé de lui tourner le dos ? De quels termes flétrir tant d'inhumanité, de grossièreté, de brutalité ? Sous la pourpre royale, ces vices ne sont-ils plus des vices? Que signifient ces éloges donnés à un prince, si souvent nommé par ses flatteurs *le gentilhomme le plus poli de l'Europe* (1)?

La vraie politesse naît de l'ame. Elle émane de cette bienveillance généreuse qui nous porte à augmenter le bien-être d'autrui. Elle n'est pas le mensonge des vertus qu'on ne possède pas, mais le reflet des vertus que l'on a. Protéger le faible, épargner à ceux qui nous entourent les petits chagrins, les mortifications qui pourraient les assaillir ; étudier leur caractère et même leurs faiblesses pour éviter de les blesser ; contribuer à la douceur et à la gaîté des rapports sociaux ; aplanir les aspérités et apaiser les querelles que fait naître le choc des opinions et des idées ; s'oublier soi-même, sacrifier ses goûts ; prêter aux femmes l'appui d'une courtoisie aimable et facile, c'est être poli. Mais on peut observer toutes les règles capricieuses que la mode et le bon ton imposent, sans connaître la politesse. L'élégance des vêtemens, la grâce d'une salutation, la

(1) *The finest gentleman in Europe*. Espèce de sobriquet de cour, donné à George IV, et devenu populaire dans la Grande-Bretagne.

forme d'une cravate, la couleur des gants, les dimensions d'un jabot, ne constituent pas cette qualité sociale. « A Paris, » dit Rousseau, l'on se pique surtout de rendre la société » commode et facile ; et c'est dans une foule de règles sans » importance que l'on fait consister cette facilité. Tout est » usages et lois dans la bonne compagnie. Tous ces usages » naissent et passent comme un éclair. Le savoir-vivre con- » siste à se tenir toujours au guet, à les saisir au passage, » à les affecter, à montrer qu'on sait celui du jour : le tout » pour être simple. » Telle est la politesse, à laquelle le roi George IV a pu prétendre : elle s'allie fort bien avec l'égoïsme et ne suppose aucune abnégation personnelle.

Non, vous n'attribuerez aucun sentiment des convenances, aucune véritable politesse, à cet homme qui fait d'une courtisane déhontée la compagne de sa femme ; qui, au lieu de donner à cette dernière l'exemple des vertus domestiques, transforme son palais en un harem, où l'épouse n'est plus qu'un accessoire méprisé; à celui qui prodigue l'insulte au sexe faible, et se sert de lui comme d'un instrument de ses voluptés qu'il brise et qu'il flétrit au premier caprice. Les flatteurs de la cour ont eu beau dire : cet homme-là n'est point *gentilhomme* (1).

Si l'on veut ne considérer la politesse que comme l'art et l'habitude de respecter les convenances extérieures, on ne trouvera pas moins condamnable sous ce rapport la conduite du prince. Supposez qu'un attrait impérieux l'entraînât, loin de sa femme, vers la maîtresse dont j'ai parlé. Pourquoi affliger une compagne innocente, en la forçant de vivre sous le même toit, avec l'objet des désirs de son mari ? Tout homme doué de la moindre délicatesse eût caché cette

(1) *Gentleman*, l'*uomo di garbo* des Italiens, l'*homme comme il faut* des Français.

faute, voilé soigneusement cette infidélité et couvert d'un profond mystère la passion coupable qu'il ne pouvait étouffer. Plus vertueux encore, il se serait dit : « Je n'ai pas le » droit de punir ma jeune épouse des fautes que moi-même » j'ai commises. Pressé par les résultats de mes folies irréparables, je me suis lié à son sort sans l'aimer : c'est à moi » de subir les conséquences de mon existence passée. S'il » m'est pénible de vivre auprès de celle qui ne m'inspire » aucune affection, je ne dois accuser que moi de ce malheur. Ma femme a droit à mes égards, à ma bienveillance. » Mais George IV ne raisonnait point ainsi. Sa personnalité l'absorbait. Obéré, il épousa une dot; entouré de femmes galantes, il leur prodigua l'argent de sa femme ; habitué à une existence de luxe et de plaisirs, il établit ses maîtresses chez sa femme même ; incapable de se gêner en rien, il proclama son infidélité pour échapper aux soins et aux ennuis qu'entraînent les liaisons secrètes (1).

Voulez-vous d'autres exemples de cet égoïsme immense, dévorant, devant lequel tout s'efface, et qui absorbe tout? Rappelez-vous le sort du pauvre Brummel, roi des dandys, type des fats et des petits-maîtres anglais. Peu de tems après la catastrophe qui frappa d'exil la nouvelle princesse de Galles, le courtisan que nous venons de citer dis-

(1) La célèbre Mme Roland se trouvait en Angleterre à l'époque où George IV, alors prince héréditaire, scandalisait, par l'impertinence de ses vices, tous les honnêtes gens du royaume. Elle rapporte, dans le court et intéressant *Voyage de Londres,* qui sert d'appendice à ses Mémoires, qu'à la fin d'un dîner qui lui fut donné par Linguet, exilé à Londres, la conversation tomba sur le prince de Galles ; les convives placèrent sur la même ligne les entreprises galantes, les dettes considérables et l'étourderie effrénée qui attiraient le blâme public sur le prince héréditaire d'Angleterre, et les aventures non moins scandaleuses, la prodigalité non moins extravagante du *comte d'Artois,* depuis Charles X.

parut de la scène brillante où il avait joué avec tant d'éclat son rôle ridicule. Écrasé comme un méprisable insecte par l'homme qui le comblait de faveurs, il apprit à ses dépens combien est fragile la bienveillance des princes.

C'était bien peu de chose que *Beau Brummel :* ce surnom annonçait son peu de valeur. Le premier il mit à la mode cette arrogance des faquins comme il faut, cette raideur empesée qui constitue le dandy. Le premier il introduisit en Angleterre l'étiquette des gants jaunes et des cravates en forme de carcan. Espèce de fou du prince, il n'existait que par lui, il ne vivait que pour lui. C'était le Falstaff de cette cour. Familier, impertinent, spirituel, il était de toutes les orgies, de toutes les fêtes. On ne choisissait pas, sans le consulter, un habit, un cheval, une maîtresse. Un beau jour, enivré des caresses de son patron, étourdi des vapeurs du vin, il frappa sur l'épaule du maître, et lui dit sans façon : « Galles! tire la sonnette. » Le sourcil de l'altesse se fronce, son courroux éclate ; l'imprudent courtisan est à jamais banni de la présence du prince. Il va languir dans une solitude, exilé non-seulement du palais, mais de l'Angleterre. Ce fut un grand spectacle que celui de ce débris majestueux, jeté par la fortune sur les rives de l'Océan. On vit à Boulogne ce Marius des dandys, proscrit comme le Marius romain, sans pain, sans ressource, sans asyle; exemple frappant pour les parasites, sublime leçon pour les gens qui vivent de flatterie et d'insolence. Le courroux du prince de Galles dura vingt-cinq ans; que de petitesse dans cette grande colère! Quelle barbarie dans le châtiment de ce pauvre homme qu'il fallait rappeler d'un coup-d'œil à son devoir, mais non livrer à la misère! Quel mélange de familiarité déplacée, inconvenante, et de ressentiment exagéré, violent, ineffaçable! Le même prince qui avait montré assez peu de délicatesse pour faire as-

seoir sa maîtresse à la table de sa femme, se trouve doué tout-à-coup d'une susceptibilité si vive! et parce qu'un fat s'est donné trop de licence, il l'anéantit sans pitié. Voilà bien de l'orgueil et bien de l'exigence, joints à un oubli singulier des convenances et des devoirs. On reconnaît aisément à ces traits le frère de ce duc d'Yorck, dont Mirabeau avait coutume de dire : « Je lui trouve toute l'allure d'un prince allemand, doublé d'insolence anglaise, mais dépourvu de la libre cordialité de cette nation. »

Le roi George IV, vers ses derniers jours, apprit que George Brummel, son ancien favori, mourait de faim sur le continent : il lui fit donner une place de consul. Belle action, dirent les journaux! Oui, certes! action admirable! Un souverain, après avoir écrasé du poids de sa colère et foulé aux pieds le pauvre vermisseau qui avait encouru sa disgrâce, prend dans la poche de ses sujets deux cents livres sterlings de pension annuelle, et les jette à sa victime, pour prix d'un travail qu'il lui est impossible d'accomplir, et en le décorant d'un titre que son éducation et ses antécédens rendent ridicule, et dont il est incapable d'exercer les fonctions.

Examinez sa conduite envers Shéridan, homme de talent, que, malgré ses défauts, on ne peut confondre avec cet être frivole et faible, créature des cours, George Brummel. Le prince lui voua une amitié ardente : Shéridan mourut sur un grabat. Tant que l'éloquence du membre du parlement fut utile à son maître, il resta l'ami de l'orateur; il pressa l'orange pour en extraire le suc, puis rejeta loin de lui l'écorce desséchée. Le prince régent d'ailleurs oublia tous les amis du prince de Galles. A peine eut-il saisi les rênes du gouvernement, les whigs qui avaient composé sa cour furent répudiés. Il ne fit pas plus de cas d'eux qu'il ne s'embarrassait de ses maîtresses, dès que leur charme était dé-

truit. Autrefois Shéridan et ses acolytes faisaient partie de l'armée opposante, dont le prince était le chef; ils combattaient pour ses intérêts au parlement, ils l'entouraient de la faveur populaire. Shéridan surtout avait été chargé des négociations les plus délicates; tous les secrets du prince lui avaient été dévoilés; il avait dirigé ses conseils et fait mouvoir ses intrigues. Condamnable sous le rapport moral, c'était au prince de Galles à le protéger et à le défendre. Fidèle envers ce dernier, mais infidèle à l'honneur et à la vertu, Shéridan les avait sacrifiés au prince: de tout autre que ce dernier, il n'avait à exiger que justice; son ami lui devait indulgence et récompense. Ne croyez pas que nous prétendions disculper l'homme d'esprit immoral, dont les menées et la vénalité ont été si cruellement déçues. Non; nous sommes les premiers à flétrir sa conduite; mais celle du personnage ingrat dont il s'était fait le défenseur et l'ame damnée nous paraît plus digne encore de blâme et de réprobation. Jamais un cœur généreux n'eût oublié de tels services. Était-ce à celui pour qui Shéridan avait abdiqué son honneur, qu'il appartenait de le punir? S'il y a de la faiblesse et de la bassesse dans le dévouement de l'un, il y a de la dureté et de la lâcheté dans l'abandon que l'autre lui fit subir.

Le voilà donc, ce parfait gentilhomme, cette ame bienveillante, ce mortel aimable et généreux, cet excellent prince, qui n'oubliait aucun de ses amis! Si nous le soumettons à un examen équitable, mais non rigoureux, tant de qualités s'évaporent. Vous ne trouvez plus que sensualité grossière, éternel sacrifice du bien-être d'autrui à un égoïsme incurable. Une jeune femme séduite, trompée, délaissée; une épouse réduite au désespoir; le scandale d'une vie domestique sans dignité, sans bonté, sans moralité; amis et maîtresses également maltraités, dès que l'on n'avait

plus besoin d'eux : tels étaient les honorables trophées dont cette belle ame couronnait sa vie ; cependant le prince n'avait pas trente ans.

Mais, nous assure-t-on, il était fort charitable. C'est une belle qualité assurément; et bien qu'elle ne s'accorde guère avec tout ce que nous connaissons du prince, une vertu si rare et si noble excuserait bien des fautes : sachons donc quels actes de bienfaisance ont signalé sa carrière et racheté ses vices.

Le mérite de l'aumône consiste dans les privations volontaires que l'on s'impose pour soulager le malheur d'autrui. Qu'un riche, fatigué des cris du mendiant qui le poursuit, lui jette sa bourse : cet acte est peu méritoire, quand même la bourse serait pleine d'or. Qu'un homme sans fortune soit témoin de l'accident qui prive de ses ressources une malheureuse famille ; que son ame s'émeuve, et qu'il essaie de procurer, aux dépens de ses propres jouissances, quelque secours aux infortunés, il prouvera la sensibilité la plus vraie, la plus active, la plus louable. Il se placera aux yeux de Dieu et de la morale bien au-dessus du riche, qui n'a pas même fixé un moment sa pensée sur l'infortune qu'il soulageait. S'oublier pour les autres, c'est toute la vertu. Oublier autrui et le sacrifier à soi, c'est le vice et le crime.

George IV envoya quelques milliers d'écus aux pauvres tisserands de Spitalfieds (1). Tous les journaux font retentir au loin le panégyrique d'une action si généreuse. Mais, dites-moi, qu'est-ce qu'un millier d'écus pour un roi d'Angleterre ? A-t-il, pour accomplir cette bonne action, acheté un cheval de moins, supprimé une de ses maîtresses, renoncé à un de ses caprices, diminué la dépense de sa table, décommandé une seule de ses voitures? Ce luxe asia-

(1) Quartier de Londres habité par les classes pauvres.

tique, dont l'extravagance affligeait tous les yeux, et qui couvrait de cachemires du Thibet, d'or et de pierreries, les lambris du monarque, s'est-il modéré pendant un seul mois ? Avec quel or alimentait-on ces fêtes, ces spectacles, ces folies architecturales qui coûtaient des millions? Avec l'argent de ce peuple, qui mourait de faim, qui n'avait ni bois pour se chauffer, ni blé pour vivre. On sait combien le *paupérisme* a fait de ravages dans notre pays, depuis le commencement du siècle où nous sommes. Certes, le roi ne l'ignorait pas. Se privait-il d'une seule jouissance, imposait-il silence à une seule de ses fantaisies, pour apaiser cette hydre qui nous dévore? Non : les palais gothiques et arabes s'élevaient de toutes parts; l'argent coulait à grands flots pour les plaisirs d'un seul homme; la substance du peuple était toujours dévorée. Où est donc cette charité, où est cette bienfaisance? où est le mérite de cette aumône si vantée?

Depuis le mois de juillet 1783, jusqu'en juillet 1786, voici quel emploi le prince héréditaire fit de ses revenus.

Dépenses	193,648 liv. st.
Dettes	160,804
Total	354,452
	(8,861,300 fr.)

DÉTAIL DE SES DÉPENSES.

Depenses domestiques	29,277
Caisse particulière	16,050
Paimens faits par le colonel Hotham (1)	37,203
Autres dépenses extraordinaires	11,406
Salaires, gages	54,734
Écuries	37,919
Pension de Mme Robinson	7,059
Total	193,648
	(4,841,200 fr.)

(1) Sommes d'argent consacrées à des corruptions politiques, à l'achat des journalistes et des membres du Parlement, etc.

DETTES.

Lettres de changes et billets.............	13,000 liv. st.
Achat de chevaux.......................	4,000
Dépenses de Carlton-House..............	53,000
Fournisseurs...........................	90,804
Total...........	160,804
	(4,020,100 fr.)

Ainsi le prince, dans le cours de trois années seulement, trouva moyen de dépenser cent soixante mille huit cent quatre livres sterling (4,020,100 fr.) au-delà de son revenu. Ce revenu était cependant considérable. Sans compter les cent mille livres sterling de premier établissement, on lui avait assigné cinquante mille liv. st. (1,250,000 fr.) par an, et les produits du duché de Lancastre s'élevant à la somme annuelle de treize mille liv. st. (325,000 fr.). Que d'aumônes il aurait pu faire! Et qu'est-ce, je le demande, que les mille livres donnés aux tisserands de Spitalfields auprès de ces gigantesques dépenses?

Ce n'est pas tout; George III, averti de la détresse où son fils se trouvait par suite de ses prodigalités, ajouta dix mille livres (250,000 fr.) de rente aux revenus de son fils. Cependant en 1795, lorsque le mariage du prince eut lieu, ses dettes s'élevaient à la somme énorme de 642,890 liv. st., (16,000,000 fr.). De tout cela, combien le prince a-t-il dépensé en dons charitables? Quel service a-t-il rendu à sôn pays? Quel hôpital a-t-il fondé avec ces sommes immenses? A qui appartenaient ces trésors qu'il versait comme l'eau? à la nation seule. Elle payait ces extravagances, ces banquets, ces scandaleux plaisirs, ces vices si dispendieux. Elle les payait de son or, et n'en retirait que la honte d'avoir un prince si peu digne de son rang. Il ne pouvait pas dire : « Vous me payez; mais mon génie vous éclaire, mon industrie vous sert, ma vigilance vous

sauve, mes talens vous illustrent. » Non; s'il eût pu proclamer lui-même des vérités qui le couvraient d'opprobre, il se fût écrié : « Je ne suis qu'un fardeau inutile et méprisable. Ceux à qui j'arrache les fruits de leurs travaux ne me doivent rien et me donnent tout. Oisif, prodigue, débauché, joueur, parieur, ivrogne, avide de toutes ces jouissances qui dégradent l'humanité, insensible à tout ce qui l'améliore, sourd aux cris de la misère comme à ceux de la raison, je dépense ce que je n'ai point gagné, je paie mes folies de l'argent qui n'est pas à moi; j'achète au prix de l'indigence publique les licencieux excès que l'habitude me rend nécessaires. L'orateur romain avait deviné mon portrait, en esquissant celui de Verrès. « Charybde n'est pas » plus dévorante! Charybde! Que dis-je! L'Océan tout » entier n'absorberait pas tant de richesses. Rien de fermé, » rien de cacheté; point d'inventaire. Tout se donnait aux » pires des hommes. Acteurs, actrices mettaient tout au » pillage. Joueurs, ivrognes remplissaient la maison. Des » jours entiers se passaient à boire; et l'on changeait de » résidence, sans discontinuer le festin. A tant de causes » de ruine, ajoutez les pertes du jeu : car le bonheur ne » le suivait pas toujours. Et admirez ensuite que tant de » trésors aient sitôt disparu! Une prodigalité si incroyable » eût absorbé non le patrimoine d'un seul homme, mais » des villes, mais des royaumes (1)! »

(1) « Quæ Charybdis tam vorax! Charybdim dico?... Oceanus (medius fidius) vix videretur tot res... tam cito absorbere potuisse. Nihil erat clausum, nihil obsignatum, nihil scriptum. Apothecæ totæ nequissimis hominibus donabantur. Alia mimi rapiebant, alia mimæ. Domus erat aleatoribus referta, plena ebriorum. Totos dies potabatur, atque id locis pluribus. Suggerebantur etiam sæpè (neque is enim semper felix) damna aleatoria... Quamobrem desinite mirari hæc tam celeriter esse consumpta. Non modo unius patrimo-

Poursuivons cette triste tâche. Des particularités plus déplorables et plus fâcheuses encore vont s'offrir à nous. A ce défaut de sensibilité et de délicatesse que nous venons d'observer dans toute la conduite du prince, si un défaut de probité vient se joindre, si cet homme si léger dans ses amitiés, si peu scrupuleux dans le choix de ses plaisirs, si ardent à contracter des dettes et si lent à les payer, commet en outre quelqu'un de ces actes que les tribunaux atteignent et que la loi stigmatise, quelle opinion aurez-vous de lui ?

Deux faits graves, que l'on a eu soin de tenir cachés, mais dont le scandale historique survit au prince et au roi, attestent son manque de foi dans la vie privée. George IV était bigame. Marié une première fois à Mme Fitz-Herbert, dame catholique, mais seulement devant l'église, il ne se crut pas obligé par cette union secrète, contractée en face des autels : pressé par le besoin d'argent, il épousa une seconde femme, sans avoir, selon la loi anglaise, fait prononcer le divorce, et sans aucune autre précaution que de nier résolument son mariage secret. Non-seulement le prince de Galles soutint effrontément ce mensonge, mais, en induisant ses amis en erreur, il les força de se compromettre : Fox ne pardonna jamais à celui qui, en lui donnant sa parole d'honneur, l'avait engagé à venir se déshonorer en plein parlement par un faux témoignage. Admettons que ce mariage ne fût en lui-même qu'une imprudente extravagance. Il faudra bien donner un autre nom à cette conduite envers Fox, à cette trahison dont se trouvent à la fois victimes une première épouse, une seconde femme,

nium, quamvis amplum (ut illud fuit), sed urbes et regna, celeriter tanta nequitia devorare potuisset ! »

CICERO, *in Verrem*.

et les amis assez crédules pour engager leur parole, et attester un fait matériellement faux.

Mme Fitz-Herbert ne s'est mariée, nous dit-on, que selon le rite catholique, rite qui n'a rien d'obligatoire pour un prince protestant. C'est sur elle que des biographes déhontés rejettent tout le poids de la faute. Elle seule au contraire ne mérite aucun reproche. D'après ses opinions religieuses, le péché consistait à ne pas faire précéder de certaines cérémonies liturgiques, la consommation du mariage. Le prince, en se prêtant à ces cérémonies, sans valeur pour lui, la trompait, employait une ruse indécente, et se rendait coupable d'un acte que tout honnête homme eût regardé comme indigne de lui.

Une jeunesse étourdie, aveugle, affamée de plaisirs, peut, jusqu'à un certain point, expliquer de telles fautes. Commises par un homme ordinaire, elles eussent appelé sur lui toute la vindicte de la loi. Cependant tout cela n'est encore que véniel auprès d'une erreur moins excusable et plus vile. Mêlé à la plus mauvaise compagnie de son tems, environné de jockeys et de maquignons, le prince (pourrait-on le croire?) fut accusé de friponnerie; et cette tache ne fut pas lavée. Un jockey appartenant au prince de Galles entra, la veille d'une course, dans l'écurie où se trouvait un cheval déjà célèbre par des succès nombreux. On sait que, pour préparer les chevaux à la course, une diète rigoureuse, calculée, est nécessaire. Le jockey du prince rompit la diète, donna un baquet d'eau à boire au cheval redouté, qui le lendemain avait perdu sa vigueur et sa célérité si vantées. Un prix considérable était attaché à cette lutte; le club des amateurs de courses (1) réclama vivement, dressa un procès-

(1) *Jockey club.*

verbal, fit une enquête, interrogea le jockey, prononça contre lui et son maître une sentence d'exclusion et déclara que le rang du coupable pouvait seul le soustraire au châtiment qu'il avait encouru. On jugera par la lettre suivante, insérée dans le journal *Le Monde* (1), du degré de scandale que causa cet événement, et de la honte qui rejaillit sur le prince.

« C'est le prince seul qui concentre sur sa personne tout » l'odieux, toute l'infamie de cette action. Un expédient si » lâche, une ruse si basse, une tentative plus digne d'un » escroc de profession que d'une altesse, une fraude dont » la turpitude révolte, ne peuvent qu'affliger profondé- » ment tous les amis de leur patrie, tous ceux qui savent » que cet homme tiendra un jour entre ses mains les rênes » de l'empire, le sort de plusieurs millions d'hommes. » Qu'attendre d'un fripon sur le trône ? Croit-on que la » splendeur du rang puisse éblouir nos compatriotes, les » empêcher d'ouvrir les yeux sur la bassesse d'un tel » acte ? »

Tous les pamphlets du tems retentissent des mêmes plaintes. Et sans aller plus loin, c'est bien un sujet de tristesse assez grand que de voir l'héritier de la couronne confondu avec la tourbe des joueurs et des jockeys (2), accusé d'une friponnerie et d'une tentative de vol, traîné devant l'opinion publique comme un homme sans foi,

(1) *World*. December 1791.

(2) La passion pour les courses de chevaux a produit, en Angleterre, des résultats singuliers. L'avidité du gain, la friponnerie, la spéculation hasardeuse, l'agiotage s'en sont emparés. Ce qu'on appelle le *turf*, c'est-à-dire le terrain des courses, est devenu comme la table de jeu, une scène de scandale et de fraude. Les partisans les plus fidèles de cet amusement se nomment *gentlemen of the turf*: des mœurs spéciales les caractérisent.

sans honneur, sans conduite. Peu nous importe le tardif attachement du roi George IV pour les doctrines religieuses et l'église d'Angleterre. Qu'est-ce que cette orthodoxie prétendue, auprès de tant de faits honteux, témoignages trop flagrans d'immoralité profonde ?

Avec de telles mœurs, et malgré les souillures que toute l'Angleterre a remarquées avec douleur dans la vie de George IV, il a trouvé de graves et constans panégyristes. On a vanté sa moralité. Des ecclésiastiques ont appuyé de leur honorable témoignage cette moralité équivoque. L'église anglicane, au lieu de condamner de tels excès, a prouvé par plus d'un acte explicite son dévouement au prince qui les commettait. Pourquoi ? C'est que George IV, entouré de ses maîtresses, n'a point cessé d'assister au service divin ; c'est qu'il a comblé de ses bontés pécuniaires les ministres du culte ; c'est que sa piété extérieure ne s'est point démentie. Le clergé pardonne aisément aux grands qui respectent le dogme, tout en blessant la morale ; il poursuivrait de sa haine un monarque qui n'irait pas à l'église ; mais il ferme les yeux sur l'adultère, la fraude, l'incontinence, la dépravation des mœurs, quand celui qui s'en rend coupable est puissant et favorable aux lévites qui entourent l'autel. Voyez Louis XIV : ce modèle des rois ne se prive pas d'une seule volupté, ne sacrifie pas une seule jouissance à cette dévotion dont il se targue : quel roi cependant fut plus constamment soutenu par son clergé? L'encens de la chaire catholique lui fut prodigué; les cardinaux et les archevêques couvraient ses vices de leur manteau complaisant. « Il vivait, comme le dit Paul Louis Courrier, avec » la femme Montespan, avec la fille La Vallière, avec toutes » les filles que son bon plaisir fut d'ôter à leurs maris, à » leurs parens. C'était le tems alors des mœurs, de la re- » ligion ; et il communiait tous les jours. Par cette porte

» entrait sa maîtresse le soir, et le matin son confesseur. » Là Henri faisait pénitence entre ses mignons et ses moi- » nes. Mœurs et religion du bon tems (1). » Louis XIV allait à la messe : Henri III communiait ; tout leur fut pardonné.

C'est par une exacte observance des pratiques et des formalités extérieures du culte, c'est par un attachement constant aux doctrines du clergé anglican (2), que le souverain dont nous parlons a racheté ses péchés. Triste compensation ! Les cérémonies extérieures ne sont que des pratiques à peu près inutiles, destinées à rappeler les chrétiens à la sainteté de leurs devoirs ; s'ils s'astreignent aux cérémonies et ne corrigent pas leur vie, ils sont doublement coupables ; ils mentent à Dieu et au monde. Ils se parent d'une fausse apparence de piété qui révolte. Ils portent aux autels une ame toute souillée de l'habitude des vices. Leur ferveur prétendue est leur condamnation la plus forte. Jeûner, prier, écouter le sermon, n'est rien, quand la conduite réelle ne se conforme pas à ces actes de piété, louables en eux-mêmes, criminels quand ils sont hypocrites. La loi chrétienne, loi de pureté et de désintéressement, frappe sans pitié la sensualité grossière. Hostile à tout ce qui s'éloigne de la chasteté, sévère surtout contre l'adultère, elle ne cesse de recommander l'abnégation, l'abstinence, et la modération dans les plaisirs. On peut rejeter ces doctrines et renoncer au culte qui s'y rattache ; mais prétendre à l'honneur d'une piété sévère, se conformer à ses lois, adopter ses maximes pour mieux se soustraire aux privations qu'elle impose, c'est outrager la religion.

Nous venons de voir à quoi se réduisent les éloges donnés

(1) P. L. Courrier, *Œuvres complètes*, tom. 2, pag. 101.

(2) *Church of Englandism.* Expression créée par Jérémie Bentham.

à la galanterie, aux grâces, à la bienfaisance, aux sentimens pieux de George IV. Le portrait véridique que nous avons tracé ne ressemble point à celui des biographes contemporains. Ce n'est point là cet homme plein de délicatesse et d'aménité, sincère dans ses discours, honnête dans ses actions, généreux dans ses amitiés, d'une intégrité irréprochable, dénué d'hypocrisie comme exempt d'égoïsme. Les goûts et les penchans que nous avons reconnus avec chagrin, comme ses goûts primitifs et ses penchans ineffaçables, ne convenaient ni à un homme distingué, ni à un gentilhomme, ni à un prince. Son libertinage était grossier; ses affections, sans constance comme sans probité, n'étaient que les caprices mobiles d'une volupté grossière.

L'élégance des mœurs peut, jusqu'à un certain point, en déguiser le vice. Quelques goûts intellectuels et quelques amitiés généreuses se seront-ils mêlés aux travers d'une jeunesse si mal dépensée? Non; dès son premier âge, c'est l'intérêt personnel qui a formé les seules liaisons honorables que l'historien impartial puisse regarder comme dignes de son rang. Fox et Shéridan, chefs d'une opposition sur laquelle il s'appuyait, devinrent les amis de sa fortune; ils avaient besoin de lui, comme il avait besoin d'eux. L'anneau qui les attachait à lui, qui l'enchaînait à eux, ce n'était point la puissance du talent, ni même l'identité des vues politiques, c'était l'intérêt.

Ajoutons que ces hommes remarquables se distinguaient autant par leur immoralité que par l'éclat de leurs facultés intellectuelles. Brillans dans un cercle, pétillans de saillies, éloquens dans une assemblée politique, redoutables par le jeu de leurs intrigues, ils quittaient le sénat et le boudoir pour la table de jeu et celle du festin; grands-hommes crapuleux, qui se faisaient pardonner, à force de succès et

d'esprit, les vices méprisables dont leur existence était tissue, et que George IV partageait.

Dès que le prince fut son maître, il cessa toute relation avec eux. D'autres compagnons de plaisir les remplacèrent: c'étaient des débauchés sans mérite, des joueurs effrénés, des courtisans sans esprit, des hommes pétris de bassesse et de vice. Toutes leurs pensées se concentraient sur un point, plaire au puissant personnage qui leur faisait l'honneur de s'enivrer avec eux. Les plus brutales plaisanteries retentissaient dans le palais du roi; l'indécence y régnait avec la servilité. Quel est celui de nos grands écrivains, de nos savans, de nos artistes, de nos généraux célèbres, qui daigna prendre part à ces orgies scandaleuses? Quel est celui d'entr'eux que le prince essaya d'attirer vers lui? La civilisation continuait sa route; on agrandissait chaque jour le champ des découvertes et des sciences; de nobles esprits redoublaient d'efforts pour servir les intérêts de l'humanité. Ces idées, ces découvertes ont-elles arraché pour quelques momens le prince et ses camarades de table à leurs occupations ordinaires, à leurs disputes sur la race et le mérite des chevaux célèbres, à leurs nobles rivalités de gastronomie et de débauche, à leurs philosophiques recherches sur la beauté des femmes, à leurs luttes honorables dont la science de boire était l'objet; à leurs spéculations profondes sur les chances de la roulette et du pharaon? Importantes affaires qui absorbaient tout leur tems, coûtaient des trésors à l'état, et avaient le prince pour régulateur et pour arbitre.

Il aimait les arts, nous dit-on. Est-ce les aimer que de jeter une pension à ce comédien décrépit ou à ce violoniste impotent? Qu'un roi s'intéresse à leur progrès, qu'il encourage la science elle-même; qu'il témoigne à ceux qui

la cultivent sa sollicitude sur leur sort et une estime sentie; que son accueil bienveillant et sa parole consolatrice soutiennent le savant et l'artiste au milieu des tribulations qui les environnent; qu'il force ses concitoyens d'honorer le talent modeste : voilà le devoir d'un monarque.

Mais aucune marque d'intérêt réel n'a prouvé l'amour du feu roi pour les lettres et les sciences. Ses cuisiniers ont été mieux traités que les célébrités intellectuelles de son royaume. Il a voulu qu'on le nommât protecteur de quelques sociétés littéraires; mais les a-t-il protégées? Il a chargé ses serviteurs d'acheter des livres; mais les a-t-il lus? Il a envoyé quelque argent à des universités; mais s'inquiétait-il de ce que l'on enseignait dans ces universités? Il a traité la science comme la religion; son amour pour l'une, son respect pour l'autre se sont bornés à des formules et à des démonstrations extérieures. Il les a comblées de faveurs stériles et de caresses royales; semblable à ces hommes du monde, qui croyent avoir rempli tous leurs devoirs de bienveillance et d'humanité envers leurs semblables, quand ils ont fait la révérence avec grâce; ou à ces ignorans dont la vanité est satisfaite quand le peintre a figuré sur les panneaux de leur appartement un simulacre de bibliothèque, riche de mille volumes qui n'existent pas. « N'avez-vous jamais ouï » parler du marquis Tacconi, à Naples, grand-trésorier de » la couronne, grand amateur de livres, et mon grand ami, » que l'on vient de mettre aux galères? Il avait cent mille » livres de rente, et il faisait de faux billets. C'était pour acheter des livres, et il ne lisait jamais. Sa bibliothèque magnifique était plus à moi qu'à lui : aussi suis-je fort fâché de » son aventure... Mais, dites-moi, auriez-vous cru que la » fureur bibliomaniaque pût aller jusque-là? L'amour fait » faire d'étranges choses. Ils aiment les livres charnellement,

» ils les caressent, ils les baisent (1). » Le roi d'Angleterre ne faisait pas de faux billets; il prenait dans les poches du peuple les millions qui remplissaient d'éditions rares ses bibliothèques ; comme le grand trésorier de Naples, il aimait les livres, et n'en lisait pas un.

Ses galeries abondaient en tableaux des grands maitres. Je ne prétendrai point qu'il n'y jetait pas les yeux : mais je demanderai quel était son goût en peinture. Le caractère se révèle par mille circonstances différentes, souvent d'autant plus significatives qu'elles sont plus déliées et plus fines : je chercherai dans ses prédilections en ce genre un indice de ses véritables penchans.

Il y a dans les arts une sphère toute intellectuelle et morale; une autre purement sensuelle et mécanique. Parmi les peintres, comme parmi le poètes et les musiciens, ceux-ci s'adressent à l'ame et à la pensée, qu'ils exaltent et dont ils augmentent la dignité, la force, la grandeur. Ceux-là ne s'élèvent que jusqu'à une imitation matérielle, qui ne flatte que les sens. S'avisera-t-on de placer sur la même ligne, une vierge de Raphaël et une cuisine de Stein; un paysage de Lorrain, tout rayonnant des beautés du soleil couchant, et une table couverte de légumes, habilement reproduite par Houbraken ? L'homme qui s'arrêtera de préférence devant ces chefs-d'œuvre d'un art vulgaire, résultats d'une patience minutieuse et d'une fidélité servile, me donnera mauvaise idée de l'élévation de ses goûts. Si les grandes conceptions, les nobles pensées, l'image vivante des passions humaines, la copie animée et idéalisée des beautés de la nature fixent vos regards et votre admiration, je serai tenté de vous attribuer une sensibilité plus

(1) P. L. Courrier.

vive, plus ardente, plus pure, une intelligence plus haute, une organisation plus délicate que celles du reste des hommes. Les collections du prince et du monarque dont nous parlons étaient bien loin de donner cette idée. On n'y trouvait qu'admirables niaiseries, intérieurs flamands, scènes d'ivresse, bacchanales grotesques, verres et pots d'une exécution parfaite, cuisines avec leurs ustensiles, auberges avec leurs habitans. La trivialité des habitudes du roi respirait dans ses tableaux favoris.

Parlerai-je de ce détestable genre d'architecture mis en honneur par le prince ; pagodes, minarets, obélisques mêlés à la sévérité de l'architecture grecque ; joujous taillés en pierre, et qui ont fait l'admiration et l'horreur de tous les gens de l'art ? Brighton et Buckingham-House en font foi. Reprocherons-nous à George IV tant de laborieuses et coûteuses futilités ; tant de trésors répandus pour créer des monstres ; tant d'efforts d'une imagination dépravée, extravagante et impuissante ? Dirons-nous avec quelle gravité ridicule, chaque matin voyait émaner du palais de nouveaux ordres contradictoires, sur la couleur d'un parement et la forme d'un revers ? Rassemblerons-nous toutes ces preuves de l'inanité de l'esprit, de l'incapacité la plus déplorable à s'occuper de grands objets, à s'intéresser réellement à ce qui honore l'humanité ? Non ; la charité nous ordonne de nous arrêter ici. Et voilà l'homme que le duc de Wellington n'a pas craint de représenter comme le plus éclairé des hommes de son tems, comme le modèle et le type de la civilisation moderne ! à côté des Fox, des Shéridan, des Burke ; à côté des Byron, des Walter-Scott, des Cuvier, des Davy ! un prince livré à ses plaisirs, et qui n'a pas écrit une ligne, fait une expérience, laissé un monument qui puisse immortaliser sa mémoire ! Le monde actuel pullule de gens qui lui sont

infiniment supérieurs, qui ont dévoué à la science leurs veilles, leur tems, leur santé. Dira-t-on que les rois ne sont pas obligés à fournir des preuves de supériorité intellectuelle ? Voici Louis XVI et Louis XVIII, hommes que l'on aurait plus remarqués s'ils ne fussent pas nés pour la couronne; l'un cependant fort instruit, l'autre plein de finesse et d'une intelligence cultivée : ne s'élèvent-ils pas à une distance incommensurable au-dessus de George IV ? Pygmée entre les hommes, et même entre les monarques, il ne lui reste pour recommandation auprès de la postérité, que le bizarre panégyrique de lord Wellington, mauvais juge en ce genre et qui ne sait pas écrire correctement sa propre langue.

Les actes que nous avons cités, les traits de caractère que nous avons réunis ne sont point isolés; ils s'enchaînent et convergent vers le même centre. Leur harmonie est complète. Cet homme était cruel envers les autres, parce qu'il était indulgent pour lui-même; égoïste, parce qu'il était sensuel; incapable d'exercer ou de cultiver son intelligence, parce qu'il sacrifiait tout aux voluptés physiques et aux jouissances grossières; léger dans ses amitiés, parce que ces liaisons passagères n'étaient que des associations de débauche; perfide envers ses compagnons de table, parce qu'il les méprisait; insensible aux maux de l'humanité, parce qu'il la jugeait d'après ses amis. Il donnait de l'argent à ses bibliothécaires pour se dispenser de s'instruire, de l'argent à ses chapelains pour se dispenser d'être honnête homme. Il souriait au peuple, quand il traversait les rues de Londres, et s'agenouillait à l'église; c'était là tout ce qu'il donnait à la philanthropie et à la piété. Le même abandon frappa tous ceux qui s'attachèrent à sa fortune; maîtresse adorée, femme légitime, amis intimes, il les rejeta sans leur accorder un souvenir. Admirable unité d'une

vie réglée d'après les mêmes principes, soumise aux mêmes maximes. On ne peut accuser cette conduite d'inconséquence et d'incohérence. Elle est si bien d'accord avec elle-même! Ces violations continuelles des lois de la morale, cet orgueil joint au vice, ce dédain pour les hommes, cette avidité de plaisirs vulgaires, cette personnalité immense, composent un tout si parfaitement identique, un ensemble si remarquable !

Un seul des faits, un seul des vices dont la liste trop longue a rempli cet article, suffirait d'ailleurs pour le condamner. Dans notre état de civilisation, il ne faut qu'un seul acte pour faire juger un homme. Allez poignarder votre ennemi; volez dans la poche de votre voisin ; laissez votre famille sans pain et sans ressources, vous n'aurez besoin, pour que l'on sache qui vous êtes, ni d'accusation, ni d'apologie.

Si de la vie privée du prince nous passons à sa vie publique, quel sujet d'éloges y trouverons-nous ? Un miracle a-t-il pu transformer en bon roi ce jeune et impitoyable fat ? Quel tems lui reste, au milieu de ses plaisirs, pour s'occuper du bien-être de ses semblables ? Une faculté intuitive a-t-elle fait de ce Sardanapale un Charlemagne? C'est ce qu'il faut examiner.

Depuis l'accession des princes d'Hanovre au trône d'Angleterre, une habitude bizarre s'est établie; elle est presque devenue un principe de la constitution. Chaque prince héréditaire s'est fait l'ennemi de son père et le chef de l'opposition. Est-ce artifice, ruse, moyen politique? Je ne sais; mais cette similarité de conduite paraît prouver que les sentimens personnels de chaque nouveau prince de Galles entraient pour peu de chose dans cette alliance passagère avec le peuple qu'il devait gouverner un jour. Dès que l'ancien chef des whigs devenait roi, tout changeait;

ses vieux amis et ses vieux principes étaient rejetés comme dangereux. George IV a usé largement de ce singulier privilége. Profitant de sa position, il a demandé au parlement, où ses confédérés politiques le soutenaient, des millions qui payaient ses créanciers et ses maîtresses, et fournissaient à ses ignobles plaisirs. Voilà tout ce que la nation a gagné à cette levée de boucliers qu'il commandait. Mais à peine la maladie de George III eut-elle appelé le prince à la régence, il abjura publiquement ces croyances populaires, ces idées libérales, à l'abri desquelles il avait prélevé sur la bourse des sujets du roi de si fréquens et de si lourds impôts. Que les peuples ne s'y trompent plus ; et que l'on n'aille pas faire valoir comme un grand sacrifice ce factice dévouement aux intérêts communs.

Quand le prince devint régent, sa constitution physique, altérée par de longs excès, avait changé ; le ressort de la jeunesse avait disparu ; à cette fougue effrénée avait succédé une apathie profonde. La table, le jeu et les femmes étaient pour lui des habitudes et non des plaisirs. La soif des jouissances était remplacée par l'amour du repos. Le prince aimait ses aises. Il aurait sacrifié le monde entier à ce penchant qui le dominait. Blasé, usé, privé d'énergie morale et physique, il essaya vainement, pendant les premières années de sa régence, de triompher de sa paresse et de conquérir la force nécessaire pour devenir un despote. Lord Londonderry (1) lui prêta son secours ; les *six fameux actes* (2) furent proposés au parlement et imprimèrent leur souillure à notre code. Sans s'unir nominalement à la Sainte-Alliance, George IV, complice secret des

(1) Castlereagh.

(2) Contre la presse, contre la liberté du commerce, les associations populaires, les attroupemens, les pétitions et les adresses.

rois qui la formaient, s'occupa de river les chaînes de son peuple. Les dragons du régent furent lancés sur la canaille, comme disent les gens de cour; des jurys composés par le ministère imposèrent silence à la presse; l'Angleterre tremblante attendait son sort. Castlereagh, audacieux et méchant ministre, prêtait au chef de l'état cette force et cette activité qui lui manquaient. Nul doute que ses tentatives n'eussent été poussées plus loin encore, sans ce marasme profond où languissait son maître, sans la crainte et l'ennui que lui inspiraient les efforts nécessaires pour accomplir l'asservissement de la nation.

C'est une œuvre difficile. Un roi d'Angleterre se trouve également restreint et gêné dans son désir de faire le bien et de faire le mal. Une aristocratie puissante lutterait corps à corps contre un monarque assez philosophe et assez hardi pour essayer des réformes nécessaires, pour tenter la réduction des dépenses, l'amélioration du sort du peuple, l'abolition des lois oppressives, l'émancipation des prolétaires, pour essayer de soustraire les classes laborieuses à l'oppression des magistratures locales, et de répandre l'aisance dans leur sein. D'un autre côté, s'il voulait franchir les limites où s'arrête cette oppression, appesantir le joug, détruire nos dernières garanties, achever la destruction des libertés publiques, il mettrait son trône en péril. George IV, trop bien servi par Castlereagh, avait fait quelques pas dans cette route, si dangereuse pour lui. Son repos en était troublé; le fantôme de son impopularité commençait à troubler son sommeil. Castlereagh se suicida; le régent resta seul et n'osa pas continuer.

Alors s'ouvrit une nouvelle carrière pour le souverain; il se renferma dans son palais et renonça à la lutte où on l'avait engagé. Pourvu que l'aristocratie et le peuple respectassent ses loisirs; pourvu qu'il pût à son gré bâtir, dé-

truire, dépenser, jouir, s'entourer de courtisans serviles, il était heureux. La voix publique s'était élevée comme un tonnerre contre les usurpations de Castlereagh; l'aristocratie elle-même s'en épouvantait, car elle voulait bien dépouiller le peuple de ses droits, mais non pas perdre ses priviléges; le régent fit une halte, se concentra dans son égoïsme, s'entoura de voluptés faciles, et dans sa décrépitude prématurée, ne songea plus qu'à jouir sans alarmes d'une vie oiseuse, inutile et dépravée.

Ne lui sachons aucun gré de cette modération prétendue. N'était-ce pas à lui-même qu'il sacrifiait son despotisme ébauché; n'est-ce pas sa maladive apathie qui triompha de ses velléités de toute-puissance? Tant qu'il trouva moyen d'élargir son pouvoir aux dépens de ses sujets, il donna les mains à cet envahissement; dès qu'il s'alarma de sa résistance, il lâcha prise : par quel excès de générosité crédule se croirait-on forcé à la reconnaissance envers lui?

On fit de grandes choses sous son règne; et l'Angleterre acquit une immense prépondérance en Europe. Sans doute; mais l'homme qui occupe le trône pendant une époque glorieuse, a-t-il droit à partager cette gloire, s'il ne l'a point cherchée ou conquise? Ne peut-il donc se faire, que sous un roi profondément vicieux ou essentiellement stupide, la nation dont il est le chef titulaire se distingue par de hautes vertus et de grandes actions? Est-ce George IV qui a encouragé les découvertes d'Arkwright, celles de Davy, celles de Watts? Est-ce à lui que nos victoires sont dues? Si un grand capitaine a fait une fausse manœuvre, et s'est laissé battre par lord Wellington, George IV y est-il pour quelque chose? Quelle découverte, quelle conquête, quel livre, quelle création, quelle œuvre de bienfaisance ou de grandeur lui attribuerez-vous? Nos

armées ont été braves ; nos poëtes ont écrit d'admirables ouvrages, nos manufactures ont prospéré : est-ce la faute du roi ? Comment a-t-il contribué à nos succès ? en dessinant lui-même l'uniforme de sa cavalerie. Voilà le seul service essentiel qu'il ait rendu à son peuple.

Que l'on cesse donc ces éloges ridicules, qui nous rendraient les objets de la moquerie de l'Europe ! Que l'on n'attribue pas à ce roi, qui n'a jamais commandé un corps de troupes, le succès de nos armes ; à ce roi, qui ne s'est jamais occupé que de frivolités, les réformes que Samuel Romilly, Brougham, Bentham et Peel ont essayé d'introduire dans notre jurisprudence ; à ce roi dévoué à l'église anglicane l'émancipation des catholiques d'Irlande, émancipation qu'il abhorrait et que la nécessité des tems, la clameur du peuple, arrachèrent à son inertie. Attribuez-lui ce qui lui appartient en propre : le scandaleux procès de la reine, les énormes dépenses du sacre, la fureur des constructions les plus coûteuses et les plus inutiles, trois palais tour à tour élevés et démolis, de monstrueux caprices, des goûts impudiques, une prodigalité ruineuse, des uniformes et des broderies inventés par lui, à grands frais d'imagination ; de grotesques bizarreries ; des ponts chinois, des lacs, des boulingrins, des kiosques, l'exemple de tous les genres d'immoralité, une jeunesse sans honneur, une vieillesse sans décence ; voilà ce qui est à lui.

Si la postérité honore sa mémoire, ce ne sera pas assurément par admiration pour ces détails d'une vie à la fois coupable, honteuse et altière. Peut-être un historien futur y découvrira-t-il des motifs de vénération. Peut-être des faits qui nous échappent rectifieront-ils la sentence que nous avons dû porter sur lui. Alors on dira : sa vie privée fut celle d'un honnête homme ; sa vie publique fut celle d'un bon citoyen. Frugal, laborieux, actif, sévère à lui-

même, fidèle à ses amis, incapable de tromper, il sacrifia ses convenances et ses plaisirs au bien-être de son peuple. Pénétré de l'importance, de la majesté de ses devoirs; d'un esprit vaste, d'une sensibilité vraie; dévoué aux progrès de l'humanité, il cultiva la science et l'encouragea. Une constante étude, une application soutenue, augmentèrent la somme de ses lumières. Son siècle reçut de lui une impulsion puissante, morale et intellectuelle. Voilà ce que répéteront peut-être ces écrivains plus sagaces que nous, et dont la clairvoyance découvrira des vertus là où nous n'avons pu voir que les vices et les fautes d'une vie coupable. Quant à nous, incapables, après la plus sévère analyse, de rien changer au jugement que nous venons de consigner dans ces pages, nous nous soumettons, s'il se trouve faux, à tout le blâme que mérite une erreur grave, mais involontaire.

(*Westminster Review.*)

Géographie. — Voyages.

PROGRÈS

DES

EXPLORATIONS DANS L'OCÉANIE (1).

Rattachée à l'Asie par plusieurs de ses divisions qui semblèrent ne former d'abord qu'une dépendance naturelle de ce continent, et composée d'un nombre infini d'archipels qui ne furent visités que successivement, l'Océanie ne devint pour l'Europe un monde nouveau qu'à une époque récente, lorsqu'un grand nombre de navigateurs eurent fait connaître son importance et son immense étendue. Il ne faut donc pas s'étonner si l'histoire, longue et souvent interrompue, de sa découverte, n'offre pas à l'admiration comme celle de l'Amérique, comme l'arrivée des Portugais dans l'Inde, un grand événement imprévu, une révolution subite dans toutes les idées, et si ses premières pages sont dépouillées de ce prestige qui accompagne les noms impérissables de Colomb et de Vasco de Gama.

L'existence de la *Malaisie*, ou des Iles Occidentales, fut révélée aux anciens par les riches productions qu'ils recevaient par l'intermédiaire des Arabes, des Maures et des Persans; mais on n'est pas certain qu'ils aient eu les données même les plus incomplètes sur la distance et l'étendue de ces fertiles régions que les Asiatiques fréquen-

(1) Rédigé par M. Jules de Blosseville.

taient depuis un tems immémorial, puisqu'il est reconnu que ces îles n'étaient pas comprises dans la dénomination vague de Taprobane; qu'il est impossible de reconnaître une d'elles dans l'*insula Simundi* ou *Palæsimundi* d'Arrien; et qu'enfin l'on refuse d'admettre, malgré de frappans rapports de noms, qu'au milieu du deuxième siècle de l'ère chrétienne, elles parurent dans les tables de Ptolémée sous l'indication générale de *Sabadin*, ou d'*Insulæ Sabadibæ, Sindæ* et *Bonæ Fortunæ*; il faut arriver au moyen-âge pour trouver dans les récits des Arabes les premières notions sur cette partie intéressante de l'Océanie, qui nous fut révélée la première.

Les connaissances des Arabes sur les Iles-à-Épices furent probablement très-incertaines; mais Sumatra, qu'ils appelaient *Lamery* et quelquefois *Ramani* ou *Ramni*, ainsi que Java, indiquée par leurs géographes sous le nom de *Al Djanah*, furent visitées, sans aucun doute, par les navigateurs de cette nation, dans leurs premiers voyages à la Chine avant l'année 850 (1). A ces traditions encore obscures succédèrent, après un long intervalle de tems, des informations plus positives. Vers la fin du treizième siècle, le célèbre Vénitien *Marco Polo* obtint des nations voisines, sur *la Grande* et *la Petite Java*, des renseignemens exacts qui s'appliquent aux *îles de la Sonde* et plus particulièrement à celles de Bornéo et de Sumatra. Ce voyageur rapporta même qu'il avait visité plusieurs royaumes de cette dernière île, et il est par conséquent le premier Européen dont les pas aient foulé le sol de l'Océanie.

(1) Le récit d'un de ces voyages exécuté vers 898 par Eben-Wahab de Bassora ne nous procure aucun renseignement sur la Malaisie, mais il renferme des détails curieux sur l'Inde, Ceylan, les îles Andaman et la Chine. La partie qui nous eût intéressé ici paraît avoir été perdue.

. Les étonnantes narrations de Marco Polo, auxquelles on refusa d'abord d'ajouter foi, ne trouvèrent point partout des incrédules, et plusieurs hommes entreprenans, poussés par le zèle religieux ou par une vive curiosité, voulurent parcourir les régions qu'il avait décrites. Ce fut ainsi qu'avant l'année 1330, *Oderic de Pordeno*, frère Mineur, en se rendant à la Chine, passa par Sumatra, Java, Bornéo, et que le chevalier *Mandeville* exécuta, peu de tems après (de 1332 à 1366), un voyage dans ces contrées lointaines. Il publia des relations qu'il crut embellir par des absurdités. Un siècle plus tard, vers 1435, un riche aventurier vénitien, *Nicolo di Conti*, parcourut encore les îles de la Sonde, et pénétra même, selon toute apparence, jusqu'à celle de Banda. Sa relation véridique servit plus tard de guide aux vaisseaux d'Emmanuel; mais, avant que leurs pavillons flottassent dans ces mers paisibles, un nouveau voyageur italien, *Lodovico Barthema*, avait visité, dans l'année 1504, la côte septentrionale de Sumatra et l'archipel entier des *Moluques*.

Alors les Portugais avaient paru dans les Indes; la renommée leur fit promptement connaître les richesses de Malaca, et ce fut en se dirigeant vers cette place importante, que *Lopez Sequeira* aborda, en 1509, à Pedir, sur la côte nord de Sumatra. Ce navigateur fut le premier Européen qui se montra dans cette île, avec le caractère de représentant de son roi et comme chef d'une expédition officielle; mais on ne peut lui accorder l'honneur d'avoir fait la première découverte du monde austral. A Malaca, conquis en 1511, se préparèrent toutes les expéditions maritimes qui, dans le but d'y attirer le commerce, parcoururent successivement les divers archipels qui s'étendent vers l'orient. *Antonio de Abreu* et *Serrano*, députés par le grand Albuquerque, visitèrent Java et Amboine en 1513,

et s'établirent presque aussitôt dans les Moluques, d'où ils étendirent leurs reconnaissances vers les îles voisines.

Déjà on était instruit de l'existence de Luçon, dont les habitans fréquentaient Malaca, et de celle de la *Papouasie* (1), que l'on désignait par le nom de *Terre des Pygmées*. Quoiqu'on ne connût pas alors les rivages occidentaux de l'Amérique, on tombait déjà par conjecture dans une erreur semblable à celle que les anciens et les Arabes avaient admise pour la mer Erythrée. On faisait du grand Océan une vaste Méditerranée, en prolongeant jusqu'au Brésil les côtes de cette région nouvelle où l'on donnait une patrie aux pygmées d'Homère.

Guidés par des pilotes malais et javans dans ces mers tranquilles qui semblent inviter l'homme à la navigation, les Portugais y firent des découvertes plus recommandables par l'importance de leurs résultats que par la grandeur et les difficultés des entreprises. L'histoire géographique de cette époque n'offrirait même que des événemens très-ordinaires, si la mémorable expédition de *Magellan* ne venait y répandre le plus vif éclat. Embrassant la première idée de Colomb, qui avait voulu se frayer vers les Indes une route directe, encouragé par la découverte récente du Grand-Océan, et instruit de l'arrivée d'Abreu aux Moluques, l'illustre Portugais franchit le détroit qu'il avait deviné, et conduisit les vaisseaux de l'Espagne à travers cette mer immense qui baigne tous les rivages de l'Océanie. Il aborda en 1521 aux *Mariannes* et aux *Philippines*, dont la découverte fut scellée de son sang, et après lui ses compagnons, dignes exécuteurs des volontés de leur chef, accomplirent ses gigantesques projets en reconnaissant

(1) Appelée par quelques géographes *Terre des Papouas* et *Nouvelle Guinée*.

les îles de Bornéo, Tidor, Ternate, Solor, Malloa et Timor, avant de porter dans leur patrie, sous la conduite de Sébastien Cano, la nouvelle de leur glorieux succès. Après la découverte de l'Amérique, il n'est pas d'entreprise qui ait fait plus d'honneur au génie humain que celle des hardis navigateurs qui parcoururent les premiers les mers de l'Océanie dans leur plus grande étendue. La circumnavigation du globe conçue et exécutée par Magellan n'est-elle pas, même dans l'histoire de l'homme, un événement plus remarquable que l'heureuse rencontre d'un monde nouveau?

Malgré des guerres sanglantes qui arrêtèrent les progrès de la géographie, tout l'archipel de la Malaisie fut exploré dans l'espace de quelques années, grâce à l'établissement de plusieurs colonies européennes, au zèle de missionnaires nombreux et au caractère entreprenant des capitaines espagnols et portugais. Parmi ceux-ci on doit nommer avec distinction *don Jeorge Meneses*, qui, ayant parcouru le premier le trajet de Malaca aux Moluques par le nord de Bornéo, découvrit les îles des Papouas en 1526. Après avoir indiqué l'époque de ce voyage et la date précise de l'arrivée de Sequeira, d'Abreu et de Magellan aux îles de la Sonde, aux Moluques et aux Philippines, il devient aussi superflu que difficile de constater dans quelles années furent faites toutes les découvertes partielles qui se rattachent à ces groupes; mais il peut être intéressant de savoir que, pendant long-tems, l'intérieur des grandes îles fut totalement inconnu aux Européens, et que les côtes orientales de Célèbes et de Bornéo, les rivages méridionaux de Java et les terres éparses dans l'ancienne mer de *Lanchidol*, entre Java, la Nouvelle Hollande et la Papouasie, furent explorées très-tard et fort imparfaitement.

Pendant que les Portugais arrivaient aux Moluques par

la route de l'ouest, les Espagnols, attirés par la richesse de ces îles, suivaient pour s'y rendre la route tracée par Magellan; leurs grandes et désastreuses entreprises n'amenèrent aucun résultat important. L'histoire de ces voyages est obscure; mais on peut se convaincre, en la consultant, que, de tous les navires qui partirent des côtes d'Espagne ou du Pérou, aucun ne découvrit un seul de ces beaux archipels de l'Océanie orientale ou *Polynésie*; que presque tous visitèrent seulement les îles Mariannes; et qu'en suivant des parallèles déjà parcourus, s'ils rencontrèrent quelques îles isolées, ils ne prirent pas la peine ou furent incapables de déterminer leurs positions. Il faut distinguer cependant l'expédition de *Saavedra*, qui aborda en 1528 à la Papouasie (Nouvelle Guinée), ainsi que celle de *Juan Gaëtano*, et de *Villalobos*, commandant des premiers navires qui, partis d'Amérique, arrivèrent en Espagne en traversant les mers orientales. C'est à ces navigateurs, ainsi qu'à Diego de Roche, en 1525, à Legazpy en 1565, à Drake en 1579, à dona Isabella Barretos en 1595, qu'on attribue la première découverte de plusieurs îles ou attoles du grand archipel des Carolines; mais la critique, en leur rendant cette justice, doit ajouter que ces marins aventureux nous ont laissé une bien mauvaise idée de leur science astronomique, et que l'un d'eux nous a fait connaître de quelle manière les longitudes étaient déterminées à cette époque, en établissant avec 40 degrés d'erreur celle de Mindanao.

Après les voyages de Meneses et de Saavedra, les pilotes espagnols, modifiant la première erreur relative à la Terre des Pygmées, prétendirent que les îles des Papouas bordaient une grande terre australe qui s'étendait jusqu'au détroit de Magellan. On ignore s'ils avaient visité une partie des côtes qui s'avancent dans cette direction, ou si leur

opinion ne reposait que sur des conjectures; mais il paraît hors de doute qu'entre les années 1530 et 1540, les navigateurs portugais reconnurent les côtes orientales de *l'Australie* ou Nouvelle-Hollande, imposèrent des noms aux points les plus remarquables, et acquirent sur ce pays des notions assez étendues, que leur jalousie a toujours tenues secrètes, mais qui sont indiquées par plusieurs cartes dont l'existence soulève un coin du voile qui nous en dérobe une entière connaissance.

Cependant les Moluques et les Philippines étaient devenues le siége de plusieurs établissemens européens; elles avaient été jusqu'alors le but principal de toutes les expéditions maritimes qui avaient parcouru l'Océanie, lorsqu'en 1567 *Mendana de Neyra* partit du Pérou dans l'intention positive de faire des découvertes, et aborda aux fameuses îles de *Salomon,* qui, depuis, ont tant exercé la patience des géographes, et dont les richesses imaginaires sont à présent tout-à-fait oubliées. Vingt-huit années s'écoulèrent, et Mendana entreprit une seconde campagne pour coloniser ces mêmes îles. Elles échappèrent à ses recherches; mais il fit d'autres découvertes dont les plus remarquables sont l'archipel des *Marquises* et celui de *Santa-Cruz* ou de *La Pérouse*. Les restes malheureux de son expédition, commandés par sa digne veuve, l'amirale *dona Isabella Barzetos*, abordèrent aux Philippines, où *Miguel Lopez de Legazpy* avait jeté, en 1564, les fondemens de la puissance espagnole.

L'opinion des anciens sur une *Terre Australe* habitée par les peuples antichtones, accréditée par celle des modernes au sujet de la Papouasie, avait acquis une grande autorité à la fin du seizième siècle. L'existence conjecturale de ce nouveau continent, qui devait remplir le vaste espace dont le grand promontoire de l'Afrique, le détroit de Ma-

gellan et les îles des Papouas formaient les seules limites, reposait dans la tête de ses inventeurs sur le système d'un équilibre indispensable, et sur de prétendues découvertes dont les voyages réels ont fait justice. Parmi les autorités que l'on invoquait, les plus remarquables étaient celles du Normand *Gonneville*, qui n'avait réellement abordé qu'à Madagascar, et celle de *Juan Fernandez*, qui, en 1576, annonçait avoir prolongé une longue étendue de côtes situées par 40° de latitude sud et 90° environ de longitude occidentale, aperçu les embouchures de deux grands fleuves et communiqué avec des naturels, dont la haute civilisation fit aussitôt placer dans leur pays le berceau du législateur des Péruviens. S'il n'est point rigoureusement impossible que la Nouvelle-Zélande eût été rencontrée, le fait est au moins difficile à croire.

La reconnaissance définitive de ce continent imaginaire étant donc devenue une idée dominante et l'objet d'une curiosité générale, *Quiros*, ancien compagnon de Mendana, fut chargé, en 1606, de cette grande entreprise; son voyage, manqué naturellement quant au but principal, mais remarquable à beaucoup d'autres égards, fut signalé par la découverte des îles *Encarnacion*, *San-Juan Bautista*, *Santelmo*, *Miguel-Arcangel*, *San-Pablo*, *Dezena* ou *Maittea*, *Sagittaria* ou *Otahiti*, *Fugitiva*, *Peregrino*, *Gente Hermosa*, *Taumaco*, *Ticopia*, et enfin par celle de l'archipel *del Espiritu-Santo* ou *de Quiros*, que l'on supposa tenir au continent cherché, ainsi qu'on l'avait déjà imaginé pour les îles de Salomon. C'est à la même expédition qu'on doit la première découverte authentique du dangereux détroit qui a reçu le nom de *Torres*, en l'honneur de l'amiral espagnol qui, séparé du reste de la flotte, reconnut dans son passage les terres qui le bordent au nord et au sud. Il existe néanmoins des

mappemondes antérieures à l'année 1605, qui représentent ce fameux passage et indiquent même assez bien le golfe de Carpentarie.

On peut fixer au voyage de Quiros la première période des découvertes européennes dans l'Océanie, et il faut remarquer qu'elle est entièrement remplie par les Espagnols et les Portugais; car si les premiers circumnavigateurs anglais et hollandais *Drake, Cavendish* et *Olivier Van-Noort* parurent dans ces mers de 1577 à 1599, leurs expéditions de guerre et de pillage n'augmentèrent aucunement la masse des connaissances géographiques. On ne doit pas oublier cependant que *Beaulieu*, *Mandesoe* et *Nieuhoff* donnèrent des renseignemens utiles sur Java, Sumatra, les Moluques et les Philippines.

La négligence ou l'impéritie des premiers explorateurs de l'Océanie, incapables souvent de retrouver dans un second voyage les terres aperçues dans une première course, et quelquefois auteurs de relations mensongères, ont retardé long-tems les progrès de la géographie dans ces contrées lointaines. A ces obstacles, il faut ajouter des raisons politiques, la jalousie de deux peuples rivaux et les différends occasionés par la fameuse *ligne de démarcation* qu'avait imaginée le pape Alexandre VI, pour séparer tous les pays que l'église de Rome leur concédait. Dans les cas qui pouvaient être litigieux, chaque chef d'expédition prenant les intérêts de sa nation, n'hésitait pas à placer dans ses limites les terres qu'il avait rencontrées. Alors il en coûtait peu de les indiquer sur les cartes à plusieurs centaines de lieues à l'ouest ou à l'est de leur position véritable, et en même tems de faire valoir l'importance de ces découvertes, en exagérant leur grandeur et leurs richesses avec un luxe d'imagination dont il est difficile de se faire une idée. Dans d'autres circonstances, les îles où l'on avait abordé pou-

vaient offrir des avantages à un peuple rival dont la concurrence et le voisinage auraient été dangereux, et dans la crainte qu'il n'y fondât une colonie, on en dérobait la connaissance au monde entier. Quant au système d'exagération, il n'est pas de voyageurs qui aient poussé plus loin l'hyperbole que les Castillans, dont plusieurs relations, faites d'ailleurs pour intéresser, contiennent des récits évidemment fabuleux avec un mélange de données si vagues et si altérées, qu'on pourrait citer telle expédition remarquable du dix-septième siècle et de la fin du seizième, qui a embarrassé les commentateurs presque autant que celle des Argonautes.

Malgré ce qu'on doit aux Espagnols, on serait peut-être tenté de leur demander compte des découvertes qu'ils ont laissées à faire dans le Grand-Océan, lorsqu'ils avaient l'occasion de se réserver toute cette gloire. Il faut réfléchir que leurs rapports avec les Moluques cessèrent promptement, et que le commerce entretenu par l'Amérique avec Manille se fit toujours uniquement par le moyen d'un ou de deux galions richement chargés, qui devaient plutôt suivre un parallèle bien connu et bien sûr que se frayer des routes nouvelles et dangereuses. On doit avoir remarqué que les découvertes les plus signalées des Espagnols furent dues à des expéditions spéciales : quand leurs navires en firent de fortuites, le monde n'en eut pas connaissance; personne n'en profita.

A la fin du seizième siècle, les Portugais et les Espagnols virent les navigateurs d'une nation rivale aborder dans les pays qu'ils avaient découverts pour leur en disputer les avantages. Enhardis par la défaite de l'*invincible Armada* en 1588, et exclus du commerce de la Péninsule, les *Hollandais* osèrent attaquer leurs oppresseurs à la source même de leurs richesses, et bientôt leurs nom-

breuses escadres se succédèrent sans relâche dans les îles de la Sonde, les Moluques et les Philippines. Les unes arrivaient directement d'Europe par le cap de Bonne-Espérance; les autres traversaient le Grand-Océan après avoir porté le ravage sur les côtes de l'Amérique. Tous ces armemens, dirigés sans exception pour la guerre et le commerce, ne furent suivis d'aucune découverte remarquable; mais, bientôt après, d'autres expéditions furent favorisées par le hasard ou eurent pour objet spécial la recherche des pays inconnus. Ce fut ainsi qu'en 1606, quelques mois avant l'arrivée de Torres dans ces parages, le capitaine du navire *Le Dugfhen* aborda le premier sur la côte nord-ouest de la *Nouvelle-Hollande* ou de *l'Australie* proprement dite, qu'il crut appartenir à la Papouasie. Bientôt après, diverses parties des rivages occidentaux et méridionaux de ce continent, appelé d'abord *Grande Terre du Sud, Terre Australe* et *Grande Java*, furent successivement reconnues, de 1616 à 1636, par des marins hollandais. Enfin, en 1644, *Tasman* visita ces lieux, et les vents seuls l'empêchèrent sans doute de précéder Cook sur la côte orientale et de découvrir le détroit de Bass.

D'autres navigateurs, profitant des travaux des Espagnols, informés des résultats du voyage de Quiros et séduits par l'espoir toujours constant d'aborder aux Terres Australes, firent des découvertes réelles en cherchant ce continent chimérique. En 1615, *Lemaire* et *Shouten* ayant pénétré dans le Grand-Océan par la route nouvelle du cap Horn, virent les premiers quelques îles basses de l'archipel *Pomotou* (Archipel Dangereux), et celles des *Cocos*, des *Traîtres*, de *Hope* et de *Horn*. Ils reconnurent avec assez de détails la *Nouvelle-Irlande* et la *Papouasie orientale*, que les Espagnols paraissent avoir explorées avant eux. En 1642, *Abel Tasman*, le plus célèbre

voyageur de son tems, cherchant un passage entre l'Australie et l'Amérique, découvrit *la terre de Van-Diemen* ou *la Tasmanie,* la *Nouvelle-Zélande,* et les archipels de *Tonga* et *Viti* (Fidgi). Les résultats de ce voyage, aussi remarquable par les talens du chef qui le dirigea que par ses belles reconnaissances, forcèrent les géographes à restreindre beaucoup l'étendue des Terres Australes; ils regardèrent la Nouvelle-Zélande comme leur limite vers l'occident et le nord; mais bientôt après, Brouwer démontra qu'elle en était aussi détachée. Les découvertes de Tasman furent figurées sur une carte de pierre dans l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, juste appréciation de ses services. En 1705, le yacht *Le Geelwink,* parti de Batavia, explora, sur la côte nord-est de la Papouasie, le golfe qui a conservé son nom. Enfin, dans l'année 1721, le dernier navigateur hollandais de cette époque, *Roggewein*, courant encore après la chimère du dernier siècle, rencontra l'île de *Pâques,* découverte par *Davis* en 1685, trouva quelques îles dans l'archipel Pomotou et vit celles de *Bauman, Tienhoven* et *Groningue*, qui forment sans doute le Groupe des Navigateurs. Il parcourut ensuite les côtes orientales de la Nouvelle-Irlande et de la Papouasie. Emprisonné à Batavia par une compagnie jalouse de ses droits, son sort nous montre combien l'esprit mercantile a répandu de taches sur les plus belles explorations des Hollandais.

Ce peuple, qui avait succédé aux Espagnols dans la grande carrière des découvertes maritimes, eut un Anglais pour rival avant la fin du dix-septième siècle. Le fameux capitaine *Dampier,* un des plus habiles marins qui aient exploré l'Océanie, en parcourut d'abord les mers de 1686 à 1691, séjourna aux Mariannes, où les Espagnols venaient de fonder avec peine leurs premières missions, aborda aux Philippines, vit les îles *Bashi,* connues peut-

être des seuls Espagnols, et visita le premier avec fruit la côte occidentale de l'Australie. En 1699 et 1700, il exécuta un second voyage encore plus important, dans lequel il décrivit avec exactitude plusieurs points de la terre d'Endraght, de la Papouasie et des archipels de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande, et découvrit enfin le détroit qui porte son nom. Quelques flibustiers suivirent ses traces sans aucun fruit et n'abordèrent qu'aux Mariannes.

L'ardeur des découvertes se ralentit pendant quarante années; dans cet espace de tems, on borna les reconnaissances au voisinage des colonies : les galions de l'Espagne et le vaisseau d'*Anson* traversèrent seuls le Grand-Océan. Enfin, après cette longue inaction, les Anglais et les Français entreprirent simultanément, pour l'amour des sciences et avec une noble rivalité, leurs célèbres voyages dans l'Océanie, dont les résultats successifs attestèrent avec éclat les progrès rapides des sciences astronomiques et nautiques. De 1765 à 1769, quatre navigateurs fameux, *Byron*, *Wallis*, *Bougainville* et *Carteret*, firent la découverte d'un grand nombre d'îles qu'il serait trop long d'énumérer. Les unes appartiennent à l'archipel Pomotou et à ceux de la Société, des *Navigateurs* ou de *Bougainville*, de *Santa-Cruz* ou de *La Peyrouse*, de *Salomon*, de la *Louisiade*, etc. Les autres, telles que celles de *Pitcairn*, de *l'Enfant perdu*, d'*Yorck*, de *Clarence* et du *Danger* sont isolées des groupes principaux et connues sous le nom de *Sporades*. Il est digne de remarque que ces expéditions furent les premières où l'on n'envisagea que les intérêts de la science, que la satisfaction d'une curiosité libérale, et qu'elles ne conduisirent à la fondation d'aucune colonie, à la création d'aucun commerce. A côté d'elles, on doit faire mention honorable de celle de *Surville*, qui, conçue dans une intention moins désintéressée, ne servit néanmoins qu'au

progrès de la géographie, et de celle de *Marion*, dont le but était à la fois humain et scientifique. Je réunis ici leurs travaux ainsi qu'un sort cruel a rapproché leurs destinées.

Toutes les terres de l'Australie et de la Polynésie avaient été aperçues par des navigateurs dont les maladies et la famine précipitaient la course, tandis que plusieurs autres ne fréquentaient que certains parallèles où ils étaient sûrs de ne rencontrer aucune île, lorsque le célèbre *Cook* entreprit dans l'Océanie un système d'exploration régulier. Dans les trois voyages exécutés de 1769 à 1780, il réussit avec autant d'habileté que de constance à éclaircir le chaos des anciennes découvertes en fixant d'une manière précise leurs positions astronomiques, à tracer les limites exactes des différens archipels de la Polynésie, dont auparavant on ne connaissait que quelques îles, à déterminer l'étendue des deux divisions de la Nouvelle-Zélande et à terminer une belle reconnaissance de la côte orientale de l'Australie, ou *Nouvelle-Galles du Sud*, et du *Détroit de l'Endeavour*. Ses admirables travaux, dans lesquels on ne comprend pas ici ceux qu'il exécuta sur d'autres points du globe, ont à juste titre immortalisé son nom, mais ils se recommandent plutôt par une exploration exacte et détaillée de ce qu'avaient vu ses devanciers, par une clarté toute nouvelle, par l'achèvement des travaux ébauchés et la rectification de beaucoup de positions géographiques, que par de grandes découvertes originales. En effet, une critique sage et réservée ne peut lui accorder à ce titre que celle des îles *Palmerston, Sauvage*, *Turtle*, *Nouvelle Calédonie*, *Christmas*, *Norfolk*, *Toubonai* et *Mangia*. On peut cependant joindre à cette liste les côtes de la Nouvelle-Galles du Sud, quand même les Portugais les auraient connues autrefois; la Nouvelle-Zélande presque entière et les *Iles Sandwich* trou-

vées inutilement par les Espagnols (1) et portées sur leurs cartes à 20°, à 10° et à 8° à l'est de leur vraie position, sous le nom de *La Mesa* et de *Los Monges*. Par sa réticence, la cour d'Espagne a privé ces navigateurs et leur pays d'une partie de la gloire qu'ils avaient acquise.

Cook se recommande encore par un plus beau titre à la reconnaissance des géographes : c'est par son excessive et persévérante audace qu'il a détruit la vieille erreur du *Grand Continent Austral*, fondée en dernier ressort sur les découvertes de *Lozier-Bouret* et de *Kerguelen*, et qu'il a convaincu les plus incrédules que le cap sud de la Nouvelle-Zélande était la dernière extrémité de la véritable Australie. Satisfaits de voir s'évanouir une chimère, n'oublions pas les immenses services qu'elle rendit, l'ardeur des explorations qu'elle entretint, les découvertes nombreuses auxquelles elle conduisit. La recherche des Terres Australes dans l'Océanie, celle de l'El Dorado en Amérique, ont été pour les progrès de la géographie ce que la poursuite du *grand œuvre* fut à la même époque pour le perfectionnement des sciences physiques.

On ne saurait croire combien l'idée d'un Grand Continent Austral occupa les esprits pendant long-tems, à quelle variété de projets de voyages, de colonisations, de missions évangéliques elle donna naissance. L'imagination s'égarait dans ces systèmes et ces théories, tandis que d'un autre côté des relations mensongères, publiées par de prétendus naufragés (2), tendaient à tromper les esprits les plus incrédules.

(1) Rien ne prouve particulièrement que ce soit Gaëtano qui les ait découvertes, quoiqu'on lui en attribue quelquefois l'honneur.

(2) L'*Histoire des Serarambes;* les *Aventures de Jacques Sadeur;* les *Voyages et Aventures de Jacques Massé;* le *Voyage de Robertson*, etc.

Pendant que Cook, volant d'un pôle à l'autre, explorait la Polynésie et l'Australie, *Marion*, victime de la férocité des Nouveaux-Zélandais, succombait dans la même entreprise et subissait le sort fatal réservé plus tard au capitaine anglais. *Surville*, après avoir retrouvé les *îles Salomon*, ou la *terre des Arsacides*, périssait dans les flots sur la barre de Chilca. En même tems *Forrest*, avec de faibles moyens, enrichissait par d'utiles travaux l'hydrographie de la Malaisie. Les mers des Moluques et des Philippines devenaient de jour en jour plus connues et plus fréquentées par les navires d'Europe qui trouvaient en les traversant un passage long-tems cherché pour se rendre à la Chine dans la saison la plus contraire. Enfin, *d'Apres de Mannevillette* et *Dalrymple*, réunissant à leurs propres observations les remarques et les travaux de tous les navigateurs, formaient d'utiles archives aussi précieuses pour la marine que pour la géographie.

Après les immenses travaux de Cook et de ses dignes compagnons *Furneaux* et *Clerke*, il restait encore une belle carrière à parcourir, et des navigateurs aussi courageux qu'habiles s'y distinguèrent avant la fin du dernier siècle. A cette belle époque enrichie et préparée par les progrès de toutes les sciences appartiennent les noms de l'infortuné *La Peyrouse*, de *De Langle*, de *Vancouver*, de *Broughton*, de *Maurelle*, de *Malaspina*, de *Bustamente*, de *Bligh*, d'*Edwards*, de *D'Entrecasteaux*, de *Kermadec*, de *Marchand*, de *Bass* et de *Flinders*, de *Mac-Cluer*, de *Delano*, et enfin celui de *Wilson* qui fut le fondateur des missions protestantes dans la Polynésie. Leurs voyages savamment dirigés ajoutèrent des iles importantes à tous les archipels, signalèrent beaucoup de dangers et dissipèrent une foule d'erreurs géographiques qui s'étaient accréditées.

Dans ces entreprises, la France se montra surtout généreuse et désintéressée : la gloire et le progrès des connaissances furent sa seule ambition, son roi n'eut qu'un but philantropique, et ceux qu'il chargea de le remplir devinrent les martyrs de l'humanité et des sciences. *De Langle* et *de Lamanon* ne périrent pas seuls à *Maouna* de la main de leurs prétendus amis, et *La Peyrouse* fit naufrage avec tous ses compagnons près du tombeau de Mendana sans que sa patrie pût savoir où elle devait élever leur mausolée. L'obscurité de leur sort s'éclaircit et tous les marins d'aujourd'hui, jaloux de ceux du *Nouvel Astrolabe,* voudraient aller en pélerinage à cette île fatale de *Vanikoro* pour y rechercher la dernière trace des Français qui survécurent au désastre. *D'Entrecasteaux* interrogea sans succès les lieux où le rival de Cook avait dû périr ; en allant de la Nouvelle-Calédonie à l'île Santa-Cruz il ne sut pas qu'il passait près du tombeau de ses compatriotes, et qu'il devait trouver le sien à peu de distance. Ses explorations furent infiniment utiles aux progrès de la géographie. MM. *de Rossel* et *Beautems-Beaupré* perfectionnèrent l'astronomie nautique et l'hydrographie en construisant les belles cartes de ce voyage avec une précision qui ne fut imitée que plus tard en Europe.

Nous arrivons à une époque à jamais mémorable dans les annales de l'Océanie : *la colonie pénale* de la Nouvelle-Galles, fondée tout-à-coup en 1788 par le conseil de *Banks,* sur une côte à peine connue, en devenant le centre de relations étendues avec l'Amérique, l'Inde et la Chine, contribua puissamment dès son origine aux progrès de la géographie dans les parages qui l'avoisinent. Ce furent des navires employés pour la formation de cet admirable établissement qui découvrirent les îles *Mathew*, *Curtis*, *Macaulay*, *Penrhyn*, *lord Howe*, *Teneh*, *l'archipel*

des Mulgraves, et quelques écueils dans *la mer de Corail.* Ce fut *Sidney* qui vit en 1794 *Flinders* et *Bass* préluder à leurs illustres travaux et entreprendre des reconnaissances sur le plus frêle esquif, avant que le hardi médecin partît avec une simple chaloupe pour examiner six cents milles des côtes orageuses et couronnât son entreprise inouie par la découverte du détroit qui fera passer son nom à la postérité. Le même port vit aussi les deux amis se réunir pour perfectionner leurs premières explorations et achever celle de la terre de Van Diemen ou Tasmanie.

Si les navigateurs et les géographes du dix-neuvième siècle ne pouvaient plus espérer de faire de grandes découvertes, ils avaient à remplir une tâche plus modeste en apparence, mais non moins honorable; c'était celle de perfectionner un ouvrage qui, dans beaucoup de parties, n'était encore qu'ébauché, de faire connaître avec détail les contrées qui n'avaient été qu'aperçues. Des voyageurs justement célèbres ont commencé cette grande entreprise qui demande le concours de tous les peuples et les faveurs de tous les gouvernemens. Les savans compagnons de *Baudin, Freycinet* et *Hancelin; Flinders, Bass, Grant, Jeffries, King* et *Sirrling* ont été les explorateurs exacts et minutieux des rivages de l'Australie. D'habiles circumnavigateurs russes, *Krusenstern, Kotzebue, Golownin, Bellingshausen, Wrangel, Shismareff, Kroucheff, Letke, Ischistakoff,* ont fourni des notions nouvelles sur les archipels de Mendana, de Pomotou, des Navigateurs, des Mulgraves et des Carolines. Nous connaissons leurs découvertes géographiques, mais la plupart ne nous ont point révélé les autres particularités de leurs voyages. Ce silence extraordinaire neutralise l'utilité de leurs recherches, et nous rend presque indifférens pour ces expéditions qui se succèdent

sans relâche, mais dont le départ et l'arrivée sont presque les seuls événemens qui parviennent à notre connaissance.

Enfin les derniers voyageurs français *De Freycinet, Duperrey* et *D'Urville* ont perfectionné d'une manière remarquable l'hydrographie de la Malaisie, de la Papouasie, des îles Pomotou, de la Société, des Viti (Fidgi), de la Nouvelle-Zélande, des Sandwich, des Mariannes, des Mulgraves et des Carolines. C'est à ces expéditions et à celle du capitaine Latke que nous sommes redevables, après tant d'années de négligence, des renseignemens les plus positifs sur l'étendue et la grandeur de cet intéressant archipel des Carolines dont l'existence avait été révélée dès 1696 par le naufrage de plusieurs de leurs habitans qui abordèrent aux Philippines, et dont le père *Cantova* fut le premier géographe. Jusqu'alors, en effet, on n'avait tenu aucun compte de quelques îles vues dans ces parages, et ce n'était qu'en 1786 que Lazeano avait donné à l'une d'elles le nom de *Caroline*.

En même tems que la capitale de la florissante colonie de déportation devenait la métropole de l'Océanie Centrale et le foyer actif de la civilisation et des découvertes dans cette partie du monde, le commerce s'était frayé des voies nouvelles vers la côte nord-ouest d'Amérique. Le Grand-Océan était de jour en jour plus fréquenté par des navires de l'Angleterre et de l'Union qui avaient trouvé dans les îles et dans les mers de la Polynésie et de l'Australie des sources abondantes de richesses. Aujourd'hui la pêche des cachalots, des phoques, des holoturies et des perles, la récolte du bois de sandal, du coton, du tabac, la salaison des viandes et la préparation de l'huile de coco, et d'autres spéculations dont la Nouvelle-Zélande, ainsi que les archipels des Fidgi, de la Société et des Sandwich sont le principal théâtre, attirent chaque année dans le Grand-Océan plus d'une centaine

de navires qui le traversent dans toutes les directions. Les routes différentes et multipliées de ces nombreux bâtimens achèveront bientôt de mettre nos connaissances hydrographiques sur cette mer au niveau de celles que nous possédons sur les autres Océans. Pour preuve des résultats qu'on peut attendre on pourrait citer la découverte d'une cinquantaine d'îles, de bancs et de roches reconnus dans les dix dernières années qui viennent de s'écouler. La plupart de ces nouvelles terres sont des Sporades d'une faible étendue, d'autres dépendent de l'archipel Pomotou qu'on appelait autrefois Dangereux, ou contribuent à former dans l'ouest-nord-ouest des Sandwich une nouvelle chaîne d'îlots et de bancs qui mériterait de porter un nom aussi redoutable. Il n'est pas inutile de faire observer ici combien, dans ces dernières années, l'abondance des cétacées sur les côtes du Japon a redoublé l'activité commerciale et contribué à beaucoup de rencontres accidentelles.

Lorsqu'il semblait que tous les efforts du patriotisme et de l'humanité devaient échouer dans la recherche d'un sort mystérieux, une de ces spéculations isolées a révélé ce triste secret. Le capitaine *Dillon* a découvert le lieu fatal où se termina le voyage de La Peyrouse, ces rochers funestes aux sciences qui causèrent la mort de nos compatriotes et la perte d'immenses matériaux, recueillis au milieu de mille dangers. M. D'Urville et les officiers du *nouvel Astrolabe* ont été les interprètes des regrets de leur patrie : mais la France a-t-elle perdu tout espoir de connaître les dernières destinées de ceux de ses enfans qui n'échappèrent aux horreurs d'un naufrage que pour subir les rigueurs de la captivité ou périr peut-être sur une autre terre?

L'événement qui vient de nous occuper formera toujours une époque remarquable dans l'histoire de l'Océanie : il termine tristement la série des efforts faits jusqu'à nos jours

par la marine pour diminuer les périls de la navigation et hâter les progrès de la géographie. Mais comme tant de mains différentes ont concouru à cette œuvre avec des intentions et des moyens divers, les élémens qui la composent sont encore mal coordonnés. Formons le vœu pour que des navigateurs astronomes viennent déterminer maintenant toutes les positions absolues de cette foule d'îles, de bancs, de rochers, qui, tout connus qu'ils sont, semblent être des dangers mobiles qu'il faut fixer sur la surface des mers.

La réticence intéressée et sacramentelle de quelques Américains, le silence modeste ou la négligence coupable de plusieurs explorateurs dérobent encore des renseignemens précieux, mais aussi des savans zélés s'empressent d'arracher à l'oubli et leurs propres travaux et ceux des voyageurs de tous les pays. En recueillant les matériaux qui tendent à perfectionner l'hydrographie, ils servent également les sciences et l'humanité. *De Brosses*, *Fleurieu* et *Burney*, aussi érudits que consciencieux, ont écrit les premières pages de l'histoire moderne du Grand-Océan dans ses rapports avec les Européens. Les ouvrages de *Norie*, *d'Horsburg*; les cartes de *Brué* et d'*Arrowsmith* tiennent le monde au courant des moindres découvertes, et le bel Atlas de M. *de Krusenstern*, enrichi des renseignemens les plus authentiques, devient pour le plus vaste des Océans un monument de l'état des connaissances géographiques à l'époque actuelle.

Nous avons atteint presque entièrement notre but, en ne parlant encore que de la première reconnaissance des terres et de l'examen de leurs rivages; car l'histoire des découvertes dans l'Océanie est à peu près la même que celle des navigations européennes dans cette partie du monde si justement nommée Maritime. L'intérieur des grandes

îles de la Malaisie et de l'Australie, où les Hollandais, les Espagnols et les Anglais sont établis, a été visité avec plus ou moins de succès, selon les difficultés qu'ont opposées le climat, les forêts séculaires ou les armes des indigènes ; mais il est impossible, dans une esquisse rapide, de suivre les progrès de tous les voyageurs qui y ont pénétré, avec cette exactitude chronologique qui distingue entre elles toutes les découvertes des navigateurs. Dans les Philippines, les missionnaires ont été presque partout les premiers explorateurs. Il en a été de même dans les possessions portugaises. Quant aux îles occupées par les Hollandais, on n'y a connu pendant long-tems que le voisinage des côtes ; mais on recueillait de la bouche des habitans beaucoup de notions sur les parties inconnues ; et Valentyn, réunissant à ses propres observations toutes les connaissances qu'on avait acquises avant lui, a consacré dans ses ouvrages le point où la géographie était parvenue au commencement du dix-huitième siècle. Des guerres conduisirent plus tard les Européens jusqu'aux capitales des royaumes qu'ils conquirent à Java, à Sumatra, à Célèbes, et les voyageurs purent alors pénétrer dans des endroits jusqu'alors inaccessibles. Batavia, la première métropole de l'Océanie, devint l'asile des sciences, et la célèbre société qui se forma dans son sein contribua puissamment, par les travaux de ses membres et la publication de ses Mémoires, à réunir et conserver les plus utiles renseignemens. Des gouverneurs et des résidens instruits profitèrent de leur position pour obtenir de précieuses communications et provoquer des recherches de tout genre. Ce fut ainsi que *Marsden*, dans son ouvrage historique, réunit toutes les connaissances positives aux traditions les plus accréditées pour décrire l'île de Sumatra.

Depuis peu d'années, *Raffles*, *Crawfurd* et *Horsfield*

nous ont donné les plus grands détails sur Java, dont il ne reste à examiner que plusieurs points sans importance dans la partie méridionale. Nous avons eu à déplorer la perte des matériaux considérables que le premier de ces savans avait réunis à Sumatra, dont l'intérieur lui avait été accessible. Plusieurs rivières de Bornéo ont été remontées dernièrement. Les établissemens de Banjer-Massin, de Pontianak, de Sambas, ont acquis en 1818 une vie nouvelle et prennent de la consistance; mais, malgré les recherches de *Leyden*, le centre de cette île nous reste inconnu et la mort de *Muller* retarde nos espérances. Quant à l'île de Célèbes, ses presqu'îles du sud-ouest et du nord-est sont les seules qui aient été assez bien explorées.

Le gouvernement de la Hollande, mieux éclairé que sa Compagnie, qui donna quelquefois des fers à ses plus intrépides navigateurs, a senti les inconvéniens de son système de réticence, en voyant ses sujets réduits à se servir de cartes étrangères et à adopter des noms anglais imposés à des points de son territoire; il est disposé aujourd'hui à favoriser les travaux géographiques et à en faire entreprendre; on peut citer pour preuves de cette disposition quelques reconnaissances détachées du *Pollux* et le voyage du capitaine *De Kolff*, qui vient d'examiner une partie de la côte occidentale de la Papouasie et les îles presque inconnues qui s'étendent entre elle et Timor, dans l'ancienne mer de Lanchidol. Un fait plus remarquable encore est la fondation d'un établissement sur cette grande terre envahie par une prise de possession.

L'*Australie* mal connue mérite de fixer l'attention générale; aucun pays ne promet une plus ample moisson de faits intéressans à des voyageurs curieux. Long-tems les Montagnes Bleues présentèrent un obstacle invincible; cependant, après plusieurs tentatives remarquables, *Lawson*

et ses hardis compagnons franchirent cette redoutable barrière, et aussitôt les destins prospères de la colonie furent assurés. Les explorations d'*Oxley*, d'*Évans*, de *Cunningham*, de *Jamison*, de *Meakie*, se sont étendues jusqu'à cent lieues des côtes de la Nouvelle-Galles, et ont atteint au nord le vingt-huitième parallèle. *Howell*, franchissant les monts Morumbidgi, a pénétré jusqu'au port Western, où se trouve aujourd'hui une petite population de blancs. On a colonisé les bords fertiles de *la Brisbane* et découvert *le Richmond* et *le Clarence*. Un établissement a été essayé vers le cap nord-ouest sur *l'île Melville* et dans la *baie de Raffles*; un autre prospère déjà sur la *terre d'Édels* et semble mériter le nom de *Nouvelle-Hespérie*. Enfin, un poste militaire assure la possession du *Port du Roi-George* à l'Angleterre, qui, profitant de l'incroyable inaction des autres peuples, se hâte de répandre des rameaux de sa famille sur les dernières terres habitables. Espérons que ceux qui ont envahi l'Australie entière nous révèleront bientôt ce qu'elle renferme.

Les explorateurs de la *terre de Van-Diemen* ou Tasmanie rivalisent de succès avec ceux de la Nouvelle-Galles; il y reste à peine quelques petits cantons à explorer et des routes la traversent. La *Nouvelle-Zélande* nous serait déjà bien connue sans la barbarie de ses habitans; mais des missionnaires se sont fixés dans la *Baie des Iles*. L'intérieur d'*Ika-na-Mauwi* nous est moins étranger depuis que des habitans nous l'ont décrit et que MM. *Marsden* et *Cunningham* l'ont visité. Ses contours viennent d'être exactement tracés par M. *D'Urville*. Quant à *Tawaï-Pounamou*, c'est à *Chase*, à *Steward* et à *Edwardson* qu'on doit l'exploration ébauchée de ses côtes méridionales.

Quel repos, quelle apathie pendant plus de deux siècles et demi, quelle activité depuis soixante années! Les mers

de la Malaisie furent dès le principe le théâtre d'une foule d'entreprises presque toujours rivales, mais le Grand-Océan n'était sillonné jadis que par la ligne régulière que suivaient les galions entre Acapulco et Manille. A peine un vaisseau explorateur paraissait-il à de longs intervalles. Maintenant des centaines de navires y croisent leurs routes. Une florissante colonie est le noyau d'une nouvelle Europe, et sert, en quelque sorte, d'intermédiaire dans nos relations avec la Chine et l'Amérique du nord-ouest : on y voit des fortifications ; des consuls étrangers y résident. Des Océaniens font la pêche de la baleine sur des navires anglais. Dans plusieurs îles célèbres jadis par leurs sacrifices humains, le culte du Christ a remplacé celui des idoles renversées par des artisans anglais. Otahiti a une charte et un pavillon, Eimeo une fabrique de cotonnades et une académie de la Mer du Sud. Des Polynésiens même sont déjà saisis du zèle de l'apostolat.

Vit-on jamais la civilisation faire des progrès plus rapides ? Mais ce tableau a ses ombres, et nous ignorons quel sera pour ces peuplades le résultat de leur contact avec les Européens. Les maladies, les armes à feu, les travaux pénibles, les vices des vieux peuples nous inspirent bien des craintes. A côté du luxe, de mille produits nouveaux, d'une activité merveilleuse, ne verrons-nous pas pour un grand nombre la misère et le travail remplacer l'abondance et le repos. Espérons cependant qu'au dix-neuvième siècle la civilisation n'aura pas pour les sauvages les mêmes inconvéniens qu'au quinzième.

Que les mânes des victimes auxquelles le contact de la civilisation donna la mort soient enfin apaisés ! Leurs cendres sont arrosées du sang de ceux qui la leur apportèrent, martyrs opposés, mais également innocens d'une cause dont le triomphe est certain. Nous verrons dans le tableau

de l'Amérique quelle fut la fin malheureuse de ses plus grands explorateurs : les fameux navigateurs de l'Océanie fournissent aussi un trop long martyrologe. Le nom de Magellan ouvre cette liste funèbre ; la flèche d'un Tagale de Zébu l'arrête au milieu du cercle de sa carrière. Mendana réclame de ses compatriotes l'élévation d'un mausolée dans cette île où il voulait planter la croix. Cook passe pour un demi-dieu ; mais la massue d'un Sandwichien prouve sa nature mortelle. Marion trouve un sort semblable à l'autre extrémité de la Polynésie sans avoir à perdre un rang si élevé dans l'imagination des Nouveaux-Zélandais. La mémoire de Surville appartient également à l'Océanie et à l'Amérique. Ces deux parties du monde et plusieurs archipels choisissent leurs victimes parmi les Français de La Peyrouse, triste présage du sort qui les attend tous et que l'ombre voisine de Mendana ne peut conjurer. Ce n'est point assez : une destinée si fatale ne peut être impunément interrogée par Kermadec et D'Entrecasteaux dont le fléau des maladies punit les pieuses recherches. Abrégeons cet affligeant tableau sans oublier toutefois de répandre quelques fleurs sur les tombes de Clerke, de De Langle, de Lamanon, de Baudin, de M. Cluer, etc. Mais nous ne saurions oublier que les bienfaiteurs de l'humanité, les conquérans pacifiques de la science, eurent autant à souffrir de l'injustice des gouvernemens civilisés et des passions de leurs compatriotes, que de la barbarie des sauvages et du désordre des élémens. La postérité ne cessera de demander compte des fers de Roggewein, de Flinders et de Malaspina.

Jusqu'à nos jours l'Europe avait été sans rivale dans ses efforts pour connaître le globe et lui faire partager ses lumières ; aujourd'hui l'Amérique se propose noblement de communiquer à son tour ce qu'elle a reçu. Que de réflexions

nous inspire ce voyage décrété par le sénat de l'Union pour explorer le Grand-Océan. Il semble que l'Espagne, se reposant sur sa gloire, ait légué le soin d'achever l'œuvre commencée par sa marine naissante, à une république du Nouveau-Monde dont les vaisseaux sont dix fois plus nombreux que ceux de l'Europe entière au tems de Colomb.

Statistique Militaire.

FORCE ET ORGANISATION

DE L'ARMÉE RUSSE.

Dans un numéro de l'ancienne série, nous avons présenté le tableau statistique des forces militaires de la Prusse; les circonstances actuelles sont par malheur tout-à-fait opportunes pour que nous présentions celui de l'armée Russe et que nous en fassions connaître l'organisation.

Plusieurs nations qui jouent un rôle dans le monde, comptent moins d'ames que cette armée immense. L'empereur en est le chef suprême; et il en prend lui-même le commandement en tems de guerre. Les felds-maréchaux sont placés sous ses ordres immédiats. Le traitement des officiers supérieurs de l'armée est très-modique; ils reçoivent cependant, à titre de *frais de table*, des subventions assez fortes, et trouvent d'ailleurs l'occasion d'augmenter leurs émolumens de diverses manières : car, chez cette nation vénale, un fonctionnaire quelconque, militaire ou civil, manque rarement l'occasion de faire marchandise de sa place. La paie des officiers subalternes est surtout insuffisante, et pour ceux qui ne prennent que ce qui leur revient à juste titre, c'est faire, en quelque sorte, un sacrifice à la patrie que de servir comme lieutenant ou capitaine dans la cavalerie, surtout de la garde. Pour passer officier, il faut avoir fait ses preuves de noblesse ou avoir été admis préalablement dans un institut militaire; néanmoins de sim-

ples soldats peuvent aussi, par leurs services, s'élever à ce grade, et les plus hauts honneurs militaires ne sont point inaccessibles aux hommes de cette classe. C'est ainsi que les sous-officiers de la garde passent fréquemment dans l'armée de ligne avec le rang d'enseigne; tout officier de ce grade est apte à devenir général. La paie d'un simple soldat n'excède pas trente francs par an, sur lesquels on lui fait même encore plusieurs réductions à divers titres. Il reçoit en outre trois barils de farine, vingt-quatre livres de sel et une certaine quantité de gruau de blé sarrasin. On lui donne chaque année un uniforme. Avec ces prestations et cette misérable solde qui paraîtraient insuffisantes partout ailleurs, le soldat russe est encore plus heureux que s'il était resté esclave. On sent combien cette circonstance facilite le recrutement de cette armée.

Il s'opère parmi les *artisans* et les *paysans* à certains intervalles, communément tous les trois ans. L'armée ne se compose que d'hommes libres, car tout serf est émancipé par cela seul qu'il entre au service de l'état. Au fond, il ne fait que changer de joug, et passer de celui de la glèbe à celui d'une discipline impitoyable et le plus souvent capricieusement cruelle. Le recrutement frappe indistinctement sur tous les hommes des deux classes indiquées, capables de porter les armes, et qui ont moins de quarante ans, mariés ou non mariés; c'est une mesure régulière, dont toutes les parties de l'empire sont également atteintes, à l'exception toutefois des *Lapons*, des *Samoïèdes*, des *Kamtchadales*, des *Tchoùktchis*, des *Koriaks*, des *Tcheremisses*, des *Mordouins*, des *Ostiaks*, des *Iakoutes*, des *Tchouaches*, des *Boukhares*, des *Mandckoures*, des *Bouriaites* et de quelques autres tribus qui sont trop distantes ou trop peu nombreuses pour qu'on les épuise par le recrutement. Dans les tems ordinaires, le recrute-

ment atteint un individu sur 500 habitans mâles; en tems de guerre on lève au moins deux recrues sur le même nombre, et dans les cas d'urgence quatre et même au-delà. En ordonnant ces levées, le gouvernement se règle toujours sur les résultats du dernier dénombrement général, fait quelquefois huit ou neuf ans auparavant, sans tenir compte du mouvement intermédiaire de la population et des changemens que le tems peut y avoir produits.

Les Cosaques, dont les obligations et les priviléges sont réglés par des traités, mettent en campagne, à la réquisition de l'empereur, le nombre de troupes qu'ils se sont engagés à fournir, et restent en dehors du recrutement. Les populations allemandes de la Russie en sont aussi assez généralement exemptes; et comme les classes privilégiées ne prennent du service qu'autant qu'il leur convient, les individus mâles qui fournissent les nouvelles levées ne s'élèvent pas à vingt-quatre millions, nombre dont il faut déduire encore tous ceux que le gouvernement remet à leurs seigneurs contre une somme de 1,500 à 2,000 fr. dans les gouvernemens dépeuplés. Il en résulte qu'une levée de 2 hommes par 500 individus mâles ne produit qu'environ 90,000 hommes. Dans les momens de crise on appelle sous les armes la milice ou l'arrière-ban du pays, qui, au besoin, peut être portée à 250,000 hommes.

Le tableau suivant, tiré de documens officiels, offre le cadre de l'armée de l'empire russe tel qu'il fut arrêté en 1827. Depuis la guerre contre la Turquie, la Russie a fait tous ses efforts pour réparer les pertes considérables qu'elle avait éprouvées dans les deux campagnes: en sorte qu'aujourd'hui l'armée se trouve composée sur le même pied qu'à cette époque; et ce sont les mêmes généraux en chef qui dirigent les opérations.

Toute l'armée est partagée dans les cinq grandes sections suivantes :

1° GARDE IMPÉRIALE.

Huit régimens d'infanterie, savoir : ceux de Preobajensk, de Séméonof, d'Izmaïlof, de Moscou, des grenadiers du corps, de ceux de Pawlofski, des chasseurs de la garde et des gardes de Finlande. Chacun de ces régimens, formé de trois bataillons, se compose de 2,400 hommes ; ils présentent un effectif de....................	19,200 h.	
Le bataillon des sapeurs de la garde, le bataillon d'instruction de sapeurs et l'artillerie à pied de la garde donnent un total de............	2,000 h.	
Huit régimens de cavalerie, savoir : ceux des chevaliers-gardes, des gardes à cheval, des cuirassiers de la garde, des cuirassiers de l'impératrice Marie, des dragons, des hussards, des chasseurs à cheval, des houlans. Comme chaque régiment a au moins 800 hommes, on trouve un total de..............	6,400 h.	
Les Cosaques et les Patars de la garde, formant 3 escadrons............	800 h.	
Les pionniers et l'artillerie à cheval de la garde.....................	800 h.	
TOTAL de la garde impériale...		29,200 h.

2° INFANTERIE DE LIGNE OU DE CAMPAGNE.

Cent vingt-sept régimens de grenadiers, de fusiliers et de chasseurs, portant les noms de divers

A reporter........... 29,200 h.

Report		29,200 h.
gouvernemens, de plusieurs souverains, de princes, de maréchaux et d'hommes célèbres étrangers et nationaux. Ils ont chacun 3 bataillons et 2,400 hom., ce qui offre pour total	304,800 h.	
Trente-six bataillons de troupes des garnisons de l'intérieur..........	77,000 h.	
TOTAL de l'infanterie de l'armée. .		381,800 h.

3° CAVALERIE DE L'ARMÉE.

Seize régimens de cuirassiers, chacun de 5 escadrons et de 1,000 hommes.......	16,000 h.	
Cinquante-deux régimens de dragons, de hussards, de houlans et de chasseurs, chacun de 5 et de 10 escadrons et également de 1,000 hom.	52,000 h.	
Trente-huit régimens de Cosaques réguliers, chacun de 5 *sotues* ou 500 hommes, et répartis sur les 25 divisions.........................	19,000 h.	
Dix-huit régimens de Cosaques du Don, chacun de 1,000 hommes........	18,000 h.	
Dix régimens de Cosaques de la Mer Noire, de 1,000 hommes chacun..	10,000 h.	
Dix régimens de Cosaques de l'Oural, de 1,000 hommes chacun........	10,000 h.	
Trois régimens de Cosaques du Volga, de 1,000 hommes..............	3,000 h.	
Les Cosaques de Sibérie, les Kalmouks, les Patars, les Bachkirs, les Caucasiens, forment ensemble un total de..................	40,000 h.	
TOTAL de la cavalerie régulière et irrégulière de l'armée.......		168,000 h.
A reporter...........		579,000 h.

Report		579,000 h.

4° ARTILLERIE DE L'ARMÉE.

Soixante compagnies d'artillerie de siége à 200 hommes............	12,000 h.	
Soixante compagnies d'artillerie de campagne à 200 hommes........	12,000 h.	
Vingt-deux compagnies d'artillerie à cheval, à 200 hommes..........	4,400 h.	
Douze compagnies de pionniers à 200 h.	2,400 h.	
Dix compagnies de pontonniers à 200 h.	2,000 h.	
Douze compagnies et 62 *commandes* d'artillerie des garnisons de l'intérieur........................	11,500 h.	
TOTAL de l'artillerie de l'armée.		44,300 h.
5° TROUPES FORMANT CE QUE L'ON NOMME LES EXTRA-CORPS............................		27,000 h
TOTAL de l'armée russe..................		650,300 h.
Et en ajoutant à ce nombre environ 20,000 officiers de tous grades, on trouve un total général de..		670,000 h.

portés sur les registres de l'armée avant les levées extraordinaires de 1827 et 1828; ce nombre était alors plutôt nominal qu'effectif; mais, à la suite des derniers recrutemens, il a été porté d'abord au grand complet, et augmenté ensuite de 200,000 hommes, ce qui porterait toute l'armée russe à............................ 870,000 h. présens sous les armes; nombre immense, mais qui n'a rien d'exagéré (1).

Tout cet immense attirail de forces est divisé en huit

(1) L'armée anglaise était composée, en 1830, de 81,164 hommes et de 6,014 chevaux. En 1831, son effectif a éte porté à 88,042 hommes et à 6,562 chevaux. Son entretien coûte à l'etat 78,000,000 fr.

armées, composées chacune de trois ou d'un plus grand nombre de corps. Celui de la garde impériale est placé dans ce moment sous les ordres du grand-duc Michel, frère de l'empereur; l'armée du Sud, que le feld-maréchal-général comte Wittgenstein a quittée, a pour chef actuel le général d'infanterie comte Diébitch; l'armée de l'Ouest est commandée par le feld-maréchal-général comte d'Osten-Sacken; l'armée Lithuanienne est confiée au Césarévitch Constantin, frère aîné de l'empereur; le général d'infanterie comte Paskevitch-Erivanski est à la tête du corps séparé du Caucase; l'armée du grand-duché de Finlande est sous les ordres du général d'infanterie Zakrefski; les colonies militaires, soumises au chef de l'état-major-général, sont momentanément confiées au général d'infanterie Tolstoï : enfin, aux environs de Moscou et de Saint-Pétersbourg se tient encore un corps de réserve pour les cas d'urgence. De ce chiffre il faut déduire environ 60,000 hommes, contingent du nouveau royaume de Pologne, aujourd'hui en armes contre la Russie ; on pourrait en déduire aussi le corps d'armée Lithuanien et les autres troupes levées dans l'ancien territoire de la république de Pologne sur lesquelles la Russie ne peut faire que bien peu de compte.

En somme, on peut observer que, par le fait, la force militaire de la Russie est beaucoup moins grande que ne le ferait supposer le chiffre formidable de ses combattans, monstrueuse aggrégation de nations vaincues; car elle est obligée de faire garder les uns par les autres les peuples qu'elle a soumis. La Russie recrute sans doute des forces en Pologne, en Finlande, parmi les tribus tâtares de Casan et de la Crimée, dans celles du Caucase, chez les nomades de l'Asie Septentrionale; mais il faut aussi qu'elle fasse garder

toutes ces populations par des corps de troupes plus ou moins considérables. En Asie, elle entretient des détachemens dans une ligne immense de petits fortins en bois, placés à deux ou trois lieues de distance les uns des autres, et qui, depuis le gouvernement de Casan, va aboutir jusqu'aux côtes du Kamschatka. La Russie est en outre obligée de faire surveiller ses voisins, qui ont tous quelque chose à lui reprendre, par de grands corps d'armée. C'est ainsi, par exemple, qu'il y a quelques années, son ambassadeur à la cour de Téhéran avait en même tems le commandement militaire des forces rassemblées sur les frontières de la Perse, afin qu'il pût en imposer davantage à cette puissance, par son double caractère.

Il résulte de cet état de choses, que la Russie, malgré le nombre de ses combattans aurait peut-être de la peine à mettre en campagne autant de monde que la Prusse. En 1813, où elle fit de si grands efforts, elle n'avait pas mobilisé plus de 300,000 hommes, et encore n'y était-elle parvenue qu'à l'aide des subsides de la Grande-Bretagne. Si donc une troisième coalition se formait contre nous, en ne dépassant pas nos limites, nous serions à l'abri de ses atteintes, non parce que nous sommes invincibles, comme voudrait nous le faire croire le patriotisme un peu fanfaron de nos faiseurs de couplets; mais parce que nous aurons, même sans faire d'appel à la garde nationale, une armée de près de 500,000 hommes pour tenir la campagne, et que la population armée des places de guerre suffirait à leur défense. Avec moins de 600,000 hommes, le disais-je dans une autre occasion, Napoléon a pu occuper une ligne qui, depuis Moscou, s'étendait presque jusqu'aux Colonnes, où, dans une haute antiquité, s'était arrêté un autre conquérant. Quelle force n'aurait pas une armée composée du même

nombre de combattans, resserrée sur la ligne bien plus circonscrite tracée par nos places fortes, nos fleuves et nos montagnes, et qui, avec la magie du drapeau tricolore, pourrait rallier la moitié de ceux qu'on lui opposerait (1).

S.

(1) Il ne sera pas sans intérêt de présenter ici en résumé le tableau des forces militaires de la France, extrait du rapport du ministre de la guerre des 20 février et 18 mars.

	Hommes.
État-major général	3,819
Gendarmerie	13,602
Infanterie de ligne	201,431
Infanterie légère	54,873
Ouvriers, compagnies départementales et de discipline.	16,728
2 Régimens de carabiniers	1,864
10 *Id.* de cuirassiers	9,320
12 *Id.* de dragons	12,336
18 *Id.* de chasseurs	18,504
1 *Id.* de lanciers	1,026
6 *Id.* de hussards	6,165
École de cavalerie	621
Artillerie	36,382
Génie	8,101
Compagnies sédentaires	5,936
Accroissement en vertu de l'ordonnance du 17 janvier dernier pour porter les régimens d'infanterie à 3,620 sous-officiers et soldats, ci	39,680
Total de la force de l'armée au dernier complet	434,146
	Chevaux.
Et	91,797

On peut compléter ce tableau des forces actives de la France, en y ajoutant l'état des gardes nationales mobiles qui s'organisent avec la plus grande activité.

JOURNAL D'UN MÉDECIN (1).

N° IV.

AGONIE D'UN SAGE.

Sept années se sont écoulées depuis que le savant et aimable E*** a quitté la terre où nous sommes. Sa vie, consacrée à l'étude, paisible, calme, résignée, a laissé peu de souvenirs. Son nom, placé après sa mort dans la liste nécrologique que contiennent les journaux et que conservent les biographies, n'a pas acquis une haute célébrité. Ses travaux étaient modestes. Il recherchait peu les grands, ne briguait pas leur faveur, et ne demandait à la fortune ni des honneurs ni de l'opulence. Les savans, parmi lesquels il avait droit de se classer, éclipsèrent aisément un compétiteur sans intrigue, qui ne leur disputait ni la palme d'or ni le laurier qui flatte l'orgueil. Il a contribué obscurément à la rédaction de plusieurs bons recueils périodiques, où ses articles sont disséminés et ensevelis. Aucune tablette de marbre ne perpétue sa mémoire sous les arceaux de Westminster. Je l'ai connu à l'heure de la mort, heure fatale où la vie entière se révèle, heure souvent épouvantable, par les remords qu'elle évoque et les fantômes des erreurs passées qu'elle fait revivre. J'ai admiré ce véritable sage, ce grand homme méconnu. Les plus horribles maux assaillirent son ame au moment de sa dernière lutte avec l'enveloppe mortelle qu'elle était prête à

(1) Voyez les articles précédens dans les numéros 2, 5 et 4 de la Revue Britannique (nouvelle série).

quitter. Je m'étonnai d'une résignation que je trouvai sublime et d'un héroïsme plein de simplicité, dont la grandeur, ignorée du monde, dépassa, selon moi, les bornes du dévouement humain. Puissent ceux qui me liront partager la vénération qu'il m'inspira; puissé-je honorer, comme elles devraient l'être du monde entier, ces vertus cachées, que Dieu seul peut juger dans leur étendue et récompenser selon leur mérite!

Je le vis pour la première fois dans une société savante dont il était l'un des membres les plus humbles et les plus actifs. Je n'avais jamais entendu parler de cet homme vénérable : à son entrée dans la salle, je portai sur lui mes regards; et l'expression de douceur, de sérénité, d'intelligence qui distinguait sa figure m'inspira le désir de le mieux connaître. Il marchait très-courbé, se glissait plutôt qu'il ne s'avançait, et laissait lire sur son visage paisible et dans son air simple, ingénu, une absence de prétention, une bienveillance touchantes. Le président s'assit (1); E*** ôta son chapeau, et son front parut à découvert. Toute la surface de la tête était chauve : seulement une couronne de cheveux blanchissans entourait comme d'une frange argentée la blancheur polie de son crâne. Je croyais voir un apôtre dans sa sainte majesté. Une grande redingotte grise l'enveloppait. Il défit ses gants, les plaça sur la pomme d'une grosse canne de bois de chêne, reposa son menton sur cet appui, et resta dans cette attitude, écoutant avec attention les différens orateurs, et demandant quelquefois la parole pour faire des observations toujours justes, profondes, remarquables par leur originalité, exemptes de frivolité comme de pédantisme.

(1) Les sociétés savantes, en Angleterre, sont régies par les mêmes lois d'étiquette que les sociétés politiques.

« Quel est, demandai-je à l'un de mes amis qui se trouvait assis près de moi, ce vieillard dont l'aspect est vénérable, dont le ton est modeste, dont l'extérieur est simple? Personne ne lui parle. Voyez : l'inquiétude et l'agitation règnent autour de lui. Admirez le contraste de sa noble physionomie avec les figures tout émues qui l'entourent. Êtes-vous lié avec lui, est-ce l'un de vos amis? Quel est son nom?

— Mon cher, répondit l'homme d'esprit auquel je m'adressais, votre instinct vous a bien guidé en vous indiquant comme objet d'observation et d'estime le digne savant dont vous me parlez et qui se trouve devant nous. C'est le beau idéal du philosophe. Sa santé décline; son crédit est peu étendu. Il n'a point de désirs ni d'ambition. Il jouit nécessairement de peu de faveur; et comme vous l'avez remarqué, personne ne lui adresse la parole; aucun de ces messieurs ne le courtise; il n'attend rien d'eux; et ils n'ont rien à espérer de lui.

— Ce caractère est assez nouveau dans le siècle où nous vivons, pour que je vous demande, comme faveur spéciale, de me faire faire sa connaissance.

— Volontiers. E*** est d'un accueil facile. Il a étudié les hommes et n'est pas misanthrope. Il se voit mourir, et souffre en silence. Ses rivaux le dépassent chaque jour; il les laisse courir à la fortune et se renferme dans ses travaux et la pratique du bien.

— Franklin et Socrate égalent à peine l'admirable portrait que vous tracez.

— Peut-être, si l'on examinait avec attention la vie et les écrits de ces deux grands hommes, y découvrirait-on un mélange d'ambition, qui prête à leurs vertus plus d'énergie et d'éclat, mais dont la postérité doit tenir compte dans l'appréciation de leur gloire. E***, que des

souffrances physiques vraiment infernales ont torturé pendant une grande partie de son existence, n'a jamais songé qu'à vivre en sage et à cacher ses vertus. Il jouit d'une fortune peu considérable, mais suffisante pour lui procurer quelques-unes des superfluités du luxe. Il n'a jamais voulu s'environner de leurs délices. Sa jeune fille voit s'augmenter chaque année, des économies de son père, la dot qui la protégera plus tard contre les orages du monde. Il lui semble d'ailleurs qu'en ayant recours à l'art pour remplacer les facultés et les ressources de la nature, on offense Dieu qui plaça en nous-mêmes tant de sources de jouissances. Tant que l'on peut se servir de ses jambes pour marcher, me dit-il souvent, à quoi bon un carrosse? C'est une insulte à la nature. Créatures souffrantes et mortelles que nous sommes, irons-nous avoir recours à ces moyens factices, qui, en nous rendant la vie plus douce, nous rendent la mort plus cruelle?

— Votre ami pense comme le docteur Johnson, qui disait à Garrick : « Prends garde, Davie (1)! prends garde! » Tu te pares, tu te frises, tu augmentes la somme de tes » jouissances : ton lit de mort n'en sera que plus terrible. »

— Vous verrez avec quelle rigidité mon ami a pratiqué ces maximes. Son mobilier est tout entier en bois de chêne. Il a banni de chez lui toutes les recherches et tous les raffinemens, dont cependant il pourrait s'entourer sans qu'on le blâmât; car il vieillit, et il est bien souffrant.

— N'y a-t-il pas, dans cette imitation de Diogène et de Rousseau, un mélange d'orgueil ou une disposition superstitieuse à l'abnégation ascétique? Vous qui le connaissez, vous en jugerez mieux que moi.

— Non, rien de semblable ne se mêle à la vertu simple et

(1) *Davie*, sobriquet écossais, pour *David*.

modeste de mon ami. Il est pieux; la religion seule pouvait l'armer de résignation contre les douleurs auxquelles il est en proie. Mais l'exagération n'est jamais entrée dans son esprit. Diogène, auquel vous le comparez, n'était qu'un orgueilleux qui cherchait sa gloire dans le cynisme.

— Les relations qu'on a le bonheur d'entretenir avec un homme aussi rare doivent être bien douces.

— Vous devez le croire, et je l'éprouve chaque jour, E*** semble s'améliorer avec l'âge. La vieillesse, la douleur corporelle, qui ordinairement gâtent et aigrissent nos semblables, altèrent leurs qualités et grossissent leurs défauts, ajoutent une douceur et un héroïsme nouveaux aux facultés de cette ame extraordinaire. Il a perdu, il y a cinq ans, une femme tendrement aimée : ce qui l'intéressait et l'attachait à la vie a disparu; ses travaux de chimie et de physique, il les continue par habitude plutôt que par goût. Sa santé est déplorable. Vous saurez bientôt ce qu'il doit souffrir, si vous vous liez avec lui et que vous ayez occasion de l'examiner en qualité de médecin. Mais venez; il va sortir. Je vous présenterai à lui : il fait froid; nous nous en irons ensemble dans ma voiture. »

Cette peinture d'un caractère presque idéal dans sa perfection et qui pourrait sembler de fantaisie était encore au-dessous de la réalité. Une aménité simple, un esprit vif et gracieux, mais grave, qui rappelait la charmante ironie de Franklin, un fonds de douleur et de mélancolie pensive, adoucie par la bienveillance la plus candide, attiraient vers le bon philosophe les cœurs de tous ceux qui approchaient de lui. Nous ne tardâmes pas à nous lier d'une amitié sincère.

Du côté de Lambeth (1), dans ces faubourgs antiques, dont les réparations et le luxe modernes ont respecté la vé-

(1) Sur la rive droite de la Tamise, en face de Westminster.

tusté piquante, se trouve une maison bâtie par Henri VIII. Les portes en sont basses et les fenêtres élevées. Un rideau de grands peupliers frémit devant la porte. Quand le soleil couchant frappe ces petits vitrages renfermés dans de larges arceaux, et fait ressortir la lumière et l'ombre de toutes ces sculptures minutieuses et gothiques, la vieille maison offre un spectacle digne de l'antiquaire et du poète. C'était là que demeurait E*** avec Emma, sa jeune fille, et Joseph, son vieux factotum. Ce bon Joseph était le modèle du vieux serviteur. Il faisait la moue, et son air d'importante bonhomie ou de mauvaise humeur inoffensive annonçait toute sa confiance dans son inamovibilité éternelle; il connaissait bien le mécanisme des instrumens, la manière de les nettoyer, les manipulations chimiques, et servait d'aide à son maître. Je le voyais passer avec une dextérité sans pareille au milieu des cornues, des récipiens et des alambics, sans que leur fragilité fût jamais compromise par son adresse. Tout était en harmonie dans cette maison; la simplicité modeste des appartemens, l'antiquité de l'architecture, la douceur méditative du maître, la haute opinion que le vieux Joseph avait de lui-même, et la candeur de la jeune fille.

Au-dessus de la cheminée du parloir, on avait suspendu un tableau italien, de petites dimensions, mais du bon tems : c'était une *Crucifixion.* L'artiste avait imprimé sur le front et dans tous les traits du Sauveur une agonie si intense, que l'œil avait peine à se fixer sur cet ouvrage remarquable. Le Christ levait vers le ciel ses regards sanglans et humides; il semblait chercher de la force dans le sein de son père, contre l'excès de sa torture. Emma E***, à qui j'avais plusieurs fois parlé de cette œuvre d'art, détournait toujours la conversation de ce sujet, et paraissait souffrir quand j'essayais de l'y ramener.

« N'interrogez pas miss E*** sur les émotions pénibles que la vue de ce tableau doit lui causer, » me dit un soir, à demi-voix, dans ce même parloir et en présence d'Emma, M. D*** qui m'avait introduit dans la maison. Il croyait n'être pas entendu de la jeune fille : mais elle n'avait perdu aucune de ses paroles.

« Hélas! dit-elle en se tournant vers D***, vous savez qu'il me rappelle toutes les souffrances de mon père. Vous l'avez vu cent fois se rouler avec désespoir sur ce tapis en face de la cheminée, et, regardant ce tableau, s'écrier pour calmer son angoisse ou du moins rappeler l'énergie de sa résignation : « *Dieu! Dieu! ton supplice fut plus grand encore! Prête-moi du courage!* »

La jeune fille fondait en larmes; on l'appela pour surveiller je ne sais quel détail des affaires domestiques; et je demandai à notre ami commun l'explication de ce qu'elle venait de dire.

« Il y a vingt-cinq ans, me répondit D***, que le malheureux E*** se trouve dans cet état de torture insupportable.

— Je ne m'en serais point douté; sa physionomie est calme; sous cette apparence de repos et de méditation paisible, comment aurais-je deviné qu'une souffrance profonde se cachait?

— C'est là le miracle de la philosophie et de la philosophie chrétienne. Vous allez juger de ce que l'infortuné doit ressentir. Un jour (il y a de cela, comme je viens de vous le dire, vingt-cinq ans), E***, que des travaux trop assidus avaient épuisé, était monté à cheval. Il se promenait près de l'abbaye de Westminster, lorsque l'animal se câbra. Le dos du cavalier porta violemment contre l'extrémité d'une poutre, traînée par une charrette qui se trouvait derrière lui. L'épine dorsale, sans se briser, fut cruelle-

ment attaquée. Depuis cette époque, il se tient fort courbé; il ne peut ni s'habiller ni se déshabiller seul; toutes les nuits ses extrémités sont frappées de paralysie; il lui faut rois heures au moins pour se remettre; il ne peut dormir que dans une couchette de forme spéciale, placée transversalement et non horizontalement, et qui, s'arrondissant en demi cercle sous le dos du malade, offre à ses pieds un appui, et ne force pas son épine dorsale à se redresser, ce qui lui causerait des tourmens inimaginables.

— Mais n'a-t-on essayé aucun remède?

— On les a tous employés. Galvanisme, électricité, réactifs, saignées locales, saignées générales, irritans, stimulans, cautères, rien n'a servi. Presque tous les jours le paroxysme recommence; la médecine est muette; les plus célèbres praticiens du continent et des îles britanniques ont avoué leur impuissance à le soulager.

— Et l'heure des paroxysmes est-elle régulière?

— Irrégulière. Souvent c'est en présence de vingt ou trente personnes que le malheureux est saisi par ces attaques.

— Combien il doit souffrir! Je ne m'étonne plus de cette teinte plombée qui couvre son visage et de son attitude voûtée.

— En proie à ce fléau, croiriez-vous qu'il continue ses travaux scientifiques, visite des pauvres et des malades, fait l'éducation de sa jeune fille, se lève à quatre heures en été, à six heures en hiver; et trouve moyen de servir encore l'humanité? Ah! qui le connaît bien, ne peut le contempler qu'avec cette vénération profonde, dont s'entouraient les anciens martyrs. Jamais le combat entre l'homme et la douleur ne fut plus terrible; jamais la force de l'ame ne se déploya dans un plus long et plus sublime héroïsme. »

En effet, dès cette soirée même, je fus condamné à me trouver témoin de l'une de ces cruelles scènes dont M. E*** était le héros et la victime. Nous avions commencé à prendre le thé. La conversation était animée. Nous parlions des rapports qui s'établissent entre les gens de cabinet et les grands, du danger et de la disproportion de ces rapports, de leur influence sur les travaux de l'intelligence, qui contractent trop aisément une teinte de frivolité et de partialité, quand ceux qui s'y livrent ne résistent pas à la séduction des salons. E*** avait développé avec esprit les opinions les plus saines, quand je le vis pâlir. Il posa d'une main tremblante sa tasse sur la table, se laissa glisser de sa chaise sur le parquet, pressa de sa main gauche la partie inférieure de son épine dorsale, et poussant de longs et profonds soupirs, sans prononcer un mot ni une plainte, se roula par terre, comme si ce mouvement eût adouci sa souffrance. La sueur tombait à grosses gouttes de son visage : nous nous agenouillâmes près de lui; médecins inutiles, témoins oisifs de ce mal que nous ne pouvions soulager. Sa fille l'embrassa. Joseph entra, une ceinture de cuir à la main; il l'assujettit et la serra autour de la taille de son malheureux maître; puis appuya ses deux mains jointes sur le siége de la douleur. Tantôt les membres de l'infortuné se ramassaient, et, comme dit le peuple, se recoquillaient pour ainsi dire; tantôt on les voyait se détendre comme un ressort. E*** saisit le tapis d'une étreinte convulsive, jeta un regard suppliant sur le tableau du Christ, pleura de douleur et joignit ses mains comme pour demander à Dieu de le délivrer. Il ne lui restait pas figure humaine. Vous eussiez dit qu'un démon s'était emparé de lui et infligeait à ce grand, à cet excellent homme, tous les tourmens de l'enfer.

La crise dura long-tems. Enfin Joseph s'aperçut qu'il

allait s'endormir, le saisit entre ses bras et le porta dans son lit.

Je le revis le lendemain. « Eh bien, me dit-il avec un triste sourire, vous avez assisté à ma misère quotidienne. Je suis fâché de vous avoir donné ce spectacle ; il me semble que ma vue doit faire mal aux autres ; je souffre tant ! Cela me prépare à mourir. C'est le creuset où je m'épure. Dieu est grand !

— Quand je compare à votre courage l'impatience que me causent des contrariétés légères, j'ai honte de moi-même.

— C'est ainsi que nous sommes faits. Si vous étiez condamné à de grandes et longues douleurs, vous trouveriez dans leur violence même la force nécessaire pour les supporter. Mais je ne vous souhaite rien de tel.

— Accablé par le sentiment de votre malheur, ne vous est-il pas arrivé de maudire l'existence, celui qui vous créa, le monde et la nature ?

— Non. Mon apprentissage de souffrance a été progressif : d'abord j'étais un peu désobéissant, un peu rétif. En me révoltant contre mes peines, je les aggravais. Mon éducation sous ce rapport commence à se faire.

— Vos sentimens religieux se sont-ils affaiblis depuis que vous êtes soumis à cette torture que vous méritez si peu? N'avez-vous jamais, comme Job, élevé la voix contre ce Dieu qui vous frappait, déchirait vos chairs, suppliciait votre corps ?

— Je ressemble assez à Job, il est vrai; mais je puis assurer que je n'ai pas succombé comme lui. Mon esprit est éclairé; je sais que l'Être tout-puissant est toute bonté; je lutte contre le mal qu'il m'envoie et ne l'accuse pas. Jamais cela ne m'est arrivé.

— Jamais ?

— Non. J'avoue même que si je regardais cette vie comme la seule qui soit réservée à l'homme, le courage me manquerait peut-être. Je serais le plus misérable des mortels. Je conserve donc mes croyances et je les affermis comme mon plus grand remède, comme mon plus sûr appui. Le suicide serait mon seul recours, si je n'avais de la piété : et nul pouvoir humain ne m'empêcherait de l'accomplir.

— Homme admirable, vrai philosophe, on craint quand on vous voit de près et que l'on vous connaît tout entier, de commettre le péché de lâtrie, de tomber à vos genoux et de vous rendre un culte.

— Cessez ce discours ; passons dans mon *laboratoire* que Joseph, depuis trente ans qu'il est à mon service, n'a jamais pu s'empêcher d'appeler mon *abattoir*. Notre ami B. m'a envoyé un morceau de platine ; je cherche une combinaison nouvelle, qui n'est pas sans importance. Si mon opération réussit, une utilité réelle sera le fruit de mes tentatives. Les manufactures et les fabriques y gagneront cent pour cent. Joseph est occupé à préparer l'expérience ; venez, je vous prie. »

Le sanctuaire était un appartement oblong, garni de livres reliés simplement, et qui portaient la trace d'un fréquent usage. Les instrumens et les appareils étaient rangés et classés dans le plus bel ordre. La boiserie était en chêne. Rembrandt aurait volontiers transporté sur sa toile et environné d'un cadre cet intérieur curieux, où l'on voyait Joseph à genoux, le soufflet à la main, la figure enluminée, pressant l'accomplissement du grand-œuvre. Malgré le terrible choc que M. E*** avait reçu la veille, il se livra tranquillement à ses travaux, revêtit le tablier, et me fit remarquer le progrès de l'expérience à laquelle je prenais un vif intérêt. Cependant le maladroit Joseph se relevant

brusquement et accrochant avec le pan de sa veste un des coins du récipient, renversa dans les cendres le métal en fusion, brisa le vase et détruisit nos espérances : accident d'autant plus fait pour nous irriter que nous approchions du dénouement, et qu'après une longue attente, tout semblait devoir réussir selon nos souhaits. Je ne pus m'empêcher de laisser échapper une exclamation d'impatience que le sentiment des convenances modéra.

« Ah ! m'écriai-je : le contre-tems est cruel !

— Comment avez-vous fait, Joseph ? interrompit E*** d'un air chagrin, mais d'un ton doux ? Voilà notre tems perdu et notre expérience achevée : allons, il n'y faut plus penser. »

Joseph, tout rouge, tout courroucé contre lui-même, à côté de son maître, calme, pâle et serein, offrait un plaisant contraste. A voir la figure bouffie du valet, vous eussiez dit qu'il était prêt à gronder son maître. A observer l'humble et douce physionomie du savant, vous eussiez pu croire qu'il s'apprêtait à recevoir avec modestie des reproches mérités.

« Diable ! Peste ! Damnée soit la cornue ! s'écriait Joseph.

— Patience, reprenait son maître : ramassez tout cela.

— Comment diable ai-je pu faire ? comment ?

— Il me semble que vous devez le savoir mieux que moi. Au surplus, vous vous êtes fait tort, Joseph, dans l'opinion du docteur que voici. Jamais, depuis trente ans, vous n'avez été si gauche : ordinairement vous êtes adroit ; je dois vous rendre cette justice. »

Ce fut toute la réprimande du maître. Que l'on ne me blâme pas de rapporter un fait si léger ; il décèle tout un caractère ; et je pense avec Bacon qu'il faut plus de force d'ame et de pouvoir réel sur ses passions et ses émotions,

pour supporter avec douceur les petites misères, les froissemens légers, les taquineries, les contre-tems de la vie ordinaire, que pour opposer un héroïsme théâtral aux grandes et extraordinaires calamités. D'ailleurs E*** était le même en tout. Jamais il ne se laissait entraîner hors des limites de cette résignation que ses douleurs quotidiennes lui enseignaient si cruellement. Il imitait, dans toute la teneur de sa vie régulière, la sublime douceur de ce divin maître dont l'exemple est si peu suivi. Attaqué avec rage, avec une indécente personnalité, par un des principaux recueils périodiques (1) de l'Angleterre, je le vis recevoir et lire le numéro qui contenait cette critique malhonnête. Il ne sourcilla pas; seulement il me dit :

« Voici des injures tout-à-fait inutiles. La passion n'est qu'un souffle violent qui éteint la vérité : comment ces gens veulent-ils qu'on ajoute foi à leurs critiques ? Ils ne savent pas être de sang-froid. D'ailleurs il y a de la sagacité dans cet article; je me suis trompé sur un point. Le journaliste a fort bien aperçu le défaut de ma cuirasse; il en a profité habilement.

— Je sens ce qu'une telle injustice a de cruel et de pénible pour vous; à votre place, je serais plus sensible encore à de telles attaques.

— Oh ! elles ne me touchent pas. Il y a long-tems que la personnalité ne m'atteint plus.

— Mais l'opinion publique.....

— Distinguons, mon cher. Le public qui raisonne, examine et juge, me jugera comme j'ai droit d'être jugé. Quant au public aveugle, crédule et sot, vaut-il la peine qu'on le détrompe ? non. Ses opinions sont vacillantes, son jugement est déréglé. Autant vaudrait se composer un

(1) Le *New Monthly Magazine*.

tribunal d'enfans en sevrage. Je n'y fais pas la plus légère attention. »

Je m'étais accoutumé à le voir toujours le même, toujours calme, héroïque, inoffensif et humble. Jamais d'agitation dans ses traits. Jamais d'émotion violente ou irrégulière dans son ame. Un jour cependant son front était sillonné de quelques rides; et une teinte plus sombre était répandue sur sa physionomie. Il s'aperçut de mon étonnement.

« Tâtez mon pouls, docteur, me dit-il; vous en trouverez les pulsations fréquentes et inégales. Pour un homme qui cherche à se vaincre et qui a consacré une partie de son existence à cette rude épreuve, une telle émotion est presque une honte.

— En effet, la circulation du sang n'est plus régulière.

— Depuis quelques jours une surexcitation nerveuse s'est emparée de moi. Je veux travailler; je m'y efforce; mais mon attention est distraite.

— Quelque accident imprévu.....

— Non, rien de nouveau, si ce n'est une étrange hallucination qui naît sans doute de l'état débile de mes nerfs.

— Un fantôme ?

— A peu près. Asseyez-vous ici, et écoutez-moi sans rire.

« J'espère que vous me regardez comme exempt de superstition et de mensonge. Aussi, quand bien même vous attribueriez à mon état maladif le récit que j'ai à vous faire, suis-je certain que vous ne mettrez pas en doute la vérité de mes paroles. Moi-même je suis tenté de croire qu'une illusion singulière, résultat de l'affaiblissement de mes organes, a causé ce phénomène. Hier, je venais de prendre le thé avec ma fille, et je sentais le besoin de me reposer. J'ai l'habitude de donner tous les soirs, avant de

me coucher, un coup-d'œil à mon laboratoire, afin de m'assurer par moi-même que tout y est à sa place, et que nous ne courons aucun danger. Quand j'entrai hier, selon ma coutume, dans cette grande salle, une lumière à la main, je vis avec surprise que je n'étais pas seul dans l'appartement. Un grand personnage, vêtu de noir, tenait une petite bougie qui jetait peu de clarté. Je m'arrêtai stupéfait. Le monsieur ne fit pas la moindre attention à moi. Il se mit à fermer les armoires, à ranger les ustensiles et les vases, à nettoyer les bocaux, à replacer les livres sur leurs rayons, fit le tour du laboratoire, posément, d'un air délibéré, mais sans occasionner le moindre bruit. Je ne sais quel sentiment de terreur solennelle s'était glissé dans mon ame. J'étais muet, et je n'osais l'interrompre. Il avait l'air aussi familier que je le suis avec les outils de mon métier. Je le voyais aussi distinctement que je vous vois; j'épiais tous ses mouvemens avec anxiété. Il entra dans mon arrière-cabinet; je le suivis, pétrifié de surprise.

» Mon gentilhomme à habit noir continua sa route et son ouvrage, ferma le télescope, couvrit les verres de leur enveloppe, enferma dans sa boîte mon nouveau chronomètre, rangea tout l'appareil astronomique placé auprès de la fenêtre, et se trouvant enfin auprès de ma table à écrire, ferma mon pupitre à clef, jeta mes plumes dans le feu, renversa l'encre dans les cendres, et finit par déposer au-dessus du pupitre la clef qui servait à l'ouvrir. Je voulus m'approcher. L'apparition fit une pause, se retourna vers moi, me regarda d'un air grave, triste et doux, remua la tête, fit un pas; sa bougie s'éteignit alors, et je ne vis plus rien. La figure du fantôme m'était bien connue; ses traits étaient ceux du célèbre Boyle (1), tel que le re-

(1) Connu par d'admirables découvertes; et aussi remarquable par ses talens que par sa conduite privée.

présente la gravure qui forme le frontispice de son Traité de l'air atmosphérique.

— Le fait est curieux.

— D'autant plus curieux que j'ai toujours eu de la vénération pour ce grand homme : sa vie est mon modèle ; ses doctrines me sont chères. Ne trouvez-vous pas singulier qu'il soit venu fermer ma boutique et m'avertir de prendre soin de mes affaires ? Ne pourrait-on pas regarder cette bizarre visite comme une sorte de conseil solennel, de surnaturelle admonition ?

— Quoi ! vous vous laisseriez troubler, vous, homme sage et réfléchi, par un événement de cette nature ?

— Non, mon ami, ne le croyez pas. Je n'ai point cette faiblesse. La mort, je vous assure, ne m'épouvante pas. Mais la question philosophique, le phénomène d'une telle vision m'obsède et tourmente ma pensée. Ne trouvez-vous pas cela naturel? Ne croyez-vous pas que, dans une telle circonstance, il y a un monde de problêmes, qui déjoueront éternellement la sagacité humaine ? Et que dirions-nous tous les deux, si l'avertissement du savant et fantastique Boyle se trouvait justifié par l'événement ; si ces ustensiles et ces instrumens qu'il a si soigneusement remis en ordre, je ne devais jamais les toucher ; si en un mot j'étais obligé de *fermer boutique*, comme je vous l'ai déjà dit ? »

Je ne pus m'empêcher de donner accès à je ne sais quel pressentiment pénible, dont mon amitié pour E***, ou plutôt mon admiration profonde pour ses vertus augmentait l'amertume. Je rentrai chez moi, affecté d'une crainte vague ; il me fut impossible de dormir. Je me levai tout pensif, et je m'étonnais d'avoir, grâce à mes rêveries, dépassé de beaucoup l'heure ordinaire de mes premières visites, quand, à dix heures sonnant, mon domestique me

remit la lettre suivante, de la part de l'ami qui m'avait introduit chez M. E***.

« Mon cher ***,

» Hâtez-vous de venir. Une attaque de paralysie a frappé
» ce matin, à sept heures et demie, notre excellent ami
» M. E***. J'ai bien peur que cet assaut, joint à la terrible
» maladie chronique à laquelle il est en proie, ne disperse
» et n'anéantisse les derniers débris de son organisation
» ruinée et débile. Je suis chez lui, et je vous attends
» avec impatience.

J. D***. »

En peu d'instans, je fus à Lambeth; et après avoir donné les premiers secours au malade, je demandai si quelque événement nouveau avait déterminé cette catastrophe à laquelle il était trop vraisemblable qu'il succomberait. La jeune fille d'E***, fondant en larmes, et D*** plus calme, m'apprirent qu'un malheur inattendu et terrible venait de frapper notre ami. Lui et sa fille se trouvaient ruinés, ruinés dans la vieillesse et dans l'enfance, au milieu d'une maladie affreuse, sans ressource, sans recours! C'était la dernière épreuve, le dernier fleuron du martyre.

Un jeune garçon, élevé dans les écoles de paroisse (1), en avait été retiré par la charité de notre ami, qui, reconnaissant en lui de l'intelligence et de l'activité, lui donna les premières notions de l'arithmétique, de la tenue des livres et de la géométrie; puis il l'engagea comme apprenti

(1) Enfans trouvés, enfans de pauvres. On peut se charger d'eux en payant une somme à la paroisse qui vous les livre. Cette coutume a dégénéré d'une manière horrible, et, dans certains cantons de l'Angleterre, elle est devenue un véritable marché de chair humaine.

chez un marchand de la cité. J. H*** (c'est le nom du jeune homme) se conduisit bien, et son patron, satisfait d'avoir arraché à la misère un être digne d'estime, lui avança quelques fonds, au moyen desquels J. H*** commença un petit négoce qui prospéra, grâce à son travail, à sa persévérance, à son économie. De nouveaux fonds lui furent encore avancés par le généreux E***, qui se réjouissait de cette œuvre de ses mains. La boutique du jeune homme était très-bien achalandée; il payait régulièrement à son ancien maître le montant des sommes que celui-ci lui avait prêtées. Encouragé par cette prospérité croissante et par sa confiance dans la moralité de J. H***, notre savant, trop bon et trop noble pour être toujours prudent, finit par lui confier, à titre de prêt et à l'intérêt de cinq pour cent, la totalité de ses capitaux : quinze mille livres sterling (372,500 fr.), dans lesquelles se trouvait la dot tout entière de sa fille.

Le jeune homme se lança dans des spéculations hasardeuses, et, par un de ces changemens de caractère assez fréquens dans la jeunesse, se livra tout-à-coup à des vices ruineux. Au moment où l'on croyait sa fortune assurée, il fit banqueroute. Tous les fonds qui composaient la fortune de notre ami et le patrimoine de sa pauvre fille s'y trouvaient engagés. Voilà ce que le malheureux vieillard venait d'apprendre et ce qui avait déterminé l'attaque de paralysie.

« Ainsi, m'écriai-je en pressant la main de D***, il n'a plus rien? il a tout perdu?

— Économies, résultats des privations de sa vie entière, tout lui est enlevé par cet ingrat.

— Mais le banqueroutier laisse-t-il quelques débris à partager?

— Ce monstre a eu l'infamie d'écrire ce matin même à

son bienfaiteur que, forcé de fuir ses créanciers, il regrettait beaucoup de ne pouvoir lui expliquer de vive voix cet événement malheureux; que d'ailleurs un *bon dividende* lui serait réservé.

— C'est le comble de l'horreur! Mais miss Emma n'a-t-elle pas d'autres parens?

— Aucun. Cinq mille livres sterling de dot lui étaient assignées avant la mort de son père : aujourd'hui, elle est sans un denier. Quel coup pour ce malheureux père!

— Il est impossible qu'il n'y succombe pas. »

Cependant, nous entrâmes dans la chambre du vieillard. Sa fille était à genoux près du chevet du lit et pleurait; elle tenait entre ses mains la main glacée de son père. Long-tems il nous regarda fixement sans nous voir. Toute la partie gauche de la face était paralysée. Enfin, après beaucoup d'efforts, il put remuer ses lèvres pâles, et il articula faiblement ces mots :

« Vous voyez..... M. Boyle... M. Boyle avait raison... il faut fermer boutique. »

Par un accident rare et favorable, un mouvement de fièvre succéda à l'attaque de paralysie. Par une autre singularité, l'épine dorsale, sans reprendre ses fonctions accoutumées, cessa d'être douloureuse; dès-lors notre ami ne fit plus que dépérir lentement comme une lampe expirante. Je venais, oubliant mes autres devoirs, passer des heures entières auprès de son lit de mort et m'associer à tous les mouvemens de cette ame sublime. Pas une malédiction contre son ingrat et barbare protégé; une ferveur de bienveillance, une profondeur de piété, une grandeur de résignation que je comprenais à peine. Si le protestantisme avait eu son calendrier hagiologique, j'aurais demandé la canonisation d'E***.

Je cherchais un soir à lui présenter comme possible et probable son entière guérison.

« Non, non; Dieu m'a envoyé un noble messager dont je suivrai les pas. Hélas! je ne pleure que pour ma fille! ma pauvre fille! avoir tout perdu; tout ce qui lui appartenait!

— Le monstre!... cet homme ne parle-t-il pas d'un dividende?

— Je n'attends rien de lui; il a oublié ses principes, foulé aux pieds la moralité : je lui pardonne. Perdu de réputation, sentant la noirceur de son ingratitude, il se plongera dans le vice avec désespoir : tel est du moins l'avenir de la plupart de ces malheureux. Et moi, tel que vous me voyez, si je reste encore un mois sur la terre, je n'aurai plus de quoi payer mon loyer. Il faut que je quitte cette maison... que je change de logement... dans la situation de santé où je suis..., que je vende ma bibliothèque... que le commissaire-priseur (1) mette à l'encan mes ustensiles et mes instrumens... ce sont presque des amis... des compagnons de si longue date!

— Ne vous livrez pas à de telles pensées. Vos amis n'oublieront rien pour s'opposer à ce malheur : ce serait une profanation.

— Plions sous la destinée, mon cher ***; j'ai peu de jours à vivre. Si mes amis gardent un souvenir de moi, que ce soit sur ma fille orpheline que leur intérêt se porte; je les en conjure. Cette malheureuse enfant... mon Dieu! protège-la! protège-la! »

La nouvelle de la mort prochaine du savant E*** se répandit dans le monde et ranima l'estime et l'admiration

(1) *Auctioneer.*

sincères, mais peu actives, qu'il avait inspirées. On commença à l'apprécier dès qu'on sut que l'on allait le perdre. Il reçut beaucoup de cartes de visite de nobles, de gens du monde, de membres du parlement. Cependant il fallut déménager. Ces instrumens qui avaient fait le charme de sa vie, la consolation de ses douleurs, furent vendus la vingtième partie de ce qu'ils valaient. Un appartement très-simple fut loué dans le voisinage, et l'on y transporta le malade dans une litière. Pour un vieillard mourant, c'est une bien cruelle épreuve : il semble qu'en le forçant de se séparer des objets sur lesquels son regard avait l'habitude de se reposer, on le fasse mourir d'avance. E*** ressentit toutes ces douleurs et les subit sans se plaindre.

« Vous voyez, me dit-il, quand je vins le voir à son nouveau domicile, j'ai préludé à mon grand déménagement par un déménagement en miniature. Me voici à moitié chemin du domicile où tous les vivans seront un jour, où je ne tarderai pas à résider à jamais.

— Souffrez-vous beaucoup?

— Non; je m'en vais tout doucement. Mon ami, ajouta-t-il en saisissant de sa main froide et humide l'une de mes mains, je vous connais depuis peu de tems; mais je vous estime et vous aime. Me pardonnerez-vous si les soins assidus que vous m'avez prodigués ne sont pas reconnus dans mon testament de la manière que j'aurais désirée, et que mon ancien état de fortune aurait rendue facile?

—Au nom de cette estime qui m'est si précieuse, ne parlez pas de ces intérêts misérables; laissez-moi vous entendre, vous parler, profiter de cette sagesse presque divine que Dieu a épurée et affermie par tant de douleurs; ne me privez pas de ce bonheur en me traitant comme l'homme qui viendrait chercher son salaire.

— Eh bien! non, non! » reprit-il en pressant ma main d'une étreinte faible et agitée.

Je n'aurais pas échangé contre cent guinées les émotions que me fit ressentir le serrement de main du mourant. Que ce lit de mort, assiégé de tant d'horreurs, précédé de tant de peines, menacé par l'indigence, affligé par l'ingratitude et la trahison, était cependant calme et serein! Quelle différence entre cette agonie si paisible et l'affreuse mort de la plupart des gens qui ont brillé dans le monde, et qui n'ont recueilli, dans le cours d'une vie éclatante et orgueilleuse, que des vices et des remords! Les pensées de mon ami sur l'éternité, sur la destination de l'homme, sur l'ame, sur l'avenir, étaient en harmonie avec cette résignation chrétienne. Je l'écoutais avec enthousiasme et délices; je ressentais une partie de ce charme profond et mélancolique dont les amis de Socrate étaient pénétrés, quand le grand homme leur léguait, avant d'expirer, les trésors de sa prophétique sagesse.

Un dépérissement insensible nous enlevait cet excellent homme; la tranquillité intérieure de son ame prolongeait sa faible existence. Un événement inattendu, en lui imprimant une vive secousse, détermina la crise et hâta ses derniers momens. Ce même J. H***, l'ingrat qui avait causé tant de malheurs, par son imprudence et son immoralité, osa se présenter chez le mourant. Je me trouvais alors chez lui : cette scène, je ne l'oublierai jamais.

« Monsieur, dit la propriétaire en s'avançant tout doucement vers le lit, quelqu'un demande à vous parler.

— Qui est-ce?

— Je l'ignore. Sa figure ne m'est pas inconnue. Depuis quelque tems il erre dans le voisinage; il a l'air de désirer beaucoup vous voir et vous parler.

— Quelle espèce d'homme est-ce ?

— Il est grand, pâle, sa redingotte est boutonnée jusqu'en haut.

— Allez lui demander son nom. »

Quand le mourant eut entendu ce nom funeste, je le vis pâlir encore ; le peu de couleurs qui se trouvait sur ses joues fit place à une teinte livide. Il se retourna dans son lit, et d'une voix altérée s'écria :

« Le malheureux ! Que peut-il me vouloir?... » Il s'arrêta quelques instans, et fixant sur moi les yeux : « Vous savez quel est cet homme ?

— Je le sais.

— Allons, j'aurai du courage. Qu'on le fasse monter. »

J. H*** entra. Ses pas étaient chancelans, son regard était fixé sur le parquet. Long-tems il resta dans cette attitude, comme si le remords l'eût accablé. Puis s'approchant du lit du malade, et tombant à genoux, les yeux couverts de ses mains, à travers lesquelles les larmes coulaient à flots, il ne put prononcer que ces paroles :

« O ! M. E*** ! M. E*** !

— Que pouvez-vous désirer de moi ? lui demanda E***, à demi-voix, mais d'un ton calme.

— Mon bienfaiteur... mon protecteur... Vous que j'ai outragé..., vous envers qui je me suis conduit d'une manière si indigne...

— M. H***, vous me faites mal. Vous voyez que je suis bien malade. Considérez l'état dans lequel je me trouve.

— La froideur de vos paroles me glace; accablez-moi de reproches ; je les mérite tous. Mon cœur se brise quand je pense à la honte et à l'infamie de ma conduite envers vous...

— Eh ! bien, tâchez de vous corriger !

— Cher M. E***, mon bienfaiteur, le plus outragé des

hommes, pouvez-vous me pardonner? Le pouvez-vous?»

E*** garda le silence. Je vis qu'il ne pouvait pas pardonner. J. H*** s'empara de sa main, qu'il couvrit de baisers et de pleurs.

« Eh bien! reprit E***, après un effort pénible... je vous pardonne... Tâchez d'obtenir le pardon de *celui*... qui nous juge tous. Il vous sera plus utile que le mien... que je vous donne cependant... du fond de mon cœur.

— Que vous êtes pâle! que vous semblez souffrant! Ah! M. E***! et c'est moi qui ai fait cela! Damnation sur ma tête! éternelle damnation!

— Ne prononcez pas de telles paroles dans la chambre d'un mourant. Jeune homme, levez-vous, repentez-vous; votre vie peut être longue... ; je vous le répète... vous êtes... pardonné... Je vais mourir en demandant à Dieu votre grâce.

— Mourir, répéta le jeune homme d'une voix rauque et tout émue de surprise et d'horreur.

— Oui, James. Ne vous imputez pas ma mort. Ne tombez pas dans le désespoir. Depuis long-tems je suis fort malade; vous le savez... ce n'est pas vous...

— Oh! c'est moi, c'est moi seul qui vous tue. Misérable! ingrat! Je me maudis!

— Taisez-vous! » reprit E*** d'une voix plus sévère... Il se radoucit bientôt. « Ce qui est fait est irréparable. Calmez-vous. Je ne suis pas assez fort pour soutenir de telles émotions. Je vous en supplie, ménagez-moi. Si réellement vous vous repentez, James...

— Je verserais la dernière goutte de mon sang pour racheter ce crime. Hélas! tout est inutile. Et cependant je suis aussi malheureux que coupable.

— Étiez-vous donc malheureux ou coupable, reprit

E*** avec douceur et gravité, quand vous prodiguiez votre fortune, ou plutôt la mienne, à cette créature dépravée qui vous a entraîné dans votre ruine ? »

Le jeune homme devint rouge comme la pourpre, baissa les yeux et se tut.

« Je vous ai pardonné. Je dois vous faire maintenant les reproches que vous ne méritez que trop. C'est votre inconduite qui m'a chassé de ma maison, à mon âge, accablé d'infirmités, qui m'a jeté sur ce lit de mort, qui m'a volé et dépouillé, qui a privé ma fille de son patrimoine, et mes derniers soupirs de consolation et de repos. Ces économies, fruit de mes sueurs et de mes privations pendant une vie laborieuse, vous me les avez enlevées. James, comment avez-vous eu le cœur... ? »

Il s'arrêta. Le coupable se taisait.

« Je ne suis pas fâché contre vous, ma colère est passée. Mais j'ai de la peine; vous m'avez trompé; vous avez abusé de ma confiance.

— Ah! monsieur; je ne sais quel horrible prestige m'a déçu, m'a égaré, m'a perdu... Ne vous fiez jamais à un homme... Jamais... jamais... , répéta-t-il avec terreur et désespoir.

— Je n'aurai plus guère l'occasion de me fier à personne. James, la vie me quitte. »

J. H***, les yeux fixés sur son ancien maître, les lèvres pâles et tremblantes, le corps agité d'un frisson involontaire et continu, se rapprocha du lit.

« Me pardonnez-vous réellement? lui demanda-t-il d'une voix à peine intelligible.

— Oui, si vous me promettez de vous corriger. Et si ce repentir est sincère, souvenez-vous que ce n'est pas à moi seul que vous avez fait tort. Souvenez-vous de ma fille..... »

Le vieillard fondit en larmes... « Adieu, continua-t-il, allez-vous-en ; je m'affaiblis, tout ceci m'a trop ému.

— Vous ferez bien de vous retirer, » dis-je alors au jeune homme.

Miss E*** entra dans ce moment et s'assit. J. H*** tira de sa poche de côté un portefeuille de maroquin rouge, le jeta précipitamment sur les genoux de la jeune fille, et portant sa main sur ses lèvres, murmura ces mots :

« Adieu! adieu, le meilleur des hommes! Adieu pour toujours! »

Il sortit d'un pas rapide ; et je le vis par la fenêtre s'éloigner à grands pas. M. E*** s'était évanoui ; je lui donnai des soins, et j'ouvris ensuite le portefeuille, qui contenait un gros paquet de billets de banque (1), et la lettre suivante, dont je possède l'original :

« Vous que je vénère et que j'ai tant outragé (2), quand » vous lirez cette lettre, son auteur se trouvera sur le navire » qui doit le conduire en Amérique. Il a mésusé de votre » confiance, ô le meilleur des hommes ; mais il espère que » son repentir vous touchera : la somme ci-jointe est bien » faible, mais il espère se mettre en état de mieux faire plus » tard.

J. H*** »

La somme renfermée dans le portefeuille montait à trois mille livres sterling, faible compensation des cent cinquante mille livres sterling dont la perte avait réduit E*** à la misère et l'avait conduit à la mort. Le lendemain de cet

(1) *Bank-notes*. Les plus faibles représentent vingt shellings.

(2) *Revered and much injured sir*. Cette expression pathétique et simple n'a point de corrélatif en français. *Révéré et très-offensé monsieur*, etc.

événement, je retournai chez lui. Il me dit qu'il avait réfléchi mûrement sur la conduite de J. H***, qu'il le croyait moins coupable d'improbité que d'étourderie ; que sans doute cette somme de trois mille livres sterling pourrait devenir utile à sa fille, mais qu'il ne devait s'en regarder que comme simple dépositaire, au nom de tous les autres créanciers. Je ne répondis rien à cette déclaration, preuve de l'intégrité la plus rare et la plus sublime. Je savais que le noble vieillard n'était au-dessous d'aucun sacrifice. Je le connaissais capable de toutes les vertus même les plus héroïques. L'avoué qu'il envoya chercher, afin de lui communiquer ses intentions, lui représenta que, dans la situation des choses, n'ayant point reçu la somme à titre de paiement, ni comme créancier de la faillite, il avait moralement et légalement le droit de garder ces trois mille livres.

« Ce ne serait, continua l'homme de loi, que par le scrupule de la probité la plus stricte et même la plus superstitieuse dans l'accomplissement de ses devoirs, que vous pourriez restituer le montant de ces billets de banque.

— Eh ! bien, qu'aux yeux de Dieu comme à ceux des hommes, je reste pur de toute fraude !

— Mais votre fille.....

— Pauvre enfant !... Chère Emma !... Même pour elle, je ne m'écarterai pas, sur mon lit de mort, de la route que j'ai suivie. Emportez cet argent.

— Peut-être, lui dis-je alors, n'obtiendrez-vous pas un pour cent de votre créance.

— Je mourrai du moins la conscience nette. »

Cependant les autres créanciers de J. H***, riches pour la plupart, et profondément touchés de la situation et de la probité indomptable du vieillard mourant, s'entendirent pour répondre à cet acte d'intégrité sublime, par un acte de noblesse et de générosité non moins rare. Ils déclarèrent

que le dépôt du bilan de J. H*** et le réglement de ses comptes suffisaient pour leur donner un dividende considérable, et que celui auquel M. E*** avait droit par première hypothèque s'élevait déjà à la somme de trois mille cinq cents livres sterling qu'ils lui envoyèrent. Ils ajoutèrent qu'ils regardaient comme assuré le paiement intégral des quinze mille livres sterling, prêtées par M. E***, et que, s'il voulait les accepter de leurs mains à titre d'avance, ils étaient prêts à les faire verser dans sa caisse. E*** refuse cette dernière proposition ; mais la certitude de ne point laisser sa fille dénuée de tout secours adoucit ses derniers instans.

Deux jours après, il reçut avec indifférence la nouvelle de sa nomination à l'une des principales chaires scientifiques des Trois-Royaumes, et le montant d'un prix extraordinaire remporté par lui dans le concours ouvert par une célèbre académie. Ces honneurs et ces succès le touchaient peu. Les dernières paroles du philosophe furent consacrées à combattre ce système, qui change l'arène scientifique en une arène de gladiateurs, excite entre les savans une rivalité haineuse, fait entrer l'ambition et ses fureurs, l'envie et sa rage dans le cabinet et le laboratoire, et mêle des vices odieux à l'admirable vocation des Newton, des Descartes et des Herschell. « La science, me disait E***, doit se suffire à elle-même. C'est pour elle qu'il faut l'aimer. Ces stimulans qu'on lui prodigue prouvent le peu de cas que nous en faisons. Vîtes-vous jamais un bon médecin stimuler un organe en pleine possession de toute sa santé ? Non, non ; les vrais grands hommes ne s'embarrassent point de ces distinctions stériles. Que leur importe un ruban ou une médaille ? C'est la vérité qu'ils cherchent ; c'est à elle qu'ils rapportent tout. »

Je vis mourir peu de jours après entre mes bras, sans repentir, sans regret, en paix avec le monde et avec lui-

même, cet admirable, cet excellent homme. Son décès a pendant trois jours causé quelque sensation dans les cercles de Londres; puis, on a cessé de s'occuper de lui. Pour moi, je ne demande à Dieu que de vivre assez bien pour expirer aussi doucement.

(*Blackwood's Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Orangs-outangs de Calcutta. — M. Swinton, secrétaire du gouvernement à Calcutta, avait reçu du Bengale un orang-outang encore très-jeune et le conservait avec soin, espérant que, s'il vivait assez long-tems pour arriver au développement complet de tous les organes, il pourrait fournir la solution du problême encore incertain de la grandeur et des diverses habitudes de l'être qui, dans l'échelle des animaux, se rapproche le plus de l'homme.

Déjà, en effet, son accroissement devenait assez rapide; et en même tems que sa constitution semblait plus robuste, il acquérait plus de hardiesse et d'intelligence. Dans l'espace de quinze mois il était grandi de trois pouces, et avait en 1828 deux pieds huit pouces du sommet de la tête au talon. Il pesait trente-cinq livres six onces et avait douze dents à chaque mâchoire; six molaires, quatre incisives et deux canines. On l'avait appelé le *Maharajah*, nom sous lequel nous le désignerons pour le distinguer d'un autre individu de la même espèce, mais d'un sexe différent, que M. Swinton reçut encore du Bengale au commencement de 1828, et que l'on appela la *Rannée*. Elle était restée pendant un an à Singapore et y avait contracté l'habitude de jouer avec les enfans des personnes qui l'élevaient. Elle était d'un caractère extrêmement doux et avait appris à

se tenir debout d'elle-même. On fut charmé de la donner pour compagne au Maharajah ; et l'on examina surtout avec beaucoup d'attention ce qui se passa lors de leur première entrevue. La Rannée, de son côté, offrit dans toute sa conduite cette timidité naturelle au sexe féminin, mais son compagnon parut moins réservé et montra une turbulence qui, dans quelques cas, semblait répugner à la délicatesse de l'autre. Mais, ni dans cette occasion ni pendant le reste de leur séjour ensemble, il ne se passa rien qui eût rapport à la différence de leurs sexes.

Ils jouaient et luttaient souvent ensemble, mais ils ne se querellaient jamais et semblaient être d'accord. La Rannée qui paraissait avoir la conscience de l'infériorité de ses forces cédait ordinairement d'elle-même ; cependant il faut dire à l'honneur du Maharajah qu'il avait pour elle les égards dus à son sexe. Pendant leurs repas, si elle se trouvait avoir un morceau délicat, il ne cherchait jamais à le lui enlever ; et, sous ce rapport, il faut convenir qu'elle était un peu plus égoïste, car elle montrait très-peu de disposition à partager avec lui ce qu'elle pouvait s'approprier exclusivement. Ainsi le Maharajah étant tombé malade à l'occasion de l'issue de ses deux dernières dents molaires, la Rannée sembla d'abord sympathiser à ses souffrances ; elle restait assise à côté de lui et lui prodiguait des baisers ; ce qu'elle faisait en introduisant dans sa bouche ses deux lèvres avancées sous la forme d'un groin de cochon ; mais lorsque les nuits étaient froides elle lui enlevait sans façon sa couverture pour la joindre à la sienne.

Elle paraissait avoir des inclinations moins pacifiques que le Maharajah, et était très-folâtre. Aussi, trouvait-elle un grand plaisir à dénouer les cordes attachées au haut d'un pilier fixé en terre pour leur procurer l'exercice de la balançoire qu'ils aimaient beaucoup tous les deux. A peine

avait-on rattaché les cordes de la manière la plus solide et avec les nœuds les plus difficiles à défaire, qu'elle grimpait au haut du pilier, et n'en descendait que quand, avec les dents et les doigts, elle était venue à bout de les détacher. Pendant qu'elle était ainsi occupée, le Maharajah allait de lui-même voir les nombreux spectateurs que sa présence avait coutume d'attirer chaque jour autour de la porte. Quelquefois il s'attachait à l'un d'eux et cherchait à s'emparer de la ceinture à l'extrémité de laquelle les habitans du pays renferment ordinairement dans une espèce de nœud quelques pièces de monnaie de cuivre et le bétel qu'ils mâchent dans la journée. Il était parfaitement au fait de cet emploi de la ceinture, et quand une fois il s'en était rendu maître, il défaisait hardiment le nœud placé près de l'extrémité, recueillait ce qui y était renfermé et le portait aussitôt à sa bouche comme pour le goûter et le reconnaître. Il se livrait à ces espèces de larcins de la manière la plus calme et la plus solennelle, ce qui augmentait beaucoup l'effet de la scène et amusait infiniment la foule admiratrice. La Rannée ne cherchait jamais à enlever si ouvertement la bourse aux gens, et si, au moment de l'expédition du Maharajah, elle n'était pas occupée à se balancer ou à dénouer les cordes de la balançoire, elle venait se placer auprès de la porte, regardant tranquillement pendant qu'il levait ses contributions ; mais aussitôt qu'il avait réussi, elle se hâtait de l'aider à examiner et à goûter ce qu'il avait trouvé.

Quoiqu'ils ne fussent point enchaînés, cependant ils ne témoignèrent jamais le désir de s'enfuir. Le soir et le matin on leur permettait de jouer dans la cour ; au milieu du jour, pour les mettre à l'abri de l'excessive chaleur, on les renfermait dans un petit bâtiment détaché, qui servait de logement aux porteurs de palanquin, et où ils s'amu-

saient à grimper sur les bambous qui en formaient la clôture.

Leur diète, extrêmement simple, était uniquement composée de fruits et de lait. Le Maharajah aimait beaucoup le vin et surtout le vin de Champagne, ainsi que la bière du pays et toutes les liqueurs fortes; la Rannée au contraire ne voulait même pas les goûter. Ils étaient généralement doux et dociles, et ne cherchaient jamais à mordre; mais assez souvent ils portaient à leur bouche la main de la personne qu'ils voulaient caresser. Ils aimaient beaucoup les enfans.

Privé de la liberté, l'orang-outang est sujet à la constipation comme les hommes auxquels leurs occupations ne permettent pas de prendre de l'exercice. Pendant la maladie du Maharajah dont nous avons déjà parlé, la piteuse expression de ses traits ressemblait beaucoup à ce que l'on observe chez l'homme malade, au point que les habitans du pays qui l'entouraient, oubliant qu'il était d'une autre espèce, lui adressaient la parole pour le plaindre ou l'encourager comme ils eussent fait auprès d'un enfant malade. Nous devons ajouter que les médicamens qui lui furent administrés ainsi qu'à la Rannée, produisirent absolument les mêmes effets que chez l'homme.

En janvier 1829, la Rannée fut attaquée d'une fluxion de poitrine à laquelle elle succomba deux mois après, malgré l'emploi des moyens usités en pareil cas. Son corps fut ouvert sur les lieux : les médecins chargés de cette opération furent frappés de la ressemblance des organes internes avec ceux de l'homme; on observa un vice de conformation dans les organes génitaux, et les restes, plongés dans l'esprit de vin, furent envoyés à la société zoologique de Londres. Elle avait en hauteur, du sommet de la tête aux talons, deux pieds six pouces cinq hui-

tièmes ; chez elle les membres paraissaient, en comparaison de la tête et du tronc, plus longs que chez le mâle ; ses mains étaient aussi plus longues, mais ses pieds plus courts. En marchant on l'aurait crue plus grande que le Maharajah, parce qu'elle était plus mince et se tenait mieux que lui dans la position droite.

Le Maharajah n'était pas destiné à lui survivre long-tems, car il mourut le 26 juin 1829. Pendant les six mois qui précédèrent cet événement, il eut de fréquens accès de fièvre. De tems en tems il se trouvait mieux, et recommençait à prendre ses alimens ordinaires, mais le pauvre animal allait dépérissant tous les jours. Ayant été placé, durant sa maladie, dans une chambre où il y avait de grandes feuilles de papier vert, semblables à celles que l'on emploie pour couvrir les brochures, il les réunissait et s'en couvrait complétement. Leur couleur verte et leur légèreté lui faisaient-elles prendre ces feuilles de papier pour des feuilles d'arbres, et pouvons-nous en conclure que, dans l'état de nature, les orangs-outangs se couvrent de feuilles d'arbres lorsqu'ils ont froid ?

Sa mort causa un vif désappointement à ceux qui attendaient de son développement complet la solution d'une question importante en histoire naturelle, et qui probablement restera incertaine tant que l'observateur ne pourra pas séjourner un tems suffisamment long soit à Sumatra, soit à Bornéo, où ces animaux, élevés dans leur propre climat, pourraient être facilement conservés, puisque aujourd'hui il paraît bien démontré qu'ils ne peuvent vivre long-tems ailleurs.

Le corps du Maharajah fut ouvert et disséqué avec tout le soin que permit la rapidité avec laquelle les matières animales entrent en putréfaction dans un climat comme celui de Calcutta. Les vaisseaux sanguins furent néanmoins

injectés; et M. Grant, chirurgien de la présidence, qui rapporte le résultat des recherches anatomiques, entre dans des détails très-curieux sur l'organisation de cet animal singulier, comparée à celle de l'homme. Nous laisserons de côté une partie de ces détails et ne ferons connaître ici qu'un petit nombre de faits qui ne peuvent manquer de fixer l'attention de tous les lecteurs.

Le cerveau paraissait tout-à-fait semblable à celui de l'homme ; mais il offrait à l'extérieur moins de circonvolutions. Il n'y avait pas de glande pinéale, et l'endroit où elle s'insère chez l'homme, ordinairement rugueux, était parfaitement lisse.

Les viscères de l'abdomen et de la poitrine offrirent une ressemblance si frappante avec ceux de l'homme qu'il fallut les examiner avec beaucoup d'attention pour y trouver quelque différence. L'aorte paraissait très-peu développée et les poumons beaucoup moins lobulés. La partie qui offrait le plus de différence, c'était la bouche. Sa projection sous forme de groin rendait l'angle facial plus aigu qu'il ne l'est dans la tête humaine, si ce n'est dans les dernières races, comme chez les Caraïbes Indiens et les habitans de la Nouvelle-Hollande. La bouche était plus large et les lèvres formaient une saillie que ne présentent pas les tribus humaines même les plus sauvages.

Il serait difficile de préciser l'âge qu'avait cet animal au moment de sa mort. Son extrême jeunesse était évidente par l'état des dents et du système osseux, et l'on pouvait lui donner de quatre à huit ans. D'après la forme et la position de ses dents, l'orang-outang peut être considéré comme omnivore. Dans l'état de domesticité il mange volontiers de la viande, et l'on peut supposer que dans l'état sauvage il fait la chasse aux petits quadrupèdes et aux oiseaux. Peu de quadrupèdes seraient en effet capables de résister à

l'attaque d'un orang-outang géant comme celui tué par le capitaine Cornfoot. On assure que, comme les autres singes, ils habitent dans les bois ou sur les montagnes d'un accès difficile où ils forment de petites sociétés et prennent en commun des précautions pour leur subsistance et leur nourriture. On ne sait ce qu'ils font des cadavres de ceux d'entre eux qui meurent, mais il est assez probable que quand ils sentent approcher leur dernier moment ils se cachent dans des cavernes et dans des arbres creux ; car on ne trouve jamais leurs os comme ceux des autres animaux.

On a dit que les orangs-outangs ne montrent pas une intelligence plus élevée que celle du chien : cette remarque peut être considérée en général comme exacte; mais elle le paraît moins quand on fait attention aux avantages que la société de l'homme donne au chien sur l'orang-outang. Le chien est le compagnon de l'homme et semble être né pour lui; la domesticité est son état naturel. L'orang-outang, au contraire, enlevé encore jeune, par un chasseur de Sumatra ou de Bornéo, se trouve tout-à-coup arraché à ses habitudes; il est renfermé dans un espace étroit où tous ses mouvemens sont gênés, et est peut-être même enchaîné. Comment ses facultés pourraient-elles se développer dans cet état d'esclavage, et surtout surpasser celles du chien, qui est né dans cette condition et qui y vit, non dans l'isolement, mais au milieu de ceux de son espèce. Cependant l'orang-outang fait, sans l'avoir appris, ce qu'un chien ne fera jamais et n'apprendra peut-être même jamais à faire : ainsi, il dénouera ou démêlera sa chaîne ou sa corde, tandis qu'un chien enchaîné, si sa chaîne vient à se nouer sur elle-même ou à être arrêtée par quelque obstacle, tirera dessus autant qu'il pourra, augmentera peut-être le mal,

s'alarmera, poussera des cris, mais ne songera jamais à relâcher sa chaîne et à aller examiner la cause de l'obstacle qu'il éprouve. L'orang-outang ne s'y prend pas ainsi : aussitôt qu'un accident de ce genre lui arrive, il cherche à remettre les choses en ordre; il ne tire pas sur sa chaîne dans le sens de la résistance, mais au contraire la relâche, et, comme le ferait un homme dans une circonstance semblable, va *examiner* ce qui peut la retenir : ainsi, si la chaîne s'est prise autour d'une boîte ou de quelque autre meuble, il la dégage aussitôt; si elle s'est nouée, il examine avec attention et la dénoue. On dira peut-être ici que les mains que possède l'orang-outang sont la cause de l'avantage qu'il a sur le chien; mais il n'est point naturel à un orang-outang, répondrons-nous, d'être enchaîné, et ce qu'il y a de remarquable ici, ce n'est pas l'usage qu'il fait de ses mains, mais c'est la réflexion, l'intelligence et surtout la présence d'esprit que cet acte nécessite et que le chien ne paraît pas posséder. Attachez un autre singe à une chaîne qui soit nouée ou embarrassée; il ne cherchera pas, comme l'orang-outang, à la dénouer, mais comme le chien, il tirera avec force dessus et ne fera qu'augmenter le mal.

L'orang-outang marche-t-il naturellement droit? Pour répondre à cette question, il faudrait avoir suivi cet animal pendant long-tems dans les forêts presque impénétrables dont il fait son séjour, et y avoir observé ses habitudes. Dans l'état de domesticité, il a une grande facilité à se tenir debout et à marcher dans cette position; mais sans avoir égard à ce fait ni à plusieurs autres analogues qui peuvent être contestés ou expliqués, il suffit de considérer la manière dont s'articulent chez lui les membres inférieurs sur le bassin, pour reconnaître qu'il jouit au moins de la facilité de marcher sur deux pieds; car l'articulation de

l'os de la cuisse avec celui du bassin est presque semblable à celle de l'homme, et bien différente de celle des quadrupèdes.

Chute d'une trombe d'eau remarquable accompagnée d'un météore lumineux près de Trèves. — Après une sécheresse qui avait duré plusieurs semaines l'air fut rafraîchi par une pluie douce qui tomba le 16 juin, et continua le 17 et le 18. Du 20 au 24, le thermomètre s'était élevé par un vent constamment nord-est de 19 à 25° Réaumur. Quoique dans la soirée du 24, le baromètre étant élevé à 27 pouces 9 lignes, l'air eût été considérablement refroidi par une pluie d'orage, cependant le 25 la chaleur était devenue très-forte et le baromètre descendit à 27 pouces, 7 lignes. Le même jour, vers deux heures après midi, on aperçut, à un mille environ de Trèves, à l'est nord-est de Ruwer et de Pfalzel, à 20 degrés au-dessus de l'horizon, un phénomène qui frappa d'étonnement, et inquiéta beaucoup pendant plus d'une demi-heure tous les hommes qui dans ce moment se trouvaient occupés au dehors. Le ciel, après que la pluie eut cessé, était encore couvert, quand tout-à-coup, du milieu d'un nuage sombre qui se dirigeait de l'est nord-est, il sortit une masse lumineuse qui s'avançait dans une direction opposée. Le nuage prit bientôt, à son sommet, l'apparence d'un cratère de volcan d'où l'on voyait sortir des tourbillons de fumée d'un gris blanchâtre entremêlés çà et là de jets d'une flamme vive ; bientôt cette fumée sembla sortir avec violence de plusieurs ouvertures comme si elle avait été entraînée par plusieurs courans d'air rapides.

Le météore était arrivé près des vignes de Disburg, quand, à quelque distance plus au sud, sur la rive droite de la Moselle, tous les spectateurs aperçurent un nouveau

météore qui était tout-à-fait en contact avec le sol et qui causa la plus grande frayeur; il dispersa une masse de charbon de terre qui était amoncelée autour d'un arbre, renversa un homme occupé à travailler près d'un four à chaux, et se précipita dans la Moselle avec un bruit formidable, comme si un grand nombre de pierres s'étaient brisées les unes contre les autres. L'eau s'éleva ensuite en spirale à une hauteur prodigieuse.

Après avoir quitté la Moselle il continua à se rouler à travers les campagnes, laissant des traces évidentes de sa marche dans les champs de blé et de légumes. Une partie de ces derniers fut entièrement détruite; une autre partie fut couchée sur terre et bien endommagée : le reste avait été arraché et porté au loin par le vent.

Plusieurs femmes, près desquelles le météore passa, se trouvèrent mal; les autres se cachèrent ou prirent la fuite. Deux ouvriers qui étaient grimpés sur un arbre observèrent le météore pendant toute sa durée. Un autre eut le courage de le suivre, ce qu'il était facile de faire en marchant d'un pas ordinaire. Mais dans un des zigs-zags qu'il décrivait continuellement, le météore l'enveloppa tout-à-coup. Il se sentit alors tantôt poussé en avant, tantôt tiré violemment en arrière. Il se coucha, se tenant fortement à la terre avec ses outils, mais il fut encore entraîné. Cependant le tourbillon l'abandonna et continua sa course. Cet homme ne s'est point rappelé avoir rien éprouvé de particulier sur les organes du goût et de l'odorat, mais il y avait, dit-il, un bruit étourdissant. Il affirme avoir distingué dans le tourbillon deux courans, dont l'un s'élevait obliquement, entraînant des pailles et d'autres corps légers; l'autre suivait une direction opposée. La trace que le météore avait laissée de sa marche à travers les champs était de 10 à 18 pieds de largeur sur 2,500 de longueur. Sa forme était presque

conique. Sa couleur variait du blanc grisâtre au jaune et au brun foncé, mais le plus souvent elle offrait la teinte du feu.

Le premier météore était dans l'air au-dessus de celui-ci et suivait une ligne presque parallèle. Pendant 18 minutes il offrit une masse d'un gris blanchâtre qui, à chaque instant, semblait vomir une fumée rouge et des flammes, et qui, vue à la distance d'environ un demi-mille, présentait la forme d'un serpent long de 140 pieds, dont la tête était tournée vers le nord-est, et la queue dans une direction opposée. Au bout de huit ou dix minutes la queue avait éprouvé un changement notable en descendant, et, au moment où elle allait toucher la terre, tout le phénomène disparut; au même instant se dissipa aussi le météore inférieur sans la moindre explosion. Mais on sentit dans tout le pays une odeur de soufre très-forte. Presque aussitôt un violent orage éclata sur les bois situés au nord-ouest de l'endroit où le météore avait apparu, et il tomba une pluie de grêle.

Le soleil ne parut pas durant tout ce tems-là, et il n'y avait pas de vent.

Le grand météore fut aperçu de Gutweileo, de Cassel, de Trèves et de plusieurs autres endroits, et semblait être descendu des hauteurs du *Hoch-Wald*.

Animalcules découverts dans la neige, par le docteur Mure. — L'hiver était déjà avancé, et il n'y avait pas encore eu de froid rigoureux, mais il était tombé une grande quantité de neige: craignant de ne plus trouver l'occasion de remplir ma glacière, j'y fis transporter beaucoup de neige; mais le froid étant survenu plus tard, j'achevai de la faire remplir de glace. Vers le mois d'août, la glace se trouvant consommée, on eut recours à la neige, quand on s'apercut

qu'un verre d'eau que l'on avait rafraîchie en y mettant une certaine quantité de neige contenait plusieurs centaines d'animalcules. J'examinai alors un autre verre d'eau pris au même puits, et à l'aide d'un microscope je la trouvai parfaitement pure et transparente avant l'immersion de la neige. Mais aussitôt que l'on y en eût fait fondre, on remarqua le même phénomène, c'est-à-dire plusieurs centaines d'animalcules visibles à l'œil nu : avec le microscope on les voyait se mouvoir librement, semblables à de très-petites chevrettes ; mais tout-à-fait différens des espèces de petites anguilles que l'on distingue dans l'acide acétique. Je fis prendre de la neige sur plusieurs points de la masse renfermée dans ma glacière, et partout je retrouvai les mêmes effets. Aussi l'on cessa dès cet instant de faire fondre de la neige dans l'eau pour la rafraîchir, et l'on ne s'en servit que comme d'un réfrigérant externe. Ces petits animaux doivent être classés avec les amphibies à sang froid, et peuvent à une basse température conserver l'existence dans une espèce d'engourdissement. Aussi leur immersion dans la glace ne paraissait point contraire à leur constitution, et la possibilité de leur résurrection par la chaleur semble prouvée par l'analogie. Quant à leur origine, leur génération, leur migration, ce sont autant de sujets d'étude sur lesquels on ne peut présenter même de probabilités.

Manière de tuer les insectes et de les préserver de la teigne. — Il est si cruel et si pernicieux pour la conservation des formes et des nuances de faire souffrir les insectes que l'on destine aux collections entomologiques, qu'on doit mettre en usage les moyens les plus expéditifs pour leur ôter la vie : l'acide prussique est peut-être celui de tous qui, sans altérer leur forme, leur cause le moins de souf-

france. L'action de cet acide ne se fait sentir que sur le nerf spinal ou sur les parties analogues des animaux vertébrés. Avec une longue aiguille dont la pointe a été trempée dans de l'acide prussique on fait une incision au-dessous de la tête et entre les deux épaules. L'insecte paraît aussitôt privé de sentiment, et on ne remarque sur tout son corps qu'un léger tremblement dans les antennes. Personne n'ignore qu'une guèpe qui a été écrasée depuis plusieurs jours lance encore son dard et blesse le doigt imprudent qui ose la toucher. Mais l'incision dont nous venons de parler suffit pour la priver en moins d'une demi-minute de toutes ses forces vitales et musculaires.

Une partie de sublimé-corrosif dissoute dans huit parties d'esprit de vin, et appliquée avec un pinceau d'abord sur le ventre de l'insecte et ensuite sur toutes les parties de son corps, doit le préserver entièrement de la teigne : une plus forte dose de sublimé laisserait une teinte blanchâtre en se desséchant. L'opération terminée on a soin de fixer les insectes sur une planche que l'on échauffe en-dessous pour enlever toute l'humidité. Nous devons faire observer qu'après avoir usé de ce moyen avec succès sur un grand nombre d'insectes d'origine anglaise ou étrangère, qui n'en avaient éprouvé aucune altération, nous avons remarqué que l'éclatante couleur du beau papillon jaune soufre (*papilio rhamini*) se changeait en un brun sombre, et que les mouches du genre de la phalène émeraude (*phalena lucidata*), et de la phalène printanière (*phalena vernaria*) devenaient rousses, tandis que tous les autres insectes conservaient leurs brillantes couleurs.

Voyages.

Guaymas de Californie. — Le navigateur qui pénètre dans le golfe de Californie, ou *Mer Vermeille,* nommée ainsi à cause des eaux rougeâtres du *Rio Colorado* qui y a son embouchure, est surpris tout-à-coup, dit un voyageur anglais, de la différence tranchée qui existe dans l'aspect des deux rives qui le forment. A sa gauche, sur la presqu'île de Californie, s'élèvent des montagnes escarpées, sourcilleuses, arides et groupées d'une manière bizarre, tandis que, sur la côte sud du Mexique, ses regards, après avoir parcouru le délicieux paysage qui s'y dessine, sont admirablement arrêtés par le rideau imposant que forme la chaîne majestueuse des montagnes de *Sierra Verde* chargée de forêts séculaires. Il est vrai que lorsqu'on descend à terre on aperçoit sur les flancs des montagnes de Californie quelques arbrisseaux touffus, et une végétation vigoureuse mais peu élevée, qui n'est pas assez épaisse pour masquer leurs âpres sommets. Aussi, tandis que les côtes du Mexique offrent le plus riant tableau, celles de Californie ne présentent qu'un aspect sombre, monotone et sauvage.

Le port de Guaymas, très-peu fréquenté par les Européens, se trouve complètement à l'abri des coups de vents par les collines qui l'entourent; mais son peu de profondeur ne permet pas à toute espèce de vaisseaux d'y relâcher. Quoique les constructions du fort et de la ville aient très-peu d'apparence, cependant il s'y trouve des habitans aisés, et à en juger par le petit nombre de personnes que nous avons fréquentées, le sexe doit y être d'une beauté remarquable. Les Indiens et les Créoles y sont nombreux; mais le peu de soin qu'ils prennent de leur parure

les affranchit de payer un tribut à nos manufactures de Leeds et de Manchester. Leurs vêtemens consistent en quelques aunes de toile de lin ou de coton, fabriquée dans le pays, et qu'ils jettent négligemment sur leurs épaules, et qu'ils fixent ensuite au milieu du corps par une ceinture en peau.

N'ayant point de lettres de recommandation, et les habitans se montrant d'ailleurs très-peu communicatifs avec les étrangers, nous fûmes obligés de nous suffire à nous-mêmes pendant tout le tems de notre station sur ce point ignoré du globe; nos plaisirs furent partagés entre la chasse et la pêche. Ces côtes sont très-abondantes en poisson d'excellente qualité; nous y trouvâmes aussi des huîtres d'un goût exquis et d'une chair toute particulière : sa couleur était d'un rose tendre sillonné par des lignes noires très-déliées. La chasse nous fournit des mets aussi variés que délicats : le gibier, très-abondant sur les côteaux où l'on aperçoit quelques plantes aromatiques, consiste en daims, lièvres, lapins, faisans, perdrix, cailles et canards : quelques-uns de ces oiseaux ont un très-beau plumage, mais particulièrement les cailles et les perdrix. La chasse que nous fîmes aux daims fut si singulièrement combinée et en même tems si productive que je ne puis me dispenser d'en parler. Comme ces animaux étaient à la fois en si grand nombre et se montraient si timides, nous jugeâmes à propos de ne pas les effrayer à coups de fusil : en conséquence, nous fîmes descendre à terre une partie de notre équipage avec deux tambours; et après les avoir convenablement distribués, nous les fîmes avancer dans l'intérieur, et leur ordonnâmes de faire à leur retour une battue générale en chassant les daims vers le rivage. Il fallait voir alors ces animaux, effrayés par les houras de nos gens et le bruit de nos caisses, s'échapper de leur retraite et se précipiter dans la

mer : là le reste de nos matelots, montés sur les chaloupes, les environnaient ; et lorsqu'un de ces pauvres daims voulait retourner sur ses pas ou gagner quelque îlot voisin, il était aussitôt assailli et tué. Cependant plusieurs de ces timides quadrupèdes parvinrent à s'échapper, car nous ne pûmes pas toujours résister à la curiosité de les voir s'agiter avec vigueur et souvent avec succès sur un élément pour lequel la nature les a rendus si impropres.

Comme point de relâche, le port de Guaymas offre peu de ressources aux vaisseaux qui viennent s'y ravitailler ; et ce n'est qu'avec de grandes difficultés que l'on peut se procurer de l'eau douce dans les puits qui avoisinent la ville. Par ce motif les végétaux y sont très-rares et très-chers, mais le bœuf et le mouton y sont excellens et à très-bas prix. Cependant ces graves inconvéniens sont contrebalancés par des avantages bien précieux pour la ville. A cause de la rareté de l'eau, ses habitans sont délivrés du fléau de la fièvre intermittente qui, tous les ans, désole les populations des côtes sud du Mexique, qui, pour se soustraire à ses ravages, sont obligés, pendant la saison des fièvres, de se retirer dans les villes de l'intérieur. Quoique le sol des côtes de la Californie soit généralement sec et aride, cependant au printems la terre se couvre d'une végétation riche, active et vigoureuse ; alors, la température du jour est modérée, et les nuits sont d'une fraîcheur suave. Mais en été, lorsque le soleil a desséché les plantes, la chaleur répercutée par les rochers dépouillés de végétation rend ce pays insupportable à presque tous les Européens. Le caractère des habitans est en général peu sociable.

Progrès de la civilisation chez les Hindous. — Le fait que nous allons rapporter, mieux qu'aucun raisonnement servira à démontrer l'influence puissante qu'exercent

les Européens sur les peuples avec qui ils se trouvent en contact. Il prouvera, en outre, que c'est moins par des mesures coercitives que par la voix de la persuasion et la puissance de l'exemple que l'on peut parvenir à tempérer la rudesse des mœurs et des habitudes des peuples les plus éloignés de la douceur de notre civilisation.

Dans le mois de décembre 1829, on vint annoncer à M. Baber, principal administrateur du district de Dharwar, qu'une femme de la caste des Lingayets, habitant le bourg d'Arilecutty, se préparait à se brûler avec le corps de son mari, qui était mort depuis peu de jours. M. Baber envoya aussitôt quelques personnes éclairées et deux brahmines auprès de cette veuve avec des instructions pour s'opposer à son suicide. Les envoyés la trouvèrent à côté du corps de son mari qu'elle avait lavé, embaumé et orné d'amulettes et de guirlandes de fleurs. Les cendres de bouse de vache étaient déjà appliquées sur le front; les parfums brûlaient, et toutes les cérémonies de l'intérieur étaient consommées. La veuve, qui avait environ 45 ans, était parée de ses plus beaux atours; à sa ceinture elle avait suspendu un petit sac d'étoffe très-riche, qui contenait des noix de bétel, du riz et quelques fruits. Sur la place publique un vaste bûcher avait été dressé par ses ordres, et à son sommet flottait une espèce de drapeau sur lequel on lisait le nom du mari et de la femme dont les corps allaient être consumés en même tems. Six à sept mille personnes l'environnaient, et témoignaient par leurs cris l'impatience qu'elles éprouvaient de ne pas voir arriver la victime. Pendant ce délai, les envoyés de M. Baber exhortaient la veuve à renoncer à sa funeste entreprise, mais elle se montra insensible à leurs prières, et leur opposa la plus grande fermeté. « Toutes vos instances, leur disait-elle, sont inutiles; si vous m'empêchez de me brûler sur le corps de

mon mari, je me détruirai d'une autre manière : je n'ai point d'enfans, et j'ai promis à mon époux de ne pas lui survivre ; d'ailleurs je suis ainsi certaine de le retrouver dans l'autre monde, où nous coulerons ensemble des jours bien plus heureux que dans celui-ci... Ma résolution est irrévocable. »

Les envoyés de M. Baber, reconnaissant enfin qu'ils ne pouvaient obtenir aucune concession, engagèrent quelques *Jungums*, prêtres de la caste des Lingayets, à aller trouver la *suttie* et à réunir tous leurs efforts pour la persuader que si, au lieu de se brûler, elle voulait adresser deux fois par jour une prière fervente à la divinité pour le repos de l'ame de son mari, non seulement il jouirait aussitôt de la plus parfaite félicité, mais qu'elle-même serait en outre assurée de le rejoindre après sa mort et de participer à son bonheur. Les *Jungums*, moins fanatiques que la plupart des prêtres hindous, se prêtèrent à cette démarche, et leurs paroles solennelles parvinrent à ébranler la résolution de la *suttie*. Mais elle ne renonça à son sacrifice que pour se retirer dans un monastère, et se livrer aux pratiques minutieuses d'une dévotion ascétique. Les *Jungums* annoncèrent ensuite au peuple assemblé que Brahma avait permis à la suttie de ne pas consommer son sacrifice, et l'engagèrent à se retirer paisiblement : et ces mêmes hommes qui, si l'on eût employé la violence pour détourner la victime, se seraient portés à de coupables excès, obéirent sans murmurer à la voix douce et persuasive de leurs prêtres.

Législation.

Composition de la Chambre des Communes de la Grande-Bretagne. — La réforme parlementaire, que l'on sollicite depuis si long-tems, semble enfin devoir s'opérer

sous le règne de Guillaume IV. Rien, en effet, n'était plus absurde que cette prétendue représentation nationale, dont plus des deux tiers des membres qui la composent sont plutôt appelés par leur naissance ou leur fortune à siéger dans la Chambre que librement élus par le vote du peuple. Nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs les élémens hétérogènes qui concourent à créer cette représentation bizarre et équivoque, en les faisant précéder d'une description rapide de la salle consacrée à ses séances et de quelques-uns de ses principaux usages.

Lorsque, sous le règne d'Édouard VI, la collégiale de Saint-Étienne eut été abolie, on consacra sa chapelle aux réunions de la Chambre des Communes du royaume qui depuis y ont toujours tenu leurs séances. On ignore comment cette salle était décorée autrefois; mais ce n'est que sous le règne d'Élisabeth qu'on ajouta les galeries. Depuis cette époque jusqu'en 1800, il paraît qu'elle subit peu de changemens; mais lors de la réunion de l'Irlande, quand ses cent députés vinrent prendre place dans le parlement anglais, la salle se trouva trop petite, et on fut obligé d'abattre les murs de côté qui avaient trois pieds d'épaisseur et d'en construire d'autres qui n'avaient qu'un pied, ce qui élargit la salle de quatre pieds. L'intérieur de la Chambre offre peu d'ornemens : elle est boisée du haut en bas. Le fauteuil du président (*speaker*) est à quelque distance de l'extrémité ouest : il est orné de dorures et surmonté des armes royales. Devant ce fauteuil est la table des secrétaires qui sert à déposer les propositions ou les pétitions adressées à la Chambre (1). La salle étant oblongue, les siéges des membres occupent les deux côtés à l'ex-

(1) Les pétitions, en Angleterre, sont très-nombreuses, et rédigées dans un style très-diffus et toujours couvertes d'un grand nombre de ignatures. On cite surtout celle qui fut présentée par le comté de

ception de l'espace réservé pour le passage. Il y a cinq rangées de siéges s'élevant en gradins avec des dossiers et des coussins en maroquin vert. A la droite du président siége le parti ministériel; l'opposition occupe la gauche. On ne voit pas à l'extérieur de la salle, comme en France, un appareil militaire; deux vieux portiers seulement sont assis près de la porte, et chaque personne est introduite par un sergent d'armes.

Les députés sont revêtus de l'habit bourgeois avec le chapeau sur la tête; mais l'orateur ôte toujours le sien et se tourne vers le président. A la première séance d'un nouveau Parlement, chaque député jure devant la table de la salle de maintenir les droits du peuple et les trente-neuf articles de la religion dominante, et de ne reconnaître jamais ni le pape, ni le prétendant, quoique ce dernier n'existe plus. Chaque membre peut faire une motion de loi; mais il doit l'annoncer dans une séance antérieure. Si la proposition est soutenue par un autre membre, alors on peut mettre le *bill* en délibération. Cette formalité préliminaire étant remplie, il dépose la motion sur la table, et le secrétaire la lit à haute voix : alors on l'examine et on la discute. Si on en demande une seconde fois la lecture, c'est presque toujours un indice favorable de son acceptation. L'orateur chargé de soutenir sa proposition se lève et emploie ordinairement, au commencement de son discours, quelques précautions oratoires pour se rendre favorable l'esprit de ses auditeurs.

Les galeries latérales sont réservées pour les membres; celle du fond sert aux spectateurs, parmi lesquels on remarque les rédacteurs des journaux, avec leur encrier

York, en avril 1823, au sujet d'une réforme parlementaire; elle était composée de plusieurs feuilles de parchemin qui avaient ensemble plus de 300 pieds de long, et portait 17,000 signatures.

suspendu à leur boutonnière. Ces *reporters* sont la plupart des hommes instruits, doués de beaucoup de sagacité et de mémoire, et qui possèdent parfaitement le chaos de la législation et de la procédure nationales. Ils ne prennent que de simples notes, et ne restent dans la chambre qu'une ou deux heures ; aussitôt que ce tems est expiré, ils sont remplacés par d'autres collègues. Ils rédigent ensuite la partie de la séance à laquelle ils ont assisté et la livrent à l'impression. Ceci explique comment les discours parlementaires sont souvent imprimés et publiés même avant la fin de la séance.

Les séances de la Chambre des Communes durent souvent depuis quatre heures après midi jusqu'à une ou deux heures après minuit, et quelquefois même jusqu'à six ou sept heures du matin, comme par exemple celles des 26 janvier et 6 février 1821, à l'occasion de la mort de la reine. Pour qu'une séance ait lieu, il faut que quarante membres au moins soient présens.

Lorsque la Chambre se forme en comité, le président descend de son siége et vient se réunir aux membres. Dans un comité ordinaire, il faut que huit membres soient présens; on décide les questions seulement en disant *oui* et *non* (*yes* et *nay*), tandis que, dans la chambre des lords, chaque membre vote en prononçant ces mots : *content* ou *not content* (1).

(1) La chambre haute se compose de deux cent quatre-vingt-treize pairs (*peers*), des vingt-quatre évêques et de deux archevêques. Elle se rassemble dans une des salles qui faisaient autrefois partie de l'ancien palais de Westminster : on y arrive par un escalier qui aboutit à la Chambre des Communes.

La Chambre des Pairs tient ses séances dans une grande salle sans galeries : un petit espace, séparé par une grille, est destiné aux auditeurs. Au fond se trouve le trône, devant lequel sont placées deux balles de laine, sur lesquelles s'assoient le lord chancelier (*lord chan-*

Auprès de la Chambre des Communes se trouve une vaste salle où les pairs et les membres des Communes tiennent quelquefois leurs conférences ; on l'appelle chambre peinte (*painted chamber*). C'est dans cette salle que fut signée la condamnation à mort de Charles I[er] ; ce fut encore là qu'eut lieu l'importante conférence entre les Lords et les Communes qui décida la révolution de 1688. La place qui se développe devant la Chambre des Communes est remplie, lors des délibérations importantes, d'une foule de peuple, qui attend avec anxiété ses décisions.

Tableau de la composition actuelle du Parlement, constaant l'influence qu'exerce l'aristocratie sur la représentation nationale.

	Députés.
87 pairs choisissent en Angleterre et dans le pays de Galles.	218
21 pairs choisissent en Écosse.	31
36 pairs choisissent en Irlande.	51
TOTAL.	300
90 *commoners* choisissent en Anglet. et dans le pays de Galles.	137
14 en Écosse.	14
19 en Irlande.	20
TOTAL.	471
Le gouvernement (*Treasury, Admiralty Ordnance*) en nomme.	16
Total des députés nommés.	487
Députés élus par le peuple (*independent of nomination*).	171
TOTAL GÉNÉRAL.	658

cellor) comme président, et le premier juge du *king's bench* (*lord chief justice*) avec les autres juges. Ceux-ci n'ont pas voix délibérative.

Les lords portent le frac ordinaire ; et ils ne paraissent en manteau et en costume de pair que lors de leur acceptation, ou lorsque le roi est présent à la séance : les banquettes sur lesquelles ils s'assoient sont placées le long des murs.

Pour le nouveau Parlement de 1826 on nomma 141 membres nouveaux ; les autres furent confirmés.

Le tableau suivant offre la composition du Parlement d'après les localités différentes qui ont le droit d'envoyer des députés.

ANGLETERRE.

Les 40 comtés, en Angleterre, envoient. . .	80 *knights* (chevaliers)
Les 25 villes (Londres 4) envoient.	50 *citizens* (citoyens)
Les 167 bourgs (*boroughs*) envoient chacun deux *burgesses*, ci.	334 *burgesses* (bourgeois)
Les bourgs d'Abingdon, Bambury, Bewdley, Higham Ferrers et Monmouth, envoient chacun 1 *burgess*, ci.	5 *burgesses*
Les 2 universités envoient.	2 *burgesses*
Les cinq Ports (*cinque Ports*) de Douvres, Sandwich, Romney, Hythe et Hastings, et leurs branches Rye, Winchelsea et Seaford, envoient.	18 *barons*

PAYS DE GALLES.

Les 12 comtés envoient	12 *knights*
Les 12 bourgs envoient.	12 *burgesses*

ÉCOSSE.

Les 33 comtés envoient.	30 *knights*
Les 12 bourgs envoient.	15 *burgesses*

IRLANDE.

Les 32 comtés envoient.	64 *knights*	protestans
Les 34 bourgs et villes envoient.	36 *burgesses*	
Total.	658	

En méditant sur ces deux tableaux on est frappé des vices énormes du système électoral de l'Angleterre, et on sent toute la justice des réclamations faites depuis long-tems pour obtenir une réforme. En effet, il n'y a qu'une faible

minorité des membres de la Chambre des Communes qui soient les élus du peuple ; la grande majorité ne représente que l'oligarchie toute-puissante qui depuis des siècles maîtrise les rois et gouverne à son gré la nation. Son joug assez supportable pendant quelque tems, après l'expulsion des Stuarts, s'est peu à peu appesanti ; et il était devenu tellement odieux lors de la révolution d'Amérique, qu'un cri général commença à s'élever pour la réforme radicale du parlement. Junius dévoila le premier les projets de l'oligarchie liguée avec la cour ; et Burke, Fox, Pitt, Shéridan, attaquèrent les abus avec toute la force de leur éloquence, en demandant la réforme. Lorsque la révolution française éclata, Pitt et Burke, dès qu'ils virent que l'Assemblée Constituante avait aboli tous les priviléges, se prononcèrent contre les principes qu'ils appelaient désorganisateurs. Pitt et ses collègues résolurent dès-lors d'armer et de soudoyer toutes les puissances contre la France, dans le double but d'y amener une contre-révolution, et de ruiner son industrie, son commerce, sa navigation et ses colonies. Ce ministère fut principalement secondé par la noblesse, le clergé et les classes opulentes ; il réussit ainsi à étouffer en Angleterre tout esprit de réforme, et parvint à éblouir la nation par les grands avantages qu'elle tira d'abord de la guerre maritime contre la France. Mais bientôt la condition du peuple anglais commença à empirer, et, malgré les succès éclatans des armes anglaises, le mal n'a cessé d'augmenter jusqu'à ce jour, au point que les hommes les plus distingués de l'Angleterre ne voient d'autre moyen de salut que dans une réforme radicale de la représentation nationale. Cette mesure, que tant d'illustres patriotes ont à plusieurs reprises proposée depuis quarante ans, vient enfin d'être présentée au Parlement, par le digne roi Guillaume IV et son ministère, dont lord Grey est le chef, et Brougham le principal

soutien. C'est le seul moyen de garantir à la nation qu'elle sera à l'avenir gouvernée dans le sens des intérêts de la majorité, et qu'elle ne sera plus exploitée au profit d'une poignée de privilégiés. Aussi, jamais *bill* n'a été accueilli du public avec un enthousiasme aussi général. Si la nation anglaise parvient à ressaisir ses droits, on verra bientôt disparaître cette monstrueuse législation féodale qui, en concentrant la propriété territoriale en très-peu de mains, est la cause fondamentale de la misère des classes laborieuses. Un clergé immensément riche dévore une grande partie du revenu national, une aristocratie hautaine et corrompue de nobles et de marchands dicte des lois au roi et au peuple, tandis que, par suite d'une législation barbare, la chicane et ses nombreux suppôts disposent, en quelque sorte, de la fortune des citoyens.

Tel est pourtant le système que des publicistes superficiels ou de mauvaise foi ont tant vanté en le proposant aux autres nations comme un modèle à suivre. Malheur au peuple qui tenterait d'établir chez lui une constitution calquée sur celle de l'Angleterre telle qu'elle est en réalité et non telle que Delolme l'a faussement dépeinte! Si les Anglais ont depuis cent cinquante ans prospéré sous l'empire d'une constitution vicieuse, c'est que, malgré ses énormes défauts, elle était très-préférable aux gouvernemens arbitraires et versatiles qui opprimaient les autres états de l'Europe; c'est qu'en Angleterre les fortunes acquises par l'industrie et le commerce ont long-tems balancé la prépondérance de la noblesse avant de former avec la vieille aristocratie un corps compacte lié par les mêmes intérêts et faisant cause commune contre le peuple; c'est enfin parce que la liberté de la presse, et la publicité des débats du Parlement, que le tems a consacrée en dépit du droit écrit, ont opposé une barrière suffisante au pouvoir oligarchique, de même que les franchises de plusieurs villes, le droit de pétitions collec-

tives, le jury et quelques autres institutions protectrices de la liberté.

Malgré ces barrières, la cour, liguée avec l'aristocratie ou plutôt dominée par elle, n'a cessé d'étendre son pouvoir en surchargeant le peuple du fardeau insupportable d'une dette gigantesque contractée pour soutenir la guerre contre la France. Cette lutte n'a profité qu'aux classes privilégiées, le peuple n'y a rien gagné, pas plus qu'aux immenses conquêtes de la Compagnie des Indes en Asie; il a vu au contraire son bien-être considérablement diminué. Connaissant les auteurs de ses maux il maudit l'oligarchie, et demande impérieusement à user de ses droits en nommant des mandataires qui gouvernent par le peuple et pour le peuple. Puisse ce vœu s'accomplir bientôt, pour le bonheur de l'Angleterre et pour celui de l'Europe!

Nous terminerons ce court aperçu sur le Parlement anglais par le parallèle suivant entre la chambre telle qu'elle est composée maintenant, et telle qu'elle le sera si on adopte le plan de réforme proposé par lord John Russell au nom du ministère.

D'APRÈS LA CONSTITUTION.		D'APRÈS LE BILL DE J. RUSSELL.	
ANGLETERRE ET PAYS DE GALLES.		ANGLETERRE ET PAYS DE GALLES.	
	Représentans.		Représentans.
Les comtés envoient......	94	Les comtés enverront.....	149
Universités..............	4	Universités..............	4
Cités et bourgs de plus de 4,000 ames et les districts de Galles.............	202	Cités, districts métropolitains, districts du pays de Galles................	243
Bourgs de plus de 2,000 et moins de 4,000 ames...	94	Bourgs de 2,000 à 4,000 ames.................	47
Bourgs de moins de 2,000 ames................	119	Bourgs de moins de 2,000 ames.................	»
	513		443
IRLANDE.................	100	IRLANDE................	103
ÉCOSSE..................	45	ÉCOSSE.................	50
TOTAL..........	658	TOTAL..........	596

Littérature.

Décadence des théâtres en Angleterre. —Pendant les trente-six années qui viennent de s'écouler, et qui ont vu briller *Walter Scott, Lord Byron*, *Southey, Campbell, Coleridge*, le théâtre anglais n'a pas produit plus de neuf ouvrages dramatiques passables. *Poussez la Charrue,* comédie, par Morton; *Remède pour les maux de cœur,* par le même; *l'Héritier, le Pauvre Gentilhomme, la Roue de Fortune, le Coffre de Fer*, par Colman; *Brutus,* par Howard Payne; *Virginius,* par Knowles; *Bertram,* par Maturin, sont les seules pièces dignes d'être remarquées.

Les théâtres sont abandonnés; la musique, la lecture, les arts, font les délices de la bonne société. C'est en vain que la population de Londres augmente de jour en jour; la population des théâtres diminue. On aime mieux lire une *Revue* près du foyer domestique que de se déplacer, changer l'heure de son diner, se mêler à une foule impudente et mal-propre, s'exposer aux ruses des filoux, et aller se confondre avec les femmes perdues qui remplissent les corridors des spectacles, pour écouter des acteurs médiocres, et contempler un panorama de décorations brillantes, faites pour amuser les enfans. Cette situation désespérée des théâtres en Angleterre a été récemment l'objet d'un examen juridique dirigé par le grand-chancelier Brougham, qui n'a obtenu aucun résultat satisfaisant. Le goût du public a changé; les directeurs de théâtre se ruinent tous l'un après l'autre; leurs banqueroutes successives prouvent assez hautement l'impossibilité de relever l'art dramatique de la profonde décadence où il est tombé. En France, au contraire, si les directeurs de théâtres ne sont pas plus heureux que ceux de Londres, c'est moins à l'inconstance des goûts du public qu'ils doivent attribuer la

cause de leur infortune qu'à la création trop précipitée de nouveaux établissemens dramatiques et à la rémunération exagérée des acteurs. Car l'ensemble des recettes des théâtres de Paris, loin de diminuer, tend toujours au contraire à s'accroître : en 1815 elles étaient de 5,060,000 f. ; et en 1828 elles se sont élevées à 6,441,000 fr. Mais la formation de nouveaux théâtres opérant nécessairement plus de division dans les recettes, il en résulte que la quotité qui échoit à chacun d'eux est insuffisante pour couvrir ses dépenses respectives.

Voici au surplus un tableau statistique curieux des recettes comparées des divers théâtres de Paris, en 1815 et en 1828.

DÉSIGNATION des ÉTABLISSEMENS.	MONTANT des Recettes en 1815.		MONTANT des Recettes en 1828.	
	fr.	c.	fr.	c.
1. Académie R. de Musique...	714,252	19	648,967	04
2. Théâtre Français..........	861,488	43	594,147	07
3. Opéra-Comique...........	716,743	39	551,043	02
4. Opéra Italien.............	184,848	73	» »	»
5. Théâtre Italien et Anglais...	» »	»	700,246	47
6. Odéon.............. ..	175,902	01	197,713	»
7. Vaudeville............ .	321,783	»	451,896	61
8. Théâtre de S. A. R. Madame.	» »	»	787,139	76
9. Théâtre des Nouveautés....	» »	»	376,201	98
10. Variétés.................	661,917	52	477,521	»
11. Gaîté....................	342,509	42	448,393	99
12. Ambigu-Comique.........	364,040	16	242,976	91
13. Porte Saint-Martin.	502,838	13	349,854	78
14. Cirque Olympique........	218,788	36	615,180	90
TOTAUX.........	5,065,111	34	6,441,282	53

Statistique.

Accroissement des colonies de la Grande-Bretagne dans l'Amérique du Nord. — Il s'en faut bien que tous les points que l'Angleterre a choisis pour déverser l'excédant de sa population se trouvent dans une situation aussi florissante que ses colonies de l'Amérique du Nord. Une grande étendue de terres fertiles, des forêts peuplées d'animaux à riches fourrures, des côtes poissonneuses, une administration sage et éclairée; et peut-être aussi le voisinage de la grande confédération des États-Unis, ont dû nécessairement contribuer à l'accroissement progressif de ces colonies dont l'heureuse situation attire chaque année la plus grande partie des émigrans de la métropole. Mais quoique tous les ans plus de 12,000 individus se dirigent vers ces lieux, ce nombre est bien loin de satisfaire à tous les besoins. La mise en rapport de cet immense territoire réclame encore dix mille fois plus d'habitans qu'il n'en possède : car, sur les 180,000,000 d'acres cultivables qui s'y trouvent, à peine 6,000,000 sont en plein rapport, et peu d'établissemens industriels en activité; et la densité de la population ne présente encore que 16 habitans par mille carré. Cependant le gouvernement anglais concède gratuitement, dans le Haut-Canada, 50 acres de terre à tous ceux de ses sujets qui en demandent, et l'on peut obtenir les meilleurs lots, des particuliers, au prix de 5 fr. 30 c. l'acre, qui représente 40 ares 47 centiares. Voici le tableau officiel de l'accroissement de leur population de 1806 à 1825.

DÉSIGNATION DES DIFFÉRENTES COLONIES.	SUPERFICIE (1) en milles carrés de 60 au degré.	POPULATION EN	
		1806.	1825.
Bas-Canada.	109,000	200,000	430,679
Haut-Canada.	75,000	70,718	157,541
Nouveau-Brunswick. . .	22,000	35,000	72,932
Nouvelle-Écosse.	11,000	65,000	104,000
Cap Breton.	1,800	2,513	16,000
Ile du Prince Édouard. .	1,600	9,676	28,657
Terre-Neuve.	26,000	26,505	63,644
TOTAL. . . .	246,400	409,412	873,453

Mais, quoique dans l'espace de vingt ans la population de ces colonies ait doublé, si l'on compare leur accroissement à celui qui s'est opéré dans les divers États ou Territoires des États-Unis, on trouvera que cette proportion est bien faible; car, dans plusieurs des états de l'Union, l'accroissement de la population dans ces dernières vingt années a été de 200 à 800 pour cent, tandis que, dans les colonies anglaises limitrophes, cette proportion n'est que de 100 pour cent. Cette différence énorme doit nécessairement être attribuée au mode d'administration qui régit les deux pays. Mais si on rapprochait cette situation de celle des colonies françaises restées presque stationnaires on trouverait alors ces résultats admirables.

Voici quel a été l'accroissement de la population de quelques-unes des principales villes des États-Unis dans l'espace des dix dernières années, constaté par le recensement officiel, terminé le 1er décembre 1830 :

(1) Dans ces calculs, n'est pas compris le territoire immense occupé par les Indiens, parcouru en partie par les chasseurs anglais, et regardé par ces derniers comme compris dans les confins de l'Amérique Anglaise du Nord.

	1820.	1830.
Boston possédait.	43,298 hab.	61,381 hab.
New-York.	123,706	200,942
Albany	12,630	24,216
Troy.	5,264	11,403
Utica.	2,972	8,324
Rochester	1,502	8,320
Auburn.	2,025	7,193
Philadelphie.	108,116	167,688
Baltimore.	62,738	80,526
Cincinnati	9,642	26,515

Le tableau suivant de la valeur des importations et exportations en 1806 et 1825 donnera une nouvelle preuve de l'état florissant et progressif dans lequel se trouvent les colonies anglaises de l'Amérique du Nord.

INDICATION DES COLONIES.	VALEUR DES MARCHANDISES importées dans ces colonies en		VALEUR DES MARCHANDISES exportées de ces colonies en	
	1806.	1825.	1806.	1825.
	L. st.	L. st.	L. st.	L. st.
Les Deux Canada. . . .	401,700	1,145,461	158,160	731,855
Nouveau-Brunswick. . .	53,855	474,044	19,568	319,559
Nouvelle-Écosse.	227,000	258,696	23,400	44,548
Cap Breton.	3,595	12,119	2,480	6,864
Ile du Prince Édouard. .	1,428	38,638	3,840	9,244
Terre Neuve.	288,480	317,265	178,064	200,841
Totaux.	976,058	2,246,223	385,512	1,312,911

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

